



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







LETTRES
CHOISIES

DE

M^R FLECHIER

EVÊQUE DE NISMES:

AVEC

UNE RELATION
DES FANATIQUES

DU VIVAREZ;

ET DES REFLEXIONS

SUR LES DIFFERENS CARACTERES
DES HOMMES.

TOME SECONDE.



A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, rue saint Jacques,
au coin de la rue de la Parcheminerie,
à la Vertu.

M. DCC. XV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





LETTRES
DE
M. FLECHIER,
EVEQUE DE NISMES.



LETTRE CXCIV.

*Compliment Chrétien pour le commencement
de l'année , à Madame de Cammartin
la doüairière.*



A D A M E ,

Je vous souhaite , à ce renouvellement
d'année, tout ce qui peut contribuer à vô-
tre sanctification & à votre repos. Nôtre
vie s'écoule insensiblement , & il ne nous
reste de ce tems qui passe , que les mo-
mens qui nous seront comptez pour l'E-

Tome II.

A -

ternité. Nous ne devons désirer de vivre que pour accomplir ce que Dieu demande de nous , & la tranquillité de la vie doit être regardée comme une grace & une benediction de douceur qu'il répand sur nous , & qui nous engage à le servir avec plus de nécelité. Vous avez raison, Madame, de nous féliciter de l'état paisible où nous sommes presentement dans nos Dioceses. Il est difficile de s'assurer pour l'avenir de gens aussi corrompus & aussi furieux que l'étoient ceux-ci ; cependant ils paroissent appaîsez , ils ne tuent plus , ils ne brûlent plus , ils se remettent au travail , & sont bien aîses de dormir dans leurs maisons , & de manger en paix le pain qu'ils ont gagné dans la journée. Nous avons vû paroître ici tous leurs Chefs , plus fous & plus gueux les uns que les autres , qui se disoient pourtant Evangelistes , Prédicateurs , Prophètes , qui sont partis pour aller porter leurs extravagances dans les pais étrangers. M. le Maréchal de Villars a conduit cette affaire fort prudemment , & l'a calmée sans répandre du sang , ce qui nous a été fort agréable. Ne cessez pas de prier le Seigneur pour nous , & de me croire aussi parfaitement qu'on le peut être, Madame, vôtre, &c.

A Montpellier ce 8. Janvier 1705.

L E T T R E C X C V.

*De felicitation sur une grace reçûë du Roi, à
M. le Maréchal de Montrevel.*

L'Interêt que je prends, Monsieur, à tout ce qui vous regarde, m'a fait apprendre avec plaisir la grace que le Roi vient de vous faire en vous donnant le Cordon de son Ordre. C'est un honneur que votre naissance, vos services & l'estime particuliere que S. M. a toujours eüe pour vous, vous ont attiré, & qui servira d'ornement à toutes les dignitez dont vous êtes déjà revêtu. Je souhaite, Monsieur, que toutes les années commencent aussi heureusement que celle-ci, & qu'à l'occasion des nouvelles faveurs que vous recevez, je puisse en vous en témoignant ma joie, vous renouveler souvent le sincere & respectueux attachement avec lequel je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 8. Janvier 1705.



L E T T R E C X C V I.

*De civilité pour le commencement de l'année,
& de nouvelles sur les affaires publiques,
à M. de Frejus.*

A Prés vous avoir rendu, Monseigneur, vœux pour vœux, souhaits pour souhaits à ce renouvellement d'année, agréez que je vous témoigne la joie que nous avons d'être tranquilles, & le chagrin où nous sommes de voir partir M. le Maréchal de Villars. Il a pour lui la satisfaction de laisser la Province calme. On ne tue plus, on ne voit plus de gens armés; on voyage sans danger & sans escorte; & quoiqu'on ne puisse répondre de l'avenir dans un pais aussi variable que celui-ci, on peut espérer présentement que nous jouirons de ce repos comme vous nous le souhaitez. Les gens de la campagne commencent à ouvrir les yeux, & paroissent résolus de manger leur pain, & de dormir à leur aise dans leurs maisons. Les Rebelles mêmes sont las de mener une vie si difficile & si dangereuse, & se rendent à tous momens. Nous avons vû paroître ici tous leurs Prédicateurs & leurs Prophètes, plus gueux & plus fous les uns que les autres, qui sont allez heureusement porter dans les Pais étrangers

DE M. FLECHIER.

leurs extravagances & leurs miseres; ainsi M. le Maréchal de Villars a sujet d'être satisfait d'avoir sauvé la vie à une infinité de Gens de bien, & d'avoir même épargné le sang de tant de Rebelles. Les États lui ont fait un present de douze mille livres, & à Madame la Maréchalle un de huit mille, avec tous les éloges qu'ils ont mérités, car ils ont gagné le cœur de tout le monde. Je suis persuadé, Monseigneur, que cela vous fera plaisir. Nous aurions bien désiré qu'il eût commandé l'Armée sur la Moselle, où il auroit pû briller davantage; mais qui sçait ce qu'il faut désirer dans l'état où sont nos affaires? Vous allez à Paris, j'y irois bien volontiers aussi, mais je crains & je ne doute presque pas que le Troupeau n'ait encore besoin du Pasteur. En quelque endroit que je sois, je suis avec un attachement & un respect tres-sincere, Monseigneur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 8. Janvier 1709.



L E T T R E C X C V I I .

*Compliment à M. de Villeneuve , Capitaine
de Grenadiers du Regiment de Courtz
Suisse.*

QUoique vous soiez, Monsieur, nouveau venu dans mon Diocèse, votre pieté & votre zele pour la Religion vous y donnent tous les droits d'ancienneté. Les Outils les plus cheries ne sont pas toujours celles qui sont dans le troupeau depuis plus long-tems , mais celles qui sont plus attachées au Pasteur , & qui l'écoutent & le suivent plus fidelement. J'ai appris les bontés que vous avez témoignées à ma Paroisse de Misau en ma considération ; votre prudence y maintiendra la paix & la Religion. Je n'ai pas douté que toute votre famille n'ait passé les dernières fêtes dévotement. Elle a des exhortations & des exemples domestiques, & de bonnes inclinations & intentions de son côté. Je vous souhaite à tous une année sainte & heureuse, & suis parfaitement, Monsieur, votre, &c.

A Montpellier ce 9 Janvier 1705.

L E T T R E C X C V I I I.

*De pieté & d'instruction à la sœur Angelique
du Saint-Esprit.*

J'Ai reçu votre lettre, ma chere Sœur, depuis quelque-tems, avec beaucoup de plaisir d'apprendre de vos nouvelles, & j'y aurois déjà répondu si les affaires de la Province dont nous sommes chargez dans ces commencemens d'Etats, ne nous avoient entierement occupez. Je me fers donc de mon premier loisir pour vous témoigner l'interet que je prends à tout ce qui vous regarde, & le desir que j'aurois de pouvoir contribuer à votre sanctification & à la tranquillité de votre esprit, connoissant les bonnes intentions que vous avez de vous perfectionner dans l'état que vous avez si genereusement & si pieusement embrassé. Le P. Picot en passant à Nîmes, après la visite de votre Monastere, me parla de vous, à la verité d'une maniere qui me donna beaucoup de consolation, louant votre zele pour la Religion, votre exactitude dans les observances de la Regle & votre patience dans vos maladies. Il me fit entendre que vous aviez quelques peines d'esprit, & que vous n'étiez pas assistée comme il l'auroit souhaité dans ces petites inquiétudes

spirituelles qui troublent pourtant vôtre repos, & préjudicient même à vôtre santé. Il ne s'expliqua pas davantage, & je ne voulus pas penetrer plus avant dans des secrets de conscience. Ainsi je vous écrivis en general qu'il falloit servir Dieu en simplicité de cœur, qu'il étoit à propos de recourir souvent à sa miséricorde avec confiance, de le regarder comme un pere qui aime ses enfans avec leurs défauts mêmes, quand ils ne sont pas volontaires; & qu'il n'y a rien qui soit si contraire à la solide dévotion, que ces troubles & ces tentations de scrupules mal fondez. Il faut corriger ce qu'il y a de defectueux & de trop humain en nous. Du reste, il faut se donner la paix à soi-même. Vous aimez vôtre Superieure, & pourquoi non? elle le mérite par sa vertu, par les soins qu'elle a de vous porter à Dieu par ses discours, par ses exemples, par ses secours. Quand vous m'en direz davantage, je vous donnerai mon conseil, & serai toujours avec une affection paternelle, ma chere Sœur, entierement à vous, &c.

A Montpellier ce 10 Janvier 1705.



L E T T R E C X C I X.

Compliment à Madame de Marbeuf, Présidente à Rennes.

IL ne se trouve gueres, Madame, d'aussi bons cœurs que le vôtre, qui soit à l'épreuve du tems & de l'éloignement. Toutes les années votre bonté & votre amitié se renouvellent; & comme il suffit d'avoir eu l'honneur de vous avoir connue une fois pour vous honorer toujours, on peut s'assurer aussi quand on a eu quelque part à votre estime, d'un constant & durable souvenir. Les Lettres obligantes que je reçois de vous de tems en tems me donnent cette consolation. Les vœux que vous faites pour moi au commencement de chaque année, me font espérer que je la passerai plus tranquillement & plus saintement, & il n'a pas tenu à vos charitables souhaits que cela ne soit arrivé jusqu'ici. Présentement nous jouissons, graces au Ciel, de quelque repos. Nos Fanatiques se sont enfin désabusez; plus touchés des maux qu'ils souffroient, que de ceux qu'ils faisoient, ils ont eu recours à la clémence du Roi. Les Chefs se sont rendus & sont passez dans les pais étrangers, où ils sont allez porter leurs impietez & leurs extravagances; & quoique

Avis

les esprits soient encore bien gâtez par tout au sujet de la Religion , nous avons pourtant la consolation qu'on ne tuë plus, qu'on ne brûle plus , & que les terres se cultivent insensiblement. Dieu veuille que la mauvaise disposition des affaires publiques ne donne point lieu à réveiller les mauvaises intentions qui causent ces troubles particuliers dans nôtre Province. Vos prieres, Madame, nous détourneront ces malheurs , aussi-bien que celles de Mademoiselle Descartes. Son nom , son esprit , sa vertu la mettent à couvert de tout oubli ; & toutes les fois que je me souviens d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'y ai vûë , & que vous y étiez. Après avoir souhaité pour vous que cette année fût remplie de bonheur & de benediction, j'ai souhaité pour moi qu'elle fût semblable à celle où j'ai eu l'honneur de vous voir & de vous assurer qu'on ne peut, Madame , vous honorer plus que je fais, &c.

A Montpellier ce 15. Janvier 1705.



L E T T R E C C.

Des avantages de la Retraite, & de la vanité du monde, à Madame la Marquise de Seneffere.

L'Heureux commencement d'année pour moi, Madame, puisque je reçois des marques de vôtre souvenir & de la confiance dont vous m'avez toujours honoré ! Je comprends par vôtre Lettre, que vôtre santé est bonne, que vous êtes toujours unie d'une étroite amitié avec une Dame qu'on ne sçauroit assez aimer & estimer ; & qu'ayant eu chacune vôtre part des tribulations de la vie, vous vous fervez de consolation l'une & l'autre dans vos solitudes, & dans les exercices d'une pieté commune. Je ne puis que louer le dessein que vous avez pris de vous retirer. Il y a long-tems que je vous ai vûë défabusée & dégoutée du monde, aussi-bien que vôtre amie ; les traverses & les agitations rudes & longues vous ont assez fait sentir ses vanitez & ses inconstances, & comme vous êtes plus capables de réflexions, & plus attentives à vôtre salut que d'autres, vous avez aussi plus souvent connu les motifs, & cherché les moïens de faire un heureux & solide retour du côté de Dieu. Je vous plains, Ma-

dame, d'avoir perdu M. le Curé de saint Jacques & le Pere Bourdaloüe, qui étoient des guides éclairés & fideles, qui eussent pû par leurs conseils vous mettre dans les voies d'une prudente & sûre retraite. Que ne suis-je assez près de vous pour pouvoir vous être de quelque usage, ou du moins de quelque consolation dans l'exécution d'un projet de separation du monde, qui ne laisse pas d'avoir ses difficultez, quelque résolution qu'on en ait prise. Je prie le Seigneur qu'il vous conduise lui-même dans le lieu que vous aurez choisi. Aïez la bonté de nous en donner quelque connoissance, afin que je puisse vous demander quelquefois de vos nouvelles, & vous assurer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, Madame, vôtre, &c.

A Montpellier ce 22. Janvier 1709.

L E T T R E C C I.

De compliment & de felicitation à M. le Maréchal Duc de Villars, Commandeur des Ordres du Roi.

LE Roi, Monsieur, vous a reçu comme vous le méritiez, & comme nous nous y étions attendus. Le service que vous veniez de rendre, portoit assurance du *bon accueil*, esperance même de récom-

DE M. FLECHIER. 13

penſe. Toute juſtice a été accomplie , & vous voilà , Monſieur , Commandeur des Ordres du Roi , & Duc en fort peu de jours. Sa Majeſté ſ'eſt fait un plaſir de vous donner cette derniere dignité , & ne ſçauroit croire le plaſir qu'elle a fait à toute cette Province qui vous honore & qui vous doit ſa tranquillité. Comme il n'y a aucun Prélat à qui vous aiez témoigné plus de bonté & de confiance , il n'y en a point auſſi qui s'intereſſe plus que moi à votre élévation & à votre gloire , & qui ſoit avec un plus ſincere & plus reſpectueux attachement que je le ſuis, Monſieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 24. Janvier 1705.

LETTRE CCII.

De pieté & d'inſtruction à M. l'Abbé Flechier ſon neveu.

JE reçois avec plaſir, mon cher neveu, les vœux que vous faites pour moi au commencement de cette année. J'en ai fait à mon tour pour vous qui vous ſeront tres-avantageux ſi Dieu les exauce. Je ſuis bien aîſe de voir par vos Lettres le plaſir que vous avez d'être dans le Seminaire, & d'y recueillir les inſtructions & les exemples qu'on vous y donne. Pratiquez-y toutes les regles qui y ſont preſcrites, ap-

prenez-y la Loi de Dieu & la Doctrine saine qu'on y enseigne : affermissiez-vous dans le bien, & rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres ; éclairez la piété par la science, & purifiez la science par la piété. Choisissez-vous des amis, dont la société vous serve pour votre sanctification, & suivez les conseils des personnes qui vous conduisent dans les voies de la vérité & de la sagesse. Votre frere m'a écrit que son affaire étoit conclüe, qu'on lui donnoit une Lieutenance de Dragons dans un vieux Corps, & qu'il esperoit profiter de la bonté & de la protection de M. de Chamillart. Dieu veuille qu'il ne se confie pas trop aux enfans des hommes, où le salut ne se trouve point. M. l'Abbé Robert lui fournira ce qu'il faut pour son petit équipage.

Il me semble qu'il seroit tems que vous prissiez les petits Ordres, & même le premier Ordre sacré quand il conviendra. Mandez-moi si c'est votre dessein, & croiez-moi, mon cher neveu, tout à vous, &c.

A Montpellier ce 1. Fevrier 1705.

L E T T R E C C I I I.

Compliment à Madame de Guenegaud.

J'Apprends avec beaucoup de joie, Madame, que le Roi vient de vous donner une pension de six mille livres. Quoique votre courage, & plus encore votre piété vous aient mise au-dessus de la fortune, & vous aient appris à sçavoir jouir de beaucoup & vous satisfaire de peu; il vous doit être pourtant agréable qu'on vous fasse les graces que vous méritez, ou qu'on vous rende la justice qu'on vous doit. Je m'interesse d'autant plus à ce qui vous arrive d'heureux, que je sçai qu'étant devenuë infirme, & compatissant comme je fais à vos maux, je me trouve plus sensible aux consolations que Dieu vous envoie. Il seroit à souhaiter que vos amis pussent vous donner la santé comme le Roi vous donne du bien. Mais il faut supporter les peines de cette vie mortelle, & au défaut de la santé, demander au Seigneur la résignation & la patience. Je voudrois bien que les affaires de nos Diocèses qui sont presentement assez tranquilles, pussent me permettre de m'approcher de votre retraite, & de vous y aller dire encore quelquefois que personne ne vous honore plus & n'est plus parfaite.

ment que je le suis , Madame , vôtre, &c.

A Nismes ce 7. Mars 1705.

L E T T R E C C I V.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

Vous êtes à nous, Monsieur, & nôtre Diocese est sous vôtre direction : ce n'est pas vous qu'il faut feliciter sur cela , c'est nous ; vôtre conduite sage & paisible , contribuera beaucoup au repos du Diocese & au mien ; & le plaisir de vous voir quelquefois me sera d'une grande consolation. Je vous suis obligé de m'avoir appris vôtre sort, & plus encore au Mylord Barwic de l'avoir reglé comme il l'a fait. Je suis, Monsieur, tres-parfaitement, vôtre, &c. ,

A Nismes ce 31. Mars 1705.

L E T T R E C C V.

De remerciement & de civilité au R. P. Dom Mabillon , sur l'Oraison funebre de M. le Cardinal de Fürstemberg , prononcée par M. l'Abbé le Prevost , qu'il lui avoit en-voïée.

J' Ai reçu de vôtre part , mon Reverend Pere, l'Oraison funebre de M. le Cardinal de Fürstemberg, prononcée dans vô-

tre Eglise de saint Germain des Prez, par M. l'Abbé le Prevost. Quand ce present n'auroit d'autre avantage que d'être une marque de vôtre souvenir, il me seroit infiniment précieux ; mais par lui-même il a son prix. Je trouve dans cet Ouvrage, qui avoit ses difficultez, du feu, de la délicatesse & des assaisonnemens qu'il n'étoit pas naturel d'esperer d'un homme qui n'a, dites vous, que vingt-huit ans, si même il les a. Voilà un coup d'essai des plus hardis & des plus heureux. De quel país, je vous prie, nous vient cet Orateur précoce, & à quoi ne nous prépare-t-il pas ? Je vous remercie, mon Reverend Pere, d'avoir pensé à moi en cette rencontre. Il n'en est aucune en matiere de science & de pieté, où vous ne me soiez present, avec ce fonds de Religion & d'érudition qui vous distingue, & qui m'oblige d'être avec les sentimens de la plus sincere veneration, mon Reverend Pere, vôtre, &c.

A Nîmes ce 20. Avril 1705.



L E T T R E C C V I.

*De compliment & de felicitation à M. Fieschi
Nonce Extraordinaire auprès de S. M.
nommé à l'Archevêché de Genes.*

J'Apprends avec beaucoup de joie, Monseigneur, que S. S. a nommé votre Excellence à l'Archevêché de Genes. Quoique cette nouvelle dignité vous éloigne de nous, & nous ôte l'esperance de vous revoir aussi souvent que nous l'aurions souhaité, il est juste de vous en feliciter, puisqu'elle vous remet dans le sein de votre Patrie, joignant à la grandeur de votre naissance, celle de l'amorité spirituelle. Votre Republique est heureuse de se fournir à elle-même des Prélats d'aussi grand mérite : & vous êtes heureux aussi, Monseigneur, d'être destiné à conduire vos Citoyens de la Terre à la Jerusalem Celeste. Je vois dans la grace que le S. Pere vous a faite, l'estime & la consideration qu'il a pour votre Excellence. Il semble qu'il veuille vous approcher de lui, pour vous mettre plus à portée d'en recevoir de plus considerables qu'il vous prépare. Je puis vous assûrer, quoique je n'aie pas l'honneur de vous le dire souvent, que personne ne s'interesse plus à votre élévation, & ne peut être avec plus de venera-

DE M. FLECHIER. 19
tion que je le suis, Monseigneur, de votre
Excellence, le, &c.

A Nîmes ce 20. Avril 1703.

LETTRE CCVII.

*Sur une conspiration nouvelle des Fanatiques
découverte.*

VOUS prenez trop de part, Monsieur, aux affaires de ce pais, pour ne pas vous faire sçavoir ce qui s'y passe. Je n'ai jamais osé vous mander que la révolte fût finie. Les esprits des Villes & de la campagne ont été si gâtez par les derniers troubles, & les Chefs misérables & scelerats étoient partis d'ici si obstinez dans leur malice, que j'ai toujours bien crû que le petit calme dont nous jouissions étoit plutôt une suspension qu'une cessation de nos malheurs. Nous apprenions depuis quelque tems que plusieurs de ces honnêtes gens étoient rentrez dans cette Province, qu'ils enrôloient secrètement beaucoup de jeunesse, qu'ils ramassoient des armes, & qu'ils se dispersoient dans nos Diocèses, pour y faire quelque mouvement à l'ouverture des campagnes. Le secret étoit bien gardé; il ne manquoit pas pourtant de gens indiscrets parmi eux qui prédisoient un soulèvement prochain, & des aventures plus tristes que les préce-

dentes. Tout étoit presque prêt, poudre, armes, recrûs, lorsque Messieurs de Barv. & de Bav. . . ont eu des avis certains de ce qui se tramoit presque à leur porte. On a fouillé dans la nuit les maisons suspectes à Montpellier ; on y a trouvé les Chefs, sur tout un Dragon de Fimarcon déserteur, revenu des pais étrangers avec la confiance des Alliez, qui a été tué en se défendant, dont on a pris les papiers, sur lesquels on a arrêté plusieurs personnes mal intentionnées. On a sçû que les plus méchans étoient dans Nîmes. On y a pris par le plus grand bonheur du monde Ravanel, Catinat & quelques autres de ces Rebelles dont on a découvert les intrigues : quelques Marchands de nôtre Ville s'y trouvent enveloppez. M. de Barv. & M. de Bav. se sont transportez ici, & ce dernier vient d'en juger quatre ; deux à être brûlez vifs, pour sacrileges, rebellion, meurtres, &c. deux autres à être rompus. Demain on en jugera d'autres. Ils prétendoient une révolte prête dans le Languedoc, Dauphiné & Vivarais qu'ils vouloient avoir l'honneur de commencer. Ils avoient dessein de mettre le feu dans plusieurs endroits de Nîmes & Montpellier, & pendant qu'on s'occuperoit à l'éteindre, se saisir des Corps de garde & des *armes*, & faire mouvoir au même-tems.

leurs gens de la campagne, esperant que les Catholiques lassés de la Capitation se joindroient à eux, & qu'on seroit obligé de faire venir ici les troupes de Savoie. La flotte ennemie, le nom de M. de Miremont qu'ils nomment le dernier Prince fidele à Dieu de la Maison de Bourbon, étoient les motifs de leurs esperances.

Voilà leurs folies & leurs visions. Cependant ce sont des folies & des visions dangereuses. J'espere que cette conspiration sera étouffée dans le sang de ces scelerats. Mais il est bien ennuyeux d'être toujours dans les appréhensions de voir une guerre sanglante & plus que civile.

A Nismes ce 21. Avril. 1705.

LE TERTIUM CCVIII.

Sur le même sujet.

Vous avez bien raison, Monsieur, de regarder comme un effet de la Providence de Dieu, la découverte de la conspiration qui se tramoit en ce pais, & qui étoit sur le point d'éclater. Les Emissaires d'Angleterre & de Hollande, les scelerats chassés d'ici & revenus furtivement, Chefs autrefois des Fanatiques, & quelques malheureux Bourgeois de Nismes & de Montpellier conduisoient cet ouvrage de tenebres. Les enrôlemens de la jeu-

nelle gâtée , l'amas de poudre , d'armes , de bales , &c. se faisoient dans les Villes & dans la campagne secrètement ; les espérances des secours étrangers de Messieurs de Miremont & de l'Abbé de la Bourlie leur paroissoient prochaines & assurées. On devoit commencer par Messieurs de Barv. & de Bav. nous n'étions pas oubliez. Un avis est venu comme du Ciel. On a arrêté quelqu'un de ces souffleurs de sédition , qui en a découvert d'autres ; ceux-là , d'autres : quelques-uns étourdis du coup & portant leurs crimes sur leur visage , se sont comme livrez à la justice sans y penser , & nous espérons que Dieu ne permettra pas que les mauvais esprits qui restent accomplissent leurs mauvais desseins. Priez le Seigneur pour nous , & croïez , &c.

ANismes ce 1. Mai 1705.

L E T T R E C C I X.

Consolation Chrétienne à une Religieuse , sur la mort d'une Abbesse.

J'Ai été , Madame , également surpris & touché de la mort de Madame l'Abbesse de saint Geniés , & je ne doute pas que vous n'en aïez été fort affligée. Votre Profession & la sienne vous tiennent toujours préparées à suivre les ordres de Dieu ,

soit qu'il vous laisse dans cette vie, soit qu'il vous appelle à une meilleure. Votre séparation du monde est une espece de mort qui doit vous disposer à l'autre, & la foi & la Religion ont déjà commencé en vous, ce que la nature & la défaillance du corps y acheveront. Cette consideration doit être un motif de soumission & de consolation dans les afflictions que le Seigneur nous envoie. La nature ne laisse pas d'y être sensible, & c'est pour cela que je compatis à votre douleur, & que je vous assure que je m'intéresse à tout ce qui vous regarde, & que je suis, Madame, votre, &c.

A Nismes ce 7. Mai 1705.

LETTRE CCX.

Compliment à Monsieur le Maréchal Duc de Villars.

J'Ai déjà fait, Monsieur, mes complimens à Madame la Maréchalle sur votre expedition par de-là la Sarre. Agréez que je vous les fasse à vous-même. Si ce pais-là avoit été aussi chaud & aussi sec que le nôtre, quelque perte que les ennemis aient faite, ils n'en auroient pas été quittes à si bon marché. Vous avez jeté la fraieur & le désordre dans leurs quartiers. Vous en avez battu, vous en avez

fait plusieurs prisonniers , & si le Ciel ne s'en fut pas mêlé , & que les pluies & les rivières eussent favorisé votre dessein, peu d'Allemands auroient échappé à la valeur des Troupes Françaises sous les ordres d'un tel General. Quoiqu'il en soit, Monsieur, voilà un beau prélude de Campagne, vous remettez nos gens sur le train de supériorité & de victoire, & vous apprenez aux ennemis à vous craindre & à fuir devant vous, dès que vous paroissez. Je m'imagine que votre armée sera bien-tôt assemblée, & que vous agirez bien-tôt. Je souhaite pour votre gloire que tout le poids de la guerre tombe sur vous qui pouvez mieux le soutenir ; & la seule crainte que j'ai, c'est qu'on ne vous craigne trop, & qu'on n'aime mieux avoir à faire à d'autres qu'à vous.

Je ne vous parle point de la conspiration de nos Fanatiques, de leurs projets, de leurs folies, de leurs intrigues, de leurs supplices ; on vous en a sans doute écrit le détail. Je me contente de vous assurer que personne ne fait des vœux pour vous de meilleur cœur, & ne peut être avec un plus sincère & plus respectueux attachement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

Nismes ce 10. Mai 1705.

LETTRE

LETTRE CCXI.

Compliment à M. l'Abbé Bastide, sur le Panegyrique de S. Hilaire, dont il lui avoit fait present.

LEs affaires fâcheuses qui sont arrivées en ce pais, Monsieur, m'ont mis en état de profiter de la lecture du Panegyrique de saint Hilaire, dont vous avez bien voulu me faire part ; mais elles m'ont empêché de vous en faire plutôt mon remerciement. L'exemple de ce grand Saint, dont vous avez recueilli les vertus avec des reflexions morales si agréables & si utiles à tout le monde, doit toucher particulièrement ceux, qui comme nous, sont chargés de la conduite des Fideles, & engagez par le malheur des tems à soutenir la Religion contre les erreurs & les violences des Heretiques. Il m'a souvent paru comme à vous, connoissant la Doctrine, la pieté & le zele Apostolique de ce Pere de l'Eglise, qu'on n'en faisoit pas assez souvent l'éloge dans les chaires. Vous faites voir, par la maniere dont vous avez traité un si beau sujet ce que la plupart des Prédicateurs devroient faire. Je ne puis que vous louer, vous remercier de votre present, & vous assurer que je suis

parfaitement , Monsieur , vôtre , &c.

A Nismes ce 15. Mai 1705.

L E T T R E C C X I I.

De condoléance à M. de Montauban , sur la mort de M. son Frere.

QUe je vous plains , Monseigneur , d'avoir perdu un frere que vous aimiez , & qui étoit estimé de tout le monde ! Il est difficile que les personnes de son courage & de son application au service , échapent toujours aux dangers d'une guerre aussi vive & aussi longue que celle-ci. Leur vie est si précieuse à l'Etat , que leur mort est une perte publique , & le regret universel pourroit servir de consolation particulière. Mais il y a des douleurs que la Religion seule peut soulager , & vous ne pouvez tirer que de vous même & du fonds de vôtre sagesse & de vôtre pieté. le sacrifice que vous faites de vôtre affliction. Je ne puis qu'y compatir , que vous offrir mes petites prieres , & vous renouveler dans cette triste occasion l'attachement & le respect sincere avec lequel je suis, Monseigneur , vôtre , &c.

A Nismes ce 5. Juin 1705.

L E T T R E C C X I I I.

*Compliment au Pere de la Ruë , sur l'Oraison
funebre de M. de Meaux.*

J'Ai reçu , mon Reverend Pere , quatre exemplaires de vôtre derniere Oraison funebre, dont vous avez voulu me payer l'attente avec usure. Je l'ai relûë avec mon admiration d'autrefois , mais ce me semble , avec une affection nouvelle , comme l'éloge d'un illustre ami ; vôtre ouvrage est presentement mon bien. Je ne vous dirai pas en particulier les endroits qui m'ont le plus touché , & dans le sujet & dans le discours : vous connoissiez les liaisons que j'avois avec les grands Hommes que vous loüez , & vous sçavez mieux que moi les fineses de l'art que vous avez employé à les loüer aussi noblement que vous l'avez fait.

Je vous supplie de vouloir bien témoigner à Monseigneur l'Evêque d'Avanches la reconnoissance que j'ai de l'honneur de son souvenir , & l'assûrer du respect que je conserve toujours pour lui. Il est vrai que j'ai en original la seconde partie du Poëme de la Pucelle de feu M. Chapelain , écrite de sa main. Nous en avons fait autrefois quelques lectures ensemble, d'un côté trop peu , de l'autre

trop réjouissantes. Si les affaires de ce païs nous laissoient quelque solide tranquillité, j'irois faire un dernier voiage à Paris, & j'y porterois ce manuscrit.

Nous avons souvent parlé de vous ce Carême avec le Pere Gilbert, fort de vos amis, tres-honnête homme, & qui nous a tres-bien prêché. Il vous dira peut-être un jour l'attachement particulier avec lequel je suis, mon Reverend Pere, votre, &c.

A Nismes ce 12. Juin 1705.

L E T T R E C C X I V.

De pieté à la Sœur Angélique du Saint-Esprit.

VOtre Lettre, ma chere Sœur, m'a fort consolé. Il y avoit long-tems que je n'avois appris de vos nouvelles, & je craignois que quelque indisposition, après les austeritez du Carême ne vous eût réduite à l'infirmerie. Cependant je vois par votre Lettre que vous vous portez bien, autant que votre complexion & votre genre de vie penitent le permettent, & que votre zele & les soins charitables de votre bonne Abbessé vous soutiennent dans toutes vos infirmités. Vous avez si bien pris l'esprit de la Regle que vous avez embrassée, que rien ne vous fait de

la peine dans les mortifications du corps. Il seroit à fouhaiter que votre esprit fût aussi en repos sur les reflexions scrupuleuses qui vous agitent : c'est souvent une tentation que ce chagrin qu'on a contre soi-même & contre ses imperfections. Pouvons-nous prétendre de servir Dieu comme nous le devons , & comme il le mérite ? Y-a-t il rien de plus fragile que nos cœurs , & nos volontez ? Notre occupation continuelle doit être de reconnoître nos foiblesses , de nous humilier , d'implorer le secours du Ciel & de se confier en la bonté & en la miséricorde Divine. Vous aurez vû sans doute M. Be-gault qui vous aura donné de nos nouvelles. J'apprends qu'on vous a donné pour Confesseur le Pere Justin , qui est fort connu & fort honoré. Personne ne fouhaite plus votre salut & votre repos que moi. Je saluë avec beaucoup d'affection votre Reverende Mere & la Mere de Sorges ; & suis , ma chere Sœur, à vous de tout mon cœur, &c.

A Nismes ce 15. Juin 1705.



L E T T R E C C X V.

De civilité à M. Margon , Brigadier des Armées du Roi.

Vous nous avez quitté, Monsieur, bien brusquement : on vous tire d'un pais où vous étiez utile , & où vous êtes fort regretté , pour vous envoyer dans un autre où l'on vous croit nécessaire : Je souhaite que vous y soiez aussi tranquille qu'ici. M. de Grandval a déjà pris possession de votre contrée ; tous y est en mouvement ; Archers , Fusiliers , Dragons , lui le premier, tout est sous les armes, comme si l'ennemi étoit par tout ; cela s'appelle veiller. Je suis parfaitement, Monsieur, vôtre, &c.

Du 18 Juin 1705.

L E T T R E C C X V I.

De civilité à une Demoiselle , sur sa maladie.

Les Dames de Sommieres, Mademoiselle, m'ont appris vôtre maladie, & même vôtre rechûte. Vous jugez bien que comme elles en étoient fort touchées, je l'ai été aussi. J'avois toujours compté jusqu'ici parmi les dons que vous aviez reçûs du Ciel, celui d'une santé toujours égale. Il faut croire qu'il veut exercer vô-

tré vertu, & éprouver vôt're patience, ou que vous ôtant cette douceur de la vie, il vous en prépare d'autres. Pour moi qui m'intéresse plus que personne à tout ce qui vous regarde, je compatissais à tous vos maux. Je vous souhaite toutes sortes de consolations. J'attens impatiemment des nouvelles de vôt're convalescence. Je vous offre tous les secours qui peuvent dépendre de moi; & je vous prie de croire qu'on ne peut être plus parfaitement, ni de meilleur cœur que je le suis, Mademoiselle, vôt're, &c.

A Nîmes ce 29 Juin 1769.

LET TRE CCXVII.

Recommandation pour un homme accusé d'un crime, à Madame la Presidente Druillet.

IL n'y a qu'à commencer, Madame, comme vous voiez. Une sollicitation attire l'autre, & pour peu que vous nous mettiez en honneur auprès de vous, aucun plaideur ne voudra partir d'ici sans être muni d'une de nos Lettres, & vous pouvez vous attendre à souffrir une persécution qui ne fera peut-être pas toujours pour la Justice. Pour moi, Madame, je m'en justifie par avance, & je déclare que j'aime mieux manquer de discrétion que de charité. Après cet exorde, je viens au

fait. Celui qui aura l'honneur de vous demander votre protection, est de sa profession Maître d'Ecole. Il n'est pas autrement sçavant, mais il s'est trouvé brave. Il a défendu plus d'une fois le clocher de son village contre une troupe de Fanatiques ; il a poursuivi & battu ces gens-là en plusieurs rencontres ; il en a tant tués, qu'un meurtre s'étant fait dans la Paroisse, on a voulu croire que c'étoit lui qui l'avoit fait. On l'a arrêté, mis en Justice, absous, déclaré innocent, & absous par le Présidial. Il s'agit d'être innocent au Parlement. C'est votre protection qu'il vous demande, & moi l'honneur de me dire, Madame, votre, &c.

A Nismes le 2. Juillet 1705.

L E T T R E C C X V I I I.

Consolation Chrétienne à Madame de l'Islebonne, sur la mort de M. le Prince d'Elbœuf son neveu.

S En sible comme je vous connois, Madame, je ne doute pas que vous n'aiez pleuré la mort du jeune Prince votre neveu, à qui le Ciel avoit donné toutes les qualitez aimables & nobles, & sur qui le monde avoit droit de fonder de grandes esperances. Mais vertueuse comme vous êtes, vous avez rappelé votre cœur à

Dieu en adorant ses volontez & ses jugemens dans cette triste conjoncture, & lui faisant un sacrifice volontaire de vôtre douleur & de vôtre perte. Vous avez appris en mourant au monde religieusement à supporter les afflictions que vous causent ceux qui y meurent malheureusement. Je sçai que le Seigneur a jetté plusieurs pareilles amertumes sur vôtre vie au sujet de vôtre famille ou de vos amis, dont les morts ou les disgraces vous ont sensiblement touchée. Personne ne vous a plaint plus que moi, quoique je ne me sois pas empressé de vous le témoigner, mais j'ai crû que vous cherchiez vos consolations au pied des Autels, & que vous aviez en vous-même des ressources de pieté qui vous adoucissoient devant Dieu toutes les tribulations qu'il vous envoioit. Vous sçavez aussi, Madame, les malheureuses situations où nous avons été dans les guerres furieuses des Fanatiques, & par la conspiration qu'ils avoient depuis peu faite contre nous. Chacun a ses peines à supporter & sa penitence à faire dans son état. Il est de l'amitié & de la charité Chrétienne de s'entraider mutuellement par les conseils & par les prières, à porter le fardeau les uns des autres. Que je serois heureux, si je pouvois aller encore une fois vous dire moi même com-

bien véritablement je m'intéresse à tout ce qui regarde votre sanctification & votre satisfaction même, & avec quel sincère attachement en Notre-Seigneur, je suis, Madame, votre, &c.

A Nîmes ce 14. Juillet 1705.

L E T T R E C C X I X.

De civilité & de nouvelles sur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragosse.

LEs grandes affaires que nous avons eûes en ce pais-ci, Monseigneur, & celles qui occupent sans doute votre Excellence en Aragon, m'ont fait passer un assez long intervalle de tems sans lui renouveler mes profonds respects & mes sinceres obéissances. Lorsque nous pensions avoir éteint le feu de la Rebellion des Fanatiques, & que nous croïons être en repos, des Emissaires d'Angleterre & de Savoie sont venus rallumer le flambeau fatal, ont fait rentrer dans le Roïaume ceux que la crainte des supplices ou les ordres du Roi en avoient fait sortir, & ont formé des desseins cruels qui auroient désolé cette Province & les personnes qui la gouvernent. Dieu, par une protection particuliere, fit découvrir la conspiration dans le tems qu'elle alloit éclater. Tous les ~~Chefs~~ furent arrêtez, convaincus, punis,

& nous jouïssons présentement d'une assez grande tranquillité. Nous apprenons avec douleur les conspirations qui se forment aussi par les factions de quelques Grands, qui suivant les conseils & les projets de l'Amirante, méditent des choses vaines contre le Seigneur & contre son Christ. Nous sommes trop souchez de la gloire de vôtre nation & de la réputation de fidélité qu'elle s'est acquise, Monseigneur, pour croire que la Noblesse & les Peuples d'Espagne aient quelque part à ces mouvemens de Rebellion. Vôtre Excellence a été heureusement choisie pour contenir le Roiaume d'Aragon dans les Loix de l'obéissance, dont elle lui donne les regles & les exemples. Je prie le Seigneur qu'il répande ses benedictions de douceur & de paix sur tant de Nations inquietes qui s'élèvent contre les autres & contre elles-mêmes. Cependant, Monseigneur, la Campagne n'a pas mal commencé. Les grands desseins de Mylord Marlborough ont échoué. M. le Maréchal de Villars a forcé les Lignes de Veissembourg. M. le Duc de Vendôme va au-devant du Prince Eugene pour le combattre. Le siege de Chiyan se continuë, & bien-tôt celui de Thurin. L'Armée de Flandres est aussi forte que celle des ennemis. Les Mécontents de Hongrie sont plus

animez que jamais. Vos Troupes sont en quartier de rafraichissement, & se fortifient tous les jours, & j'espère que les ennemis de nos Rois n'auront pas sujet de se réjouir. Vos prieres, Monseigneur, vos conseils sont d'un grand secours. Je vous souhaite pour l'honneur de l'Eglise & pour le bonheur des Peuples que vous gouvernez, une parfaite santé; & suis avec une profonde veneration, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Nismes ce 15. Juillet 1705.

L E T T R E C C X X.

Consolation Chrétienne à Madame de Senecere, sur la mort de sa fille.

LA mort de Madame de Florenfac, Madame, m'a surpris & affligé tout ensemble. Je me confiois à son âge & à sa santé, & je ne croïois pas qu'elle dût si-tôt nous faire regretter sa perte. Mais qu'y a-t-il de certain & de solide dans la vie? Dans le dessein que vous aviez de passer le reste de vos jours dans la retraite, Dieu a peut-être voulu rompre les seuls liens qui pouvoient encore vous attacher au monde, & réunir en lui l'affection qui vous restoit encore pour une fille que vous aviez toujours tendrement aimée. Je ne doute pas que vous ne soyez sensi-

blement touchée , & je compatis à votre douleur. Il faut faire au Seigneur un sacrifice volontaire des maux inévitables qui nous arrivent , & faire de ces peines une partie de nôtre penitence. Ce qui vous doit consoler en cette occasion , c'est la résignation & la patience Chrétienne avec laquelle on me mande que Madame votre fille est morte. Il faut nous préparer au même passage par nos bonnes œuvres , & prier Dieu qu'il nous y prépare par sa grace. Je vous souhaite les consolations qui viennent de l'Esprit consolateur , & suis parfaitement, Madame, vôtre, &c.

A Nismes ce 15. Juillet 1705.

LETTRE CCXXI.

De civilité & de nouvelles à un Officier.

IL y a peu de gens , Monsieur , aussi fidesles que vous à leur parole ; vous vous souvenez que vous m'avez promis de m'apprendre des nouvelles de vos Côtes , & vous le faites d'une maniere fort obligeante. Voici le tems où les affaires de la mer vont devenir plus importantes , & quoique vous n'ayez peut-être rien à craindre , vous ne laisserez pas d'être intriguez , & d'être obligez de vous précautionner sur les contre-coups qui pourroient arriver. La flotte ennemie tient la mer

L E T T R E S

sans opposition ; l'armement de Toulon n'est pas prêt ; celui de Brest n'oseroit sortir : le bruit est que cette flotte après avoir essuié quelques orages va prendre le Prince d'Armstat à Gibraltar pour venir ensuite sur les Côtes d'Espagne favoriser la révolte des Catalans , ou du côté de Villefranche secourir le Duc de Savoye , ou se partager pour faire l'un & l'autre tout ensemble. Que je plains ce jeune Roi d'Espagne : conspiration sur conspiration ! tout infidelle ; tout suspect ; copie d'Angleterre , si Dieu n'y met ordre.

Ce pais-ci est entierement tranquille, point de meurtre , point d'accident , plus de Fanatiques qui paroissent ; on n'y pense presentement qu'à la récolte , après quoi je crains bien qu'on ne pense à la flotte. Les actions ont cessé , les mauvaises volontez ne cessent point : il se prépare une belle foire de Beaucaire. M. Planque vient de partir pour veiller à tout : il a cent Suisses sous lui. M. de Montpezat doit arriver dans le mois d'Octobre. Gardez bien vos Côtes, & croïez-moi parfaitement, Monsieur, vôtre, &c.

Nismes ce 18. Juillet 1705.

DE M. FLECHIER.



LETTRE CCXXII.

De civilité au P. Vignes.

J'Aurois beaucoup de joie, mon Reverend Pere, de vous voir ici, si vous aviez suivi votre dessein de venir à la foire de Baucaire; mais je sçai que vous avez été arrêté par vos PP. d'Avignon pour remplacer votre Predicateur des Dominicales qui est tombé malade. Je vous renvoie le livre du P. Hercule : ce sont des fragmens de quelque Carême qu'il avoit prêché, qui ne laissent pas d'être beaux & éloquens : vous en aurez apparemment recueilli quelques fleurs. Je vous souhaite une bonne santé, & suis de tout mon cœur, mon Reverend Pere, vôtre, &c.

A Nîmes ce 20 Juillet 1705.

LETTRE CCXXIII.

Compliment sur la mort d'une Dame.

UN mal d'yeux obstiné, Monseigneur, m'a privé de l'honneur de vous écrire jusqu'ici ; mais il ne m'a pas empêché de vous plaindre & de ressentir la perte que vous avez faite d'une Dame en qui le Ciel avoit mis toutes les qualitez aimables & vertueuses, & dont le mérite solide en singulier vous étoit mieux connu.

qu'à d'autres. Tous ceux qui l'avoient honorée durant sa vie, ou l'avoient en vûë sans l'honorer, ont pleuré sa mort. Le Seigneur qui vous afflige depuis quelque-tems, semble choisir les endroits les plus sensibles de votre famille, & vous avez besoin de toute votre vertu dans des occasions de douleur aussi vives & aussi réitérées. Je ne puis, Monseigneur, que vous offrir les regrets qu'on donne à ceux qui meurent, les secours qu'on procure à ceux qui sont morts, & la compassion qu'on reserve pour les vivans : car pour les consolations vous les trouvez en vous-même, dans le fond de votre sagesse & de votre Religion. Il ne me reste, aussi-bien qu'à vos autres amis qu'à vous prier de vous conserver, & de me croire avec autant d'attachement & de respect que je le suis, Monseigneur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 29. Août 1705.

L E T T R E C C X X I V.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

J' Ai peine à croire, Monsieur, que les ennemis réüssissent dans leurs projets de Catalogne, si le Viceroi a bonne intention & bon courage, Barcelone se soutiendra ; c'est un siege informe fait par

des troupes débarquées dans une saison avancée, qui n'ont pas le tems de forcer par de longs travaux & des attaques continuées une place comme celle là qui voudra bien se défendre. Pour les peuples que le Prince d'Armstat séduit, s'il paroît des Troupes du Roi, ils seront aussi faciles à ramener qu'ils ont été prompts à se révolter : l'Amirante n'est plus ; la Noblesse est assez bien disposée pour Philippe V. nous verrons le succès. Monseigneur l'Evêque d'Agde m'a fort exhorté de ne point prendre d'idées de cette affaire que celles que vous m'en donnerez : j'en suis d'avis. J'ai félicité ce Prélat du plaisir qu'il a de vous voir souvent : il faut bien que je l'honore & que je l'aime, pour ne pas lui envier ce bonheur. J'espère que vôtre armée ne se fatiguera pas beaucoup. Je vous souhaite une bonne santé sur vos Côtes, & je suis parfaitement, Monsieur, &c.

A saint Privat ce 17. Septembre 1705.

LETTRE CCXXV.

De civilité à Madame de Monfalcon.

JE me suis soigneusement informé, Madame, depuis que je suis ici, de la santé de M. de Monfalcon, qui m'est fort chère : Je suis bien fâché que sa guérison

ne soit pas aussi prompte que nous le souhaiterions. Je prens, je vous assure, beaucoup de part à votre peine. Je souhaiterois de pouvoir diminuer par quelque endroit la douleur que vous ressentez.

J'approuverai le P. R. pour faire la fonction d'Aumônier au Château, étant persuadé de sa capacité, & qu'il pourra vous être utile, sçachant d'ailleurs qu'il convient à M. le Gouverneur. Il faut qu'il me représente la permission de ses Supérieurs pour cela, afin d'ôter toute difficulté. Je vous prie de faire mes complimens à M. de M... & d'être persuadez l'un & l'autre que je suis toujours très-parfaitement vôtre, &c.

A Saint Privat ce 9. Octobre 1705.

L E T T R E C C X X V I.

*De civilité & de pieté à la sœur Angelique
du Saint-Esprit.*

JE vous suis obligé, ma chere Sœur, de la part que vous avez prise à la perte que nous avons faite de mon Neveu. Il étoit tout formé, tout établi, l'aîné de sa famille, & propre à s'avancer dans le service. Dieu l'a appelé, il a eu le tems de se reconnoître. Il n'a plus besoin que de nos prieres. Je vous demande les vôtres. Je suis bien-aîsé que votre Pere Pro-

DE M. FLECHIER. 43

vincial ait fait la visite de votre Monastere. Je ne doute pas que vous n'en aiez reçu beaucoup de consolation, & vous me faites plaisir de croire que j'y ai quelque part, car personne ne souhaite plus que moi votre salut & votre repos dans la vie austere que vous avez embrassée. Le désir que vous avez de remplir les devoirs de votre vocation, & la grande charité que vos Mères ont toujours eüe pour vous, vous doivent aider à porter le joug du Seigneur avec courage. Je vous offre souvent à Dieu dans mes prieres, & je vous assure qu'on ne peut être plus véritablement que je le suis, ma chere Sœur, votre, &c.

Recommandez-moi bien aux prieres de votre Reverende Mere Abbessè, & de la Mere de Sorges, & faites leur mes compliments.

A Nismes le 17. Octobre 1705.

LETTRE CCXXVII.

De civilité & de nouvelles publiques à M. l'Archevêque de Saragossè.

NOus apprenons avec beaucoup de douleur, Monseigneur, les malheureux progres que font les Heretiques & les Rebelles dans la Catalogne. Barcelonne prise, la foi de la Capitulation vio-

lée, le Viceroy & les autres Generaux pillés impunement & détenus prisonniers contre toute sorte de droit. La Garnison jointe aux Rebelles par force ou par corruption. Gironne rendue, & l'Evêque indignement traité, parce qu'il a été constamment fidele. Toute cette Province enfin injuste & déreglée nous cause beaucoup d'inquiétude & de chagrin, & nous fait craindre des suites encore plus fâcheuses, si Dieu n'arrête le cours de ces malheurs. Nous apprenons d'un autre côté les soins & les mouvemens que votre Excellence se donne, non seulement pour contenir les Peuples qu'elle gouverne dans la fidelité qu'ils doivent à leur Souverain, mais encore pour lever des Troupes & des Milices du pais contre les autres qui se révoltent. Ce qui nous fait esperer que le torrent de la sédition, s'il déborde vers vos frontieres, sera retenu par les digues qui lui seront opposées. J'ai un grand plaisir, Monseigneur, de voir dans ce Roiaume la confiance qu'on a en la prudence & la fermeté de votre Excellence, dont le mérite est connu par tout. On sçait que c'est Elle qui anime les Communautéz & les Particuliers, qui inspire l'attachement & le zele pour le service du Prince & de la Patrie, & qui en donne l'ordre & l'exemple tout ensemble. Il faut avouer qu'il y

a eu quelque négligence à pourvoir les Places de Catalogne de garnisons & de munitions nécessaires pour leur défense. On s'est un peu endormi sur la difficulté des projets. L'Espagne n'a pas assez appréhendé la guerre, la France l'a portée en tant d'endroits, qu'elle a peine à suffire à tous. Les ennemis des deux Couronnes ont cherché les foibles, & se sont appliqué à profiter de nôtre peu de soin ou de nôtre peu de prévoiance ; & ne pouvant vaincre les Peuples par la force, ils les ont corrompus par leurs artifices. Cependant avec les secours du Ciel, nous viendrons à bout de tout. On va lever des Milices, on va convoquer la Noblesse, & la rebellion & l'herésie seront confondus.

Je prie le Seigneur qu'il conserve vôtre Excellence pour le bien de l'Etat & de la Religion, & qu'il me donne des occasions de lui témoigner par mon respect & par mes obéissances, qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Nîmes ce 28. Octobre 1705.



L E T T R E C C X X V I I I.

Compliment à Madame la Maréchalle Duchesse de Villars.

J'Ai vû , Madame , dans une Lettre à Madame de Nouy , la bonté que vous avez de vous souvenir que vous avez été quelque-tems ma Diocesaine , & que j'ai été vôtre Evêque. Je n'ai pas oublié non plus les soins que vous preniez d'adoucir le Troupeau feroce , & de consoler le Pasteur affligé. Nous jouïssons , graces à Dieu , de la paix que vous nous avez laissée en ce pais-ci depuis que vous en êtes partie ; mais depuis la prise de Barcelonne & des autres Places de Catalogne , qui peut s'assûrer de tant d'esprits mal intentionnez & naturellement remuans ? Pour vous , Madame , vous tenez à Strasbourg vôtre Cour plenièrre. Vous voïez la guerre de vos fenêtrres , & vous n'en sentez pas l'incommodité. L'Armée est assez bien postée pour ne pas craindre les ennemis , & assez près de vous pour vous fournir bonne compagnie , & vous n'avez d'autre chagrin que la part que vous prenez à celui de M. le Maréchal , à qui l'on ôte les moïens de vaincre. Vous aviez bien voulu vous charger de nous faire sçavoir ce qu'il feroit en Allemagne. Et

DE M. FLECHIER. 47

ne n'auroit-il pas fait ? Mais le sort ou
at des affaires, nous a fait perdre le
it des belles actions qu'il avoit projet-
s, & la bonté que vous auriez eu de
us les apprendre, qui auroient été deux
nds plaisirs pour nous. Ce sera pour
Campagne prochaine. Vous ne songez
seulement qu'à passer l'Hyver à Paris
je voudrois bien pouvoir vous aller
àrer, Madame, qu'on ne peut vous ho-
rer plus parfaitement que fait vôtre,

Nîmes ce 3. Novembre 1705.

LETTRE CCXXIX.

De civilité à une Demoiselle.

'Avois toujours attendu, Mademoiselle,
que M. l'Abbé de Merez s'en retour-
t à Alais, pour le charger de tous les
mercimens de vôtre souvenir & de tou-
les assurances du mien. Mais je ne voi
s qu'il soit prêt à partir, & je ne crois
s pouvoir ni devoir différer davantage
vous témoigner le plaisir que j'ai de par-
souvent avec lui de tout ce que nous
onnoissons en vous de vertueux & d'esti-
able, & nous n'y connoissons que cela.
suis revenu ici de la campagne, où
i demeuré deux mois, soit pour me
ter des grandes chaleurs de l'Esté, soit

pour respirer un air plus pur que celui de la Ville, soit enfin pour jouir de quelque repos & me mettre à couvert pour quelque-tems des importunités des petites affaires journalières. J'étois dans le Château de saint Privat sur la route de Bagnols, où l'on m'avoit fait espérer que vous passeriez, & où j'aurois eu grand plaisir de vous recevoir. Mais les devoirs domestiques ne vous laissent pas cette liberté. Je voudrois bien qu'ils vous permissent de venir à Sommieres, où j'ai résolu d'aller dans sept ou huit jours faire ma visite de la Paroisse & du Couvent. J'ai vû à mon retour le Pere de Roussi Jesuite, & je lui ai dit que vous me l'aviez recommandé avec affection & avec éloge, & que puisqu'il avoit mérité votre estime, il y avoit apparence qu'il seroit bien estimé de moi. Il me paroît un homme sage & un bon Religieux. Faites moi la grace de croire que je serai toujours bien aise de vous témoigner que personne ne connoit mieux & n'est plus touché de votre vertu que moi, & ne peut être plus parfaitement que je le suis, Mademoiselle, votre, &c,

A Nismes ce 5. Novembre 1705.

L E T T R E C C X X X.

*De civilité à Madame de Monfalcon, qui
lui avoit recommandé un Ecclesiastique,
& quelque autre affaire.*

J'Ai fait soigneusement, Madame, ma sollicitation à Monseigneur l'Evêque d'Uzez en faveur de M. l'Abbé d'O... Il avoit déjà disposé du Benefice vacant que vous souhaitiez ; mais j'ai connu qu'il avoit de tres-bonnes intentions de faire du bien à un sujet qu'il estime digne de le recevoir. Je n'ai encore aucune habitude avec M. le Roi ; mais ou je lui parlerai, ou je lui ferai parler par M. de Bas... Je plains bien M. le Lieutenant de Roi, affligé de son mal & de ses remedes. Vous n'êtes gueres moins à plaindre. Je lui souhaite une prompte guerison, & à vous une vie heureuse & tranquille, étant aussi parfaitement que je le suis, Madame, ôtre, &c.

A Montpellier ce 16. Decembre 1705.



L E T T R E C C X X X I.

*De civilité & de nouvelles publiques , à M.
l' Archevêque de Saragosse.*

LA tribulation où vous vous trouvez, Monseigneur, par le malheur des tems & par la rebellion des Peuples de votre voisinage, dont le mauvais exemple a porté la contagion jusques chez vous, m'engage à vous souhaiter avec plus d'ardeur les bonnes & heureuses Fêtes de la Naissance de Jesus Christ. Je n'ai pas douté que votre Excellence ne se servît de tous les moiens que son autorité, sa vigilance, sa Religion & son zele pour le service du Roi lui fourniroient, pour arrêter ces déreglemens populaires. Mais je sçai par experience les dérangemens & les désordres que causent dans un pais l'irreligion & la révolte, & la difficulté qu'il y a d'éteindre un feu que l'infidelité & l'heresie ont allumé; & je juge de vos inquiétudes, Monseigneur, durant les courses & les violences des Rebelles qui vous ont troublé, par celles que nous ont donné les Fanatiques, quoique nous n'eussions qu'un pouvoir subordonné, & que nous ne fussions chargez que de la conduite spirituelle de nos Dioceses. J'ai donc compati à toutes les peines qu'a eues vô-

votre Excellence , & je commence à concevoir de grandes espérances des consolations qu'Elle aura bien-tôt. Les Catalans, à ce que nous apprenons , suivant leur inconstance naturelle , commencent déjà à s'ennuyer de la domination qu'ils ont souhaitée. Les contributions qu'on leur demande , le mépris qu'on a pour eux , la division & le peu d'intelligence qui est entr'eux mêmes , la rudesse des Anglois & des Hollandois, les profanations des Eglises , & les scandales que l'herésie & la rebellion traînent après elle , leur ont déjà fait naître les premiers repentirs de leur perfidie. Le Roi Catholique apparemment marche à la tête de son Armée. Nous voyons passer ici les Troupes qui vont s'assembler dans le Roussillon. Rose est presentement en état de défense. Il y a déjà neuf ou dix vaisseaux de Toulon ou de Cadix qui vont se joindre. On fait en ces quartiers de grands magasins de vivres & de munitions. Le Château de Nice que M. de Barwik assiege sera bientôt pris , & toutes les Troupes du siege marcheront vers la Catalogne. L'Archiduc pourra bien se trouver embarrassé , si toute cette machine se remûe avec diligence. Je prie le Seigneur qu'il conserve votre Excellence pour le bien de l'Etat & pour l'honneur de son Eglise ; & je suis

avec toute la veneration possible , Mon-
seigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 20. Decembre 1705.

L E T T R E C C X X X I I.

*Au R. P. Mourques, sur un établissement de
Sœurs grises retardé.*

Vous verrez, mon Reverend Pere,
par la Lettre du Pere General des
Prêtres de la Mission, que nous ne pou-
vons avoir encore les Sœurs grises que
nous lui demandions. J'aurois bien voulu
que cet établissement eût pu commencer
avec l'année, & que nous eussions eu la
satisfaction de donner à nos Dames ce se-
cours de charité ; mais il faut attendre le
tems que Dieu a marqué pour cela, gar-
der nos bonnes intentions & suppléer par
le redoublement de nôtre zele pour l'ass-
istance des pauvres, aux soins que ces bon-
nes filles ne peuvent pas encore en pren-
dre. Je me recommande à vos prieres, &
suis entierement, mon Reverend Pere,
vôtre, &c.

A Montpellier ce 27. Decembre 1705.



L E T T R E C C X X X I I I .

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Boucard Supérieure des Ursulines de Sommieres.

JE vous suis obligé, Madame, des vœux & des souhaits que vous faites pour moi au commencement de cette année. La confiance que j'ai en vos prieres me fait espérer qu'elle sera heureuse pour moi, j'entens pour ma sanctification plutôt que pour ma santé, l'un étant beaucoup plus important que l'autre. En vain les années se renouvellent pour nous, si nous ne pensons à nous renouveler nous-mêmes. La longue vie ne sert de rien, si elle n'est bonne, & Dieu ne nous prolonge nos jours que pour les rendre pleins par nos œuvres solides & vertueuses. Il est honteux pour nous d'avancer notre course, sans envisager notre fin qui n'est peut-être pas éloignée, & de croître en âge sans croître en sagesse & en piété. J'ai beaucoup de joie d'apprendre que votre Communauté se rend tous les jours plus régulière, plus détachée du monde, & plus appliquée à suivre les devoirs & les observances de la Religion. L'affection particulière que j'ai toujours eue pour votre Monastere, m'en fait souhaiter avec

tinuation de vôtre santé, & pour l'avancement de vôtre fortune. Je vous prie de croire que personne ne s'y interesse plus sincerement que moi, & n'est avec un plus cordial attachement que je le suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 13 Janvier 1706.

L E T T R E C C X X X V I.

Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame la Presidente de Marbeuf.

L Es affaires que nous donnent les Etats de nôtre Province, Madame, qui ne sont pas moins chargez ni moins embarrassez que les vôtres, m'ont empêché jusqu'ici non pas de vous souhaiter d'heureuses années, car les désirs n'ont pas besoin de loisir, & partent du cœur au milieu des occupations, mais de vous écrire que personne ne s'interesse plus que moi à vôtre sanctification premierement, & puis à la douceur & au repos de votre vie. Je sçai bien que vous y travaillez toujours également, & que toutes vos années se ressembtent sur ce sujet. Mais il y a toujours aussi quelque chose à renouveler en nous au commencement de chaque année, & il seroit fâcheux de ne point croître en sagesse à mesure que nous

croissons en âge, & de ne pas mettre à profit le tems & les graces que Dieu nous donne pour notre avancement spirituel.

Nous sommes presque enfermez ici par le débordement de toutes les rivières, les moindres ruisseaux sont devenus destorrens affreux. Il n'y a presque plus de chemins, & les Courriers ou se noient, ou ne marchent plus. Nous apprenons par des bruits confus, que les tempêtes & les inondations n'ont pas fait moins de ravage chez vous. Tout cela marque bien que le monde est perverti, & que le Seigneur est irrité.

Nous sommes, graces à Dieu, assez tranquilles en ce pais : quoique les intentions n'y soient pas meilleures, on n'y fait plus de si méchantes actions. Ils n'ont pas perdu la volonté de nuire, mais on tâche de leur en ôter la commodité. Les guerres de Catalogne leur donnent beaucoup de courage, & cette Rebellion voisine leur fournira peut-être les moyens de faire renaître leur Fanatisme.

Nos Etats vont finir dans huit ou dix jours, & n'auront pas duré plus que les vôtres. Le Roi a grand besoin d'argent ; les peuples commencent à n'en pouvoir plus donner... Priez pour nous, & croiez-moi autant qu'on le peut être, Madame, votre, &c..

A Montpellier ce 16. Janvier 1706.

G. V.

L E T T R E C C X X X V I I.

*Compliment Chrétien pour le commencement de
l'année à Madame de Lislebonne.*

JÉ ne puis, Madame, aller plus avant dans cette année sans vous la souhaiter heureuse, composée de jours de salut, comblée de bénédictions du Ciel, remplie même de ces consolations & de ces douceurs de la vie qui font avancer gaïement dans les voies de Dieu. Je sçai par la connoissance que j'ai de votre bon cœur, & des tribulations arrivées dans votre famille, qu'il s'est passé pour vous d'assez fâcheuses années, peut-être ne seront-elles pas les moins utiles à votre sanctification par le bon usage que vous en avez fait. A cela près, j'en demande au Seigneur qui vous soient aussi salutaires, mais qui vous soient plus agréables, où vous puissiez être dans le calme de la Religion, plus à couvert des orages & des accidens du monde, & où vous satisfassiez à tous vos devoirs de piété, sans qu'il en coûte tant à la nature. Ce n'est pas que je croie qu'on puisse en quelque condition qu'on soit, vivre aujourd'hui dans une grande tranquillité. Le siècle est devenu si pervers ou si malheureux, qu'il semble qu'une partie des hommes ne soit

faite que pour affliger & pour détruire l'autre, & que la principale fonction des personnes Religieuses soit de gémir devant Dieu des désordres & des malheurs publics qu'elles connoissent, & même qu'elles ressentent dans leur retraite. Mais il faut s'envelopper dans la vertu, & chercher sa consolation dans l'accomplissement des ordres de Dieu. Le Pere de la Ruë vous dit tout cela mieux que moi. Je me contente, Madame, de vous demander si votre santé se soutient, si votre esprit conserve son agréable vivacité, si ceux que vous honorez de votre bienveillance ne perdent rien par le tems & l'éloignement, & si vous n'oubliez pas dans vos prieres ceux qui prient pour vous avec affection. Je suis de ce nombre, & je puis vous assurer que personne ne s'intéresse plus véritablement à votre sanctification & à votre repos que moi; & qu'encore que je ne vous le redise peut-être pas assez souvent, je sens qu'on ne peut pas être plus parfaitement que je le suis, Madame, votre, &c.

A Montpellier le 22. Janvier 1706.



L E T T R E C C X X X V I I I .

Compliment aux Dames de Tornac Religieuses, sur la mort de leur pere.

J' Ai voulu, mes cheres Filles, vous laisser quelques jours à vous-même après la mort de M. votre Pere, pour rendre à Dieu, & même à la nature, le premier tribut de vos larmes, & pour demander à l'Esprit consolateur les premiers adoucissements de votre douleur. Je vous témoigne presentement la part que j'y ai prise, tant par le regret que j'ai eu de perdre un ami, que par la peine que j'ai ressentie de vous sçavoir affligées. Il semble que Dieu, pour éprouver votre vertu, & pour vous détacher pleinement du monde, ait voulu vous faire voir de près cette mort dont vous deviez être si touchées. Quoique son âge fût avancé, sa santé pouvoit vous donner des esperances d'une plus longue vie. Il revenoit des Etats contents de tout le monde & de lui-même. Il passoit avec plaisir pour voir dans votre Monastere la plus grande & la plus heureuse partie de sa famille. Un accident imprévu l'arrête & l'enlève presque sous vos yeux. Vous avez, sans doute, tiré vos instructions des causes de votre tristesse. Vous avez vu mourir un Pere que vous

aimiez ; mais vous l'avez vû mourir en Chrétien , souffrant les douleurs avec patience , s'offrant au Seigneur en sacrifice , se resignant à ses volonteZ , & sortant du monde avec la même constance avec laquelle vous y avez renoncé. Ce doit être une grande consolation pour vous. On diroit que la Providence vous l'avoit amené pour vous laisser ces bons exemples. Je suis persuadé qu'au milieu de votre tristesse vous avez fait toutes les reflexions qui peuvent vous porter à remplir tous les devoirs de votre état , à profiter de tous les momens d'une vie qui est si fragile & si courte , & qui a tant de relation à l'autre qui est éternelle. Je vous souhaite toutes sortes de benedictions ; & suis avec affection , mes cheres Filles, entièrement à vous, &c.

A Nîmes ce 22. Fevrier. 1706..

LETTRE CCXXXIX.

A Mademoiselle de Monclare la Fare , sur la mort de M. de Tornac son oncle.

VOUS avez perdu , Mademoiselle , M. le Marquis de Tornac votre oncle. Il ne s'étoit jamais mieux porté qu'à ces derniers Etats , où il remplissoit exactement tous ses devoirs. Il avoit encore toute sa vigueur , & sa santé lui promet-

voit plus de vie que son âge. Cependant peu de jours après il est emporté par un accident imprévu. Vous êtes fille à réflexions, & je m'assûre que sur tous les événemens qui vous peuvent regarder, vous pensez toujours ce qu'il faut. Les bonnes Filles de Sommieres ont vû mourir leur pere sous leurs yeux, & Dieu semble leur avoir réservé ce triste spectacle pour leur faire voir de plus près la fragilité du monde qu'elles ont quitté, & les en détacher plus parfaitement.

J'ai appris des nouvelles de votre santé par M. votre Frere, par M. de Vence, & par quelques autres personnes. Chacun parle de vous comme je le puis souhaiter. Il semble qu'on s'est donné le mot pour me dire du bien de vous. Mais comme ils ne sçavent pas tout l'interêt que je prends à votre réputation, & que d'ailleurs on ne peut avoir un si grand nombre de flatteurs, je ne puis douter qu'ils ne disent la vérité. Je les croi, & j'aime à les croire. Le Pere de Roussi Jesuite a bien répondu à la bonne opinion que vous nous aviez donnée de lui. Il prêche bien, il sçait vivre, il est honnête homme & bon Religieux. Je vous prie de nous donner souvent de vos nouvelles, comme il convient à une amitié filiale; & d'être persuadée de l'affection véritablement paternelle avec la

DE M. FLECHIER. 63
quelle je suis, Mademoiselle, vôtre, &c.

A Nîmes ce 22. Fevrier 1706.

LETTRE CCXL.

De civilité & de pieté à la même

Nous vous envoïons, ma chere Fille, puisque vous voulez-bien que je vous donne ce nom, dont j'ai déjà l'amitié depuis long-tems, le Pere Roussi Jesuite, votre Prédicateur & le nôtre. Il me paroît qu'il va vous voir aussi volontiers que vous le verrez.. Il vous dira que dans les entretiens qu'il peut avoir avec moi, il est toujours fait quelque agréable & honnête mention de vous ; & que c'est par ces sortes de conversations que je me délasse du soin d'une infinité d'affaires plus embarrassantes que difficiles. Je m'imagine que Madame de la Lande & vous avez fait le projet de ce pèlerinage de dévotion que ce bon Pere va faire à Alais, où il prendra la direction de vos innocentes consciences durant le cours de cette sainte Semaine. Ne vous prendra-t-il jamais envie aussi aux solemnitez de ce pais-ci. Il y a des Prédicateurs & des Directeurs qui auroient grand soin de votre ame. Je vous prie du moins de dire à Dieu quelque chose de moi dans vos prieres, sur tout dans ces prieres du cœur, qui se font

vec affection, & qui sont presque tous jours exaucées. Je ferai mes vœux de mon côté pour tout ce que je sçai que vous désirez & tels qu'il convient à une fille comme vous, & à un Pere comme moi, qui est votre, &c.

A Nîmes ce 26. Mars 1706.

L E T T R E C C X L I .

De civilité & de pieté à M. le Pelletier, sur la Translation de M. son fils à Orleans.

J'Ai appris, Monsieur, la nomination de M. l'Evêque d'Angers à l'Evêché d'Orleans, comme j'apprends tout ce qui vous regarde avec la satisfaction que vous en pouvez avoir vous-même. Quoique je sois persuadé que ni vous ni lui n'avez pas eu grand part à cette translation, & que la chair & le sang ne l'ont pas revelée, je n'ai pas laissé de m'y interesser & de croire que la Providence avoit voulu le tirer de son Eglise pour lui donner lieu de faire de plus grands fruits dans une autre. L'empressement qu'on a eu à le choisir & à publier ce choix, l'envie de le voir, l'ordre de presser son départ sans avoir égard à son indisposition, marquent assez qu'on a eu quelque dessein sur lui, & ce ne pouvoit être que pour la gloire de Dieu & pour l'utilité de l'Eglise. Je ne me ré-

joûis donc pas avec vous, Monsieur, comme je ferois avec un autre qui regarderoit cette distinction cômme une espece de fortune, qui verroit approcher un fils du reste de sa famille, & multiplier du moins en sa personne les honneurs & les dignitez Ecclesiastiques. Quoique cette nouvelle élection n'ait rien qui ne paroisse canonique, & qu'il n'y ait ni plus de revenu ni plus de grandeur, je m'imagine aisément que ces sortes de changemens ne sont pas de votre goût; que M. l'Evêque d'Angers vous paroïssoit assez bien placé, & que vous aimeriez mieux le voir suivre son premier établissement que d'en fonder un nouveau, & faire valoir en repos un champ qu'il cultive depuis long-tems, que d'aller entreprendre un nouveau travail, & faire, pour ainsi dire, un second marché avec le Pere de famille. Agréez, Monsieur, que je vous dise ainsi mes sentimens, & que je devine les vôtres; & que je vous assure que personne ne vous honore & n'est plus parfaitement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Nîmes ce 3. Avril 1706.



L E T T R E C C X L I I.

Compliment à M. d'Uzez , sur la nomination de M. son Neveu à l'Evêché d'Angers.

JE souhaitois depuis long-tems , Monseigneur, que Dieu & le Roi nous donnassent M. l'Abbé Poncet pour Confrere. Il le méritoit. Il l'est dans un Siege fort honorable , assez près de Paris : hélas ! un peu loin d'ici. Bon air , bon païs, honnête-revenu. Ce sont de tels choix qui font honneur à ceux qui les font , qui sont utiles à l'Eglise , & qui réjoüissent tout le monde. Personne ne prend plus de part que moi à l'élevation du Neveu & à la satisfaction de l'Oncle , étant depuis long-tems ami , voisin , Confrere , & avec un sincere & respectueux attachement, Monseigneur, votre, &c.

A Nismes ce 11. Avril 1706.

L E T T R E C C X L I I I.

Compliment à M. l'Abbé Poncet , nommé à l'Evêché d'Angers.

VOus voilà, Monseigneur, où je vous souhaitois , & où vous deviez être depuis long-tems , tout jeune que vous êtes. Les qualitez que Dieu vous a don-

nées pour remplir les fonctions de l'Episcopat, les talens que vous avez exercez, soit dans le ministère de la parole, soit dans la conduite d'un Diocese, & les services que vous avez rendus à l'Eglise dès que vous y êtes entré, nous donnoient le désir & l'esperance, & à vous le droit d'y être élevé comme vous l'êtes. Personne ne vous l'envie, personne ne demande pourquoi? Pareils choix réjouissent tout le monde, & moi sur tout qui suis avec une ancienne amitié & un respect encore plus tendre, Monseigneur, votre, &c.

A Nismes ce 11. Avril 1706.

LETTRE CCXLIV.

De civilité à une Demoiselle.

Monsieur l'Abbé.... ma chere Fille, m'a fort réjoui par les nouvelles qu'il m'a données de votre santé, à laquelle vous sçavez qu'on ne peut s'intéresser plus tendrement que je le fais. Il avoit couru quelque bruit que vous aviez été indisposée, & j'ai été bien-aïse d'être consolé là-dessus. Il est vrai que Madame Boucaud est bien malheureuse d'être toujours en danger de perdre les yeux & de devenir inutile à son Monastere, elle qui y est tres-necessaire. Il y a long-tems que cette fluxion la menace, & je la plains. Je

lui ai envoié une permission d'aller à Barlaruc , quoiqu'elle ne me l'eût pas demandée ; & plus elle a eu de discretion, plus j'ai eu de condescendance. Les Religieuses, sur tout celles qui le font le moins, tirent avantage des graces qu'on fait à d'autres qui en ont plus de besoin & qui le méritent mieux qu'elles. Chacune prend ses raisons & ses prétextes même, pour des necessitez & des consequences. De là vient qu'elles s'inquiètent, qu'elles s'empressent, qu'elles se plaignent, qu'elles importunent plus par relâchement & par ennui, que par un véritable besoin de remedes. C'est ce qui m'a rendu difficile pour ces sorties de Couvents. Je voi présentement tous les Evêques dans ce goût de reforme-là. Je sçai que vous avez pour le Pere... votre Prédicateur d'Alais, de l'estime, & que vous seriez bien-aïse qu'il vînt prêcher à Nîmes. Le portrait qu'on m'en a fait, & le désir que vous avez de l'approcher plus près de nous, sont des motifs pressans pour moi, pour le demander à ses Superieurs, s'ils veulent bien me l'accorder. Vos choix sont bons, & je me fierai toujours à votre goût. Je vous prie de faire mes tres-humbles complimens à Madame la Marquise de la Lande, & de me croire autant que je le suis, ma chere-Fille, vôtre, &c. A Nîmes ce 3. Mai 1706.

L E T T R E C C X L V.

De pieté à Madame de Marbenf, sur la retraite de sa fille au Calvaire.

J'Apprens par votre Lettre, Madame, la résolution que Mademoiselle votre fille a prise d'oublier son Peuple & la maison de son pere, & de s'éloigner du monde, & même de vous, qui êtes sans doute ce que le monde a de plus cher & de plus agréable pour elle. Dieu l'a inspirée, les hommes de Dieu l'ont conseillée, elle s'est long-tems & serieusement éprouvée elle-même, & vous ne pouvez soupçonner dans sa vocation ni précipitation, ni foiblesse. Elle embrasse une Regle austere pour cacher sa vie en Jesus-Christ, & non-seulement demeurer en lui, mais encore se crucifier avec lui. On ne peut être plus édifié, ni plus touché que je le suis d'un aussi saint & aussi genereux dessein... Je ne laisse pas de sentir la peine que vous doit causer cette separation, quoique je sçache bien que votre esprit & votre cœur sont soumis à Dieu, & que la chair & le sang ne vous revelent rien contre sa volonté qui vous est connue. Il n'est pas possible que vous ne soyez attendrie & même attristée de la privation d'une fille à qui vous avez donné la sagesse avec la

naissance, que vous avez formée à la piété par vos instructions & par vos exemples, qui vous est unie depuis ce tems autant par les liens de la charité chrétienne, que par ceux d'une amitié naturelle; compagne de vos dévotions, confidente de vos bonnes œuvres, assidue auprès de vous, attentive à vous plaire, & d'autant plus aimée de vous, qu'elle mérite de l'être. J'entre dans vos sentimens, & je ne vous blâme pas de sentir que vous êtes mere. Mais après tout, Madame, je ne puis que louer Mademoiselle vôtre fille. Elle entend la voix du Seigneur, elle la suit. Voudriez-vous la retenir lorsque Dieu l'appelle ? Dans le tems qu'elle songe à se séparer de vous, songez à vous séparer de vous-même. Voiez où elle va, & non pas d'où elle sort : réfléchissez sur ce qu'elle gagne, non pas sur ce que vous perdez, & ne vous faites point une peine de ce qui doit faire son bonheur. Il est vrai qu'elle pouvoit choisir une profession plus douce, & vous l'auriez désiré ainsi ; mais Jesus-Christ nous enseigne que ce n'est pas nous qui le choisissons, mais que c'est lui qui nous choisit. Il n'y a pour nous de voies de salut que celles qu'il nous a marquées. Mademoiselle vôtre fille est destinée à plus de perfection que vous n'aviez crû. Elle ne veut que la Croix pour partage, le Cal-

vaire pour retraite, Jesus-Christ souffrant pour modele. Les austeritez de la vie ne la rebutent pas , elle n'a point pitié d'elle-même. Plaignez-la si vous voulez par tendresse , mais reconnoissez qu'elle est plus heureuse & qu'elle a plus de courage que vous , ce qui vous doit être d'une grande consolation. J'avoüe que c'auroit été un adoucissement considerable que de l'avoir toujours auprès de vous , & peut-être Dieu vous reserve-t-il cette satisfaction sensible. Mais elle se donne à la Providence pour peu qu'elle ait besoin de sa presence ailleurs. Vous l'aimerez tendrement en Dieu , vous la verrez par la foi , vous apprendrez les graces qu'elle reçoit de son époux , vous sentirez l'efficace de ses prieres , & si elle ne fait pas le plaisir , elle fera la benediction de vôtre famille.

C'est à vous en partie , Madame , que vous devez attribuer l'embaras où elle vous jette ; la bonne éducation que vous lui avez donnée lui a fait un fonds de Religion qu'elle a bien cultivé dans la suite , & les semences de pieté que vous aviez fait croître dans son cœur ont fructifié plus que vous n'esperiez , & presque plus que vous ne vouliez. Je prie le Seigneur qu'il vous fortifie , & je vous assure que personne ne prend plus de part à la satisfaction spirituelle de la mere & de la fille,

Madame, que vôtre tres-humble, &c

A Nismes ce 5. Mai 1706.

L E T T R E C C X L V I.

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

QUand je vous ai écrit, ma chere Fille, sur les inquiétudes de quelques Religieuses, cette plainte ne retomboit point sur celles qui vous sont connues, moins encore sur celle que vous appelez votre amie. Elle avoit raison de vous faire connoître que les sorties des Couvents sans une extrême necessité, n'étoient pas de mon goût, comme étant contraires à la régularité de leur état, & à celle de nôtre conduite. J'ai permis à Mesdames Boucaud d'aller à Balaruc plus souvent qu'à d'autres, tant par l'estime que j'ai toujours eue de leur vertu, que par la connoissance que j'avois de leurs maux & de leurs besoins. J'ai permis à votre amie de passer quatre ou cinq mois hors de son Monastere. Cela se fait une fois. J'ai bien voulu que Madame de Boucaud vint passer deux ou trois mois au Couvent de Nismes. Cela est encore bon une fois. Elle voulut par reconnoissance attirer la Superieure de Nismes à Sommieres. Je louai son honnêteté, mais je louai encore plus la sagesse de l'autre, qui sacrifia son

son inclination à sa Religion, & connu bien qu'il y avoit dans ses visites reciproques une civilité qui tenoit un peu des bienféances seculieres. Quoiqu'il en soit, ma chere Fille, les facilitez ne sont pas toujours selon la Regle, & portent souvent préjudice à l'Ordre. Je souhaite fort d'être à portée de vous voir pour vous aider, si je puis, de mes petits conseils, pour vous témoigner la part que je prends à la réputation de prudence & de pieté que vous vous êtes acquise, pour être témoin des progres que vous avez faits dans les pratiques de la vertu, & pour vous assurer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, ma chere Fille, vôtre, &c.

A Nismes le 10. Mai 1706.

LETTRE CCXLVII.

*De civilité à M. Gonthieri Archevêque
d'Avignon, sur son arrivée dans cette
Ville.*

A Grées, Monseigneur, que je joigne mes acclamations à celles d'Avignon & de tout vôtre Diocèse. Nous avons appris ici la joie que ces peuples ont eüe de vôtre arrivée, & nous l'avons ressentie, tant par la part que nous prenons au bonheur de nos voisins, que par l'es-

perance que nous avons de profiter des leçons & des exemples d'un Prélat aussi sage & aussi éclairé que vous. Je n'ai rien à offrir à votre Excellence qui soit digne d'elle, qu'un cœur toujours porté à l'honorer. La proximité de nos résidences me donnera peut-être lieu de mériter l'honneur de sa bien-veillance, & de lui témoigner le respect sincère & le parfait attachement avec lequel je suis, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nîmes le 16. Mai 1706.

LE T T R E C C X L V I I I.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, sur ses heureux succès.

J'Avois bien toujours crû, Monsieur, que vous alliez ouvrir à votre ordinaire, une brillante Campagne, & que les ennemis ne tiendroient pas devant vous. Nous apprenons en effet que les Allemands fuient à votre approche, qu'ils ne se croient pas en sûreté dans leurs Places, qu'ils abandonnent leurs Lignes, qu'ils coupent leurs ponts de peur d'être poursuivis, & que le Rhin ne leur paroît pas une assez bonne barrière pour les mettre à couvert de l'Armée du Roi que vous commandez. On nous fait espérer que vous n'en devez pas là, & l'on ne sçait où v

tre courage & votre fortune vous meneront. Vous sçavez, Monsieur, que personne n'est plus attentif que moi, ni plus sensible à tout ce qui regarde votre satisfaction & votre gloire. Il s'en faut bien que les conquêtes de ces quartiers-ci n'aillent si vite que les vôtres. Le siege de Barcelonne nous tient dans de grandes inquiétudes. Le Montjoüy pris, nous comprions que la Ville seroit bien-tôt forcée de se rendre; cependant nous apprenons la retraite de M. le Comte de Toulouse à Toulon, l'arrivée de la Flotte ennemie, le débarquement de quelques bataillons Anglois & Hollandois, nôtre Armée étonnée, les attaques molles, la résistance plus vigoureuse, les Troupes rebelles grossies & encouragées par les secours prochains; nôtre artillerie mal servie, beaucoup de malades, peu de vivres. Nous ne doutons pas que la premiere nouvelle qui viendra de là, ne soit la levée du siege. Dieu veuille que ce ne soit que cela, & que le Roi d'Espagne soit du moins heureux dans sa retraite. Dans le malheur de cette expedition, Monsieur, nous nous consolons par le bon succès des vôtres, & nous allons demain chanter le *Te Deum* à votre intention. Nous sçavons de plus qu'Haguenau s'est rendu, & que si l'on vous croit, le miserable Landau est en

grand danger. Je prie le Seigneur qu'il vous continuë ses benedictions; qu'il commande à la victoire de vous suivre toute cette Campagne, & qu'il nous donne lieu de lui rendre de frequentes actions de graces sur vôtre compte. Je vous prie de croire que personne ne s'acquittera plus volontiers que moi de cette espece de Religion, parce que personne n'est avec un plus sincere & plus respectueux attachement, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 16. Mai 1706.

L E T T R E C C X L I X.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

JE suis bien-aïse, Monsieur, de voir renouveler nôtre commerce dans ce triste renouvellement d'affaires en Catalogne; vous reprenez l'empire de la mer, c'est à vous à bien user de vôtre trident, & à calmer ou émouvoir les flots pour la seureté de nos côtes. Je ne croi pas qu'il y ait de grands dangers, mais il ne faut pas moins veiller que s'il y en avoit. J'ai eu une veritable joie de l'arrivée de M. vôtre fils, & plus encore de l'amitié qu'il veut bien avoir pour mon Neveu. Je vous prie de lui faire connoître que vous m'honorez de la vôtre, & qu'on ne

peut être plus parfaitement que moi, vôtre, &c.

Ce 27. Mai 1706.

LETTRE CCL.

*De pieté à Mademoiselle de Monclar Lafare,
sur sa vocation aux Hospitalieres.*

Vous sçavez bien, Mademoiselle, le désir ardent que j'ai toujours eu de vous voir solidement heureuse. Vous étiez faite pour vous faire vous-même vôtre bonheur par vôtre sagesse à quelque état que vous fussiez destinée ; mais vous avez mieux aimé le chercher en Dieu & le tenir de lui, en suivant ses inspirations & les mouvemens de sa grace, que de le recevoir des hommes, ou de le partager avec eux par les engagements avantageux & honorables que le monde vous a si souvent proposé. Quoique la résolution que vous avez prise de vous consacrer à Dieu, ne me fut pas encore connue, je n'ai pas laissé d'entrevoir en vous depuis plusieurs années, au milieu de tant de partis que vous refusiez, le parti que vous aviez pris. Vos incertitudes me rendoient certain, & je trouvois toujours dans toutes les affaires sur lesquelles vous vouliez bien me consulter, qu'il manquoit quelque chose à vos désirs & à mes conseils.

Vous voilà donc, Mademoiselle, déterminée, & qui plus est déclarée pour un Institut où l'on s'emploie entièrement au service de Dieu, & à celui des pauvres malades. Grande charité, grand mérite; mais aussi grand dégoût & grand rebout pour la nature. Il est bon de vous éprouver & de connoître si vous allez où le Seigneur vous appelle, & s'il vous a donné autant de force que de courage pour soutenir une Regle moins austere dans ses souffrances, que désagréable dans ses fonctions. Venez donc examiner & voir ce que c'est qu'une Hospitaliere. Vous verrez si vous serez satisfaite de leur charité, de leur regularité & même de leur gaieté. Je vous attends avec impatience, & suis avec une affection particuliere, Mademoiselle, vôtre, &c.

A Nismes ce 29. Mai 1706.

L E T T R E C C L I.

De civilité au P. Vignes.

JE m'étois déjà attendu dès l'année dernière, mon Reverend Pere, au plaisir que j'aurois eu de recevoir chez moi Madame de Villefranche à son passage allant à Balaruc, & si j'avois été informé du jour qu'elle arriva ici, je n'aurois pas manqué de l'aller voir & de lui offrir ma

maison. Quel plaisir n'auroit-ce pas été pour moi d'y recevoir M. le Marquis de Villefranche, & de l'y garder jusqu'au retour de Madame son Epouse ? J'aurois recueilli avec joie les marques de l'amitié dont il m'a toujours honoré, & lui aurois témoigné combien chèrement je conserve celle que je lui ai vouée.

J'ai fait faire une enveloppe au troisième tome des Ouvrages du Pere Hercule, on y a mis votre adresse & on le remettra au Frere Roman pour vous le rendre, ou à son défaut à quelque autre commodité assurée. J'espère que vous me ferez part du recueil que vous voulez faire de ce que vous pourrez déchiffrer de ces Ouvrages, & que vous voudrez bien continuer vos prieres pour ma sanctification, étant toujours, mon Reverend Pere, tres-cordialement à vous, &c.

A Nîmes ce 4. Juin 1706.

LETTRE CCLII.

Compliment à M. le Cardinal Gualtieri, sur sa promotion.

J'Ai appris, Monseigneur, avec beaucoup de joie, la justice que sa Sainteté vous a rendue, que nous vous avons souhaitée, & que vous avez méritée il y a long-tems. Les affaires du saint Siege

que vôtre Excellence a si sagement & si honorablement traitées , l'approbation qu'Elle a eüe des Peuples qu'elle a gouvernez , du Roi auprès duquel elle a été envoïée , du Pontife qu'elle a servi , lui ont attiré la dignité dont elle jouït comme une récompense de ses vertus & de ses services. Elle doit avoir cette satisfaction particuliere , qu'elle a l'agrément & les suffrages de tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. Pour moi, Monseigneur, j'ai toujourns attendu cette promotion de tant de Cardinaux, comme si elle n'eut regardé que vous, croïant qu'on ne pouvoit assez vous approcher de la premiere place de l'Eglise, & sentant qu'on ne peut être avec plus de veneration que je le suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c. .

A Nismes ce 15. Juin 1706.

L E T T R E C C L I I I.

De pieté à une Demoiselle, sur sa vocation à l'état de Religieuse Hospitaliere.

J'Avois toujourns attendu, ma chere Fille, la visite que vous m'aviez annoncée de M. l'Abbé Poquelin en qui vous avez confiance, de qui j'aurois appris plus particulièrement vos dispositions presentes, & à qui j'aurois dû plus précisément mes

pensées. Mais puisqu'il ne vient pas, je ne puis différer de vous répondre à vous-même sur ce que vous souhaitez, comme m'intéressant avec toute l'affection possible à tout ce qui regarde votre salut & votre repos.

Je ne puis pas douter, ma chère Fille, que vous ne soiez appelée de Dieu, puisque vous sentez votre vocation & que vous l'avez renduë certaine par vos bonnes œuvres, par le mépris du monde, par le goût que vous avez pris pour la retraite, & par le désir ardent que Dieu vous a donné depuis long-tems de vous consacrer à lui. Je ne doute pas non plus que votre résolution n'ait été bien éprouvée & bien affermie, puisque vous avez tant fait que de la déclarer, je connois votre cœur qui n'est pas capable de se démentir, & j'espère que le Seigneur qui fait naître les bonnes intentions, fera fructifier les vôtres. Les oppositions que vous trouvez dans votre famille ne doivent pas vous étonner. Il n'y a point d'entreprise de piété qui ne soit traversée quelquefois, même par les personnes qui devroient le plus les favoriser. Les hommes se considèrent plus eux-mêmes que Dieu. Une fausse tendresse ou une fausse pitié leur prend quand ils voient une jeune fille renoncer au monde, dont ils aiment

les plaisirs , & dont ils ne connoissent ou ne craignent pas les dangers. Il faut un peu de patience , tous ces obstacles cesseront , & vous serez plus confirmée dans votre pieux dessein par la grace que Dieu vous aura faite d'y perseverer. Je suis bien-aïse que vous aïez choisi la profession des Religieuses Hospitalieres , & que vous sentiez en vous un attrait particulier pour le service des pauvres. Votre santé ne soutiendrait pas une regle austere. La solitude entiere ne conviendrait pas à votre esprit , qui demande un peu d'action. Le service des pauvres a son mérite , son occupation , son utilité & même son austerité. Je voudrois que vous eussiez vû nos filles de l'Hôtel-Dieu de cette Ville , avec quel zele , quelle pieté & quelle gaieté même elles remplissent les devoirs les plus rebutans de leur Institut. Je vous prie de croire qu'on ne peut vous souhaiter plus de benediction ni faire des vœux plus ardens pour vous , que je fais. Donnez nous souvent de vos nouvelles , & croiez qu'on ne peut être avec plus de zele , ni plus paternellement que je le suis, ma chere Fille, vôtre, &c.

Nôtre Croix est en grande veneration en ce pais. Grand concours de peuple de par tout. Beaucoup de miracles vrais ou faux. Le veritable & qui m'est le plus

DE M. FLECHIER. 83
connu , est une dévotion tres-édifiante.

A Nîmes ce 25. Juin 1706.

LET TRE CCLIV.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

JE suis fort aise , Monsieur , que vous aiez reçu vos Lettres de Service pour l'Armée du Roussillon ; il étoit juste qu'on vous tirât de votre repos , & qu'on vous emploîât à d'autres choses qu'à garder des Côtes & gouverner des Milices & des signaux : il n'y a que M. l'Evêque d'Agde qui perde à cela ; je le le plains. M. le Maréchal de Tessé passa hier ici , il me dit beaucoup de louanges de vous. J'y répondis avec plaisir , & j'y ajoutai , que j'étois tres-parfaitement , Monsieur , vôtre, &c.

A Nîmes ce 26. Juin 1706.

LET TRE CCLV.

Sur la Croix de S. Gervasi, à M. l'Evêque de Montpellier.

PUisque vous désirez d'apprendre l'histoire de nôtre Croix , la voici , Monseigneur. Un Berger de Provence passant dans nôtre Diocèse de tems en tems pour quelque commerce, remarqua dans la Pa-

roisse de saint Gervais à deux lieuës de Nismes, une petite montagne comme une espece de petit Calvaire, où il jugea qu'on pourroit dresser une Croix, & réparer en quelque façon dans un Canton catholique les profanations & les outrages que les Fanatiques avoient faits à la Croix en tant d'endroits où ils avoient été les maîtres. Il me communiqua son dessein, je l'approuvai. La Croix fut faite, Benite, posée; les Paroisses voisines y vinrent en foule, & je ne sçai pourquoi ni comment il se forma en ce lieu-là tout d'un coup une dévotion qui s'échauffa, se multiplia, s'étendit. Il parut qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire: les malades s'y firent porter, plusieurs se sentirent soulagez, quelques-uns se crurent guéris. Des personnes sages & dignes de foi le témoignent, le bruit s'en répand dans les Provinces voisines; de celles-là dans les plus éloignées. Le concours de Peuple ne cesse point: Dieu veut peut-être se faire glorifier dans un pais où il a été si offensé. Le sang de tant de Martyrs peut avoir obtenu grace, non-seulement pour leurs freres, mais encore pour leurs meurtriers. Ce qui est de vrai & de consolant, & que je regarde comme le véritable miracle, c'est la ferveur, la veneration, le silence, l'ordre qui s'observe

DE M. FLECHER. 87

Dans ces multitudes de gens de pais differens. Il y a eu jusqu'à six ou sept mille personnes en un jour. Jusqu'ici je n'ai rien voulu décider. Je n'ai fait que retrancher quelques abus , & louer la pieté. Je suis vôtre, &c.

A Nîmes ce 2. Juillet 1706.

LETTRE CCLVI.

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

J'Ai appris avec déplaisir, ma chere Fille, que vous avez été malade, & même dangereusement, & que vous commençiez à vous remettre. Qu'est devenue cette santé qui paroissoit à l'épreuve de tout? Je crois que pour la conserver, il faut vous tirer le plutôt que vous pourrez de l'état d'inquiétude où vous êtes. Un grand dessein dans l'esprit, les raisonnemens du monde qu'on veut quitter, les oppositions d'amitié ou de bienfiance, tout cela forme une agitation de cœur qui fait impression même sur le corps. Il faut rompre tout d'un coup ses liens, & venir goûter le repos & la liberté dans la maison de Dieu. M. l'Abbé Poquelin vous aura instruit de tout, il connoît les lieux. Je vous attends & suis à vous, ma chere Fille, plus que jamais, &c.

A Nîmes ce 16. Juillet 1706.

L E T T R E C C L V I I .

De pieté & de civilité à une Demoiselle.

J'Ai sçû, ma chere Fille, les embarras où vous avez été durant la maladie de M, votre Pere. Sa bonne constitution, malgré son grand âge, le tire jusqu'ici de tous les dangers. Il ne doit pas pourtant se donner sur cela trop de confiance. Après tant de perils échapez, il en vient un qui finit tout ; & le plus seur est de se préparer à cette fin, d'où dépend le bonheur ou le malheur de l'autre vie. Le dessein que vous avez de vous donner vous-même à Dieu, marque bien le peu de cas que vous faites de tout ce qui ne vous est pas nécessaire pour aller à lui. Je ne doute pas, ma chere Fille, qu'avec les sentimens de raison & de Religion que vous avez, vous ne soiez bien dégoutée du monde. Le peu de droiture, de justice & de verité qu'on y trouve, donne beaucoup de mépris pour lui. Quittez-le le plutôt que vous pourrez avec bien-séance, & allez goûter les douceurs de la paix & de la charité dans la solitude. Je vous y attends, & je suis de tout mon cœur, ma chere Fille, vôtre, &c.

L E T T R E C C L V I I I .

De civilité à M. le Chevalier de N..... Il y est parlé des affaires publiques du tems.

J'Ai eu, Monsieur, un tres-grand plaisir de recevoir de vos nouvelles. Nous ne sçavions où vous étiez, & nous craignons que vous ne fussiez enveloppé dans quelque un des malheurs qui nous fatiguent depuis quelque-tems. Cependant, bonne santé, bon Regiment, bonne esperance pour l'avenir : que peut-on vous souhaiter de plus ?

Il est vrai que cette malheureuse bataille ^a & les suites fâcheuses qu'elle a eüe nous avoient tous consternez. Personne n'osoit plus écrire des nouvelles, personne n'osoit plus en demander. Il n'y avoit plus ni vigueur ni confiance Françoisë. M. de Vendôme vient relever la gloire de la Nation, & la remettre dans son émulation & dans son habitude de vaincre. J'espere tout de l'Armée qu'il vient commander, & je ne sçaurois m'empêcher de craindre un peu pour celle qu'il a quittée, quelque sage & vaillant que soit le Prince qui lui succede : ce jeune Scipion ^b ne connoît pas

^a Bataille gagnée en Flandres par Marleboroug, contre M. de Villeroy.

^b Monseigneur le Duc d'Orleans.

assez les ruses de l'Annibal & qu'il a pour adversaire. Nous apprenons que le siege de Turin prend un bon train, & que Menin fait une vigoureuse resistance. Dieu nous a humiliez, parce que nous étions trop orgueilleux : les ennemis le sont devenus, ils auront sans doute le même sort.

Nous sommes ici, graces au Seigneur, dans une grande tranquillité, contens que Cavalier soit embarqué dans la flotte Angloise. Ce vaisseau perira sans doute, étant chargé de tant de crimes ; quelque orage imprévû se levera & le brisera contre quelque effroïable rocher : aussi-bien ce scelerat seroit-il venu perir ici sur une rouë.

Tous nos amis se portent bien. Faites-nous sçavoir vôtre destinée, & mandez-nous ce qui se passera en vos quartiers. On ne peut, Monsieur, être à vous plus que je le suis, &c.

A Nismes ce 15. Août 1706.

L E T T R E C C E I X.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

VOUS avez tres-bien fait, Monsieur, d'éviter le service qu'on vous proposoit. Il vaut mieux être Brigadier en

Le Prince Eugene.

D^E M. F L E C H I E R. 89

Languedoc, que General d'Armée en Roussillon. Il n'y a pas grands lauriers à cueillir d'un côté ni d'autre ; & faute de gloire, il faut chercher la commodité. Monseigneur d'Agde est bien-heureux de passer de belles journées à Montpellier, & Monseigneur de Beziers d'être revenu victorieux de Toulouse. Il est vrai que nôtre Croix fait grand bruit, & qu'on crie miracle de tous côtez ; il y a un concours extraordinaire de peuple qui croît tous les jours. On y vient de plusieurs Provinces, & beaucoup d'infirmes ou de malades disent qu'ils ont été guéris ou du moins soulagez. Je souhaite que Madame vôtre Epouse ressente les effets de sa Foi, & que nôtre Croix lui soit favorable. Je suis parfaitement, Monsieur, vôtre, &c.

De Nîmes ce 23. Août 1706.

L E T T R E C C L X.

Compliment à M. le Pelletier, sur la mort de M. l'Evêque d'Orléans son fils.

LA mort de M. l'Evêque d'Orléans, Monsieur, est une perte que l'Eglise a faite aussi-bien que vous. Les principes que vous lui aviez donné pour sa conduite & pour celle d'un Diocèse, lorsque Dieu l'y eut appelé, joints à son application & à son expérience, & au zèle que

le Seigneur lui avoit donné pour la conversion des Peuples, doivent le faire regretter de tous ceux qui connoissoient ses bonnes intentions. Il a bien combattu, il a achevé la course, il a conservé sa fidélité. Il faut espérer qu'il aura reçu la couronne de Justice. Agréez, Monsieur, qu'en cette triste occasion, je vous renouvelle les assurances de l'attachement respectueux avec lequel je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 26. Août 1706.

L E T T R E C C L X I.

*Compliment à M. de San-Vitale, nommé
Aseffeur du S. Office.*

SI je ne me suis pas pressé d'écrire à vôtre Excellence, Monseigneur, sur la Charge honorable que sa Sainteté lui a donnée dans Rome, c'est que je ne sçavois si elle avoit quitté Florence. J'avois toujours bien crû, Monseigneur, que le saint Pere ne vous tiendrait pas éloigné de lui; que vos lumieres & vos exemples devoient briller dans la plus sainte Cour du monde, & que si vous n'étiez pas appelé à la dignité que tous les Gens de bien vous souhaitoient, vous en seriez du moins approché. Personne ne pouvoit avec plus de raison & de sagesse, présider

DE M. FLECHIER. 97

aux fonctions du saint Office , ni rendre des Jugemens plus équitables en matiere de science & de verité. Rien ne convient tant à vôtre Excellence , que de veiller à la pureté de la Religion qu'elle connoît & qu'elle pratique depuis long-tems avec tant d'édification. J'espere qu'elle ne demeurera pas dans ce degré inférieur à son mérite , quoique glorieux , & que l'impatience de sa Sainteté vous élèvera à un honneur dont vous devriez déjà être revêtu. Comme on ne peut être plus touché que je le suis de l'estime de vos vertus, on ne peut aussi désirer plus ardemment de les voir couronnées , ni être avec plus d'attachement & de respect que je le suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le
&c.

A Nîmes ce 5. Septembre 1706.

LETTRE CCLXII.

De nouvelles sur les affaires publiques , à Madame de Marbeuf.

J'Ai déjà eu l'honneur, Madame, de vous mander que cette flotte si terrible, qui jette la fraieur depuis si long-tems sur nos côtes , suivant toutes les apparences, va secourir les Portugais qui se sont engagés mal à propos en Espagne , & qui ont suivi trop legerement les conseils témé-

raires des Anglois. M. le Duc de Barwick nous mande qu'il croit les tenir, & qu'il espere faire périr cette Armée dépourvûë & dépaïsée. Le bruit court déjà qu'ils ont été rudement battus. Le Roi de Portugal se trouve sans Troupes, se plaint, & il faut aller l'assister, ou du moins le consoler. Ainsi il vous en aura beaucoup coûté pour vous fortifier, mais vous aurez eu le plaisir de vous être mis en sûreté contre les malheurs qui pouvoient vous arriver.

Pour nous, Madame, nous vivons assez doucement. Il s'élève pourtant de petites troupes de nouveaux scelerats qui ont déjà tué deux ou trois Prêtres. On veille, on punit. Mais si le Duc de Savoie & le Prince Eugene faisoient lever le siege de Turin, nous ne serions pas long-tems en paix. Dieu est le maître, il faut l'appaiser par nôtre soumission & par nos prières.

Je vous renvoie la Lettre de M. . . . que j'avois heureusement gardée, & suis plus que personne, Madame, vôtre, &c.

A Nismes ce 8. Septembre 1706.



L E T T R E C C L X I I I.

*De civilité à S. E. Monseigneur le Cardinal
de Janson , Evêque de Beauvais , Grand
Aumônier de France.*

LA Lettre que vôtre Eminence, Monseigneur, nous a fait l'honneur de nous écrire dans nos Diocèses en faveur des pauvres freres aveugles de l'Hôpital Roial des Quinze vingt, a trouvé, sans doute dans tous les Evêques les dispositions qu'elle souhaitoit. Pour moi, j'ai toujours été persuadé de la necessité & du mérite de cette bonne œuvre. J'ai permis toutes les publications qu'on m'a demandées pour en procurer les aumônes, & pour aider ceux qui sont commis pour les recueillir. Les Déclarations des Rois, les Bulles des Papes autorisent cette espece de charité pour des gens privez, non-seulement des biens de la fortune, mais encore de la lumiere du jour; & vôtre recommandation, Monseigneur, m'engage aussi fortement à leur être favorable en tout ce qui dépend de moi, & par l'honneur qu'ils ont d'être sous la protection de vôtre Eminence, & par celui que j'ai d'être depuis long-tems avec un tres-profond respect, Monseigneur, de vôtre Eminence, le, &c. *A Nismes ce 29. Septembre 1706.*

L E T T R E C C L X I V .

De civilité & de pieté à M. le Pelletier.

J'Ai vu, Monsieur, par votre dernière Lettre les peines que vous avez eu de la part des hommes, & les afflictions que Dieu vous a envoiées, & je ne doute pas qu'il ne vous ait fait la grace de supporter les unes & les autres avec résignation & patience. Je ne crois pas troubler le repos de votre Solitude en vous communiquant une Lettre Pastorale au sujet d'une Croix plantée depuis quelques mois, sur le débris, pour ainsi dire, de tant d'autres abattus auparavant par les Fanatiques. Il a été nécessaire d'instruire les peuples, d'édifier les Catholiques, & d'empêcher ceux qui ne le sont pas, de se scandaliser de la Croix de J. C. Cette dévotion va croissant. Toutes les Provinces voisines y abordent, & Dieu veut peut-être en tirer la gloire. Je joins à cette Lettre un Mandement pour des prières publiques dans les conjonctures du tems. Il est juste qu'étant honoré de votre amitié, je vous rende compte de certaines occupations de mon Episcopat, qui ne peuvent causer que des distractions convenables à votre état de Solitaire. Si j'étois susceptible de quelque tentation

DE M. FLECHIER.

93
D'aller à Paris , ce seroit le plaisir de passer avec vous quelques heures de solitude qui me tenteroit ; mais le tems & les affaires sont si tristes , nos peuples sont si vifs & si portez à s'échaper , qu'il faut être auprès d'eux pour les contenir. J'ai perdu tant de bons amis , je suis si peu propre à faire ma cour , je suis si persuadé de mes devoirs , quoique je les accomplisse mal , que je n'ai plus qu'à vieillir chez moi , & à me préparer comme vous à bien mourir , en vous assurant de tems en tems que personne ne peut être plus parfaitement que moi, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 16. Octobre 1706.

LETTRE CCLXV.

*Compliment à Monseigneur de San-vitale,
Assesseur du saint Office.*

L'Estime que j'ai toujours eüe pour les vertus de vôtre Excellence , Monseigneur , & les marques d'amitié que j'en ai reçues , m'obligent à lui faire part des petites occupations de mon Ministère. C'est par ce motif de la justice que je vous rends , Monseigneur , & de la reconnoissance que je vous dois , que je vous envoie cette Lettre Pastorale au sujet d'une Croix nouvellement élevée dans mon Diocèse , sur le débris de tant d'autres

que les Fanatiques ont abatuës. Dieu y a répandu une si grande benediction , que les peuples qui y accourent de tous côtez, déclarent qu'ils y ressentent une dévotion particuliere ; plusieurs même de toute sorte de sexe & de condition publient avoir été guéris miraculeusement de leurs infirmités spirituelles & corporelles. Comme mon Diocese est composé de Catholiques anciens & de nouveaux Convertis mal convertis , j'ai été engagé à faire aux uns & aux autres une instruction qui leur fasse connoître la Foi de l'Eglise sur le sujet de la Croix , & leur explique la doctrine du Concile de Trente.

J'ajoute à cette Lettre un Mandement ou une Indiction de prieres publiques dans mon Diocese pour la prosperité des armes du Roi , & pour l'avancement de la Paix, dont tout le monde a si grand besoin. Rien ne doit la faire esperer davantage que les larmes affectueuses , les desirs ardens , les prieres efficaces & les puissantes sollicitations du Souverain Pontife qui la demande à Dieu , qui seul peut la donner au nom de toute l'Eglise dont il est le Chef. Je suis avec tout le respect possible, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Nismes ce 22. Octobre 1706.

L E T T R E C C L X V I.

De civilité à la sœur Angelique du Saint-Esprit.

JE reçûs il y a deux jours , ma chere Sœur , la Lettre que vous m'écrivîtes par votre Pere Définitur , datée du 18. d'Octobre. J'aurois été bien-aise de le voir , & d'apprendre de lui l'état de votre santé , de votre repos & des progresz que vous faites dans les voies de Dieu , à quoi vous devez croire que je m'intéresse toujours également. Quoique j'aie appelé ici une de mes Nièces dans le Couvent de sainte Ursule où vous étiez , je ne vous ai point oubliée ; il me semble au contraire qu'elle y tient votre place & que je vous y vois. Vous êtes beaucoup mieux , & je voudrois bien que le Seigneur lui fît la même grace qu'à vous , & qu'elle voulût aller représenter dans votre saint Monastere notre bonne sœur la Mere Agnez de la Croix , dont la mémoire m'est toujours chere. Je me réjouis de vous sçavoir affectionnée à vos saints Exercices , & aux austeritez de votre état , & je vous remercie des prieres que vous faites pour moi , & vous prie de remercier aussi votre Reverende Mere Abbessé , & la Mere de Mafres & de Gajan , & de

me croire tres-attaché aux interêts spirituels & temporels de vôtre Communauté, & toujours, ma chere Sœur, entierement à vous, &c.

A Nismes ce 13 Novembre 1706.

L E T T R E C C L X V I I.

De compliment à Madame de l'Islebonne.

J'Ai crû, Madame, qu'après avoir été touchée des malheurs arrivez dans mon Diocèse par la fureur des Fanatiques, vous seriez édifiée d'une dévotion qui vient de s'y établir en l'honneur de la Croix pour la consolation des Catholiques. Vous verrez par la Lettre Pastorale que j'ai l'honneur de vous envoyer, ce que c'est que cette Croix, qui par une Providence particuliere de Dieu, réveille la pieté des Peuples, étonne les ennemis de la Religion, & attire la vénération & les hommages de toutes les Provinces voisines. J'ajoute à cette Lettre un Mandement pour des prieres publiques, afin que vous connoissiez par mon exactitude à vous faire part de mes occupations, celle que je mérite dans vôtre souvenir & dans vos prieres, étant plus parfaitement que je ne puis vous le dire, Madame, vôtre, &c.

A Montpellier ce 28. Novembre 1706.

L E T T R E C C L X V I I I .

*De civilité & de pieté à Mademoiselle de
Montclar la Fare.*

SI vous avez eu , ma chere Fille, quelque consolation dans nôtre entrevûe de Sommieres , je n'ai pas eu moins de joie de vous y trouver dans des sentimens de Religion , d'honneur & de prudence tels que je vous ai toujourns souhaité , & que j'ai toujourns reconnus en vous. J'aurois bien voulu avoir un peu plus de tems à vous donner , mais il faut s'en tenir chacun à ses devoirs & aux ordres de la Providence. Il y a deux fortes de tribulations dans la vie ; l'une des maux qu'on souffre , l'autre des biens dont on est privé. Cette derniere n'est gueres moins sensible que la premiere : il faut pourtant s'y accoutumer pour son repos. Vous avez eu le plaisir de voir Madame de N. & de lui déclarer comme à une sage & fidele amie la situation de vos affaires , & des projets que vous avez faits. Nous nous en sommes entretenus avant son départ , & nous sommes convenus que vous étiez à plaindre , jusqu'à ce que Dieu rompît vos liens , & vous fît trouver dans l'exécution de sa sainte volonté , le repos que vous espérez. Nous sommes occupez ici de vi-

rites, de complimens, de cérémonies & autres inutilitez qui sont devenues des bienséances nécessaires. Priez le Seigneur qu'il nous sanctifie, & croiez que personne ne s'intéresse plus véritablement à tout ce qui regarde votre satisfaction & votre salut, & ne peut être plus cordialement que je le suis, ma chère Fille, votre, &c.

A Montpellier le 29. Novembre 1706.

L E T T R E C C L X I X.

De civilité & de compliment à M. le Prieur d'Aubort.

Vous m'avez fait plaisir, Monsieur, de m'apprendre l'excellence & le bon succès du premier Sermon du Père Bontous. Vous y avez assisté. Il vous a plu, vous êtes connoisseur, & il vous faut croire; vous ne pouviez m'en donner une plus grande idée, qu'en m'assurant qu'il a fait pleurer beaucoup de ses auditeurs, même des Prêtres & des Chanoines. C'est un bon présage pour la suite de son Avent. Je souhaite qu'à mon retour je trouve tout le monde converti. Je voudrais bien que votre santé vous permît de faire ici vos voyages ordinaires, mais j'espère que les Etats ne seront pas longs, & je pourrai vous dire bien-tôt que je suis, Monsieur, entièrement à vous.

A Montpellier le 6. Decembre 1706.

L E T T R E C C L X X.

*compliment & de felicitation , à M. le
Vice-Legat d'Avignon.*

E n'ai pas voulu , Monseigneur , interrompre le plaisir que vous donnoient acclamations & les hommages em-
fiez de la Province que vous venez
gouverner. Je ne puis non plus attendre
l'assemblée de nos Etats soit finie , &
je sois de retour à mon Diocèse , sans
joindre à votre Excellence la joie que
de son heureuse arrivée. Nous appre-
ns déjà la satisfaction que les Peuples
sentent d'une domination que la bonté,
justice , la sagesse rendent aussi agréa-
ble qu'elle est utile. Ces commencemens
donnent de grandes esperances pour
venir. Pour moi, Monseigneur, qui me
trouve dans le voisinage , & qui m'inté-
resse particulièrement au bonheur & au
bien du païs de ma naissance & à votre
gloire , j'écouterai curieusement ce que
votre renommée m'apprendra de vos vertus.
de vos exemples, je joindrai mes loüan-
ges à la voix publique , & j'aurai l'hon-
neur de vous assurer quelquefois de l'at-
tachement & du respect sincere avec le-
quel je suis , Monseigneur , de votre Ex-
cellence, &c. *A Montpellier ce 8. Decembre 1706.*

L E T T R E C C L X X I.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars, sur son heureuse Campagne.

VOus voilà, Monsieur, heureusement arrivé de votre Campagne glorieuse pour vous, honorable & utile pour le Roïaume. La fortune qui semble avoir voulu abandonner nos autres Generaux, n'a osé vous être infidelle, & vous seul revenez content d'elle & de vous. Je ne doute pas que vous n'aïez été reçu du Roi comme il convient à sa bonté & à vos services. Parmi les plaisirs de la société que l'assemblée des Etats nous procure, un des plus sensibles pour moi est de me souvenir des marques d'amitié que vous m'y avez autrefois données, d'en parler avec M. de Basville, & de pouvoir vous témoigner la sincere & respectueuse reconnoissance avec laquelle je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 23 Decembre 1706.



LETTRE CCLXXII.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

Monsieur le Duc de Roquelaure, Monsieur, m'apprit il y a quelques jours que vous étiez rétabli dans votre emploi au service de cette Province : il n'y a rien de plus utile pour le Roi, ni de plus commode pour vous que de vous donner des troupes à commander dans un país que vous connoissez, & qui vous connoît. Vous sçavez la part que j'y prens à tout ce qui vous touche, & vous pouvez juger du plaisir que j'ai eu d'apprendre cette nouvelle. J'espérois que nous aurions la satisfaction de vous voir ici durant les Etats, & de vous y assurer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Montpellier ce 16 Decembre 1706.

LETTRE CCLXXIII.

De civilité & de compliment, à M. Moreau.

LE séjour, Monsieur, que M. Bayard a fait ici, m'a été d'autant plus agréable, qu'il m'a donné lieu de parler souvent de vous avec lui. J'ai renouvelé dans mon esprit le souvenir de ces heurieuses

années où nous trouvions au milieu même de la Cour des heures de repos & de solitude. J'ai appris avec plaisir que vous n'aviez pas oublié vos anciens amis, & que tout éloignez qu'ils sont, ils ne vous sont pas devenus indifferens. Je n'ai pas eu moins de joie de répandre un peu mon cœur sur les sentimens d'estime & d'affection que je conserve toujours pour vous. Les affaires qui sont arrivées en ce païs-ci, m'ont obligé depuis que vous y avez passé, à une exacte résidence : il ne convenoit pas d'abandonner des oüailles affligées. Les troubles des Fanatiques ont passé, & nous jouissons, graces au Seigneur, d'une assez grande tranquillité de ce côté-là : mais les malheurs du tems, l'inquiétude des peuples, le soin qu'il faut avoir de les consoler, de les adoucir, de les assister dans nos Dioceses, rendent la presence du Pasteur necessaire à de tels Troupeaux. D'ailleurs l'âge qui appesantit, la tristesse qui regne par tout, font que chacun se tient où il est & où il doit être. Ces raisons ont souvent arrêté l'envie que j'avois d'aller faire ma cour à nos Maîtres, & d'aller comme recueillir les restes de nos amis. Je vous assure que vous avez toujours été des premiers dans mon intention, & que personne n'est avec un *plus sincere & plus parfait attachement*

DE M. FLECHIER. 105.
que je le suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 1. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXIV.

*Compliment aux Dames de Tornac Religieuses,
sur la mort d'une belle-Sœur.*

IL semble, M^{es}dames, que Dieu vous
prepare tous les ans quelque sujet d'affliction nouvelle. Vous pleurâtes l'année
passée un Pere que vous aimiez & que
vous honoriez uniquement, & vous venez de perdre une belle-Sœur que vous
regardiez comme l'esperance & l'agrément de vôtre famille. La mort qui revient
souvent devant vos yeux vous doit faire connoître de plus en plus le neant
du monde, & vous attacher plus fortement au Seigneur à qui vous vous êtes
consacrées, & qui seul demeure éternellement. Dans les tribulations qui vous
arrivent, vous devez recourir à celui qui vous les envoie pour vôtre sanctification.
C'est une espece de penitence forcée qu'il vous impose pour vous ramener à lui, &
pour vous détacher de vous-mêmes. Profitez de ces avertissemens redoublez,
cherchez vôtre consolation dans vôtre soumission aux ordres du Ciel, & dans
l'exactitude à suivre vos Regles. Je compatis cependant à vôtre douleur. Je sou-

E. v.

haite que le bon usage que vous en ferez vous soit une source de bénédictions spirituelles ; & suis, Mesdames , à vous entièrement en Nôtre-Seigneur , &c.

À Montpellier ce 12. Janvier 1707.

L E T T R E C C L X X V.

Réponse Chrétienne à un compliment pour le commencement de l'année , aux Dames de Boucard.

QUoique je sçache, Mesdames , qu'en tout tems vous faites des vœux pour moi, & que je sente même dans mes jours heureux l'efficace de vos prieres , je ne laisse pas de recevoir avec une satisfaction particulière les souhaits que vous renouvellez au commencement de chaque année. Nous nous avançons à tout moment vers l'éternité , sans nous en appercevoir. Nôtre vie s'écoule comme l'eau. La mort de nos amis nous avertit sans cesse de la nôtre. Nous serions bien malheureux & bien coupables , si nous ne pensions à nous détacher de ce monde , qui n'est qu'une figure qui passe. Je vous souhaite à mon tour & à toute vôtre Communauté des jours pleins , & une vie pure , afin que vous abondiez en toute œuvre religieuse , & que vous alliez au-devant de l'Époux avec vos lampes allumées , lors-

qu'il sera prêt à vous recevoir. Je suis avec affection en Nôtre-Seigneur, Mesdames, tout à vous, &c.

A Montpellier ce 13. Janvier 1707.

LETTRE CCLXXVI.

De pieté à une Demoiselle, sur la mort d'une amie.

VOS Lettres ne m'ont pas été fidelement rendues, ma chere Fille, mais j'ai deviné tout ce que vous avez souhaité pour moi au commencement de cette année, & je me suis dit tout ce que vous pouviez m'avoir écrit. De mon côté j'ai demandé pour vous au Ciel ce que je lui demande tous les jours, votre santé, votre repos, votre satisfaction, & par-dessus tout votre sanctification. J'ai bien crû que vous auriez été touchée de la mort de Madame votre cousine. Vous l'avez assistée durant sa maladie, & vous n'avez oublié aucun office de charité dans le besoin qu'elle en a eu. C'est un assez triste spectacle de voir une jeune, vertueuse & malheureuse Dame mourir dans le sein de sa famille; dans les premieres années de son mariage, & rendre à Dieu une ame occupée de son mal & des esperances flatueuses de guerison. Je ne doute pas que votre bon esprit ne vous ait fait faire

de solides reflexions sur la fragilité des choses humaines , sur la nécessité de ménager dans les maladies tous les momens qui peuvent servir au salut , & sur les fausses compassions de ces foibles amis, qui dissimulent aux mourans les dangers d'une mort prochaine. Il n'y a rien qui doive tant défabuser du monde que ces separations imprévûes des personnes que nous aimons. On les pleure & on les oublie bientôt après... Je suis bien-aîse que vous soiez contente du voiage que vous avez fait à Sommieres , que vous soiez tranquille chez vous , & que vous aiez cette année les mêmes intentions que l'autre. Lorsque Dieu rompra vos liens, vous vous sauverez dans la solitude. Je le prie tous les jours qu'il vous console dans vos peines , qu'il vous affermissse dans vos desseins , & qu'il vous conduise dans les voies qu'il vous a marquées. Nous voilà à la fin des Etats , je m'en retourne à Nîmes dans peu de jours. Donnez-moi souvent de vos nouvelles , & croiez-moi autant que vous le pouvez souhaiter , & plus que je ne puis vous le dire , ma chere Fille, vôtre, &c..

A. Mompellier ce 15 Janvier 1727.

L E T T R E C C L X X V I I .

*De civilité & de compliment , au General
des Chartreux..*

LE Pere Tournu , mon tres-Reverend Pere, a bien voulu se charger de vous presenter de ma part une Lettre Pastorale & un Mandement que j'ai fait publier dans mon Diocèse, à l'occasion d'une Croix miraculeuse, & des prieres ordonnées pour la prosperité des Armes du Roi. Il n'a pas manqué d'accompagner ce petit present de quelques témoignages d'estime & de consideration que je lui avois confié, afin qu'il les fît passer jusqu'à vous. Je n'ai pas mérité, mon tres-Reverend Pere, la reconnoissance que vous me marquez. J'ai crû que tout ce qui porte le titre de Croix, de dévotion & de priere, avoit droit d'aborder dans vos solitudes, & que personne ne pouvoit mieux que vous autoriser auprès de Dieu, le soin que nous prenons de le faire connoître aux Peuples. La veneration que j'ai toujours eüe pour vôtresaint Ordre, m'a fait regarder ceux qui le composent, & plus encore ceux qui le gouvernent comme des Hommes spirituels, en qui toutes les vertus évangéliques se rassemblent, & qui sont separez du monde pour en éviter les

contre l'Empereur , pourront vous donner lieu de vanger les Manes d'Hostet, d'abattre l'orgueilleuse pyramide qu'on y a dressée , d'abolir la honte de nôtre Nation , & de renverser les trophées étrangers dans un pais où vous avez droit de maintenir & de remettre les vôtres. Quoiqu'il en soit, je ne doute pas que de quelque côté qu'on vous emploie , vous ne soyez un des principaux Acteurs ou de la Paix ou de la Guerre.

Le repos que vous avez procuré à ces quartiers-ci continuë toujours. De tant de scelerats qui ont eu l'honneur de vous voir & de vous connoître , il n'en reste plus que trois ou quatre qui traînent leur malheureux sort dans des rochers inaccessible , jusqu'à ce que le moment de leur supplice soit arrivé.

J'attends que vôtre destination soit déclarée , & je suis avec un sincere & respectueux attachement , Monsieur, vôtre, &c.

A Nismes ce 11. Fevrier 1707.



L E T T R E C C L X X X.

*De civilité & de compliment à Madame la
Maréchalle Duchesse de Villars.*

J'Ai appris, Madame, par les Lettres qu'on m'écrit de Paris, & je vois par celles que vous écrivez ici, qu'il vous reste encore quelque souvenir d'un Evêque qui avoit eu l'honneur de vous recevoir le premier dans cette Province, & de vous adopter pour sa Diocésaine. Les grands Titres de Maréchalle, de Duchesse pourroient vous avoir fait oublier celui-là, si vous n'aviez autant de modestie & de bonté que vous en avez. Je sçai qu'encore que vous soiez sensible aux honneurs que le monde donne au mérite, vous n'y êtes point attachée, & que la gloire qui vous vient de tous côtez, peut vous causer quelque plaisir, mais ne peut produire en vous aucune espece de vanité. Je me confie donc, Madame, qu'un pais où vous avez été si honorée n'est pas effacé de votre mémoire, non plus que ceux que vous y avez honorez de votre bienveillance. Montpellier où vous avez passé les Etats il y a deux ans, se loüe encore du séjour que vous y avez fait, & Nîmes se glorifie tous les jours de vous avoir plus longuement possédée. Vous

voilà presentement dans les divertissemens de la Cour, que je crois pourtant, dans l'état où sont les affaires, assez mediores. La naissance de M. le Duc de Bretagne doit avoir un peu égaié la scene. La paix acheveroit de nous réjouir. En quelque-tems, & en quelque lieu que nous soions, je vous prie de croire que personne n'est plus parfaitement que je le suis, Madame, vôtre, &c.

A Nismes ce 11. Fevrier 1707.

L E T T R E C C L X X X I.

Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, sur une perte considerable.

J'Ai appris, Monseigneur, avec beaucoup de regret, la perte que vous avez faite de trois à quatre cens louis, pris sur un vaisseau où vous les aviez confiez, & qu'un impitoiable Corsaire a enlevez avec les effets les plus précieux de M. le Card. Gualterio. Je ne sçai si cette nouvelle est aussi certaine qu'on me l'a assurée, mais elle est tres-désagréable. Ce n'est pas que je ne connoisse que vôtre Excellence est au-dessus de pareilles pertes, & que pareils accidens ne peuvent l'inquiéter, non pas même l'incommoder, ne manquant ni de moiens ni de ressources dans ses affaires. Mais je sçai

aussi les dépenses excessives qu'on fait dans un nouvel établissement, quelques biens ou quelques secours qu'on puisse avoir, sur tout quand on vit noblement, & qu'on fait les honneurs d'une Ville comme vous les avez faits de la vôtre. Pardonnez-moi, Monseigneur, si j'entre ainsi dans ce détail, & si j'ose offrir à votre Excellence, comme son serviteur & son voisin une somme pareille à celle qu'elle ait perdue, en attendant qu'elle ait réparé ce dommage, & rétabli ses affaires. Ce ne seroit point elle, ce seroit moi qui lui seroit obligé, si elle vouloit accepter ma bonne volonté qui seroit bien-tôt executée; & reconnoître en cela ma confiance, & le sincere respect avec lequel je suis, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nîmes ce 12. Fevrier 1707.

LETTRE CCLXXXII.

*De civilité au même; en lui'envoiant de quoi
remplacer la perte considerable qu'il
avoit faite.*

J'Envoie à votre Excellence, Monseigneur, ce qu'elle me fait l'honneur de me marquer dans sa lettre. Elle a peut-être voulu croire que c'est un plaisir que je lui fais, je la prie de se désabuser, & d'être persuadée que c'est moi qui le re-

çois, & que la principale obligation est celle que j'ai à sa confiance. J'aurois eu, Monseigneur, un sensible regret qu'un autre m'eût été préféré, tant parce que j'avois déjà mon droit acquis sur cette affaire, que parce que personne ne peut vous honorer plus parfaitement que moi, ni être avec un attachement, ni un respect plus véritable, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Nîmes ce 17. Mars 1707.

L E T T R E C C L X X X I I I .

De civilité Chrétienne à Madame de Boncard Religieuse.

C'Est un bonheur, Madame, que vous vous portiez bien toutes dans ces tems d'austerité & de penitence. Je m'imagines que vous le passez dans une grande regularité. J'apprens de plusieurs endroits que le Prédicateur du Carême est fort suivi. Nous verrons à la fin le fruit qu'il aura produit. Je ne doute pas que vous ne voulussiez l'entendre quelquefois, mais puisque vôtre Eglise est trop petite, il faut vous dédommager du Sermon par quelque lecture ou méditation pieuse, & prier le Seigneur qu'il vous prêche intérieurement & efficacement en vous faisant connoître & pratiquer sa

Sainte volonté suivant les Regles de vôtre vocation. Continuez-moi vos prieres , Madame, & celles de vôtre dévotè Communauté dans ce tems de Jubilé que j'ouvrirai Dimanche prochain , &c.

A Nîmes ce 3. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXIV.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

JE reçûs , Monsieur , avec beaucoup de joie l'agréable nouvelle que vous veniez commander dans mon Diocèse , & que vous aviez Sommieres pour le siege de vôtre empire, & tout ce canton-là pour vôtre partage ; j'apprens que vous y êtes déjà arrivé , que vous commencez à vous y établir, qu'on y est déjà fort content des prémices de vôtre domination , & qu'on est persuadé que ce pais sera tranquille , parce qu'il sera bien gouverné. J'espere avoir bien-tôt l'honneur de vous voir ici & de vous y assurer qu'on ne peut être plus parfaitement, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 3. Avril 1707.



L E T T R E C C L X X X V.

De civilité & de nouvelles, au même

J'Ai été aussi fâché que vous, Monsieur, que M. votre Abbé n'ait pu se loger avec le nôtre. Le voiage qu'ils ont fait ensemble les a si fort liez d'estime & d'amitié, que je ne doute pas qu'ils n'aient eu quelque peine à se séparer; mais ils sont si voisins & si fort à portée de se voir, qu'ils ont de quoi se consoler, sans compter l'esperance de se réunir.

Il est vrai que vous n'êtes pas fort occupé sur vos Côtes, & nous n'avons d'autres nouvelles à esperer de vous que celles de vos précautions: la flotte ennemie a bien des affaires ailleurs; je vous envoie les dernières relations que nous avons reçues de Toulon, on y a repris courage & l'on commence à croire qu'on forcera le Duc de Savoye à lever le siege & à s'en retourner s'il peut avec son armée. Nous ne craignons plus Cavalier, tout est tranquille en ce pais: gardez bien le vôtre, & croiez-moi parfaitement, Monsieur, votre, &c.

Du 13. Avril 1707.

L E T T R E C C L X X V I.

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

JE reçois toujours , ma chere Fille , de nouvelles marques de vôtre amitié , & par le soin que vous avez de vous informer de ma santé , & par le plaisir que vous me témoignez d'apprendre qu'elle est , graces à Dieu , fort bonne. Nos années s'écoulent ; le compte de nos jours s'accomplit insensiblement. La figure du monde passe pour nous , & nous passons aussi pour le monde. Vous voïez bien que je parle pour moi. Priez le Seigneur qu'il me dispose par sa grace , à regler selon sa volonté la conduite de ma vie & celle des ames qu'il m'a confiées.

Pour vous , ma chere fille , vous ne faites presque que commencer vôtre carriere. Il n'y a qu'à courir dans les voies du salut , & remplir avec sagesse & pieté ce grand nombre de jours que vôtre jeunesse semble vous promettre. Espérances raisonnables , mais pourtant incertaines.

Je ne sçai si on a publié le Jubilé pour la paix dans vôtre Diocèse. Nous l'avons ordonné ici depuis le Dimanche de la Passion. La dévotion augmente tous les jours. Nos Dames ont fait leur retraite

ordinaire de trois ou quatre jours , après lesquels elles sont allées faire pour conclusion leur Communion à saint Gervais. Cette Procession a été tres-édifiante , & il n'y en avoit pas eu encore de si belle ni de si nombreuse à la Croix de ce lieu là. Il y avoit près de quinze cens femmes de toute condition, que je vis passer à leur retour deux à deux , chacune un cierge allumé à la main, chantant les Litanies ou les Hymnes de la Croix, après des Prêtres rangez par intervalles , les yeux baissés & d'une maniere fort touchante.

Quoique le Mandement que j'ai fait pour exhorter le peuple à demander la Paix , & à la demander comme il faut, ne soit imprimé que pour mon Diocèse, j'ai crû devoir vous l'envoier , vous regardant toujours comme ma Diocésaine, & comme ma fille en Nôtre-Seigneur, & m'étant réservé dès votre enfance la qualité de votre Evêque & de votre Pere.

A Nîmes ce 13. Avril 1707.



LETTRE CCLXXXVII.

*De compliment à M. le Maréchal Duc
de Villars.*

Comme je crois , Monsieur , que le tems de vôtre départ pour l'ouverture de la Campagne approche , & que l'Armée que vous devez commander s'assemble insensiblement sur le Rhein, je ne puis m'empêcher de vous souhaiter & de vous augurer même une continuation de gloire & de prospérité militaire. Quand vous auriez en tête le Prince Eugene avec ses meilleurs Troupes , l'Allemagne n'en seroit pas pour cela mieux défendue ; & en quelque païs que le Service du Roi vous appelle , & que vôtre valeur & vôtre fortune vous conduisent , nous n'avons rien à craindre de ce côté-là , quoique nous aïons un peu perdu de nôtre ancienne habitude de vaincre. Il me semble que le Roi de Suede ne nous promet pas tout ce qu'on s'imaginait qu'il nous faisoit espérer. Je le quitterois volontiers de tous ces grands projets que les politiques lui attribuoient : sa véritable gloire , seroit de nous donner la paix ; les Peuples en ont autant de besoin ici qu'ailleurs. Ce qui me le persuade , c'est qu'on n'entend que plainte , qu'on ne voit que misere parmi

eux, & qu'actuellement ils prient Dieu, à l'occasion d'un Jubilé, de meilleur cœur qu'auparavant, & sont devenus dévôts pour tâcher d'obtenir la paix. Je vous envoie, Monsieur, le Mandement que je leur ai fait pour les exhorter & pour leur apprendre à la demander efficacement. Je sçai bien que ce n'est pas là un Imprimé qui doit aller plus loin que mon Diocèse, mais c'est une marque de ma confiance & de la reconnoissance que j'ai de toutes vos bontez autant que du respect sincere avec lequel je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 17. Avril 1707.

L E T T R E C C L X X X V I I I.

Compliment de condoléance à M. l'Abbé Bosquet, sur la mort de M. de Meaux son oncle.

J'Ai été sensiblement touché, Monsieur, de la mort de M. l'Evêque de Meaux votre oncle. La perte que vous avez faite & la douleur que vous en avez, vous sont communes avec nous - qui l'avons particulièrement aimé & respecté pendant sa vie, & avec tous ceux qui aiment l'Eglise, dont il a été tres-fidèle & tres-zélé défenseur. On peut dire qu'une grande lumière est éteinte en Israël. Ses mœurs étoient aussi pures que sa doctrine, & je

ne puis me souvenir de cet air de candeur & de vérité qui accompagnoient ses actions & ses paroles, & qui le rendoit si honnête & si agréable, que je ne regrette le tems que j'ai passé loin de lui. La Religion avoit encore besoin de son secours, mais il avoit consumé sa vie à travailler pour Elle, & il étoit tems qu'il reçût la récompense de ses travaux. Je ne puis que prier le Seigneur pour lui, & vous assurer que sa mémoire me sera toujours précieuse, que je vous plains, & que je suis avec un sincere & parfait attachement, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 23. Avril 1707.

LETTRE CCLXXXIX.

Compliment Chrétien à M. le Pelletier, sur la nomination de M. son fils à la Charge de premier Président.

QUoique je sois persuadé, Monsieur, que vous ne pensez dans vôtre retraite qu'à vôtre propre sanctification, & que les honneurs & les biens du monde ne vous touchent plus, je crois pourtant que vous n'avez pas été tout-à-fait insensible à la grace que le Roi vient de faire à M. vôtre fils, en le nommant Premier Président du Parlement de Paris. Les bienfaits du Prince doivent être reçûs comme

des choix .& des inspirations de la sagesse de Dieu, quand ils tombent sur des Sujets qui le méritent, & de qui le Public peut attendre de grands services pour l'administration de la Justice & pour le reglement des mœurs. Les vûes & les espérances des Chrétiens doivent être spirituelles , parce qu'ils doivent chercher sur tout le Roïaume de Dieu & sa Justice ; mais le Seigneur veut bien quelquefois les favoriser aussi de ses bénédictions temporelles , & il y a dans la Loi nouvelle des Patriarches comme dans l'ancienne. Il faut demander pour ce grand Magistrat cette sagesse qui assiste devant le Trône de Dieu , afin qu'elle soit avec lui , & qu'elle travaille avec lui , sur tout en ce tems qu'on peut bien appeler malheureux , dont vous voïez mieux qu'un autre les maux passez & pressens , & ceux qui nous menacent encore, si par des événemens miraculeux , ou par une paix prompte & solide le Ciel n'en arrête le cours. Je prends la liberté de vous envoyer le Mandement que j'ai fait publier dans mon Diocèse à l'occasion du Jubilé , & je vous assure en même tems de l'attachement & du respect particulier avec lequel je suis , Monsieur , vôtre, &c.

A Nîmes ce 26. Avril 1707.

L E T T R E C C X C.

Compliment à M. le Pélletier, sur sa nomination à la Charge de Premier President.

A Gréez, Monsieur, que je prenne part à la joie publique, sur le choix que le Roi a fait de vous pour être premier President du premier Parlement de France. La réputation de votre sagesse, de votre droiture, de votre équité avoit déjà prévenu les esprits en votre faveur, & vous sembliez être fait pour cet auguste Tribunal de la Justice. Sa Majesté vous y a placé, les Peuples s'en réjouissent par l'estime qu'ils ont pour vous, & par la protection qu'ils en esperent, & moi par le respectueux attachement avec lequel je suis à M. votre pere & à vous, Monsieur, votre, &c.

A Nismes ce 16. Avril 1707.

L E T T R E C C X C I.

De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

Votre Lettre, Monsieur, est venuë tout à propos pour me délasser de la fatigante journée des corrections & des Ordonnances Synodales, & s'il est bon comme vous pensez au sujet de

M. le President de Maniban, que chacun meure dans les fonctions de sa charge, j'aime mieux mourir en ordonnant des Prêtres qu'en les reformant. Je vous prie de vouloir bien faire mes remerciemens à Madame de Villeneuve de l'honneur de son souvenir. Je les ferois aller faire moi-même demain, mais j'attens ici M. l'Archevêque d'Avignon, après quoi j'irai consoler les Dames languissantes, & féliciter la Dame ressuscitée. Je ne sçai pas bien quand je serai assez libre pour aller à Caveirac, ni quel jour je pourrai partir pour Montpellier, mais je sçai qu'en tout tems & en tout lieu je suis, Monsieur, vôtre, &c.

De Nismes le 13. Mai 1707.

L E T T R E C C X C I I.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Barvik, sur la Victoire d'Almanza.

LA victoire, Monsieur, que vous venez de remporter, a donné une grande joie à toutes les personnes qui vous honorent comme moi. Elle est glorieuse dans ses circonstances, & sera sans doute avantageuse dans ses suites. Vous avez relevé le cœur des Troupes, ruiné l'Armée des ennemis, affermi l'Etat & la Religion par le gain de cette bataille, & je ne

doute pas que cet heureux événement ne soit un renouvellement de prospérité, & un acheminement à la paix, qui vaut encore mieux que les victoires. La joie a été générale, sur tout en ce pays, non-seulement par l'intérêt qu'on a aux progrès des Armes des deux Couronnes, mais encore par la part qu'on y prend à votre gloire. Je prie le Seigneur qu'il continue à benir votre prudence & votre valeur. Personne ne le souhaite plus, Monsieur, & n'est avec plus de respect que moi, vôtre, &c.

A Nîmes ce 17. Mai 1707.

LETTRE CCXCIII.

De civilité au même.

J'Appris ici, Monsieur, votre maladie dans le tems qu'elle commençoit à diminuer, & j'en fus affligé & consolé tout à la fois : Mesdames de Castres & de Villerenne vous plaignoient beaucoup d'être éloigné de leurs secours. M. le Duc de Roquelaure a reçu vos ordres, vous serez avec nous & vous remettrez la paix à Sommieres & dans la Province. Je voulois vous aller voir d'ici, mais on m'a fait peur des chemins. Je vous souhaite une santé parfaite, & suis, Monsieur, parfaitement, vôtre, &c.

A Montpellier ce 22. Mai 1707

L E T T R E C C X C I V..

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

M Adame de la Lande, ma chere Fil-
le, dont vous connoissez la vertu,
& qui de son côté connoît la vôtre,
veut bien se charger de vous rendre elle-
même cette lettre. Je reçûs celle que vous
eûtes la bonté de m'écrire à votre retour
à Alais, pleine d'amitié & de regret d'a-
voir fait si peu de séjour dans un pais où
vous aviez été si désirée, & où vous pa-
roissiez avoir eu quelque dessein & même
quelque inclination à passer du moins en-
core un jour. J'ai fait depuis ce tems-là
un voiage à Montpellier : on m'y a retenu
huit jours ; j'en ai demeuré trois à Cavei-
rac, où M. le Duc & Madame la Du-
chesse de Roquelaure m'ont fait l'hon-
neur de me venir voir. Je vous fais cette
relation de mes pelerinages, afin que
vous sçachiez que ce n'est ni indifferance
ni manque d'attention, si je ne vous ai
plûtôt répondu.

C'auroit été une assez bonne occasion
que le voiage de Madame de la Lande, si
M. votre pere n'eût été incommodé. On
ne peut trouver mauvais que vous vous
attachiez à ces premiers & principaux de-
voirs que la nature, la raison & la Reli-

gion vous inspirent. C'est un attachement qui réjouit le pere & qui fait honneur à la fille. La Providence regle ainsi nos occupations & nos jours , & rien n'est si Chrétien que de se soumettre à toutes les petites sujettions qu'elle nous impose. Il faut se faire une espece de plaisir d'une obligation d'Etat , quand même il en couteroit quelque chose à nôtre amour propre.

M. de Merez qui est sur le point de s'en retourner vous dira les nouvelles de nôtre Chapitre , & vous assurera aussi bien que Madame de la Lande , qu'on ne peut être plus à vous, ma chere Fille, que je le suis, &c.

A Nismes ce 1. Juin 1707.

LETTRE CCXCV.

De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

JE m'étois toujours bien attendu, Monsieur , que vous feriez parler de vous, mais je ne croïois pas que ce fut ni si promptement, ni si hautement. A peine êtes-vous arrivé, que vous avez entrepris une affaire qu'on n'avoit gueres osé tenter , & qu'on avoit quelquefois vainement tentée. Il n'y a point de barriere si impenetrable que vous ne forciez , & l'Allemagne a beau vous opposer des ri-

vieres & des lignes qui semblent la mettre à couvert de toutes les forces étrangères, vous passez tout, vous forcez tout dès l'entrée de la Campagne. On vous craint, on fuit devant vous. Soldats, Officiers, Generaux se sauvent comme ils peuvent, & vous finissez une grande action sans aucune perte. Vous voilà donc, Monsieur, à Rastat dans le palais du feu Prince de Bade, ou pour mieux dire, dans le vôtre, bien tranquille & bien à votre aise, prêt à vous promener dans le Virtemberg, & peut-être à passer jusqu'aux rives du Danube pour aller abatre la superbe pyramide d'Hocster, & remettre les marques de votre ancienne victoire peut-être par une nouvelle. Le Roi de Suede n'a qu'à marcher, vous lui avez aplani les voies, s'il veut rétablir ses cousins. J'espere que les suites de cet heureux commencement seront glorieuses. Je vous en felicite par avance par l'interêt sincere que je prens à tout ce qui vous regarde, & par l'attachement & le respect particulier avec lequel je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Nismes ce 3. Juin 1707.



L E T T R E C C X C V I .

*De civilité à M. Gonthieri Archevêque
d'Avignon.*

MONSEIGNEUR,

Depuis ces heureux jours que j'ai eu l'honneur de passer avec votre Excellence, je sçai qu'elle a fait quelques petits voïages dans ses terres. J'en ai fait quelqu'un aussi à Montpellier pour aller dire adieu à Madame la Duchesse de Roquelaure, qui a bien voulu me venir voir depuis à Caveirac. J'appris avec plaisir, Monseigneur, de vos nouvelles par deux Dames qui passerent ici pour aller prendre les bains de Balaruc. Elles se trouverent en grand danger d'être mal logées, mal nourries, mal couchées, mauvais préparatifs pour les remedes qu'elles vont faire, & pour la santé qu'elles vont chercher. Sur la lettre que vous leur avez accordée, & sur l'honneur de votre amitié dont elles se sentent fort honorées, elles auroient dû venir descendre chez moi : avec de tels passeports, qu'avoient-elles à craindre & à ménager ? Je fûs assez heureux pour les tirer à peu près de la misère

où elles étoient. Elles vous divertiront, Monseigneur, du recit de leurs premières aventures. Je les attends à leur retour, persuadé qu'elles en auront d'autres toutes agréables à vous raconter. J'ai reçu la lettre de votre Excellence au sujet de votre vassal de saint Laurens des Arbres : il ne parle point de son engagement, que nous n'aurions pas beaucoup de peine à rompre, si les choses sont comme il les dit, mais il se trouve redevable de bien des procédures. Je lui ai dit de venir à moi quand il faudra parler & agir pour lui... J'ai été fort en peine de vos fluxions : elles ont sans doute passé. J'embrasse de tout mon cœur le petit aimable neveu, & j'assure de mes respects M. le Comte Gros & toute votre compagnie. M. l'Abbé de N... assurera aussi votre Excellence de l'attachement sincère & de la parfaite veneration avec laquelle je suis, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c..

A Nîmes ce 10. Juin 1707.



L E T T R E C C X C V I I.

*De civilité au même.***M**ONSEIGNEUR,

Vos Dames ont fait leur voïage sous les auspices de vôtre Excellence , assez agréablement, ce me semble. On les a reçûes par tout comme des personnes que vous honorez de vôtre estime , méritant de l'être. Elles joignent à beaucoup d'esprit , beaucoup de douceur & de politesse , & sont les dignes oüailles d'un tel Pasteur. Je ne sçai si elles ont eu toute la satisfaction qu'elles esperoient des eaux qu'elles étoient allées chercher ; mais il paroît qu'elles en rapportent une bonne santé. Je reconnois, Monseigneur, la grace que vous m'avez faite de me procurer leur connoissance. Elles auront le plaisir de vous raconter agréablement leurs aventures toutes agréables, mais sçachant la bonté que vous avez pour moi , & aiant bien connu l'attachement & le respect que j'ai pour vous , elles auront bien soin de vous dire , que personne n'honore plus parfaitement vôtre mérite , & n'est avec plus de veneration, Monsei-

gneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Nismes ce 17 Juin 1707.

L E T T R E C C X C V I I I .

De pieté à la sœur Angelique du Saint-Esprit.

LE Pere Picot vôtre Provincial, ma chere Sœur, m'a rendu vôtre lettre, & m'a fort consolé par tout le bien qu'il m'a dit de vous. Vous ne m'en dites pas tant vous-même, soit que vous vous défiez de vôtre vertu, vous sentant imparfaite, soit que vous vouliez me la cacher, étant humble comme vous devez l'être. Je m'ennuiois, il est vrai, de ne point recevoir de vos nouvelles : vous sçavez l'interêt que j'ai toujours pris à tout ce qui vous regardoit, & vous ne devez pas douter que je n'en prenne encore plus à tout ce qui vous sanctifie, vôtre salut m'étant encore plus cher que vôtre satisfaction. J'ai toujours demandé à Dieu qu'il vous fît oublier le monde, qu'il vous inspirât ce que vous deviez faire pour lui, qu'il vous fortifiât dans vôtre vocation, & qu'il vous conduisît dans ses voies avec beaucoup de douceur & de paix. C'est ce repos que je vous souhaite sur toutes choses, étant plus que

DE M. FLECHIER. 135
personne du monde, ma tres-chere Sœur,
tout à vous, &c.

Nismes ce 20 Juin 1707.

LETTRE CCXCIX.

*Compliment à Monseigneur l'Archevêque
de Saragosse.*

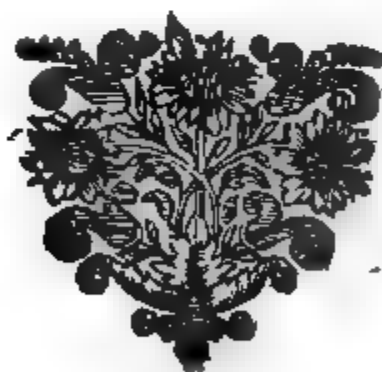
MONSEIGNEUR,

Quel bonheur ! quelle joie pour moi
de revoir votre aimable caractère, & de
sçavoir que voilà presentement les che-
mins ouverts à notre commerce. J'ai eu
l'honneur d'écrire quelquefois à votre
excellence dans les commencemens de
la révolte de vos peuples, mais j'ai bien
sçû que mes Lettres n'avoient pû pene-
trer jusqu'à Saragosse, & que des gens
qui n'étoient pas fidels à vous honorer, ne
seroient pas fidels à vous les rendre. J'ai
appris depuis par divers endroits les mou-
vemens de votre zèle pour la Religion &
pour le service du Roi, la constance que
vous avez eu à souffrir persécution pour
la Justice, soutenant vos Diocésains op-
primés par vos secours & par vos con-
seils, & refusant de fléchir le genouïl
devant des Dieux étrangers, & d'entre-

tenir les Heretiques & les Rebelles des dépouilles du Sanctuaire. Je ne puis assez vous témoigner la douleur que j'ai eüe de vous scavoir entre les mains d'une populace ingrate & indigne d'un si sage & si saint Pasteur.

Vous avez eu raison, Monseigneur, de reprimer l'audace des Prêtres & des Religieux, qui contre les Regles de leur Ordre & de leur Sacerdoce, se sont élevez contre le Seigneur & contre son Christ. Vous réduirez tout à la fidelité & à l'ordre. Je me réjouis de vous voir presentement en état de repos & de paix, & je suis avec tout le respect & la veneration possible, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Nîmes le 16. Juin 1707.



L E T T R E C C C .

*Compliment de condoléance à Mesdames
de Toiras & de Bernis , sur la mort
de leur mere.*

Vous perdez , Mesdames , la meilleure Mere du monde. Je perds la meilleure amie , & le siecle perd la plus vertueuse Dame qu'il eut. Je ne reconnus en elle aucun défaut , & j'y trouvai toutes les vertus. Autant de bonté que de sagesse , autant de religion que de raison. Quoique son âge nous dût préparer à la mort , elle vivoit si bien , elle avoit si bien vécu , qu'on ne pouvoit s'empêcher de souhaiter qu'elle vécût beaucoup d'avantage. Dieu a voulu l'appeller à lui , elle est sainte , elle est heureuse. Profitons des exemples qu'elle nous laisse ; regrettons ensemble la perte que nous faisons. Je souhaite que le Seigneur vous console , & que vous me croïiez , Mesdames , aussi parfaitement que je le suis , votre , &c.

A Nismes le 28. Juin 1707.

L E T T R E C C C I.

*De civilité & de nouvelles à M. Gonthier
Archevêque d'Avignon.*

MONSEIGNEUR,

Vos Dames sont les plus obligeantes du monde : votre Excellence leur a inspiré des sentimens d'une reconnoissance que je n'ai pas méritée. Elles m'ont fait l'honneur de m'écrire des lettres honnêtes, agréables, telles qu'elles seroient si vous les aviez dictées. Mais quoiqu'elles m'aient fait plaisir par leur politesse, leurs remerciemens n'ont pas laissé de me causer quelque confusion. L'affaire que votre Excellence a eu la bonté de me recommander qui regarde un jeune homme de cette Ville qu'on poursuit criminellement, est assez difficile à accommoder. Des coups de bâton donnez à un homme glorieux & bien apparenté ne se pardonnent pas si tôt, ni si aisément. Il faut laisser un peu châtier l'insolence de l'un & calmer les ressentimens des autres, après quoi je m'en mêlerai. J'ai déjà pris quelques mesures pour cela... Pour les reflexions morales & politiques, Mon-

seigneur , sur les conjonctures presentes des guerres & des divisions de l'Europe, c'est une matiere bien ample & bien triste. Le Duc de Vendôme & Mylord Marlborough se regardent : chacun voudroit, mais aucun n'ose. Le Maréchal de Villars parcourt & ravage une partie de l'Allemagne, tout cela tend conjointement avec le Roi de Suede à rétablir les Electeurs de Baviere & de Cologne. M. le Duc d'Orleans & le Maréchal de Barwik assiegent Lerida, & pretendent reduire la Catalogne & ramener le Portugal. Ces guerres-là sont des acheminemens à la paix.... Ce qui nous touche le plus & de plus près, ce sont les projets du Duc de Savoye & du Prince Eugene : deux Generaux braves, rusez, portez par inclination à nous nuire. Ils l'auroient fait plus surement, s'ils eussent commencé plutôt. Tout étoit consterné, mais je voi par les nouvelles que j'apprends que tout se rassure. Nous sçaurons bien-tôt à quoi il faudra nous en tenir : on se prépare par tout... Pour ce qui regarde les desordres que les Allemans font dans Rome & aux environs, vous en sçavez, sans doute, plus de nouvelles que nous. Le saint-Pere a toujourns été si bon, si indulgent, si attentif à éviter la partialité & à ménager les droits des Couronnes. Sa dignité

& sa sagesse , jointe à sa pieté devoient lui attirer plus de veneration & de repos. Plusieurs croient qu'on n'auroit pas mal fait de se précautionner contre ces passages de troupes feroces , & que des contributions qu'on a levées pour elles , on auroit pû lever de bonnes troupes pour les arrêter. Pardonnez-moi mes raisonnemens , & croïez-moi avec tout l'attachement & le respect possible , Monseigneur, vôtre, &c.

A Nismes ce 8. Juillet 1707.

L E T T R E C C C I I.

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

IL y a bien long-tems , ma chere Fille, que vous n'avez reçu des marques de mon souvenir , quoique vous me soïez toujours presente dans mon affection & dans mes prieres. J'ai essuié depuis ce tems-là beaucoup de fatigues , tant pour remplir les devoirs de la vie , que pour accomplir les fonctions de mon ministère , mais nous ne sommes hommes ni Evêques que pour cela. Ce qui me console , & qui sans doute vous fait plaisir par l'amitié que vous avez pour moi , c'est que ma santé n'a point été altérée , & que Dieu par sa grace me l'a conservée.

sans que j'aie pris aucun soin de la conserver moi-même.

Nous ne sommes remplis ici que de tristes idées. Cette maison de Caurrison que nous avions vûe si florissante, est presque perdue. Le Comte mort subitement, l'Abbé quelques mois après, sans préparation, sans confession, quelles morts ! mille dettes, mille procez, mille chagrins. Y a-t-il rien de plus triste & qui marque plus le neant & la fragilité des choses humaines ? Nous avons aussi perdu Madame de Bernis, une des plus sages & des plus vertueuses femmes que j'aie connues. Elle est morte dans la paix du Seigneur après une assez longue vie toute remplie de vertus & de bonnes œuvres jusqu'à la défaillance de la nature. Ce sont des nouvelles qui doivent donner un grand dégoût du monde.

Toute la Provence est menacée d'une terrible irruption du Duc de Savoye. Il nous fera tout le mal qu'il pourra, non pas peut-être tout celui qu'il voudroit ; mais qu'est-ce que d'avoir un peu de religion ; on regarde tous ces événemens comme des effets ou de la justice de Dieu qui nous punit ou de sa miséricorde qui nous avertit & nous appelle à penitence, ou de sa Providence qui nous fait voir les vanitez de toute espece la plupart du tems confondus.

Je vous envoie, ma chere Fille, une histoire de Theodose que vous aviez eu dessein de lire, en deux petits volumes, jusqu'à ce que j'aie pû vous en faire relier un autre plus proprement. Les chaleurs sont grandes, conservez-vous, & me croiez, ma tres-chere Fille, bien cordialement à vous, &c.

A Nismes ce 16. Juillet 1707.

L E T T R E C C C I I I.

De civilité à M. le Comte Gros.

A Quoi pouvez-vous, Monsieur, attribuer le souvenir qu'on a de vous qu'à vous-même, & à l'estime qu'on a de vous quand on a l'honneur de vous connoître ? Tous ceux qui sont attachez à Monseigneur l'Archevêque ne peuvent manquer d'être vertueux ou de le devenir auprès de lui, & j'ai interêt qu'on croie que ceux qu'il honore de son amitié la méritent. Je suis bien confus de n'avoir pas encore pû aller rendre mes respects à son Excellence : certaines affaires imprévûës me menerent jusqu'aux chaleurs, & je craignis moins d'être incommodé, que d'être incommode à nôtre illustre Prélat. Dès que la saison sera plus tempérée, & le bruit de la guerre fini,

ferai m'aquiter du plus juste & du plus agréable de mes devoirs. C'est alors que je pourrai vous dire que personne n'est plus parfaitement que moi, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 29 Juillet 1707.

LETTRE CCCIV.

*A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon,
sur un bruit désavantageux qu'on avait
répandu contre lui.*

MONSEIGNEUR,

J'ai appris avec chagrin les mauvaises impressions que des gens mal-intentionez ou mal informez ont voulu donner de la conduite de vôtre Excellence en faveur du Duc de Savoye contre les interêts de la France. J'en ai parlé à M. le Duc de Roquelaure & à M. de Basville, qui logerent hier chez moi, d'une maniere à leur ôter tout soupçon d'une partialité factieuse ni même indiscrete, & je les ai trouvez entierement prévenus de vôtre zele pour le bien public, & de vôtre sagesse pacifique. Aussi je puis vous assurer qu'ils n'ont aucune part aux lettres qu'on a écrites à la Cour là-dessus. Je leur ai fort représenté, Monseigneur, que vous n'étiez

capable ni de tenir des discours, ni de former des desseins qui ne fussent convenables à votre Episcopat, dont vous remplissez si dignement toutes les fonctions: Qu'il ne faudroit pas s'étonner si étant né sujet du Duc de Savoye, vous aviez pour lui quelque affection particuliere, mais que cela n'alloit ni à vous mêler de ses guerres, ni à porter préjudice au pais ni aux Princes qu'il veut attaquer: Que vous n'avez que des pensées de paix, & que votre caractere, autant que je l'ai pû connoître, est un caractere de douceur & de prudence apostolique. Je suis assuré que tout Avignon leur dira la même chose. Ils ont pourtant des ordres de la Cour qui feront peut-être quelque peine à ceux qui gouvernent. Je suis persuadé que tout cela s'adoucira. Le siege de Toulon n'avance point. Nos troupes ont eu le tems de s'assembler. La Ville est bien munie, & résolüe à se bien défendre. La guerre cessera, & nous n'aurons plus tous ces embarras, dont il faut esperer que la misericorde de Dieu nous délivrera. Je prie vôtre Excellence d'être persuadée de la part que je prends à tout ce qui la regarde, du désir que j'aurois de la servir, & du respectueux attachement avec lequel je suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Nismes ce 11. Aoust 1707.

LETTRE .

L E T T R E C C C V.

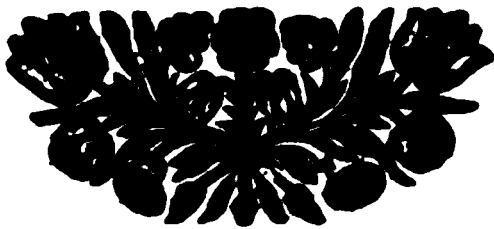
*compliment, & de nouvelles, à M. le
Maréchal Duc de Villerars.*

J'Aurois eu l'honneur, Monsieur, de vous écrire quelquefois durant le cours de cette glorieuse Campagne : mais vous êtes si loin de nous que nous vous avions presque perdu de vûë. Il eut fallu vous écrire tous les jours nouveaux complimens, mais vous aviez bien d'autres occupations que de lire des Lettres inutiles. Vous sçavez d'ailleurs que personne ne s'intéresse que moi à votre gloire. Je laisse-là vos grands & heureux succès, & me réjouis avec vous, Monsieur, du don que le Roi vient de faire à Madame votre Sœur l'Abbaïe de Chelles, sœur que je sçai que vous aimez tendrement; Abbaïe possédée autrefois & presentement même dévolue par des Princesses. Mais dans l'état de nos affaires presentes, vous êtes un dangereux concurrent, & les graces du Roi peuvent plus raisonnablement tomber sur vos services.

Le Duc de Savoye après nous avoir fait perdre Toulon, a eu peur aussi ; il a décampé la nuit du vingt-un au vingt-deux, ne pouvant prendre Toulon ; pour sa consolation il

l'a bombardée , & n'étant pas en état de faire le mal qu'il vouloit , il a fait celui qu'il a pû. S'il fût venu huit jours plutôt , nous étions mal dans nos affaires , mais il a donné le tems aux précautions & au renforcement des troupes , & faute de diligence & de bonnes mesures , il a manqué son coup. M. de Medavi suit cette armée dans sa retraite. Je sçai bien que pareille armée iroit bien vite devant vous , & qu'il lui en coûteroit pour le moins son arriere-garde. On nous dit ici que vous n'êtes pas loin des ennemis , cela nous fait espérer quelque victoire. Je vous la souhaite , & suis avec un veritable & respectueux attachement , Monsieur , vôtre , &c.

A Nîmes ce 24. Août 1707.

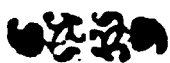


L E T T R E C C C V I.

*De compliment & de felicitation à Madame
la Maréchalle Duchesse de Villars.*

LE Roi , Madame , ne pouvoit donner à Madame vôtre belle-Sœur un plus noble & plus digne present que l'Abbaïe de Chelles ; des Princesses l'ont possedée, des Princesses peut-être l'ont désirée , & vous l'avez heureusement obtenuë. Cette grace vous doit être d'autant plus agréable , qu'elle approche de vous une personne qui vous est chere , & qu'elle fait voir l'estime & la consideration que sa Majesté a pour les services du Frere , & pour la vertu de la Sœur. Je vous prie de croire que personne ne prend plus de part que moi à vôtre satisfaction , & ne peut être plus respectueusement que je le suis, Madame, vôtre, &c.

A Nismes ce 25. Aoust 1707.



L E T T R E C C C V I I.

*De civilité & de pieté à une Demoiselle,
sur la mort de M. son pere.*

J'Apprens , ma chere Fille , que vous avez perdu M. votre Pere , & je ne doute pas que vous n'en aiez été fort touchée , quoique son âge , ses infirmités & sa propre résignation dûssent vous y avoir préparée. Vous avez vû durant long-tems devant vos yeux l'image des foiblesses & des fragilités humaines , & je m'imagine que vous en avez profité. A quoi sert une vie longue , qu'à nous rendre plus responsables à Dieu du tems que nous en avons passé sans le servir ! Ces sortes de morts laissent d'ordinaire à des familles aussi nombreuses que la vôtre , outre l'affliction qu'elles causent , certains embarras inévitables qu'il faut essuier. Vous vous dites à vous-même tout ce que je pourrois vous dire de raisonnable ; votre bon esprit reglera les sentimens de votre bon cœur , & vous trouverez dans le fond de votre pieté les consolations qui viennent de Dieu , & qui seules sont solides & veritables. Je fais , ma chere Fille , toutes les reflexions que je dois sur votre état. Vous voilà presen-

tement presque libre. Je vous offre tout ce qui peut dépendre de moi pour votre repos ou pour votre sanctification, & suis plus que jamais, ma chere Fille, vôtre, &c.

A Nismes le 3. Septembre 1707.

LETTRE CCCVIII.

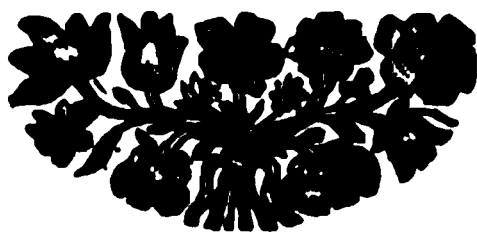
De pieté à Madame d'Arnaud.

JE ne puis que louer, Madame, les bonnes dispositions où vous êtes de vous détacher de tout ce qui peut vous retenir encore au monde, & de penser sérieusement à votre salut. Les embarras que causent les affaires, les dégoûts qu'elles attirent, les passions qu'elles excitent, les occasions qu'elles donnent d'offenser Dieu, ou du moins de l'oublier, sont des motifs de conversion & de retraite qu'il ne faut pas négliger lorsque le Ciel nous les fait sentir. Il est juste que vous terminiez votre procez, & que vous mettiez ordre à vos affaires domestiques, afin que dans une parfaite tranquillité d'esprit & de cœur, vous puissiez, libre de toute affection mondaine, & toute occupée de l'Eternité, vous consacrer au Seigneur, si vous en avez l'inclination & le courage. Epreuvez-vous, Madame,

priez, demandez à Dieu la grace de vouloir ce qu'il veut de vous, & celle de l'accomplir. Si vous avez quelque vûe de vous destiner au service des pauvres, accôûtumez-vous à exercer la charité par les assistances que vous leur donnerez. Quand vous aurez bien affermi vôtre vocation, & que le tems sera venu de l'exécuter, vous voudrez bien m'en donner avis, afin que je sçache ce que je puis contribuer de ma part à cette bonne œuvre.

Ce n'est pas tant à vous qu'à la vérité que j'ai rendu le témoignage dont vous me remerciez. Madame la Presidente de M... me paroît bien intentionnée à vous rendre service; pour moi, je suis véritablement, Madame, vôtre, &c.

A Nîmes ce 21. Septembre 1707.



L E T T R E C C C I X.

De civilité à une Demoiselle qui avoit perdu M. son pere , & qui songeoit à se retirer.

JE ne sçai pourquoi , ma chere Fille , la lettre que je vous écrivis sur la mort de M. votre Pere , vous a été rendue si tard. Je connois assez votre cœur pour croire qu'il a été vivement touché de la perte que vous avez faite , & vous connoissez assez le mien pour être assurée que je vous plains sincerement , & que je compatis à toutes vos peines. Je vois bien qu'il vous faut quelque tems pour vous consoler dans votre famille , & pour mettre quelque ordre aux affaires domestiques qui vous regardent , mais après cela il sera tems de rompre des liens qui vous pesent depuis quelques années , & de résoudre de quelle maniere vous voulez vous donner à Dieu. J'ai appris que malgré votre affliction , votre santé étoit assez bonne. Conservez-la pour l'employer au service de celui qui vous la donne. Comptez toujours que personne ne s'intéresse plus que moi à tout ce qui peut contribuer à votre consolation & à votre sanctification , & que je suis à vous , ma

chere fille, avec une affection toute paternelle, &c.

A Nismes ce 25. Septembre 1707.

L E T T R E C C C X.

Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvik, Grand d'Espagne.

Quelque plaisir, Monsieur, que nous ait fait la retraite du Duc de Savoye, je lui ai scû mauvais gré de ne vous avoir pas donné le tems de venir du moins jusqu'à Nismes. Ce qui me console, c'est de scavoir que le Roi d'Espagne vous attendoit pour vous faire toutes les graces, je ne dis pas que vous méritez, mais qu'il est en état de vous faire, en reconnoissance des services importans que vous lui avez rendus. Comme vous servez deux Rois en même-tems, Monsieur, nous espérons que S. M. Tres-Chrétienne suivra bien-tôt l'exemple de S. M. Catholique, & par des bienfaits qui seront plus considerables & qui vous approcheront plus de nous, vous marquera l'estime qu'il fait de votre pieté, de votre valeur, de votre sagesse. Je prie le Seigneur, que la paix à laquelle vous aurez beaucoup contribué vous ramene dans ces Provinces, & nous donne lieu de vous renouveler.

DE M. FLECHIER. 153
au moins à vôtre passage, le sincere & respectueux attachement avec lequel je suis,
Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 1. Octobre 1707.

LE T T R E C C C X I.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Viani, Prieur de saint Jean d'Aix.

Vous avez encore, Monsieur, tout le feu de vôtre jeunesse, & l'on diroit que vous avez passé vôtre vie à faire des vers. Ce que je trouve de plus louable, c'est que vous choisissiez de bons sujets pour faire de beaux vers. Le mérite ne peut échapper à vôtre estime. Vous ne pouvez souffrir que le monde ignore ce qu'il doit honorer, & vous vous chargez de faire valoir les vertus Civiles & Ecclesiastiques qui sont d'une grande utilité ou d'un grand exemple. M. Arnoux & M. l'Evêque de Toulon sont deux caractères qui vous font honneur aussi-bien qu'à eux. Vous avez fait grand plaisir à Madame de Basville. Faites-moi celui de me croire aussi parfaitement que je le suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 2. Octobre 1707.

L E T T R E C C C X I I

*De compliment & d'éloge à M. l'Abbé
Bastide.*

J'Ai reçu, Monsieur, votre Livre de l'incrédulité des Deïstes confonduë par Jesus-Christ. M. Jurieu a toujours eu des opinions extraordinaires, & se croiant inspiré de Dieu, lors même qu'il s'abandonnoit à son imagination déreglée, il s'est fait divers systêmes de Religion que ceux de son parti même n'ont pû approuver. Il ne lui restoit plus après avoir soutenu ses visions & celles des Fanatiques, qu'à favoriser celles des Juifs sur la venue du Messie. Vous êtes louable, Monsieur, d'avoir armé votre zele contre une si pernicieuse doctrine qui dément tous les témoignages saerez, qui se moque des Prophéties, qui sous de vaines espérances couvre l'accomplissement des véritables promesses, qui détruit les mysteres de Jesus-Christ, qui tend enfin à annuler le traité de sa nouvelle alliance, & à ruiner l'Eglise chrétienne jusqu'au fondement. Vous avez eu dequoi employer toute votre érudition pour la défense de tant de veritez combatuës. Les Prophètes, les Apôtres, Jesus-Christ même

vous ont fourni des armes invincibles. Vous avez éclairci les anciens Oracles, rendu les Prophètes intelligibles, fait valoir le nouveau Testament par l'ancien, & l'ancien par le nouveau, & vous avez fait connoître aux incrédules Deïstes, s'ils ont voulu l'entendre, que Jesus-Christ est le Fils du Dieu vivant. Je ne doute pas que Jurieu ne soit reconnu pour tel qu'il est avec son opinion des Millenaires miserablement renouvelée. Je vous rends mille graces de vôtre souvenir & de vôtre présent, & suis parfaitement, Monsieur, vôtre, &c,

A Nîmes ce 8. Octobre 1707.

L E T T R E C C C X I I I.

De compliment & d'éloge à M. l'Abbé du Jarry.

ON m'a rendu soigneusement, Monsieur, un exemplaire de la belle Dissertation que vous avez faite sur les Oraisons Funebres. Elle est remplie de pieux enseignemens, & de reflexions judicieuses qui ramènent cette espece d'éloquence à son veritable point, qui est la religion & la raison dont elle sortoit quelquefois. Vous avez fort bien raisonné sur les regles qu'il faut observer, & sur les qua-

litez qu'il faut avoir pour se soutenir dans ces éloges singuliers où l'on veut honorer les morts, édifier les vivans & rendre à Dieu comme un tribut des loüanges & des fragilitez humaines. Si j'avois encore été dans ces sortes d'occupations, j'aurois été fâché que vous eussiez ainsi découvert tous les secrets de nôtre art. Je dis nôtre art, car vous l'avez fort noblement exercé, & vous pouviez bien, au lieu des exemples que vous avez cité de nos Ouvrages, en mettre raisonnablement des vôtres. Vous avez suivi vôtre modestie & vôtre amitié dans cette Dissertation. Je l'ai lûe avec plaisir & avec pudeur, & je ne puis vous dire combien j'ai été touché des marques de tendresse & d'estime que vous y avez répandues sur mon sujet. Je vous prie de me les conserver, & de croire que personne ne souhaite plus de vous voir en l'état où vôtre mérite vous devoit avoir mis il y a long-tems, & n'est plus parfaitement que je le suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes le 18. Octobre 1707.

L E T T R E C C C X I V .

*De civilité au Pere Vignes, sur la mort de
M. le Marquis de Villefranche.*

Vous avez eu raison, mon Reverend Pere de croire que je serois touché de la perte de M. le Marquis de Villefranche, lorsque vous m'avez écrit sa mort. Je l'honorois si parfaitement, & il avoit tant de bonté & d'amitié pour moi & pour ma famille, que quoique je deusse être préparé à recevoir une aussi fâcheuse nouvelle, par le triste état où je l'avois vû, je n'ai pas laissé d'être pénétré de la perte d'un si bon & veritable ami, que je regrette beaucoup; la seule consolation qui nous reste, c'est la résignation que vous marqués qu'il a eüe à la volonté de Dieu, & la mort chrétienne qu'il a faite. Je ne puis assez louer la generosité & la reconnoissance de M. le Comte de Villefranche envers Madame sa belle-Sœur. Cela ne m'a pas surpris, connoissant depuis long-tems le bon cœur de cette famille. Je partirai dans sept ou huit jours pour les Etats. Je me recommande toujours à vos bonnes prieres. Je suis tres-veritablement, mon Reverend Pere, vôtre, &c.

A Nîmes ce 13. Novembre 1707.

L E T T R E C C C X V .

A M. de B... pour le prier d'empêcher l'établissement d'une Confrairie de Penitens.

La pris ici à nos gens, Monsieur, une nouvelle espece de folie, dont vous allez être surpris. Nous en avons vû de Fanatiques : d'autres ont vécu & vivent encore en Athées ; en voici qui veulent à quelque prix que ce soit, se faire Penitens blancs. Il y a quelques années, dans le tems même des troubles, on me fit pressentir si je voulois établir une Confrerie de Penitens ; qu'il étoit honteux que Nîmes n'eût pas des gens de cette dévotion & de cet habit. Que cet Ordre étoit fort du goût des nouveaux Convertis. Qu'au reste, en faveur de mon nom, on les appelleroit les Confreres du Saint-Esprit. Comme c'étoit alors la mode des imaginations & des fantaisies, je pardonnai celle-là, & je me contentai de leur dire, que des assemblées de nouvelle institution, & des Processions masquées n'étoient gueres de saison en ce pays-ci. J'avois crû que l'affaire finiroit là. J'appris dans la suite que la ferveur de ces gens de bien ne faisoit que croître ; qu'ils tâchoient sourdement de s'attirer

des camarades ; qu'ils avoient retenu la Chapelle du Presidial ; qu'ils sollicitoient une Bulle à Rome , & qu'ils esperoient que le saint Pere auroit pitié de la Ville de Nîmes , & lui accorderoit pour la rendre sainte , une Compagnie de Penitens. J'écoutois encore ces discours comme des contes faits à plaisir , lorsque je vis venir chez moi cette venerable troupe destinée à reparer par la piété tous les pechez commis par les Heretiques , & même par les Catholiques. Les deux Chefs de ces Messieurs étoient, M... qui portoit la Bulle & qui me la presenta , homme qui n'avoit jamais donné de ces esperances de Religion , qui n'a pas laissé d'avoir ses aventures scandaleuses , & dont la vie auroit à la verité besoin d'être penitente. L'autre est le sieur... qui n'ayant pû vivre en repos dans la Confrerie du Saint-Sacrement, dont il étoit, voudroit se faire fondateur d'une autre , dont il fut le maître. Ils m'expliquerent leurs desirs , & je leur répondis, qu'on s'étoit passé si long-tems dans Nîmes de ces sortes de Congregations ; qu'il y avoit tant d'autres moiens de se sanctifier ; qu'ils avoient leurs Paroisses , où ils pouvoient assister aux saints Offices ; que le nom de Penitent n'étoit rien , si l'on ne faisoit penitence , & que pour se

disposer à la penitence, il falloit quitter les mauvaises habitudes & les mauvais commerces qu'on avoit ; qu'à l'égard de la Compagnie qu'ils vouloient établir, je croiois que cet établissement ne convenoit ni à la Religion de mon Diocèse, ni peut-être aux affaires presentes de la Ville & de la Province. Je pris la Bulle où le Pape leur accorde ce qu'ils ont demandé pour l'érection de leur Confrerie ; je la leur rendis, & leur conseillai de n'y plus penser. Depuis ce tems là, ils ont eu l'insolence de me faire faire trois significations, dont je me suis moqué. Mais enfin ce dernier acte que j'ai l'honneur de vous envoyer, m'a paru aller un peu trop loin. Je sçai bien que ni le Pape ni le Parlement ne me peuvent obliger d'établir une Confrerie dans mon Diocèse malgré moi. Mais les tracasseries sont toujours désagréables, & je crois que vous aurez la bonté d'arrêter ces fous par autorité : citer incessamment devant vous le sieur... & ceux qui sont nommez dans l'acte, faire entendre que vous vous informerez des autres, leur faire une bonne reprimande, leur ordonner de me venir faire satisfaction, & de se désister de cette folle prétention. M. le D. de R... voudra bien, si le cas y écheoit, leur faire aussi sa petite correction. Je suis, &c.

A. Nismes ce 17. Novembre 1707.

LETTRE CCCXVI.

De civilité & de compliment à M. le Maréchal Duc de Villars.

J'Ai sçû, Monsieur, que vous êtes arrivé à la Cour, que vous y avez été reçu comme vos services le méritoient, & que vous avez pris quelque-tems, comme de raison, pour vous délasser des fatigues de votre dernière Campagne. Je ne vous crois pas fort en repos pourtant. La gloire que vous avez acquise ne vous occupe point, vous songez à celle que vous voulez acquérir, & je suis fort trompé, si vous n'avez déjà fait les projets que vous devez executer le Printems prochain. Les Allemans ont beau prendre des résolutions de diligence, je compte que vous les préviendrez, & qu'ils seront encore dans leurs maisons, que vous ferez sur les bords du Rhein. Nous sommes ici tenans les Etats de la Province. Vous sçavez nos occupations. Harangues, visites, affaires, don de trois millions, & autres commissions assez ennuyeuses. Ce qui nous fait plaisir, c'est de parler souvent de vous avec M. de Basville, qui peut vous assurer de l'attachement & du respect sincere avec lequel je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 4. Decembre 1707.

trois millions de Don gratuit , & deux millions de Capitation. Les ennemis suivant toutes les apparences , ont dessein de secourir puissamment l'Archiduc , dont ils sentent la foiblesse & la perte inévitable , s'ils ne pressent leurs armemens. Mais celui à qui les vents & la mer obéissent , sera pour nous , & nous sommes à portée de prévenir leurs mauvaises intentions. Quand est-ce , Monseigneur , que Dieu touché des misères de tant de Peuples , voudra bien leur accorder cette bienheureuse Paix , après laquelle nous soupirons depuis si long-tems ? Les vœux & les prières de votre Excellence dans ces Fêtes de la Naissance du Sauveur que je lui souhaite tres-heureuses , pourront bien avancer le retour au monde. Pour moi , je prierai le Seigneur en ce saint tems qu'il conserve à son Eglise un Prélat qui observe & fait observer si exactement ses regles , qui exerce si dignement ses Ministères , & que j'honore infiniment , étant avec toute la veneration possible , Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 10. Decembre 1707.

L E T T R E C C C X I X.

*Consolation Chrétienne à Mademoiselle
de Montclar.*

Combien d'images de mort, ma chere Fille, ont passé depuis peu sous vos yeux dans vôtre famille ! Pere, sœur, oncles en moins d'un mois. Vous avez bien appris comment on meurt, & vous avez connu par-là l'importance de bien vivre. Je vous fais sur toutes ces pertes mes complimens, & vous laissez faire vos reflexions. Comme vous ne tenez gueres au monde, & que les biens ni les vanitez ne vous touchent point, vous rendez vos devoirs à tous vos proches mourans sans interêt & sans esperance, & vous n'avez en vûë que de gagner le Ciel par les offices de charité que vous exercez à leur égard. Il ne faut pas aussi que par fatigue ou par affliction vous affoiblissiez vôtre santé. Elle vous est nécessaire pour les desseins que vous avez, & ce doit être une partie de vôtre pieté que de vous maintenir en état de la pratiquer quand vous arriverez où Dieu vous appelle.

Je vous suis obligé, ma chere Fille, du soin que vous avez pris du don qu'on a fait à la Croix de saint Gervasi. Nous

avons concerté M. D. & moi les moïens d'être païez de ce legs pieux. Nos Etats avancent, & je suis toujours avec le même zele, ma chere Fille, vôtre, &c.

A Montpellier ce 16. Decembre 1707.

L E T T R E C C C X X.

De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

Agréez qu'après vous avoir souhaité des Fêtes heureuses, saintes & sanctifiantes pour vôtre Peuple par les ministeres de l'Episcopat que vous exercez si dignement, je vous felicite d'avoir fini la visite de vôtre Diocese. Vôtre Excellence après le cours de ses travaux Apostoliques, est revenuë en bonne santé dans les lieux de son repos, où il est juste qu'elle se délasse par des occupations moins fatigantes. Je sçai la joie qu'on a eu de la revoir à Avignon. Je suis bien fâché d'avoir disposé des stations de mon Diocese pour le Carême prochain. Je les distribué d'ordinaire aux Ordres Religieux qui ont des maisons dans Nîmes, tant pour leur donner de l'occupation, que

pour leur fournir quelque secours & quelques moïens de subsister. Si je puis trouver quelque place pour le pere Raymond, il verra ce que peut vôtre recommandation, & avec quel respect & quelle déférence je suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 20. Decembre 1707.

LETTRE CCCXXI.

De remerciement & de compliment à M. de Sandricourt, Gouverneur de Nîmes.

JE ne pouvois, Monsieur, commencer plus agréablement cette année que vous avez la bonté de me souhaiter heureuse, que par la nouvelle que vous me donnez de vôtre arrivée à Paris dans une parfaite santé. La longueur du voïage & le mauvais tems nous avoient donné quelque crainte, & nos vœux vous ont accompagné jusqu'au lieu de vôtre repos. Nous les avons renouvelé au commencement de cette année, & je puis vous assurer que personne ne s'intéresse plus que moi à tout ce qui peut regarder vôtre satisfaction. Je vous rends tres-humbles graces des offres obligeantes que vous me faites pour le païs où vous vous trouvez. Je voudrois de mon côté pouvoir vous

être de quelque usage en celui-ci , & vous témoigner par mes services le sincere & parfait attachement avec lequel je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 4. Janvier 1708.

L E T T R E C C C X X I I.

De compliment à Madame la Presidente de Marbeuf.

E Tre assuré de vôtre santé , Madame, avoir de nouvelles marques de vôtre souvenir , c'est un assez bon commencement d'année. S'il suffisoit de vous la souhaiter heureuse , ou que j'eusse en main les benedictions que je vous souhaite , vous n'auriez rien à désirer.

J'ai vu par le mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoier , la triste situation d'affaires où vos Etats se sont trouvez. Vous jugez-bien que les nôtres ne sont pas moins agitez. Impôts , création de Charges , suppression d'autres , Billets de Monnoies , emprunts excessifs & autres fâcheuses & inevitables ruines nous affligent fort , & nous font faire des vœux tres-ardens pour la paix.

Vous voulez bien, Madame, que je vous demande des nouvelles de vôtre chere fille du Calvaire... Ce n'est pas si elle est
aussi

aussi fervente cette année-ci que l'autre, si elle porte gaiement sa Croix, si elle a rompu tous les liens qui peuvent attacher au monde : je suppose tout cela ; mais si elle se porte bien, si elle prie le Seigneur pour nous, si elle est prête à consommer son Sacrifice. Je demande au Ciel pour elle la persévérance, & je suis très-parfaitement, Madame, vôtre, &c.

A Montpellier ce 6 Janvier 1708.

LETTRE CCCCXXIII.

De civilité à Madame de Montfalcon, qui lui avoit recommandé des prisonniers étrangers.

JE vous suis bien obligé, Madame, des vœux & des souhaits que vous faites pour moi dans cette nouvelle année ; ceux que je fais pour vôtre santé & pour vôtre bonheur, ne sont pas moins sincères, je vous assure.

J'ai fait de mon mieux auprès de M. de Roquelaure & de M. de Basv. pour procurer un peu de liberté aux prisonniers étrangers que vous avez au Fort ; deux desquels doivent, je crois, avoir le Fort pour prison. A l'égard de M. le Marquis & de M. le Chevalier, Monsieur le Duc de Roquelaure m'a fait espérer qu'il leur

donnera la permission d'aller dans la Ville accompagné d'un Lieutenant ou d'un Sergent ; peut-être même qu'ils se ressentiront encore mieux de mes recommandations dans quelque tems d'ici : M. de Roquelaure aiant écrit à M. Amolot Ambassadeur en Espagne, pour sçavoir les raisons pour lesquelles ces Messieurs sont détenus. Je suis tres parfaitement, Madame, vôtre, &c.

A Montpellier ce 6. Janvier 1708.

L E T T R E C C C X X I V.

De civilité & de recommandation à M. de Villegli, Conseiller au Parlement de Toulouse.

JE me console, Monsieur, d'être forcé d'avoir un procez, depuis que je sçai que vous serez mon Rapporteur. Quelques-uns de vos amis & des miens qui sont ici m'en ont felicité, & m'ont offert même leurs recommandations auprès de vous, mais je les en ai remercié, & j'ai crû qu'il valoit mieux vous laisser tout entier à vôtre équité & à vôtre justice naturelle. Je vous prie pourtant d'avoir égard aux chicanes qu'on me fait, & de me croire tres-parfaitement, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 7. Janvier 1708.

LETTRE CCCXXV.

Compliment à M. le Comte de Grignan Lieutenant General en Provence.

JE vous dois, Monsieur, & je vous fais avec plaisir mon compliment sur le choix que le Roi a fait de M. l'Abbé de Rochebonne pour l'Evêché de Noïon. L'acquisition que l'Eglise fait d'un digne Sujet, & la satisfaction que vous avez de le voir placé dans un des plus honorables Sieges de France, m'obligent à vous en témoigner ma joie. Il est sorti de votre Famille tant d'illustres Prélats qui ont sagement gouverné de grands Diocèses, & fait honneur à leur dignité, que nous espérons que celui-ci ne sera pas moins édifiant ni moins utile à l'Eglise que les autres. Je souhaite que tout le cours de cette année continuë à vous être heureux, & que je puisse souvent vous témoigner l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, & le sincère & respectueux attachement avec lequel je fais, Monsieur, votre, &c.

A Montpellier ce 14 Janvier 1708.

L E T T R E C C C X X V I.

De condoléance à M. le Prieur d'Aubort.

J'Apprends, Monsieur, la perte que vous avez faite de M. votre frere le Conseiller. Je sçai que vous l'avez assisté dans sa maladie ; vous le deviez , & je vous en louë. Il faut aider à bien mourir ceux même avec qui nous avons eu peine à bien vivre. Vous avez toujours le cœur bon quand la Religion ou la nature le demandent , & je m'assûre que vous avez plaint ce bon Magistrat , & que vous priez le Seigneur pour lui. Vous l'avez pleuré comme frere , il auroit été à souhaiter qu'il vous eût obligé de le regretter comme ami. Je suis, &c.

Montpellier ce 15. Janvier 1708.



L E T T R E C C C X X V I I .

*De compliment & de félicitation à la Sœur
Agnès de la Croix, de Rennes.*

JE ne suis pas moins attentif que vous, ma chere Sœur, à ce qui peut contribuer au bonheur que vous souhaitez, & que le Seigneur vous prépare. Je voi dans le cours de cette nouvelle année un jour heureux qui mettra le sceau à votre vocation, & consommera votre sacrifice. Vous ne vivrez plus que pour Dieu, & vous ne compterez plus que sur les années éternelles. Je vous prie de vous souvenir de moi dans ces momens favorables, où vous consacrant toute entiere, vous ferez des vœux utiles pour vous & pour les autres. Pour moi, je leverai les mains au Ciel, ma chere Sœur, & j'assisterai en esprit à la ceremonie à laquelle vous vous préparez, & qui fera tout le bonheur de votre vie.

A Montpellier ce 18. Janvier 1708.



L E T T R E C C C X X V I I I .

*A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon,
sur la mort de Madame la belle-Sœur.*

MONSEIGNEUR,

Je ne doute pas que votre Excellence n'ait été sensiblement touchée de la mort de Madame la Marquise de Cavaillac la belle-Sœur ; sa naissance, sa piété, son application à tous ses devoirs, sa tendresse pour sa famille, & son attention à tout ce qui vous regardoit, Monseigneur, personnellement. Tout ce mérite qui vous l'a fait estimer de son vivant, vous fait sentir plus vivement la douleur de l'avoir perdue. Comme personne ne s'intéresse plus que moi à tout ce qui peut arriver d'heureux ou d'agréable à votre Excellence, personne ne compatit aussi plus que moi à ce qui l'afflige. Elle n'a besoin ni de nos réflexions ni de nos conseils, & les plus solides consolations sont en elle-même. Vous avez raison, Monseigneur, de vouloir honorer autant qu'il convient cette illustre Dame. Il est dans l'ordre de faire prendre le deuil aux gens de votre maison. Pour ce qui est de faire draper le ca-

rosse, cela n'est pas fort ordinaire pour une belle-Sœur. J'ai vû pourtant de nos Evêques qui l'ont fait ; parmi nous cela est assez arbitraire, & chacun suit assez ses raisons & ses inclinations. Vous en pouvez user de même ; le rang que vous tenez à Avignon, la considération & le respect d'une aussi noble alliance, la reconnaissance des soins que cette Dame a pris de vôtre famille & des obligations particulières que vous lui avez, peuvent bien autoriser toutes les marques d'honneur & de regret que vous ferez paroître en public. Dans les deüils particuliers, quand on est touché, & qu'on a donné part de sa perte & de sa douleur aux personnes de distinction, un peu trop seroit plus supportable que trop peu. Voilà, Monseigneur, quelle est nôtre usage en France. Vous avez plus de sagesse que moi, mais on ne peut avoir plus d'attachement & plus de respect pour vous, ni être plus véritablement que je suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

À Nîmes ce 18. Fevrier 1708.



L E T T R E C C C X X I X.

*Compliment à M. l'Evêque de Marseille,
nommé à l'Archevêché d'Aix.*

MONSEIGNEUR,

Vous ne m'avez pas crû indifférent sur la nouvelle dignité que le Roi vous a donnée. Vous voilà Archevêque dans une Province que vous aimez & qui vous aime, où vous êtes déjà connu & honoré, & où vous exercerez, soit pour l'Eglise, soit pour l'Etat, une autorité sage & gracieuse. Je sçai le regret qu'a votre Troupeau de vous perdre, mais vous ne vous en éloignez pas beaucoup, & il aura la consolation de vous voir au-dessus de lui, & de vivre encore presque sous vos yeux. Personne ne prend plus de part que moi à votre élévation, & ne peut être avec plus d'attachement & de respect que le suis, Monseigneur, votre, &c.

A Nîmes ce 22. Fevrier 1708.

L E T T R E C C C X X X.

Sur un faux bruit qui avoit couru d'un différend entre M. de Montpellier & lui.

J'Ai appris, Madame, par la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer, qu'on disoit à Paris que nous avions eu M. l'Evêque de Montpellier & moi, une querelle fort vive au sujet de l'opera; que l'affaire avoit été poussée assez loin, avec aigreur de sa part & de la mienne. Je ne sçai qui a composé, ou pour mieux dire, inventé cette histoire. M. votre Frere ne m'a jamais parlé de l'opera qu'indifferemment & sans reproche; nos sentimens conviennent assez là-dessus: je ne le favorise ni ne l'approuve non plus que lui; il le souffre quand il le faut, aussi-bien que moi, peut-être un peu moins patiemment que moi; mais il n'a jamais blâmé ma tranquillité, comme je n'ai jamais blâmé son zele. Vous pouvez être assurée, Madame, & assurer qu'il ne s'est rien passé entre M. de Montpellier & moi qui puisse blesser tant soit peu l'amitié dont il m'a toujours honoré, & que j'ai toujours cultivée. Je pardonne presque à ces fausses relations, puisqu'elles me donnent lieu de vous témoigner le véritable respect

H. v.

avec lequel je suis, Madame, vôtre, &c.

A Nîmes ce 8. Mars 1708.

L E T T R E C C C X X X I.

*Sur un procez où il avoit été condamné
à Toulouse à M. l'Abbé de N....*

VOus sçavez, Mr, l'aversion que j'ai toujours eüe pour les procez. Je les avois heureusement évitez jusqu'ici, aiant d'ailleurs des occupations plus convenables à mon Ministère & à mon humeur. Il a fallu que j'aie trouvé un homme, qui sans honnêteté, sans raison, sans intérêt ni avantage pour la cause, étant mon Diocesain, veut me faire conduire à la vüe de tout mon Diocese au travers d'une foule de plaideurs, pour jurer sur une chose dont il sçait bien que je n'ai aucune connoissance, & qui n'a rien de commun avec le fond de l'affaire, de laquelle je ne me suis point mêlé jusqu'alors; & qu'il se trouve des gens sages qui le soutiennent. Cette affectation de m'attirer à l'Audience, cet appel de l'offre que le Juge fait devenir recevoir le serment de son Evêque, après mille sortes de chicanes précédentes, cette variation de moïens, par laquelle il se vante d'avoir rendu le Parlement Juge & partie, ne méritoient gueres d'être ap-

prouvez. Je ne connoissois pas encore toutes les raisons que J. C. & saint Paul ont eûes de nous défendre de plaider. S'il n'eut été question que de mon intérêt ou de mon honneur particuliers, je les aurois sacrifiés à mon repos, & Messieurs de Toulouse n'auroient pas eu la peine de me juger & de se partager leur jugement. Si ma partie gardant quelque bien-séance pour la dignité, m'eut proposé d'aller dans la maison du Juge, je ne sçai si je n'aurois pas doucement & sans bruit acquiescé à sa demande, quoique contraire aux exemples de mes Predecesseurs. Mais c'est la dignité commune qu'il vouloit avilir dans la mienne peut-être sans y penser. On dit que les Evêques ont trop d'autorité : ils n'en ont pas trop s'ils en usent bien ; & ce n'est jamais une raison de Droit, moins encore de Religion de vouloir les abaisser comme Evêques. Quoiqu'il en soit, il faut prendre patience. J'ai d'abord pensé comme vous qu'il falloit tout laisser là, & vous en revenir ici. Mais on m'a conseillé aussi d'essuyer encore ce second jugement, si vous connoissez qu'il puisse être plus favorable, &c.

A Nîmes le 9. Mars 1708.

L E T T R E C C C X X X I I .

*De condoléance à M. de Margon , Brigadier
des Armées du Roi..*

VOus avez perdu depuis peu M. votre pere , Monsieur , âgé de cent ans , plein de santé & de mérite. Il n'a connu ni les maux , ni les remèdes qui nous font passer de si tristes jours ; il a conservé jusqu'à la fin sa raison & sa piété ; il a vécu en homme de bien , & il est mort au milieu de sa famille comme mourroient autrefois les Patriarches. Il ne faut donc pas tant regretter de ne l'avoir plus , que louer Dieu de l'avoir gardé si long-tems. Sa vie si sage vous laisse de grands exemples , & sa vieillesse si saine vous laisse de grandes esperances. Je sçai les beaux jours que vous avez passé à Agde avec nos deux aimables Prélats. Je suis ravi que M. votre fils vienne résider à Nîmes. Il y tiendra votre place. Il sçait combien je l'estime , & il pourra vous faire sçavoir souvent qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

A Nîmes ce 13. Mars 1708.

LETTRE CCCXXXIII.

*Compliment à Madame la Présidente de
Marbeuf, sur la Profession de sa fille
au Calvaire..*

JE louë Dieu, Madame, de la grace qu'il
a faite à nôtre sainte fille de l'avoir con-
duite enfin jusqu'au sommet du Calvaire;
& d'avoir accepté en union de son adora-
ble sacrifice, celui qu'elle lui a fait d'elle-
même. La voilà Professe, c'est à dire, au
comble de ses souhaits, ne tenant plus au
monde par aucun endroit, & reçûe au
nombre de ces Vierges saintes qui sui-
vent l'Agneau par tout où il va. J'ai gran-
de confiance aux prieres qu'elle a bien
voulu faire pour moi dans ces heureux
momens de sa consécration, où le Ciel
n'avoit rien à lui refuser ni pour elle, ni
pour ses amis. Je prends part à sa joie & à
la vôtre. M. l'Evêque de saint Malo parle
en saint & sage Prélat de l'élévation de
M. Desmarets son frere. Le Roi en le
chargeant de l'administration de ses Fi-
nances, ne pouvoit en ce tems-ci lui im-
poser un plus pesant fardeau. Il faut four-
nir de quoi soutenir une guerre sanglante
& ruineuse au dépens de la vie & de la
substance des Peuples, & se faire une

espece de justice sauvage, d'épuiser les forces de l'Etat pour le défendre, & d'affliger les riches & les pauvres par des Loix dures, quoique nécessaires. On est à plaindre dans ces places, & devant Dieu & devant les hommes. Je suis bien aise que Monseigneur de Rennes ait le plaisir de voir établir Mademoiselle de B. agréablement. Je vous prie de vouloir bien le faire quelquefois souvenir de moi, & sur tout de me croire aussi parfaitement que je le suis, Madame, vôtre, &c.

A Nismes ce 20. Mars 1708.



LETTRE CCCXXXIV.

Réponse à une recommandation de M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.

MONSEIGNEUR,

On me croit plus puissant & plus accredité que je ne suis ; mais je ne souhaite jamais tant de l'être que dans les affaires que vôtre Excellence me fait l'honneur de me recommander. Je me serois volontiers employé pour le jeune déserteur d'Avignon ; mais j'appris presque aussi-tôt qu'on m'eut rendu vôtre lettre, que M. le Duc de Roquelaure lui avoit accordé sa grace. Le Lieutenant de Roi & le Major m'étant venu voir, je leur demandai si cette affaire étoit finie, ils me répondirent que non, & que M. de Roquelaure avoit bien écrit de mettre ce gargon en liberté, mais que c'étoit à condition que ce qu'on lui avoit représenté fut véritable, ce qu'ils ne croient pas. Je m'apperçûs qu'on disputoit l'âge de quatorze à quinze ans, & qu'on alloit former des difficultez. Je dis à ces Messieurs la part que je prenois à cette affaire, & les priai de ne point former

d'obstacles, ce qu'ils me promirent. Je suis bien-aîsé que ce jeune homme ait obtenu sa liberté ; j'aurois voulu que c'eût été par moi pour mieux marquer l'attachement & le respect tres-sincere avec lequel je suis, Monseigneur de vôtre Excellence, le, &c.

A Nîmes ce 22. Mars 1708.

L E T T R E C C C X X V.

De civilité à Madame la Duchesse de Roquelaure.

DEpuis mon retour des Etats, Madame, j'ai été si accablé d'affaires plus penibles & ennuieuses, qu'importantes, que mes petits devoirs m'ont presque ôté les moïens de remplir les grands. Ce n'est pas que je les aie oublié. M. le Duc a eu la bonté de me faire sçavoir de vos nouvelles & vous aura sans doute mandé l'empressement que j'ai eu d'en apprendre. Vous sçavez, Madame, combien je m'intéresse à vôtre santé, à vôtre repos, à vôtre gloire, à tout ce qui vous regarde... On ne vous a pas laissé ignorer les sollemnitez du mariage d'une de vos amies, les divertissemens, les fêtes, les presens, la joie & la satisfaction mutuelle des mariez. Madame la Doüairiere auroit pû les rendre plus ri-

DE M. FLECHIER.

185

chès, mais non pas plus heureux qu'ils le sont, & qu'apparemment ils le seront l'un & l'autre par leur sagesse. Pareilles nouvelles sont les grandes de ce païs. Nous laissons au vôtre les grands événemens, les mouvemens des Roïaumes, le rétablissement des Rois, le dérangement de tous nos ennemis, les esperances d'une florissante Campagne, & plus encore d'une paix prochaine. Je vous souhaite, comme on fait ici, les bonnes fêtes, & suis avec tout l'attachement & tout le respect possible, Madame, vôtre, &c.

A Nîmes ce 3. Avril 1708.

LETTRE CCCXXXVI.

De civilité & de pieté à M. Gontbieri Archevêque d'Avignon.

MONSIEUR,

Il faut suivre la Coûtume quand elle s'accorde avec nôtre inclination & souhaiter à vôtre Excellence les bonnes Fêtes. Ses fonctions & les miennes dans des jours aussi saints & aussi occupez que ceux-ci, ne me permettent pas de passer les regles précises du devoir, & d'y ajouter aucun compliment. Je souhaite donc.

que vôtre Excellence soutienne avec sâ-
 ré toutes les fatigues de l'Episcopat, sça-
 chant qu'elle ne s'en épargne aucune, &
 qu'elle ait la bonté de se souvenir de me
 donner quelque part dans ses prieres, &
 de venir se délasser quelques jours après
 sa visite de Provence, dans la solitude de
 Cavairac. Je suis avec tout le respect &
 tout l'attachement possible, Monseigneur,
 de vôtre Excellence, le, &c.

A Nîmes ce 6. Avril 1708.

L E T T R E CCCXXXVII

*D'honnêteté & d'affaires à M. de Valernot,
 Abbé de S. Aulf.*

JE suis bien aise, Monsieur, de vous
 avoir prévenu au sujet de la Cure D...
 Connoissant, comme je fais, le zele que
 vous avez pour l'Eglise en general & pour
 vôtre Ordre en particulier que vous gou-
 vernez si sagement, j'ai crû que je de-
 vois me confier entierement à vôtre choix
 pour le Sujet à qui vous voudrez remettre
 la conduite d'une Paroisse qui vous appar-
 tient, & que je regarde comme une des
 principales de mon Diocese. C'est un
 Peuple assez docile, & qui déferant vo-
 lontiers à celui qui le gouverne, mérite
 d'être bien gouverné. Les deux Religieux

que vous me proposez les premiers me paroissent d'un bon caractère ; celui de Bourgogne & celui de Nisse. Le sçavoir, la pieté, le zele accompagné de prudence & de charité, sont les qualitez d'un bon Pasteur. Je recevrai avec plaisir celui que vous aurez choisi des deux. J'écris à M. A... de préparer sa démission. Heureux d'avoir pû faire quelque chose qui ait pû vous plaire, & vous témoigner le sincere & parfait attachement avec lequel je suis Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 30. Avril 1768.

LETTRE CCCXXXVIII.

Consolation Chrétienne à M. de Colonde, sur la mort de sa femme.

JE suis sensiblement touché, Monsieur, de la mort de Madame vôtre Epouse. Personne n'a tant mérité d'être honorée pendant sa vie, personne ne mérite tant qu'on la regrette. Elle étoit faite pour pratiquer la vertu & pour l'inspirer aux autres. Il n'y a point eu de bonnes œuvres commencées ou rétablies de son tems à Montpellier, où elle n'ait eu part, & dont elle n'ait pris soin dans la suite. Sa pieté a été solide & perseverante. Elle laisse de grands exemples à cette Ville &c.

sa famille ; vous qui la connoissiez mieux, Monsieur, & qui avez été non-seulement le témoin, mais encore le compagnon de la plûpart de ses dévotions, & qui d'ailleurs étiez uni depuis tant d'années avec elle par des liens d'une sainte & douce société, vous avez plus de raison de sentir votre perte & de vous en affliger. Mais aussi vous avez plus de sujet de vous consoler, dans l'esperance que le Seigneur l'a reçûe & récompensée des peines qu'elle a prises, & des charitez qu'elle a exercées en ce monde. Je ne perdrai pas la mémoire dans mes prieres, de l'amitié qu'elle m'a toujours témoigné, & je m'estimerois heureux si je pouvois vous faire connoître à vous & à toute votre famille le parfait attachement, & la consideration particuliere avec laquelle je suis, Monsieur, votre, &c..

A Nismes ce 7. Mai 1708.



E T T R E C C C X X X I X.

civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi.

JOus avez quitté Sommieres bien promptement, Monsieur. Falloit-il interrompre si-tôt le plaisir qu'on avoit vous y avoir car j'espère que vous y viendrez. Voilà ce que c'est que d'être nécessaire en plusieurs endroits. Nous souhaitâmes fort dans notre partie Caveirac. Je vous plains d'être com-
relegué sur des côtes presque sauvages, où votre politesse aura beaucoup à souffrir. Au reste mon neveu l'Abbé est résolu de partir d'abord après les Fêtes de Pentecôte. Envoiez-nous M. votre fils Abbé incessamment, & croiez-moi très-saitement, Monsieur, votre, &c.

Nismes ce 13. Mai 1708.



L E T T R E C C C X L I I .

D'affaire particuliere & de nouvelles publiques, à M. l'Abbé Ménard.

S I M. l'Evêque de Montauban passe par ici, Monsieur, je plaiderai vôtre cause avec raison & avec affection. J'en connois toute la justice, & je crois qu'il la connoîtra aussi, quand il en jugera par lui-même. C'est se faire honneur que de protéger un homme comme vous, & ce n'est pas assez de lui rendre justice, il faut se piquer de lui faire grace.

Il est vrai qu'on doit être dans une grande attente de cette Campagne. Une belle & nombreuse armée, nos premiers Princes pour Generaux, braves Soldats, bons Officiers, Superiorité ce semble en tout; cependant il faut tout craindre de ces grandes actions qui peuvent être glorieuses, & qui pourroient aussi être ruineuses. Je voudrois qu'on eut gagné une grande victoire, mais je ne voudrois pas qu'on donnât une grande bataille. Je souhaite sur tout la Paix : Dieu sçait quand il voudra nous la donner. Je suis de tout mon cœur, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 15. Juin 1708.

L E T T R E C C C X L I I I .

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

NE soïez point en peine de ma santé, ma chere Fille, elle est aussi bonne que je puis la souhaiter. Les chaleurs ne m'ont pas beaucoup incommodé. J'ai supporté les médiocres par la patience, le repos, le souterrain; les bains m'ont aidé à moderer les grandes. Nous en voici bientôt à la fin. Pour vous qui agissez sans cesse, & que Dieu a douée d'un temperament plus vif que le mien, vous devez avoir plus souffert que moi. Nous sommes faits pour toutes les saisons. Le Ciel nous doit toujours également porter à servir & à louer nôtre commun Créateur; & les Hyvers & les Estez qui se succedent, si nous les passons à nous sanctifier, composent nôtre éternité. Je suis, ma chere Fille, vôtre, &c.

A Nismes ce 24 Août 1708.

L E T T R E C C C X L I V .

*De civilité & de nouvelles à M. Gonthieri
Archevêque d'Avignon.*

MONSEIGNEUR,

Vôtre Excellence ne se reposera-t-elle jamais ? De visite en visite, de Mission en Mission, après avoir instruit les peuples tranquilles de votre Diocèse, vous allez exhorter les Troupes qui en sortent, & rien n'échappe à votre ferveur & à votre zèle. Je ne doute pas que le Comtat, cette region de paix, ne soit étonné de se voir tout d'un coup en armes, & ne se ressentir à la fin des incommoditez que cause la guerre. Mais l'Eglise toute douce & patiente qu'elle est, doit quelquefois soutenir ses droits avec courage ; & saint Pierre prit l'épée & frapa même dans l'occasion. Je m'imagine pourtant que Dieu calmera bien-tôt cet orage. Il y en a de plus difficile à dissiper en Flandres, où cent mille hommes de chaque côté sont prêts à se détruire, presque sans sçavoir pourquoi les uns les autres. Ce seront de grands sujets de reflexion, quand ces heureux jours seront venus, que vous

drez vous délasser de vos fatigues
 ostoliques. M. le Comte Gros que
 savons vû ici avec un extrême plaisir,
 a dit à votre Excellence combien elle
 honorée ici. Mon Neveu a fait son
 p d'essai assez heureusement, à ce que
 amis & les miens lui ont dit, ou pour
 courager, ou pour le flater. Je le ren-
 e à Paris pour achever ses études de
 bonne. Ce sera M. votre Neveu, Mon-
 neur, qui remplira vos esperances,
 les consolations qu'il vous donnera.
 grande envie de le voir & de l'em-
 ser, après vous avoir assuré qu'on ne
 t être avec un plus sincere attachement
 in plus profond respect que je le suis,
 nseigneur, de votre Excellence, le,

Nismes ce 24. Août 1708.



L E T T R E C C C X L V .

*De civilité à M. l' Archevêque d' Avignon.***M**ONSEIGNEUR,

J'avois eu des esperances agréables de l'honneur de voir votre Excellence dans la délicieuse retraite de Caveirac. J'y ai passé quelques jours tranquilles dans le Printems, où rien ne manquoit pour les plaisirs & les douceurs de la campagne, qu'une Compagnie exquise, qui répondit aux agrémens du lieu & de la saison. Mais vous étiez, Monseigneur, dans la ferveur de vos fonctions Apostoliques, dont le bruit venoit jusqu'à nous. J'ai appris même qu'après avoir porté le poids du jour & de la chaleur, vous avez été quelque-tems incommodé de vos fatigues, & que votre santé vous est revenue avec le repos. J'ai eu du moins assez souvent la consolation d'ouïr parler & de parler moi-même de votre Excellence. Messieurs & Dames, Dévots & autres, Seculiers & Reguliers, tout la louë, tout l'honore également. L'Automne approche, Caveirac sera peut-être libre, les jours plus beaux & temperez, les pro-

menades plus commodes, & je pourrai vous y réitérer les assurances de l'attachement sincere & du profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

AN fmes ce 24 Août 1708.

LETTRE CCCXLVI.

De civilité Chrétienne aux Dames de Boucard.

JE reçûs à B... Mesdames, la lettre que vous m'adressâtes à N... par laquelle je connus ce que j'ai toujours bien crû, la part que vous prenez à ma santé. Dieu, par sa grace, me l'a donnée assez bonne pour soutenir le travail de l'Episcopat, que le déreglement des mœurs & les miseres du tems rendent tous les jours plus difficile. J'espere trouver ma consolation dans la visite que je me propose de vous rendre devant ou après les Etats, où je ferai témoin des bonnes intentions de vôtre Monastere, de sa régularité, de son union & de son attachement fidele à l'avancement spirituel de toutes en general, & de chacune en particulier. J'aurai grand plaisir aussi de trouver toute la Communauté dans une santé parfaite. Je suis, Mesdames, entierement à vous, &c.

AN fmes ce 30. Septembre 1708.

L E T T R E C C C X L V I I .

De civilité & de pieté à M. le Pelletier.

Bien loin, Monsieur, de s'excuser d'avoir été long-tems sans avoir eu l'honneur de vous écrire, le respect qu'on a pour votre retraite veut qu'on s'excuse quand on vous écrit. Comme ce n'est pas mon intention d'abuser du privilege que vous avez eu la bonté de me donner, je ne veux pas aussi la laisser perdre. Quoique le Seigneur m'ait attaché à ce Diocese par des liens de Religion & de charité, & qu'il ait répandu ses benedictions sur ma résidence, mes pensées vont assez souvent du côté de votre solitude, & je m'imagine quelquefois, quand je passe ici de beaux jours, qu'ils seroient encore plus beaux auprès de vous. Ce pais-ci est devenu tout d'un coup tranquille. On n'y voit plus aucune trace de nos émotions passées, la paix y regne, mais la Foi n'y fait pas tout le progres que nous souhaitons. La fureur a cessé, mais l'erreur reste encore & ne finira dans la plûpart de ces esprits préoccupez, que lorsque la fin de la guerre leur ôtera toute esperance de se rétablir. Cependant les mœurs, même des Catholiques, se relâchent. Vous ver-

, Monsieur, par le Mandement que l'honneur de vous envoyer, que je pû dissimuler les désordres que produisoit l'opera dans cette Ville en un tems nous avions ordonné par ordre même Roi, des prieres publiques, dans l'attente d'un grand & terrible événement. j'eû sujet d'être satisfait de la docilité mes Diocesains, & je ne crois pas on redresse ici des théâtres, & qu'on apporte de tels exemples & de telles actions de débauches. Agréez que je le mette à votre jugement, & que je vous renouvelle ici l'attachement sincère respectueux avec lequel je suis, Monsieur, &c.

Visines ce 30. Septembre 1708.



LETTRE CCCXLVIII.

*De condoléance à Monseigneur le Cardinal
de Noailles , Archevêque de Paris.*

MONSEIGNEUR,

Agréez que je témoigne à votre Eminence, la part que je prends à la perte qu'Elle a faite de M. le Maréchal son frere. Cette Province qu'il a gouvernée long-tems & qu'il a toujours protégée, le regrette generalement, & se ressouvient de sa pieté, de sa sagesse & de sa justice. Plusieurs personnes y sont reconnoissantes de ses bienfaits ou des marques de son amitié, dont sa mort a renouvelé la mémoire. J'ai été, Monseigneur, un de ceux qui l'ont le plus honoré, & pour qui il a eu plus de bonté. Je ne puis qu'offrir à Dieu pour lui mes prieres, & lui demander pour vous ses consolations, en vous assurant de la veneration particuliere avec laquelle je suis, Monseigneur, de votre Eminence, le, &c.

A Nismes ce 14. Octobre 1708.

LETTRE CCCXLIX.

*Compliment Chrétien au General des
Chartreux.*

J'Ai crû, mon tres Reverend Pere, que je devois vous faire part d'un Mandement que j'ai fait depuis peu dans mon Diocèse, contre ce qu'on appelle l'Opera. Tout ce qui porte le jugement du monde vous appartient, à vous qui l'avez jugé, qui l'avez fui, & qui le condamnez tous les jours par vôtre vie retirée & penitente. Comme nous sommes persuadé que vous priez sans cesse pour la conversion des hommes, il est bon que vous connoissiez que nous y travaillons de nôtre côté, & que nous combattons tandis que vous tenez les mains levées. Je vous prie de demander à Dieu pour nous, la force de soutenir nôtre Ministère, & de me eroire avec autant d'estime & d'attachement que je le suis, mon tres-Reverend Pere, vôtre, &c.

A-Nîmes ce 19. Octobre 1708.



L E T T R E C C C L I.

*Decivilité & de pieté à M. le Pelétier, pour
le commencement de l'année..*

Comme il ne nous reste pas, Monsieur, selon les apparences, beaucoup d'années à passer au monde, nous pouvons, lorsqu'elles commencent, nous les souhaiter heureuses. Heureuses, c'est-à-dire, saintes, occupées de Dieu, de ses volontez, des graces qu'il nous a faites & de celles que nous avons besoin qu'il nous fasse. Vous ne connoissez que ce bonheur, vous qui avez renoncé à tout ce que les hommes appellent ainsi, & qui dans une douce & pieuse retraite, travaillez à l'œuvre de votre salut, déplorant les agitations & les miseres du siècle. Nous parlons quelquefois avec M. de Basville de cette précieuse tranquillité qu'on ne peut s'empêcher de louer & d'envier en même-tems. Nous sommes ici depuis un mois entre les besoins de l'Etat & ceux de la Province; prêts à remplir deux sortes de devoirs qui semblent presque incompatibles, & ne faisant des vœux comme vous que pour les affaires publiques. L'année où nous entrons ne ressemble pas à celle que nous venons de

passer. Je prie le Seigneur qu'il vous comble de ses bénédictions de douceurs ; & je suis toujours avec un sincère & respectueux attachement, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 24. Decembre 1708.

LETTRE CCLII.

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

Votre lettre du dix-huit, ma chere Fille, m'a tiré de la peine où j'étois sur vôtre santé & sur vos affaires. J'avois appris que vous faisiez une retraite de dix jours dans le Monastere où vous êtes, pour vous disposer à passer saintement les Fêtes, & pour consulter le Seigneur loin du bruit & de la communication des hommes, & connoître les desseins qu'il a sur vous, & les graces qu'il vous prépare. Je n'ai osé vous écrire en ce tems-là, de peur d'interrompre vôtre dévotion & d'attirer sur moi quelques momens de cette attention que vous aviez comme réservée à Dieu seul. Presentement je vous crois un peu plus libre, & je le suis un peu plus aussi. Je vous souhaite au commencement de cette année, cette sagesse & cette docilité que Salomon demandoit au Seigneur pour connoître ses volontez & pour les suivre. Il n'y a point d'état dans

le monde & dans la Religion même où l'on ne doit s'attendre du moins à des petites tribulations. Il faut les supporter avec patience. Madame de Lislebonne vous pourra faire de bonnes leçons là-dessus. Je vous prie de lui faire rendre ma lettre, & de me croire autant que je le suis, ma chère Fille, vôtre, &c.

Je remercie Madame de Lamoignon de l'honneur de son souvenir, & lui demande part à ses prières.

A Montpellier ce 26. Décembre 1708.



L E T T R E C C C L I I I .

*Compliment Chrétien à Madame de C... pour
le commencement de l'année.*

QUand je vous souhaite, Madame, au commencement de cette année une longue suite de jours heureux, j'entends des jours de salut & de bénédictions spirituelles. Les années finissent si-tôt, & les prosperitez humaines valent si peu, qu'elles ne méritent pas nos premiers vœux, ni nôtre principale attention. Ce n'est pas que je ne demande pour vous au Seigneur ce repos qui fait qu'on le sert plus tranquillement, cette joie qui est le fruit d'une bonne conscience, ces biens qui sont la matiere de vos charitez, & toutes les douceurs de la vie qui peuvent contribuer à vôtre sanctification. Je ne puis mieux répondre aux bontez que vous me témoignez, ni vous marquer plus efficacement la reconnoissance & l'attachement avec lequel je suis, Madame, vôtre, &c.

A Montpellier ce 26. Decembre 1708.

L E T T R E C C C L I V .

*De civilité & de remerciement au P. Annat,
General de la Congrégation des Peres de
la Doctrine Chrétienne..*

an

LE Pere Vignes, mon Reverend Pere, m'a rendu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'avois souhaité dans le tems du Chapitre de Beaucaire, qu'il fût élu Superieur de mon Seminaire, tant par la confiance que j'ai en lui, & par la déference qu'il a pour moi, que par la connoissance que j'ai de sa doctrine & de sa prudence pour l'éducation des Ecclesiastiques de mon Diocese. Vos Peres eurent d'autres vûës, dont je n'ai pas voulu m'informer. Vous avez bien voulu les redresser par votre sagesse mon Reverend Pere, dont je vous suis tres-obligé. Je serois fâché plus qu'un autre d'avoir sujet de me plaindre d'une Congrégation que j'ai tant de raison d'aimer & d'estimer. Cela ne peut arriver sous un General qui la gouverne comme vous, & dont je suis si parfaitement, mon Reverend Pere, &c.

A Montpellier le 3. Janvier 1709,

L E T T R E C C C L V.

civilité pour le commencement de l'année.

Il y a long-tems, Monsieur, que je jouïs
de la sincérité & de la constance de vô-
tre amitié. Sur cela les années finissent
comme elles ont commencées, & com-
mencent comme elles ont fini. Je suis
tant bien aise qu'il y ait un jour où
vous se réunissent, & où votre cœur
soit tout entier. J'en connois tous les
momens, & j'aime à les entendre re-
péter. Je vous souhaite à mon tour
une santé parfaite, un doux repos & des
loisirs plutôt agréables qu'utiles,
ce que je crois que vous les désirez
vous-même. Votre fille est en droit de
rire comme auparavant ; elle a des
loisirs qu'elle ne perd point, & elle
est estimable par sa vertu qu'elle ne
perd point par sa charge. Je vous prie de la
remercier de ma part, & de me croire au-
tant que je le suis, Monsieur, votre, &c.

Arpeltier ce 3. Janvier. 1709.

L E T T R E C C C L V I.

Compliment au P. Chifflet.

J'Ai toujours bien crû, mon Reverend Pere, que vôtre amitié que vous voulez-bien appeller reconnoissance, ne dépendoit point du tems ni du changement des années. J'ai été pourtant bien-aïse de voir au commencement de celle-ci les mêmes sentimens & le même cœur que je reconnoissois en l'autre. Si de mon côté je vous ai témoigné quelque considération particuliere, lorsque vous étiez avec nous ; ce n'étoit pas tant un avantage pour vous qu'un plaisir pour moi, & par l'approbation generale dont vous jouïssiez, vous pouvez bien juger qu'il n'y a pas grand mérite à vous estimer. Je ne suis pas surpris que vous soïez content de vôtre Auditoire, parce que je sçai que vôtre Auditoire doit l'être de vous. Partout où vous prêcherez & où l'on aura du goût pour la parole de Dieu bien annoncée, vous devez vous attendre à une foule nombreuse & choisie d'Auditeurs. Vous aurez fait vôtre voïage de Pernes, dont je souhaite que vous soïez satisfait. Nos Etats vont finir. Le Carême approche. Je suis de tout mon cœur, mon R. P. vôtre, &c.

A Montpellier ce 9 Janvier 1709.

L E T T R E C C C L V I I .

*Compliment à un Prédicateur, sur un Sermon
qu'il devoit prêcher & qu'il lui avoit
communiqué.*

L Es affaires , Monsieur , qui nous retiennent ici depuis plus de deux mois & les dissipations inévitables qui les accompagnent , m'ont empêché de vous renvoyer plutôt votre cahier. Je voi avec plaisir la noble occupation que vous vous donnez. Vous sortirez de votre Cloître comme un Prophète , pour aller annoncer au Roi les veritez Evangeliques , & prêcher l'humilité aux Grands du monde. J'ai lû plus d'une fois cette premiere partie de votre Sermon , que vous avez bien voulu me communiquer. Je l'ai trouvée fort propre pour la ceremonie du jour & pour l'Auditoire du pais où vous prêcherez. Ce que vous leur direz les instruira & ne les effarouchera point. L'humilité ne leur paroîtra pas impraticable avec le temperammens raisonnables que vous avez pris ; & je suis persuadé qu'on sera fatisfait de vous , & que plusieurs se reconnoîtront dans les portraits que vous faites d'eux.

Je n'ai fait que quelques petites ratures

par-ci par-là; & comme je n'avois en main que cette premiere partie, je n'ai pû juger si elle n'étoit pas un peu trop longue, & j'ai présumé que quelques endroits ou quelques circonstances du Mystere ou de la cérémonie de la Cène que j'aurois souhaité voir entre-mêlez, sont dans la seconde partie. Pardonnez ma liberté, & croïez-moi tres-parfaitement, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 17. Janvier 1709.

L E T T R E C C C L V I I I.

De pieté à une Demoiselle.

VOtre lettre du commencement de cette année, ma chere Fille, ne m'a été renduë que depuis peu. La rigueur de la saison a tout dérangé jusqu'aux Courriers. Je vous aurois déjà remercié de tant d'heureux jours que vous m'avez souhaitez & que j'aurois sujet d'espérer sur des vœux & des prieres comme les vôtres, si je les passois aussi utilement & aussi régulièrement que vous pensez. La vie est devenuë si triste, par le peu de bien qu'on y fait, & par une infinité de maux qu'on y voit, que ne pouvant être agréable ni importante, on ne doit pas la désirer longue. Pour vous, ma chere Fille, qui vous

disposez à mourir au monde , & à cacher votre vie en J. C. il faut demander au Seigneur qu'il vous fasse vivre pour lui , & qu'il renouvelle votre ferveur toutes les années. J'avois sçû par votre famille, que vous aviez enfin pris votre parti, que vous aviez commencé à vous essaier & à suivre les exercices de la Communauté, & que vous vous regardiez déjà comme séparée du monde & comme initiée aux Myfteres de la Religion. Vous me donnez le même avis dans votre lettre , & je voi avec plaisir la joie que vous ressentez dans votre retraite. Dieu vous fera d'abord goûter les douceurs d'un repos que vous n'auriez pû trouver dans le siecle. Les soins , les affections , les inquiétudes que cause la chair & le sang, les bien-séances & les dissipations inévitables dans les devoirs de la société & dans l'embarras des affaires , & même des bonnes œuvres , ne vous troubleront pas. Vous passerez des jours tranquilles dans votre Solitude interieure. Mais il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que des onctions dans l'état que vous embrassez , il y a des croix qui se trouvent de tems en tems. Je ne sçai quelles épines croissent parmi ces fleurs. On s'ennuie de certaines Observances qui répugnent au propre sens , ou qui donnent trop de contrainte à l'esprit.

humain. Plus on se croit raisonnable, plus on a du dégoût. Il faut réduire son entendement sous l'obéissance de J. O. & se persuader qu'il n'y a rien de bas dans sa Religion. Je ne vous en dis pas davantage pour cette fois. Je suis à vous, ma chère Fille , parfaitement, &c.

A Montpellier ce 22. Janvier 1709.

LE T T R E CCCLIX.

De nouvelles à M. l'Abbé Menard.

J'Ai reçu depuis deux jours, Monsieur, votre lettre du premier de ce mois. Elle est restée à Montpellier après mon départ des Etats. Me voici présentement à Nîmes, où le froid surprenant de la saison a fait, comme par tout ailleurs, de grands ravages. Nous avons accordé au Roi tout ce qu'il nous a demandé. Les miseres sont grandes, les besoins de l'Etat le sont aussi. Il est difficile & pourtant nécessaire d'accommoder l'un avec l'autre. Il n'est pas vrai que nos Fanatiques remuent : si des Etrangers ne s'en mêlent, ceux du pais vivront en paix. J'ai fait depuis quelques mois un Mandement contre l'Opera , apparemment vous l'aurez vu. Aimez-moi toujours, & croiez moi, Monsieur, parfaitement à vous, &c.

A Nîmes ce 20. Fevrier 1709.

LETTRE CCCLX.

*De civilité à M. Maboul, nommé Evêque
d'Alet, sur une de ses Oraisons funebres.*

MONSEIGNEUR,

M. l'Abbé Guillot ne m'a rien appris sur votre sujet, dont je ne fusse déjà bien persuadé ; quand il m'a écrit du bien de vous, il vous a fait moins d'honneur qu'il ne s'en est fait à lui-même, & vous pouvez lui être obligé de son amitié, mais non pas de mon estime. L'Oraison funebre de Madame de Puberland, dont vous avez bien voulu me faire part, m'a paru si noble dans ses sentimens, si juste dans ses expressions, si judicieuse dans ses louanges, qu'encore que nous l'eussions lûe en bonne compagnie aux Etats de Montpellier, j'ai eu un plaisir nouveau de la relire & d'en faire connoître ici les beautez que j'y connoissois. Vous avez donné l'éclat qu'il falloit à des vertus qui d'elles-mêmes n'étoient pas brillantes. Vous avez tiré de la vie d'une Religieuse toute la gloire que la Religion pouvoit attirer sur elle ; & quoique vous me flatiez d'avoir laissé dans le genre d'écrire à ceux

qui viendront après moi , quelque bon exemple , je sens bien que je n'ai fait que vous précéder , & que vous ne pouvez trouver en cet art de meilleur maître que vous-même. J'attens avec impatience, Monseigneur , la satisfaction de vous voir dans cette Province avec M. l'Abbé Guillot vôtre ami & le mien. Comme je suis le premier de vos Confreres sur vôtre passage , je serai le premier à vous recevoir , & le plus porté à vous témoigner l'attachement & le respect avec lequel je suis , Monseigneur , vôtre, &c.

A Nismes ce 12. Mars 1709.



LETTRE CCCLXI.

*Sur la nécessité d'assister les Pauvres, plutôt
que de bâtir des Eglises.*

J'AI reçu votre Lettre, mon Reverend Pere. Je vous accorde la permission que vous souhaitez d'absoudre un cas réservé, & de benir les deux Chapelles de votre nouvelle Eglise, dont l'une est dédiée à S. François, & l'autre à S. Antoine le Padoüe.

Quant au secours que vous me demandez, on n'est pas en état de vous le donner; les aumônes de l'assiette sont réduites à si peu de choses, & la misere du tems est devenuë si grande, qu'il ne s'y peut rien ôter aux pauvres. Je conviens que c'est une bonne œuvre de bâtir des Eglises, mais les Pauvres qui sont les Temples vivans du Saint-Esprit, sont préférables. Vous ne sçavez pas apparemment que du tems de Monseigneur de Seurier, les aumônes de l'assiette étoient considérables. Les Etats les ont retranchées. On retiroit encore une pension du Diocèse, moi je n'en retire point.

Pourquoi vous piquez-vous de la gloire d'avoir achevé votre Eglise? David laissa le Temple à bâtir à Salomon. Un autre le

fera aussi-bien que vous. Quelle imagination de croire ou de vouloir faire croire que vous mourrez cette année ! Laissez votre vie entre les mains de la Providence de Dieu. Craignés qu'il n'entre dans votre dessein autant d'amour propre que de zele pour le service de Dieu. Laissez cette année assister les pauvres, & leur procurer du pain. Je suis, mon Reverend Pere, tout à vous, &c.

A Nismes ce 23. Mars 1709.



LETTRE CCCLXII.

Sur la mort de M. le Prince de Conty.

JE sçai, Monsieur, que vous avez été sensiblement touché de la mort de M. le Prince de Conty. Toute la France l'a regretté avec raison & avec justice, & vous l'avez pleuré par reconnoissance & par amitié. Il étoit tombé dans un état si triste & si languissant, qu'il étoit difficile que sa santé se pût rétablir. Son grand mérite lui a été long-tems à charge, & je ne sçai ce qu'on doit plaindre davantage, ou que ses jours soient sitôt finis, ou qu'ils aient été si peu employés. Ses années auroient été peut-être plus longues, si elles avoient été plus heureuses. Mais enfin Dieu a voulu le sauver par les adversitez & les infirmités de ce monde; & sa patience, sa résignation & les autres vertus Chrétiennes qu'il a pratiquées en mourant, lui valent mieux pour son salut, que les grandes actions qu'il auroit pu faire pour la gloire pendant sa vie. Je suis vôtre, &c.

Envoyé Mars 1709.

L E T T R E C C C L X I I I .

*De pieté à une Demoiselle , sur son entrée
aux Carmelites.*

L Es soins fâcheux & continuels , ma chere Fille , que nous donnent depuis quelque-tems la disette du bled , & l'inquiétude des peuples dans nos Diocèses , m'ont empêché de vous témoigner aussi promptement que j'aurois voulu , la joie que j'ai de vous sçavoir dans les Carmelites. Il m'avoit toujours paru que c'étoit-là que vous vous vouliez , & où , selon toutes les apparences , Dieu vous vouloit. Les reflexions & les experiences que vous avez faites ailleurs , ne vous feront pas inutiles pour vous affermir dans cette paisible & sainte vocation. Vous avez assez connu le monde pour le mépriser & pour désirer d'en être entierement separée. Vous trouverez parmi ces vertueuses Religieuses , des pratiques qui vous sanctifieront , & des exemples qui vous consoleront & vous soutiendront dans vos peines. Je crois que vous sentez dans votre retraite cette paix de Dieu qui est au-dessus de tout sentiment. Je souhaite que le Seigneur vous la conserve. Je n'écris point à la Mere Superieure , ni à la

ere Louïse de la Misericorde. Je les fe-
 ite seulement de ce que la Colombe est
 venue dans l'Arche. Je connois leur
 arité, & rien ne vous recommandera
 nt auprès d'elles que vôtre humilité &
 tre obéissance. Je vous prie de me re-
 mmander à leurs prieres, de me don-
 r part aux vôtres, & de me croire au-
 nt que je le suis en Nôtre-Seigneur, ma
 ere Fille, vôtre, &c.

À Nîmes ce 24. Avril 1709.

LE T T R E C C C L X I V.

*de civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour
 le remercier d'un de ses Livres.*

Attendois, Monsieur, avec impatience,
 & j'ai reçu avec plaisir le Livre que
 vous m'avez fait l'honneur de m'envoier.
 m'accompagnera aussi-bien que vous
 ins les jours avancez de mon pelerina-
 , & m'apprendra les devoirs d'une
 inte & sage vieillesse. Dieu veuille que
 en profite au milieu de mes occupations
 comme vous le faites dans le sein de vô-
 e solitude : car encore que nos ministe-
 s soient fondez sur la charité, & que
 tre sollicitude regarde le salut des âmes,
 ne laisse pas de naître de ces soins exte-
 rurs une dissipation presque inévitable

dans ces tems d'agitation, ou une triste lassitude dans l'âge où nous sommes. Ce pais-ci est fort affligé. La perte des bleds que l'Hiver a écouffez dans la terre, & des oliviers qu'il a desséchez jusqu'à la racine, a désolé toute cette Province, que les charges publiques avoient déjà bien fatiguée. Cette misere particuliere qui est devenuë generale dans tout le Roïaume, nous doit bien faire souhaiter & demander au Ciel cette paix si nécessaire au monde, & que Dieu seul peut lui donner. Je ne doute pas, Monsieur, que du port où vous avez heureusement abordé avant les tempêtes, vous ne voyiez avec douleur les troubles & les malheurs d'un Etat, que nous avons vû si florissant. Le Seigneur le veut ainsi. Il nous humilie, il nous punit. Le Roi & ceux qui gouvernent sous lui sont bien à plaindre. J'ai envoyé à M. de Basville l'exemplaire de votre Livre qui lui étoit destiné. Il l'a reçu, & vous recevrez son remerciement presque aussi-tôt que le mien. Sa goutte & son travail le vieillissent plus que les années. Vous avez été des premiers à connoître & à faire valoir son mérite. Personne ne sert le Roi avec plus de capacité, plus d'affection & plus de succès que lui. Nous voudrions bien pouvoir nous rendre Solitaires pour quelques jours avec

DE M. FLECHIER. 225

vous , & nous remplir des reflexions que vous faites à loisir dans votre retraite ; mais nous sommes liez également à nos emplois quoique differens. Je prie le Seigneur qu'il vous conserve ce que l'âge donne de venerable , & qu'il vous adoucisse tout ce qu'il peut avoir d'incommode. Je suis toujours avec un respectueux attachement, Monsieur, vôtre, &c.

Nismes le 28. Avril 1709.

LETTRE CCCLXV.

De pieté à une Demoiselle.

J'Ai eu, ma chere Fille, une sensible joie d'apprendre par vous-même, que vous commencez à goûter les douceurs du Carmel, que la grace de la vocation & la charité de vos Sœurs vous adoucissent tout ce qui pourroit y avoir d'austere , & que par le repos de vôtre esprit & par le desir ardent que vous ressentez de vous offrir à Dieu , & de l'adorer toute vôtre vie sur cette sainte Montagne , vous connoissiez que c'est là que vous êtes appelée. Je ne doute pas que vous ne répondiez aux desirs que le Seigneur a sur vous, & qu'encouragée par l'exemple de tant de saintes Vierges , vous ne suiviez par tout l'Agneau avec elles. Je voudrais bien, ma

chere Fille, être à portée d'assister à la cérémonie après laquelle vous soupirez. Je prendrois volontiers pour moi l'emploi que vous avez la bonté de proposer à mon Neveu. Il est entierement occupé de ses études, & il ne vous faut pas un Novice pour une action comme celle-là. J'ai bien regretté la perte que vous avez faite de vôtre Mere Prieure, mais vous êtes dans un Monastere où toutes les morts sont précieuses devant Dieu, & où l'on ne peut perdre de vûë aucune vertu qui ne se puisse remplacer incontinent. Vous ferez heureuse de tomber sous la direction de la Mere de Maulevrier, qui vous fera d'un grand secours, par ses instructions, par ses conseils & par la bonté même qu'elle a pour vous. La mort de la Sœur de Bethune m'a d'autant plus touché, qu'elle se souvenoit encore que j'avois prêché à sa Vêture, & qu'elle me donnoit part à ses prières. Procurez-moi celles de la Mere Louïse de la Misericorde, & de toute la sainte Communauté. Tout ce pais est dans une grande misere, & vous jugez-bien que le sort est presque égal de ceux qui souffrent ou qui compassent. Demandez à l'Esprit saint, qu'il console les uns & les autres, & croïez que personne n'est plus à vous en Nôtre-Seigneur, ma chere Fille, que vôtre, &c.

L E T T R E C C C L X V I.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier..

J'Ai appris, Monsieur , dans le beau Livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoier, que la vieillesse ne doit pas être paresseuse , moins encore dans les Evêques que dans les autres hommes ; parce qu'étant chargez de la conduite des Fideles , sujets à miseres , à foiblesses , à ignorances , à déreglemens , ils doivent sans cesse , ou les consoler ou les instruire , ou les corriger. La disette qui fait gemir aujourd'hui presque toute la France, a tenu tout ce pais-ci , par la perte des bleds & des Oliviers , & par la mortalité même des bestiaux , dans une désolation & dans une inquiétude particuliere. Les pauvres , c'est-à-dire , les peuples , ont beaucoup souffert par l'avarice des usuriers , & par la crainte de la famine. Nous nous sommes donnez de grands mouvemens. M. de Basville a pris & prend encore beaucoup de peine , & jusqu'ici le pain n'a pas manqué , & les petits grains dans six semaines mettront le monde en repos.. Qu'est devenu , Monsieur , ce Roiaume que nous avons vû si florissant ? J'ai crû être obligé pour l'instruction &

pour la consolation de mes Diocésains, & de ceux qui sont dans le même cas, de faire imprimer la Lettre Pastorale que je prends la liberté de vous envoyer. La Paix pourroit nous faire espérer l'abondance. Il faut l'attendre du Ciel. Je suis toujours avec un tendre & respectueux attachement, Monsieur, votre, &c.

A Nîmes ce 31. Mai 1709.

L E T T R E C C C L X V I I.

D'affaires publiques, à M. l'Abbé Menard.

Voilà, Monsieur, de grands changemens dans le Ministère. Tous ceux qui n'étoient pas contents de M. Chamillard, espèrent tout de M. Voisin. Ceux qui étoient de ses amis le plaignent; quelques uns même croient qu'un nouveau Ministre au commencement d'une Campagne, se trouvera un peu embarrassé, & s'imaginent qu'on l'a changé un peu trop tôt ou un peu trop tard. Pour moi qui ne me pique pas de politique, je plains l'ancien, je félicite le nouveau. Je suis persuadé que le Roi fait bien tout ce qu'il fait, & je prie Dieu qu'il benisse tout. Je vous aurois envoyé un exemplaire d'une Lettre Pastorale que j'ai faite sur la disette du temps, mais il faudra attendre une com-

modité qui ne coute rien. Aimez-moi toujours, & croiez-moi, Monsieur, parfaitement à vous, &c..

Nismes le 16 Juin 1709.

LETTRE CCCLXVIII.

De pieté à une Demoiselle..

J'Avois déjà sçu, ma chere Fille, que vous aviez solennellement renoncé au monde & à ses vanitez; & que sous le voile d'une humble Carmelite, vous en pratiquiez les vertus. J'avois aussi loué le Seigneur qui vous a inspiré ce dessein, & qui vous a fait la grace de l'accomplir. J'ai ressenti une nouvelle joie, quand j'ai appris par votre Lettre que vous avez fait votre sacrifice sans peine; que vous connoissez que ce que vous avez quitté, ne vaut pas ce que vous avez acquis; que vous commencez à goûter la paix que Dieu réserve aux ames qu'il a aimées & qu'il a choisies pour lui, & que dans l'état où il vous a mise, vous êtes heureuse, & vous sentez votre bonheur.

En effet, ma chere Fille, rien ne vous manque pour cela dans la sainte maison où vous êtes; les regles qu'on y suit, les exemples qu'on y donne, la solitude qu'on y trouve & les benedictions du

Ciel qui tombent abondamment sur vôtre sainte Montagne.

Je vous aurois volontiers envoié ma Lettre Pastorale sur les miseres du tems, & je vous enveroies encore un Mandement que je viens de faire au sujet des prieres publiques pour la prosperité des armes du Roi. Mais les commoditez sont rares, & les frais de la Poste sont grands, & ne conviennent gueres aux Communautés.

Je me flate toujors que j'aurai quelques parts à vos bonnes prieres, & que vous m'en attirerez aussi d'autres.

Pour moi, quoiqu'éloigné & séparé de vous, je vous serai present en esprit. Je prendrai part à l'accroissement des graces que Dieu vous fera, & je serai toujours, ma chere Fille, également à vous, &c.

A Nîmes ce 15. Juillet 1709.



LETTRE CCCLXIX.

*De civilité & de pieté à M. le Pelletier , sur
le recouvrement de sa santé.*

J'Appris, Monsieur, votre guérison plutôt que votre maladie, & je priai le Seigneur qui vous conservoit, que ce fut pour votre sanctification autant que pour la consolation de ceux qui vous honorent comme je fais. Votre retraite du monde vous en a sans doute non-seulement séparé, mais encore détaché. Vous goûtez depuis plusieurs années les douceurs d'une solitude Chrétienne : Dieu vous ayant fait la grace de vous tirer des horreurs d'un siècle qui devoit être aussi malheureux & aussi corrompu que celui-ci. L'âge avançant toujours, & la pieté croissant avec l'âge au milieu de votre repos, vous vous préparez à bien mourir. Les maladies mêmes dont vous êtes quelquefois affligé, & que vous supportez avec tant de résignation, sont comme des essais d'une mort qui ne peut guère être éloignée. Rien ne peut vous faire regretter ce que vous avez quitté. L'état où vous voyez les affaires présentes ne donne envie à personne d'y avoir part; & la seule tentation que vous pouvez avoir dans

vôtre désert, c'est d'être trop sensible aux malheurs de la République. Mais tant que nous vivons nous sommes Citoyens de la Jérusalem terrestre. Nous devons être touchés de tout ce qui blesse la gloire du Roi, à qui nous sommes si redevables, ou la douceur & la tranquillité d'un Etat que nous avons vu si florissant. C'est une tristesse qui est selon Dieu, pourvu que la piété civile ne trouble pas la Chrétienne, & qu'elle retienne dans le cœur la resignation & la confiance..

M. le Duc de Roquelaure & M. de Basseville ont passé ici au retour de leur expedition du Vivarez. Ils ont étouffé dans sa naissance une rébellion qui alloit devenir tres-dangereuse. La disette du bled donne de grandes inquiétudes aux peuples, & celle de l'argent donne de grands embarras aux Riches..

Je prends la liberté de vous envoyer encore un Mandement fait depuis peu, à l'occasion des prieres pour la prosperité des armes du Roi après la rupture de la Paix. Je vous prie de croire que je pense souvent aux promenades & aux conversations de Villeneuve, & que j'ai eu quelquefois d'assez fortes tentations de vous y aller renouveler le respectueux attachement avec lequel je suis, Monsieur, vôtre, &c..

A. Nîmes le 1. Août 1709.

L E T T R E C C C L X X.

*M. Portals, pour le dissuader de se faire-
Prêtre..*

Votre lettre, quoique longue, Monsieur, ne m'a pourtant pas ennuié. J'ai lu toutes vos aventures, & j'y ai faites les reflexions que vous pouvez souhaiter. Il me semble que tout se réduit à avoir si vos parens vous aiant voué à l'Eglise & au Sacerdoce, & vous de tems tems vous y croiant appelé, vous devez prendre ce parti & vous y disposer, quoique dans un âge déjà avancé, par des raisons convenables. Si vous me demandez mon avis, je vous dirai que vous n'y es pas obligé, & que même il ne vous convient pas à present de vous faire Prêtre. Le vœu de vos parens ne vous engage à rien. Il faut que les vœux soient volontaires & personnels. La vocation doit venir de Dieu, non pas des hommes. D'ailleurs, ces parens mêmes qui vous ont été destiné pour l'Eglise, ne s'en souviennent plus, & ne vous donnerent pas une éducation conforme à cet état; ainsi vous ne devez avoir sur cela aucun scrupule. Outre cela, vous êtes dans un âge où il vous seroit difficile d'acquiescer les

capacitez nécessaires. V^{otre} Evêque a été d'avis que vous demeurassiez dans vos petits emplois , où vous pouvez vous sanctifier en vous appliquant à l'instruction d'une petite jeunesse que vous porterez à la piété , & gagnant ainsi v^{otre} vie selon l'ordre où la Providence vous a mis : car pour des pensions ou des gratifications de la Cour, le tems ne permet ni d'en espérer , ni d'en demander. Si j'avois quelque occasion de vous servir & de vous employer utilement dans mon Diocèse , je le ferois avec plaisir , vous assurant que je suis véritablement, Monsieur, tout à vous, &c..

Je me charge de faire dire les trois Messes à S. Gervasi..

A Nismes ce 13. Août 1709.



L E T T R E . C C C L X X I .

De nouvelles à M. l'Abbé Menard.

LE Ciel n'est pas encore bien pour nous , Monsieur. La dernière affaire auroit pû être heureuse , si le General n'eût été blessé , & si le nombre n'eût enfin prévalu sur la valeur. On peut dire que nous n'avons pas perdu la bataille , mais que nous ne l'avons pas gagnée. Les ennemis ont plus souffert que nous. Nous avons pris de leurs drapeaux : ils ont été chargés plusieurs fois ; mais enfin ils sont demeurés maîtres du champ de bataille , & nous nous sommes retirés sous nos Places comme vaincus , après d'assez grandes pertes. Je suis fort touché de la blessure de M. le Maréchal de Villars , soit par le besoin qu'on a de lui , soit par l'amitié qu'il a pour moi. Je vous prie de me faire sçavoir les nouvelles que vous apprendrez de sa blessure , & de me croire autant que je le suis , Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 20. Septembre 1709.

L E T T R E . C C C L X X I I .

*Compliment à M. de Basville , sur la mort
de M. de Lamoignon son frere.*

J' Ai appris, Monsieur, la mort de M. votre Frere ; j'en suis touché pour lui & pour vous. Vous avez toujours vécu dans une si parfaite union de cœur & d'esprit : vous faisant dans les tems heureux un bonheur commun, dans les tems difficiles, vous servant de consolation l'un à l'autre ; toujours également amis, toujours également freres. Qu'il est aisé de juger de votre douleur ! On me mande qu'on ne peut pas être plus regretté qu'il l'est. Je n'en ai pas douté ; il ne peut presque mourir personne de votre nom que ce ne soit une perte publique. M. de Lamoignon sur tout, qui s'étoit acquis depuis long-tems l'estime & l'amitié de la Cour & de la Ville, par cette droiture & cette bonté qui le faisoient l'arbitre de tous les differens, & le rendoient agréable & utile à tout le monde. Ces separations, Monsieur, sont bien sensibles : mais à quoi ne doit-on pas être accoutumé dans la vie ? Je voudrois bien pouvoir vous être de quelque usage dans votre affliction, mais vous n'avez besoin que de

DE M. FLECHIER. 239

s-même, & votre sagesse vous en
irera plus que je ne sçaurois vous en
. Il me suffit de vous assurer que je
is part à votre douleur, que je sens
ienne, & que je suis, &c.

Paris Septembre 1709.

LETTRE CCCLXXIII.

*consolation à M. le Pelletier, sur les in-
firmitez de la vieillesse.*

A vifre, Monsieur, que je viens de
faire à M. le Duc d'Uzez, arrivé de-
pen dans cette Province, m'a empê-
de répondre à votre Lettre. Je vois
vous avez quitté votre solitude de
neuve avant que la saison de la cam-
ne fût avancée. Il faut ménager une
é foible; l'air de Paris est moins sub-
les secours y sont plus presens; &
nd on approche l'âge des Patriarches,
et se mettre sous les soins d'une fa-
le, & recevoir de ses enfans les fruits
la bonne éducation qu'on leur a don-
La confiance que vous me faites
état où vous êtes & où vous réduit le
ls des années, me toucheroit davan-
si vous n'en parliez pas si bien, & si
e voïois par là encore tout votre es-
dans votre Lettre, & dans celles.

que M. de N... m'a communiquées. Mais enfin votre apprehension est raisonnable; tout ce qui tend à la fin diminué nécessairement; la vigueur passe, les organes s'usent, l'esprit s'affoiblit avec le corps; le feu qui nous anime s'éteint insensiblement, & la raison aussi-bien que les sens succombent quelquefois sous les infirmités de la vieillesse. Ceux qui comme vous ont mené une vie toujours occupée, qui ont été chargez de penibles & importantes affaires, qui ont pris à cœur les intérêts de l'Etat comme ceux de leur famille, qui sont vivement touchez des malheurs presens & des miseres de la Patrie; ceux-là, dis-je, ont à craindre que l'application & l'usage qu'ils ont fait de leur esprit, n'y causent enfin quelque défaillance. La nature cesse aussi souvent d'elle-même. Il y a peu de ces vieillessees heureuses qui se soutiennent jusqu'à la fin, & où le tems n'ôte à l'homme quelque partie de lui-même; & cette benediction que Moïse prononça : *Sicut dies juventutis tue, ita senectutis tue*, ne se renouvelle gueres depuis. Nous avons vû, vous & moi, Monsieur, des hommes dont on avoit estimé le jugement & la sagesse, après avoir rempli les premieres Charges & les premiers Emplois du Roïaume, traîner un reste de vie dans une indolence

itoïable , sans raisonnement , sans intelligence , oublier leur propre nom. J'a-
 ouïe que cette espece de mort vivante
 st une humiliation quand on la sent ou
 u'on la prévoit. L'homme ne fait jamais
 lus de pitié que lorsqu'il commence à
 entrer dans son néant. La mort naturel-
 e est la peine du peché ; la mort civile ou
 morale en est la penitence. Il faut s'y re-
 igner quand on la voit approcher , &
 sans le danger de ne pouvoir plus offrir à
 Dieu avec liberté le sacrifice des bonnes
 euvres & de la louange , lui en faire un
 le son inaction & de son silence. Après
 cela , il faut se consoler de tout. L'Apôtre
 nous apprend que , soit que nous vivions
 ou que nous mourions , nous sommes au
 Seigneur. Nous devons croire que toute
 affliction comme toute consolation vient
 de lui , que c'est toujours un bien que sa
 volonté s'accomplisse en nous. En nous
 ôtant ce qui sert à le connoître & à le
 servir , il nous ôte en même tems ce qui
 peut induire à l'offenser. Cet affoiblisse-
 ment que vous croiez remarquer en vô-
 tre personne , est une marque de l'atten-
 tion que vous avez vers vous-même. Il
 n'est pas étonnant que vous éprouviez
 quelque changement & quelque diminu-
 tion de force , que votre imagination se
 refroidisse , que votre application se relâ-

che, que vos prieres soient moins ferventes, que vos pensées & vos actions soient moins vives, que le corps qui se corrompt appesantisse l'ame. Vous touchez ce terme fatal de la vie, dans lequel il n'y a plus que travail & douleur, selon l'Ecriture. La reflexion que nous avons à faire, Monsieur, car à deux ou trois années près, nous sommes dans le même cas; c'est de nous regarder sur le déclin de l'âge comme des serviteurs qui vont devenir inutiles; de mettre à profit les heures que Dieu nous laisse, avant que le tems vienne, où selon l'Evangile, il ne sera plus libre de travailler pour le salut. Hâtons-nous de lui offrir des connoissances & des affections qui seront tous les jours plus usées, & prions-le que s'il veut nous punir avant nôtre mort de la privation des douceurs temporelles & spirituelles de la vie, il conserve du moins dans nos cœurs mortifiés un fonds de religion, de foi, d'humilité & de patience. C'est une grace & une & benediction du Ciel pour vous, d'être au milieu de vôtre famille, aimé & honoré de vos enfans, qui adouciront vos peines, qui respectent jusqu'à vôtre foiblesse, & qui touchent de tendresse, de pitié & du désir de vous prolonger un reste de vie, auront les mêmes soins de vôtre vieillesse que

DE M. FLECHIER. 239
avez eu de leur enfance. Quoi-
sois persuadé que vous n'avez pas
de mes leçons, & qu'un esprit so-
tranquille comme le vôtre ne soit
dinairement sujet à de pareils dé-
mens, j'ai bien voulu vous obéir,
eur, & vous témoigner avec quelle
nce je suis vôtre, &c.

mes ce 9. Novembre 1709.

T T R E C C C L X X I V .

*Épître à M. Gontbieri Archevêque
Avignon, sur la mort du Prince Pamphile
qui avoit une pension sur l'Archevêché
Avignon.*

[O N S E I G N E U R ,

vous voilà donc déchargé de mille
cens écus Romains de pension sur
Evêché. Le Prince Pamphile ne
oit mourir plus à propos pour vos
taux. Quelque joie que m'ait donné
nouvelle, parce que j'aime à voir
ir vos revenus, j'ai crû après y avoir
pensé, que vous n'en étiez pas plus
, que le bien qu'on vous laisse est
ien que vous donnez, & que ce sont

vos pauvres qu'il faut féliciter & non, pas vous. M. l'Evêque d'Uzez & M. l'Evêque de Montpellier vous en feront leur compliment. Je vous fais le mien, Monseigneur, moins sur l'acquisition que vous faites, que sur la distribution que vous en ferez. Agréez que j'aie l'honneur de vous renouveler en même-tems tous les sentimens de respect & de veneration avec lesquels je suis, Monseigneur, de votre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 8. Decembre 1709.

L E T T R E C C C L X X V.

De civilité au même.

M O N S E I G N E U R ,

On vous a dit vrai ; nous sommes ici souvent ensemble. On y voit un Concile de dix-huit Evêques travailler pour le bien public, & chercher les moïens de soutenir l'état & la Province. Des affaires d'elles-mêmes assez tristes ont bien besoin de quelques intervalles de gaieté : Nous en profitons ; heureux si vous vouliez en profiter vous-même, & venir recevoir les complimens du Clergé de France, peut-être moins polis, mais peut-être aussi

aussi plus sinceres que ceux d'Italie sur le gain de vôtre pension Pamphiliene. Je vous les réitere encore avec tous les sentimens de respect avec lesquels je suis, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Montpellier le 12. Decembre 1709.

LETTRE CCCLXXVI.

De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année.

PArmi tous les embarras, Monsieur, où nous nous trouvons ici au sujet des affaires de la Province, qui sont à peu près comme celles du Roïaume, nous ne laissons pas de trouver quelques bons momens, M. de Basville & moi, & ce sont ceux où nous parlons de vous : nous repassons les differens états de vôtre vie, & nous ne croïons pas que vous aïez sujet de regretter les soins que vous avez pris pour le Public & pour vôtre famille, qu'on a regardé de tout tems comme les plus nobles devoirs & les premieres especes de charité des Peres & des Citoïens. Nous louons les misericordes de Dieu sur vous, de vous avoir tiré des emplois difficiles & dangereux, & de vous avoir mis dans le port avant les tems de confusion.

& de trouble. Je vous avoie que nous vous envions quelquefois la douceur de vôtre retraite.

Je ne manquerai pas de faire vôtre représentation à ce digne Magistrat, au sujet de ses derniers discours à l'ouverture de nos Etats. Il écrivit à M. son Neveu de vous les communiquer ainsi que faisoit M. son Frere : ce que je crois déjà exécuté.

Comme nos années, à mesure que nous vieillissons, nous doivent être plus précieuses, & qu'assûrez de mourir bientôt, nous sommes plus pressés de bien vivre. Je vous souhaite pour cette prochaine année des bénédictions du Ciel plus abondantes, & suis avec un plus parfait attachement, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 29. Decembre 1709.



E T T R E C C C L X X V I I.

compliment Chrétien à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, pour le commencement de l'année.

MONSEIGNEUR,

Je vous souhaite cette nouvelle année mille bénédictions spirituelles, telles que dois vous les souhaiter, & mille bénédictions temporelles, telles que les pauvres vous les souhaitent. Votre charité se fortifie tous les jours ; vous l'exercez par vos mônes, vous la persuadez par vos discours & par votre Lettre Pastorale, où vous ramenez les Ecclesiastiques à l'origine & à l'administration primitive de ces biens. Si chacun avoit un cœur comme le vôtre, il y auroit fort peu de soins sans secours. Les Traîtres de la terre bande sont devenus sourds à nos prières trop souvent répétées. Nous avons lassé leur patience & ils ont lassé notre charité. M. Roussel vient de me rendre la lettre de votre Excellence, & s'est tout instant retiré. Il fera tout ce qu'il verra de moi, quand il me parlera de ce part, parce que personne n'est a-

vec plus de respect & de soumission que moi, Monseigneur, de vôtre Excellence, le, &c.

A Montpellier ce 1. Janvier 1710.

L E T T R E C C C L X X V I I I .

Compliment Chrétien à Madame de C. pour le commencement de l'année.

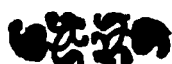
ON n'a qu'à vous souhaiter des années, Madame, on est assuré qu'elles commencent, qu'elles finissent & qu'elles se passent heureusement, je veux dire dans une suite continuelle de bonnes œuvres; vous usez du tems & de la santé que Dieu vous donne d'une manière à vous en attirer la continuation. M. l'Evêque d'Agatopolis que j'attendois ici, n'y passera peut-être pas. Il m'a envoié vôtre lettre, & m'a fait commencer cette année plus agréablement que je ne pensois... Nous sommes ici tenans les Etats de la Province de Languedoc, entre les demandes du Roi, les besoins du Roïaume & les miseres des Peuples. Il est assez difficile de satisfaire à des devoirs si differens, & à concilier les désirs avec la puissance. Tous nos vœux doivent tendre à prier le Seigneur qu'il vuëille bientôt donner la Paix au monde, afin que

nous le servions plus tranquillement. Je vous demande toujours quelque part dans vos prieres , & je vous assure que personne ne vous honore plus , & n'est plus parfaitement que moi , Madame , vôtre , &c.

A Montpellier ce 10. Janvier 1710.

A V I S.

Les Lettres Françoises qui suivent, s'étant trouvées sans datte d'année , & la plûpart ne renfermant aucuns faits qui aient pu leur servir d'époque certaine , l'on n'a pu mettre ces Lettres dans un meilleur ordre , qu'en laissant de suite celles qui sont adressées à une même personne.



moisy que je lui envoiai d'abord de saint Germain ; & comme je lui ai écrit d'ici qu'il fit tout ce que vous souhaitiez tres-promptement, il m'a répondu qu'il ne se souvenoit pas de l'avoir reçû. Si j'étois à Paris ou à Saint-Germain, j'envoierois faire un éclaircissement là-dessus ; mais parce que nous sommes encore ici pour plus d'un mois , je vous prie d'avoir la bonté d'écrire encore une fois à M. Cramoisy vos volontez , & je les lui ferai sçavoir. Je n'ai pas eu le tems de m'arrêter à Paris , pour vous envoyer la suite du Journal que vous m'aviez demandé , à la premiere occasion après nôtre retour, je m'en souviendrai. Je vous prie de témoigner à M. de Salvador , que le petit present que je lui ai fait ne méritoit pas les remercîmens qu'il a eu la bonté de me faire , que je lui suis obligé de la maniere honnête avec laquelle il l'a reçû , & que je serois heureux si j'avois quelque chose de plus précieux à lui offrir. Faites-moi la grace aussi d'assurer tous mes parens & amis de mes tres-humbles services , & de croire que vous n'avez personne qui soit avec plus d'affection & de sincerité que je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Fontainebleau ce 29. Mai.

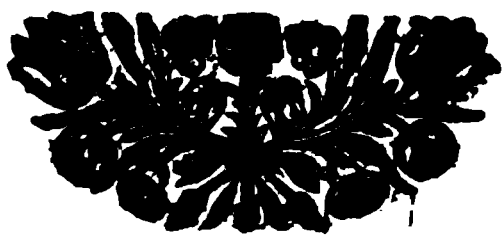
L E T T R E C C C L X X X I.

De civilité, au même.

IL n'est pas vrai, Monsieur, que j'aie été nommé à l'Evêché de Toulon, & le bruit que vous dites qui en a couru dans votre Ville, n'a aucun fondement, sinon la bonne opinion qu'on y a peut-être de moi. Je vous suis obligé des souhaits que vous faites pour moi là-dessus. Je suis plus tranquille que vous ne sçauriez croire, & je me trouve si bien où je suis, que je crains presque ce que mes amis me souhaitent. Je vous prie d'assûrer M. le Vicelegat de mes tres-humbles respects. Je ne manquerai pas de lui envoyer les feuilles du Journal des Sçavans tous les mois, à mesure qu'elles paroîtront. Je n'ai pû envoyer à Paris depuis que j'ai reçu votre lettre; je ne laisserai pas de mettre dans ce paquet les feuilles du mois de Janvier que l'Auteur m'avoit données, & que vous me ferez la grace de présenter à son Excellence. Si les autres n'ont pas plus d'étendue que celles-ci, je pourrai les envoyer par la poste, afin que vous les receviez plutôt. C'est une affaire de si peu de conséquence que la dépense que je ferai pour cela, que je prie son Excel-

lence de n'en être point en peine. Je voudrois trouver quelque occasion plus considerable de lui témoigner la passion que j'ai pour son service. Les Gens d'affaires de M. de Montausier ne sont pas ici presentement ; ainsi je ne sçai si on a payé regulierement Mademoiselle de Montausier tante de M. le Baron d'Oissan. Je vous en rendrai compte au premier jour. Je vous prie cependant de faire rendre cette lettre à un Pere qui est Confesseur de cette bonne femme. On ne sçait pas l'Ordre dont il est : ainsi on ne peut pas la lui adresser directement. Par son titre, je juge qu'il doit être Carme Déchaussé. Je vous demande pardon de toutes les peines que je vous donne, &c. suis, Monsieur, &c.

A Versailles ce 12. Février.



L E T T R E C C C L X X X I I .

*Au même, pour s'excuser de recommander
l'affaire qu'il avoit à Rome.*

JE reçûs à mon retour du voiage, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vous pouvez penser combien je vous suis obligé de l'honneur de votre souvenir. Toutes les bontez que vous avez pour moi me donnent un tres-sensible déplaisir de ne pouvoir vous servir comme je le voudrois dans l'affaire que vous avez à la Cour de Rome. Si j'avois trouvé les conjonctures favorables, je n'aurois pas attendu que vous m'en eussiez écrit plusieurs fois. Mais vous sçavez en quel état sont les affaires, & le mécontentement de ces deux Cours. Les esprits s'aigrissent plutôt que de s'accommoder, & les Ministres ne se veulent charger de rien. Je n'ai pas laissé de solliciter M. l'Evêque de Laon neveu de M. le Cardinal d'Estrée, qui est de mes amis; mais il m'a dit franchement, qu'il ne recommandoit pas même à M. son Oncle ses propres affaires, & qu'on ne lui laissoit à faire que celles du Roi. Voilà où l'on en est, & je ne prévoi pas qu'il y ait sitôt du changement. Ainsi,

Monſieur, contentez-vous de ma bonne volonté, & croïez que je ſuis plus mortifié que vous de ne pouvoir vous témoigner dans une affaire qui vous touche comme celle-là, avec quelle paſſion je ſuis, &c.

A Saint-Germain, ce 28.

L E T T R E C C C L X X X I I I .

*De civilité au même, qui lui avoit recomman-
dé un de ſes parens.*

JE reçûs il y a quelque-tems, Monſieur, des mains de M. votre couſin le Prieur, une lettre, dans laquelle vous me faiſiez l'honneur de me le recommander & de me renouveler en des termes fort obligeants ces témoignages d'amitié dont je vous ai toujours été ſi obligé. Vous pouvez croire, Monſieur, qu'il ne me ſçauroit rien arriver de plus agréable ni de plus glorieux que de trouver quelque occaſion de vous rendre quelque ſervice. Vous l'éprouverez à votre égard & en la perſonne de vos amis, quand vous ou ma fortune m'en procurerez les moiens. Il ne faut que voir M. votre couſin, pour avoir bonne opinion de ſon eſprit & de ſa ſageſſe. Je ne l'ai vû qu'un moment, & j'en ſuis tres-édifié. Il s'eſt promptement

renfermé dans son Seminaire , & moi qui relève d'une grande maladie , & qui rétablis tout doucement ma santé, je n'ai pû encore sortir pour lui aller rendre visite ; à peine ai-je eu le loisir de l'assurer, que tout ce qui vous touche d'amitié ou de parenté , m'est tres-cher & tres-considérable , & que je fais tout le cas que je dois de ce que vous prenez la peine de me recommander , parce que je suis plus que personne du monde Monsieur, vôtre, &c. *A Paris ce 12. Novembre.*

L E T T R E C C C L X X X I V .

*De civilité au même , en lui envoiant une
piece de Poësie.*

Vous voulez-bien, Monsieur, que je prenne la liberté de vous offrir une petite Poësie, que j'ai été obligé de rendre publique, & par la sollicitation de mes amis & par l'ordre de personnes d'une autorité absoluë sur moi. Je croirois manquer à ce que je dois à la bonté que vous m'avez témoignée, si je la faisois passer par vos mains, sans vous en présenter un exemplaire. Je vous prie, Monsieur, de la recevoir, non pas comme un ouvrage digne de vôtre approbation, mais comme une marque d'estime.

L E T T R E C C C L X X X V I I .

De remerciement & de civilité , au même.

IL y a long-tems, Monsieur, que je reçois des marques de vôtre amitié. Celles que vous avez la bonté de me donner au sujet du Sermon que j'ai fait à l'ouverture des Etats, ne me touche pas moins que toutes les autres. Elle me fait connoître que j'ai toujours quelque part à l'honneur de vôtre souvenir & de vôtre estime. Il n'est pas difficile de vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de moi. Vôtre inclination vous préoccupe pour le mérite, & vous croiez volontiers que j'ai fait tout le bien que vous désirez que je fasse. Je vous prie de me continuer cette bonté, & de me croire avec toute la reconnoissance possible, Monsieur, vôtre, &c.

A Montpellier ce 23 Novembre.



L E T T R E C C C L X X X V I I I .

De civilité au même, pour s'excuser de ce qu'il n'avoit pû aller à Avignon.

JE pars de ce país ci, Monsieur, avec un extrême déplaisir de ne pouvoir vous aller rendre la visite que j'avois résolu de vous rendre, & à tous nos amis d'Avignon. M. l'Evêque de Montpellier devoit être de ce voiage; il s'est trouvé mal, & moi je me trouve si pressé d'affaires importantes, qui me rappellent dans mon Diocèse. La saison est avancée, les chemins sont mauvais, j'ai un grand voiage à faire. Deux Evêques de mon voisinage m'ont prié de les ramener chez eux dans mon carrosse. M. de Basville & M. le Cardinal de Bonfy m'arrêtent deux jours à Montpellier, & les Fêtes de Noël me pressent. Voilà, Monsieur, ce qui fait mon déplaisir. Je me flate que vous ne m'en aimerez pas moins, & je vous assure que je prendrai l'année prochaine un mois d'avance, pour vous assurer que je suis toujours également, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 3. Decembre.

L E T T R E C C C L X X X I X.

*De civilité au même , qui lui avoit souhaité
les bonnes Fêtes.*

JE viens de recevoir, Monsieur, les marques obligantes de vôtre souvenir dans le souhait que vous me faites des bonnes Fêtes. Je suis si accoutumé à toutes vos bontez , que je ne sçai plus quels remerciemens vous en faire. Je m'imagine que vous ne doutez pas de ma reconnoissance, & que vous êtes bien persuadé, que je reffens comme je dois toutes les graces que vous me faites. Ma santé est fort bonne , & le Carême ne m'a point affoibli. Je vous souhaite mille prospérités , & je suis avec toute l'affection & l'estime possible, vôtre, &c.

A Nismes ce 13. Avril.



L E T T R E C C C X C.

*Remerciment au même pour quelques nouvelles,
& des Livres qu'il lui avoit achetez.*

JE reçois toujours, Monsieur, des marques de votre amitié. J'ai reçu la Bulle du Pape contre la trop grande élévation des parens & des neveux, & j'ai été bien aise de voir ces belles & nobles expressions, dont sa Sainteté se sert pour faire paroître son zele pour la discipline. Vous me promettez encore un Livre qui nous convient & que je n'ai pas. Je vous en suis tres-obligé ; mais il faudroit me mander ce qu'il vous conte. Sur ce pied-là, je vous prirai de m'en chercher de pareils, & de me mander, si vous en rencontrez quelques-uns de bons, afin que selon les matieres ou les usages que j'en puis faire, je les achete. Si j'en pouvois trouver ici quelques-uns de votre goût, vous verriez la reconnoissance que j'ai de toutes vos bontez, & l'attention avec laquelle je suis, Monsieur, votre, &c.

A Nîmes, ce 12. Mai.

L E T T R E C C C X C I.

De civilité & de remerciement, au même.

Vous ne manquez, Monsieur, aucune occasion de me témoigner votre amitié, & je n'en trouve aucune de vous témoigner ma reconnoissance. Le compliment que vous me faites sur le Sermon qu'on m'a fait faire à l'ouverture des Etats, est une marque de votre bonté ordinaire. J'ai eu peut-être en cette rencontre un peu trop de déférence aux prières & aux ordres d'une assemblée qui avoit trop bonne opinion de moi, & j'ai un peu hazardé ma réputation pour marquer mon obéissance. Le succès a été heureux : car vous sçavez qu'il y a des témérités qui réussissent, & qu'il y a un mérite dans la surprise, qui fait passer les défauts mêmes pour des vertus. Je vous rends grâces de tout le bien que vous pensez & que vous dites de moi, & vous assure que personne n'est plus véritablement & plus cordialement que je le suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Narbonne ce 20. Decembre.

L E T T R E C C C X C I I .

De civilité & de remerciement , au même.

LA bonté que vous avez , Monsieur, de me souhaiter tous les ans les bonnes Fêtes, me les fait passer agréablement, & le renouvellement des années m'est toujours heureux par le renouvellement de votre amitié. Ce qui me fait plus de plaisir , c'est qu'en ces occasions , soit que vous fassiez des vœux pour moi , soit que vous m'offriez vos soins pour mes affaires , ce ne sont pas des complimens stériles que produit la coutume & la bien-séance, ce sont des offices effectifs qui partent du cœur , & qui continuent dans les actions , l'affection qui les a fait naître. Je vous prie de croire aussi que ma reconnoissance est de même , que je m'estimerois heureux si je pouvois vous en donner des marques , & que j'ai toujours du moins le désir de vous faire connoître par mes petits services qu'on ne peut être plus que je le suis , Monsieur, votre, &c.

A Nîmes ce 23. Decembre.

L E T T R E C C C X C I I I .

*De consolation à Madame l'Abbesse de S. Aul-
sone, sur la mort de M. son Frere.*

L'Estime particuliere que j'avois pour M. votre Frere, Madame, & l'honneur qu'il me faisoit de m'aimer, m'ont donné un grand regret de sa mort, & m'obligent de vous témoigner, quoique je vous sois inconnu, la part que j'ai prise à votre affliction & à votre perte. La pieté, dont j'ai souvent été le témoin, doit être d'une grande consolation à tous ceux qui le regrettent, & nous avons tous les sujets du monde de croire que Dieu a couronné sa vertu. Je lui avois fait une priere, Madame, il y avoit quelque-tems, que je croïois tres-avantageuse pour vous & pour votre Abbaïe. C'étoit de vous proposer M. Robuste.... La connoissance que j'ai de son habileté & de sa sagesse, & l'experience de son désintéressement & de sa probité, font que je vous fais la même proposition. Je suis assuré que vous en aurez de la satisfaction, & que vous en tirerez de l'avantage. Je voudrois, Madame, contribuer de quelque autre chose à votre repos & aux intérêts de votre Maison, & vous témoigner par quelque

service considérable , la considération & l'estime avec laquelle je suis, Madame, votre, &c.

A Laval le 27. Decembre.

LETTRE CCCXCIV.

De civilité à M. Fieschi Archevêque d'Avignon, en lui envoyant l'histoire du Cardinal Ximenez.

MONSEIGNEUR,

Je suis extrêmement sensible à toutes les marques de bonté que j'ai reçu de votre part , & je ne serai satisfait qu'après avoir trouvé l'occasion de vous en témoigner mes tres-humbles reconnoissances. Je l'aurois déjà fait , si les affaires d'un Diocèse où la Foi de plusieurs est encore infirme , & où le Troupeau a besoin du Pasteur, ne m'eussent empêché d'en sortir. Jusqu'ici je me suis contenté, Monseigneur de recueillir les bons exemples que votre Excellence sème dans tout le voisinage , d'apprendre ce qu'elle fait & de lui souhaiter ce qu'elle mérite ; mais il me semble que ce n'est pas assez , & qu'il me reste des devoirs à rendre & des consolations à recevoir. Je chercherai avec

soin les occasions d'avoir l'honneur de vous voir, & de satisfaire en même-tems à mes obligations & à mes devoirs. Cependant, Monseigneur, je prens la liberté d'envoier à vôtre Excellence l'histoire du Cardinal Ximenez que j'avois composée quelques semaines avant mon Episcopat, & que j'ai laissée aller au public depuis peu de tems. Ce n'est pas un present que je vous fais, c'est un tribut que vous doivent tous ceux qui sçavent honorer l'esprit & la vertu. La bonté que vous avez eüe de prévenir de vôtre estime l'Auteur & l'ouvrage, fait que l'un & l'autre vous sont également redevables. Je vous prie de recevoir avec le même accueil favorable, le livre que j'ai eu l'honneur de vous offrir, & le profond respect avec lequel je suis, de vôtre Excellence, le, &c.



L E T T R E C C C X C V.

*De civilité & de pieté, à la sœur Angelique
du Saint-Esprit.*

IL me sembloit bien aussi, ma chere Sœur, qu'il y avoit long-tems que je n'avois reçu de vos nouvelles, & j'étois en peine de votre santé, car je ne doute ni de votre souvenir, ni de votre zele à prier le Seigneur pour moi. Vous m'apprenez que vous allez entrer en retraite; quelle joie pour vous de donner ce tems à des reflexions salutaires, & à passer dix jours entre Dieu & vous, sans aucune communication avec les hommes. Je crois que vous emploierez quelques heures de votre zele à demander que la colere de Dieu s'appaise, & que sa misericorde revienne sur nous. Priez-le qu'il confonde les méchans, qu'il protege nos Eglises, qu'il réunisse le Troupeau, & sur tout qu'il sanctifie le Pasteur. Je suis bien-aise que vous éprouviez toujours la charité de vos bonnes Meres, elles compatissent à vos infirmités, & vous devez par votre exacte regularité leur marquer votre reconnaissance. J'espere que j'aurai quelque occasion de vous revoir encore une fois, & de vous assurer qu'on ne peut être plus parfaitement que je le suis en Jesus-

Christ, ma chere Sœur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 29. Octobre.

L E T T R E C C C X C V I.

*Consolation Chrétienne à M. de Salvador,
sur la mort de son Epouse.*

LA part que je prends, Monsieur, à tout ce qui vous touche, me fait ressentir la perte que vous avez faite de Madame de Salvador, & me la rend commune avec vous. Quoique les maladies fréquentes vous eussent fait craindre ce malheur depuis long-tems, je m'imagine qu'elle s'y étoit plus préparée que vous, & que vous en avez été frappé comme si vous ne l'aviez pas prévu. Vous avez pourtant la sagesse qu'il faut pour moderer vôtre douleur, & la pieté, la résignation, la patience dans ses maux, sont des consolations solides, qui touchent un esprit pieux & raisonnable comme le vôtre. Je ne manquerai pas de faire pour elle les prières que vous souhaitez, & de lui en procurer de meilleures que les miennes. Si je pouvois d'ailleurs vous être de quelque usage ou de quelque consolation, je vous offre tout ce qui dépend de moi, & vous prie de croire que personne n'est plus parfaitement que je le suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Nîmes ce 11. Avril.

L E T T R E C C C X C V I I .

De recommandation à M. le President de Riquet , sur une Cure en litige.

A Gréez , Monsieur , que je vous recommande le droit du sieur d'Avrolle, & que je vous prie de lui rendre une prompte justice. Il a obtenu des provisions en Cour de Rome pour m'aider à chasser d'une Cure de mon Diocèse un Moine qui s'y étoit introduit , & qui n'avoit rien moins conservé que la réforme. C'étoit un Religieux sorti de l'Ordre , & condamné à y rentrer par un Arrêt du Parlement d'Aix. Un Abbé lui a conféré une Cure relevant de son Abbaïe sans le connaître que par une mine trompeuse. J'ai bien-tôt reconnu ce qu'il étoit. Les remontrances, les Seminaires réitérez n'ont pu le corriger. J'espère que vous aurez la bonté & la justice de m'endé livrer , & de me croire aussi parfaitement que je le suis, &c.



Cher, ma chère Sœur, votre, &c.

— 200 —

LETTER CCCXCVL

Comodoro Comodoro à M. de Salvador,
em nome do Sr. Espinosa.

LA part que je prends , Monsieur , à
tout ce qui vous touche , me fait res-
senter la bonte que vous avez faite de Ma-
dame de Sévigné , & me la rend comme
si j'étois vous. Quelque fois malades frui-
ssantes vous eussent fait craindre ce ma-
lheur de ces long-temps , je m'imaginai
ce que c'étoit que de craindre que vous
n'eussiez été avec elle frappée comme
vous ne l'avez pas été. Vous avez pos-
sédé la dignité qui fait tout modest-
vement honorer , & la piété , la resignation
et patience dans les maux , sont des com-
plaisances à soi qui touchent au cipe-
pense & au bonheur comme le votre.
Je ne pourrois pas de si loin pour elle
prier que vous l'aimiez , & de lui en
procurer de me venir aux mêmes.
Si je pouvois à présent vous être de quel-
que utilité ou de quelque honneur , je
vous en ferois un usage. Je suis
votre avec la même affection
parfaitement.

L E T T R E C C C X C V I I I .

A Madame la Presidente de Druillet , sur le même sujet.

VOici, Madame, une nouvelle espece d'affaire, à laquelle moi, mon Diocese & cet honnête Ecclesiastique qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, sommes également interessez. Nous plaidons contre un Moine autrefois reformé: il ne veut pas être Religieux & il l'est; il veut être Curé & il ne peut l'être; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il ne mérite d'être ni l'un ni l'autre. Votre credit ne fera jamais mieux employé qu'à m'en délivrer. Dieu me garde pourtant qu'il paroisse devant vos yeux, vous le prendriez pour un Anachorete, & vous seriez pour lui contre moi. Son concurrent n'est pas si dévot, mais il vous dira plus sincerement à quel point je vous honore. Je suis, &c.



L E T T R E C C C X C I X.

A Madame de C... sur la mort de son mari.

QUe puis-je vous dire, Madame, & quelle consolation puis-je vous donner dans l'affliction que Dieu vous envoie. Je sens presque autant que vous la perte que vous avez faite, & je juge par la douleur que j'ai de celle que vous avez eüe dans la surprise de cette mort que vous apprehendiez tant. Il n'y a qu'à se tourner vers Dieu, qui est le Pere des misericordes, & le Dieu de toute consolation : car les hommes, comme disoit Job, ne peuvent être dans les peines qui nous arrivent, que des consolateurs importuns. Quelque sensible que soit la perte & la séparation d'une personne qui nous étoit si chère, nous devons penser que nous ne l'avons pas perdue, puisque le Seigneur l'a appelée à lui, à qui nous sommes tous également, soit que nous vivions, soit que nous mourions. Les sentimens de pieté & de religion qu'il lui avoit donnez & qu'il avoit augmentez sur la fin, nous doivent être comme des gages de son bonheur, & de la misericorde qu'il lui a faite, & cette mort si touchante nous doit faire rentrer en nous-

mêmes dans l'attente de son jugement. Vous n'aurez pas manqué, Madame, de faire ces reflexions. J'ai fait faire ici des prières qui sont les seuls offices d'amitié que je puis lui rendre. Je m'y emploierai, & des gens meilleurs que moi, vous offrant dans cette occasion tout ce qui dépend de moi, & fâché de ne pouvoir vous aller rendre tous les soins dont je pourrois être capable, & dont vous pourriez avoir besoin dans le triste état où vous êtes : car je vous prie de croire que personne n'est si véritablement ni si constamment que moi, Madame, vôtre, &c.

Permettez-moi, Madame, de témoigner ici à tous Messieurs vos enfans, la part que je prends à leur douleur & à leur perte.

A Marquise 17. Mars.



L E T T R E C C C C.

De consolation.

J' Ai bien du déplaisir , Monsieur , de la perte que vous avez faite de M. de Regis votre beau-pere. Vous avez raison de croire que j'y prendrai part , & que je ferai touché de votre douleur & de celle de Madame votre Epouse. La pieté de l'un & de l'autre vous servira de consolation. Je voudrois pouvoir vous en donner quelque une , & vous témoigner efficacement la passion avec laquelle je suis, &c.

A Nismes le 16. Fevrier.

LETTRE CCCC.I.

*De recommandation pour un homme qui avoit
une affaire.*

UN de nos bons Marchands de Nismes, Monsieur, a une affaire devant vous, qu'il croit juste, & qui lui est de consequence. Comme il sçait l'amitié que vous avez pour moi, il croit que ma recommandation auprès de vous ne lui sera pas inutile. Je vous prie, Monsieur, de lui rendre la justice qu'il vous demande, & de lui faire les graces qui accompagnent le bon droit, s'il l'a. Je vous en serai très-obligé. Je suis, Monsieur, avec une estime particuliere, vôtre, &c.

Nismes ce 1. Avril.



L E T T R E C C C C I I .

De civilité & de pieté à une Demoiselle.

E vous suis bien obligé, ma chere Fille, de l'inquiétude où vous êtes de l'état ma santé à l'occasion des fatigues que us donnent en ces tems-ci les fonctions nôtre Ministère. Je vous avoüe que si voulois m'écouter, & suivre mon inclination douce & tranquille, j'écarterois mille embarras de petites affaires invent inutiles, toujours ennuyeuses, qui dérobent un tems que je pourrois peut-être employer plus agréablement pour moi & plus solidement pour d'autres. Mais que faire, sommes-nous Evêques pour rien ? Les Ministeres de l'Eglise, sur tout l'Episcopat, ont été établis pour l'utilité des Peuples. Il faut écouter leurs plaintes, leurs besoins, leurs doutes pour les consoler, les assister & les instruire avec toute patience & doctrine. Ce doit être là nôtre occupation. Que si nous nous trouvons accablés pour nous être rendus trop accessibles, il ne faut pas se rebuter des indiscretions & des importunités qui surviennent, & la même charité qui nous les attire, nous les doit faire supporter..

Quant aux Offices & à la Procession.... qui vous avoient fait craindre pour moi, je m'en suis tiré, non pas sans quelque peine, mais sans aucune incommodité dans la suite. C'est en cette occasion qu'il faut porter le poids du jour & de la chaleur dans nos fonctions.

Je suis bien fâché que vous ne trouviez pas chez vous toutes les facilitez que vous auriez souhaitées. J'espère que Dieu par sa grace applanira les voies qui vous doivent conduire au terme où vous aspirez. Je suis de tout mon cœur, ma chere Fille, vôtre, &c.



L E T T R E C C C C I I I .

*De civilité Chrétienne aux Religieuses de
Sommières.*

J'Ai reçu, Mesdames, avec beaucoup de
joie, les vœux que vous avez faits pour
moi dans le cours de mon voïage , & au
commencement de cette année. Je suis si
persuadé du zele & de la bonté de vôtre
cœur sur mon sujet , que je n'ai pas douté
que vous n'aïez employé le credit que
vous pouvez avoir auprès de Dieu pour
ma conservation. J'aurois bien souhaité
que la saison eût été moins rude , & les
chemins plus praticables pour aller vous
voir , & vous feliciter des progres que
vous pouvez avoir faits dans la vertu de-
puis mon absence. Mais je n'ai pû satis-
faire mon désir , & je puis dire , mon im-
patience. Le tems se radoucira , j'irai pas-
ser quelques beaux jours auprès de vous ,
& si la visite que j'ai à vous rendre , n'est
pas si prompte , du moins sera-t-elle plus
longue. Faites que j'y trouve toutes les
satisfactions que cherche un Pasteur dans
sa partie de son Troupeau , qui lui est plus
chère , & que vous voiant touchées des
devoirs de vôtre vocation , je vous regar-
de, selon les termes de saint Paul , comme

me ma couronne & ma joie. Je prie toute votre Communauté de me continuer toujours ses prieres, & de me croire aussi véritablement que je le suis, Mesdames, votre, &c.

A Nîmes ce 8 Janvier.

L E T T R E C C C C I V.

Decivilité à Madame de Theiran Religieuse de Sommieres.

EN quelque endroit que je sois, Madame, je reçois avec un même plaisir, les marques de votre souvenir, & soit que vous me souhaitiez un heureux voyage, soit que vous vous rejoüissiez de mon heureux retour chez moi, comme c'est toujours le même cœur de votre côté, c'est toujours du mien la même reconnaissance. Je suis bien aise que toute votre Communauté Religieuse soutienne la rigueur de la saison, & qu'il y ait de la santé dans votre Monastere. Je me persuade qu'on s'y perfectionne toujours dans la pieté, & qu'on y prie bien Dieu pour moi. Je me réjouis de l'heureux retour de vos Demoiselles; elles portent, par tout où elles vont, les marques de la bonne éducation que vous leur donnez, & si elles vous font plaisir, quand elles

DE M. FLECHER: 277
reviennent, elles vous font honneur, quand
elles sortent hors de chez vous. Je suis ravi
que Madame votre sœur se porte bien.
Je vous souhaite à toutes, mille bene-
dictions, & suis de tout mon cœur, Ma-
dame, votre, &c.

A Nîmes ce 7. Fevrier.

L E T T R E C C C C V.

De civilité à la même.

JE ne suis pas fâché, Madame, que mon
départ de S... vous ait donné quelque
petit chagrin ; c'est une marque de votre
amitié, que j'estime comme je dois, &
dont je vous suis tres-obligé. Les Autom-
nes finissent, les Printems reviennent,
& il faut s'accoutumer à se revoir & à se
separer les uns des autres. Je perds une
partie de mon repos quand je quitte la
campagne. Les affaires s'accumulent dans
la ville, & il faut les terminer avant les
Etats. Mesdames M. sont arrivées. Les
jours sont si cours, & leur voiture étoit
si lente, qu'elle n'ont pû passer chez
vous. Je salue toute votre Communauté
reguliere & seculiere, & je suis de tout
mon cœur, Madame, votre, &c.

A Nîmes ce 4. Novembra.,

L E T T R E C C C C V I.

De civilité, à la même.

JE ne puis assez vous témoigner, Madame, la douleur que j'ai d'apprendre l'état où se trouve Madame de B... Je la plains, je vous plains & toute vôtre Communauté. Vous avez bien fait de lui donner le Confesseur qu'elle souhaitoit. Comptez que pour le spirituel & pour le temporel, il n'y a point de consolation & de soulagement que je ne voulusse lui procurer. Si j'avois crû lui être utile, je serois allé moi-même l'assister. Mandez-m'en des nouvelles incessamment. Conservez-vous vous-même, & croïez-moi parfaitement, Madame, vôtre, &c..

A Nîmes ce 20. Mars.

L E T T R E C C C C V I I.

*Compliment sur le rétablissement de la santé,
à Madame Boucaud Religieuse.*

UN voïage que j'ai fait à Nîmes, Madame, m'a empêché de répondre plutôt à vôtre lettre. Vous sçavez assez combien je m'intéresse à vôtre santé, pour croire que j'ai beaucoup de joie d'apprendre qu'elle se rétablit. Je sou-

haïte que les infirmités du corps fortifient l'ame, & que le bon usage que vous aurez fait de vos maladies, vous en procure une entière guérison. Je serai bien aise d'y avoir pû contribuer, & de vous avoir fait connoître que je suis véritablement, Madame, vôtre, &c.

A Sommieres ce 24. Août.

L E T T R E C C C V I I I.

A M. d'Aldeguier, après la perte d'un proces où il avoit été pour lui.

Monsieur l'Abbé.... Monsieur, que j'avois chargé de la poursuite de mon affaire dans vôtre Parlement m'a fait connoître les bonnes intentions que vous avez eues de me rendre, & de me procurer même la justice que j'avois lieu d'attendre de tout Juge aussi peu prévenu, & aussi équitable que vous. J'ai toujours honoré la Magistrature, & j'étois persuadé que les Magistrats honoroient de même l'Episcopat, & que la Justice & la Religion s'entraidoient ensemble. Vous avez agi, Monsieur, & vous avez parlé dans vos avis sur ce principe, comme beaucoup d'autres. Dès que vous êtes devenu mon Juge, vous ne vous êtes plus regardé comme ma partie; vous n'avez

pas crû que ce fût un honneur pour vous d'humilier les Evêques , & vous avez soutenu le droit & les bienséances de la dignité , sans vous arrêter à je ne sçai quels mécontentemens qui ne me regardoient point , & qui étoient étrangers à mon affaire. Je sçai la bonté que ces Messieurs ont eüe de dire du bien de moi en me condamnant. Je mérite moins les louanges qu'ils m'ont données que la Justice ou la grace qu'ils pouvoient me faire. Agréez donc que je vous fasse ici mes remerciemens , & que je vous assure qu'on ne peut être avec plus de reconnoissance ni plus parfaitement que je le suis, Monsieur, vôtre , &c.

L E T T R E C C C C I X.

Compliment à M. l'Evêque de Castres, sur la mort d'un ami.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez appris la perte que nous avons faite d'un de nos meilleurs amis. Je n'avois jamais trouvé plus de probité & de bonne foi qu'en lui ; & comme il n'y a guere de personnes que j'aie tant estimé ; il n'y en a guere dont je doive tant regretter la mort. Je voi avec

beaucoup de peine tous mes anciens amis de la Cour mourir les uns après les autres, & j'aurois tort si ces exemples ne me détacheroient du monde, & ne m'obligeoient à penser à moi. Je compatis comme je dois à la douleur de M. N. & je lui souhaite toutes les consolations dont elle a besoin en cette occasion. Je ne doute pas que vous ne lui foyez d'un grand secours dans son affliction, & c'est un bonheur pour elle & pour vous que vous foyez dans sa maison. Je vous prie de vouloir bien témoigner à M. son fils, que je lui conserverai l'amitié que j'avois pour M. son pere, & que j'espère qu'il voudra bien succeder à celle qu'il avoit pour moi. J'ai une grande impatience de vous revoir & de vous assurer que personne n'est, &c.

L E T T R E C C C C X.

Compliment au même.

MONSEIGNEUR,

Je serois bien fâché que vous eussiez trouvé à Paris des plaisirs qui pussent vous y retenir. Le monde y paroît avec plus de faste & plus de grandeur ; mais

vous en connoissez l'inutilité & l'agitation , & je vous crois assez sage pour préférer à la vie tumultueuse des gens de Cour , la douce & commode tranquillité dont nous jouissons en ce pais-ci. Nous sommes assemblez dans cette Ville depuis six semaines. Nous donnons au Roi des sommes immenses , & nous croïons qu'il est permis , pour assister l'Etat dans ses besoins , d'appauvrir un peu nôtre Province. Le zele que nous avons pour le service de S. M. & les esperances de la Paix , qui n'a jamais paru plus prochaine, nous soutiennent encore , & laissent entrevoir aux Peuples un plus heureux avenir. Dieu veuille que ce que nous souhaitons nous arrive bien-tôt. Je suis bien-aïse d'apprendre que vous trouvez quelquefois sur vôtre chemin des gens de bien qui se souviennent encore de moi. Quoique j'aïe perdu de bons & illustres amis, il m'en reste quelques-uns que j'honorerai toujours , & dont je ne voudrois pas être oublié. C'est la seule ambition que j'aïe en ces quartiers-là. M. N. & Madame N. sont de ce nombre. J'ai un extrême déplaisir du triste état où est réduit ce dernier , que j'ai toujours regardé comme l'ami le plus officieux , le plus droit & le plus fidèle qu'on pût trouver. Je plains bien Madame N. connoissant

comme je fais la bonté de son cœur & sa tendresse pour son époux. Je vous prie de leur témoigner les sentimens que j'ai pour eux, & de leur dire pour moi tout ce que vous sçaurez de plus touchant... Vous me faites plaisir de me mander l'envie qui vous a pris d'écrire contre N... ce fera une occupation pour vous, un profit pour le public & un honneur pour la Religion. Je crois bien que vôtre adverfaire n'est pas digne de vous, mais en refutant ses mensonges, vous éclaircirez des veritez qui pourront édifier & convaincre des gens qui en ont besoin. Je suis, &c.

LETTRE CCCCXI.

Compliment Chrétien à Mademoiselle d'Anbijoix, sur les cérémonies du Baptême qu'elle avoit reçues.

VOUS avez enfin reçu, Mademoiselle, les cérémonies du Baptême. On vous a revêtuë de la robe d'innocence : on vous a mis en main le flambeau de vôtre Foi. L'Eglise vous reconnoît en tout pour sa fille. Vous portez un nom qu'elle vous a donné, & vous voilà presently tout à fait Chrétienne. Vous avez sans doute entendu, & M. N. vous l'aura bien expliqué, que vous devez renoncer

aux pompes du siècle , c'est-à-dire , n'avoir aucun attachement à ses vanitez , ni à ses plaisirs ; & selon saint Paul , user du monde comme n'en usant pas. J'aurois bien voulu vous rendre moi-même cet office de Religion , qui vous rend plus parfaitement ma Diocésaine , mais Dieu me reserve peut-être à quelque autre fonction & à quelque autre cérémonie de Sacrement. Croissez toujours en vertu , & croiez-moi vôtre bon Pasteur , &c.

L E T T R E C C C C X I I.

Compliment à M. de Riquet, sur la mort de son Epouse.

JE sçai, Monsieur, à quel point vous êtes touché de la perte que vous avez faite de Madame vôtre Epouse ; il n'y en eut, jamais qui méritât davantage d'être pleurée. Sa douceur , sa pitié , sa sagesse vous avoit uni avec elle par des liens aussi étroits que ceux de vôtre mariage , & vous regrettez avec raison d'être privé d'une société qu'un engagement mutuel , & plus encore une conformité d'humeur & de vertu vous avoit renduë si agréable. Mais vous sçavez, Monsieur, qu'il n'y a guere de bonheur durable , & que par des separations sensibles & rudes , Dieu se

plaît quelquefois à récompenser la vertu de ceux qu'il appelle à lui , & à mettre à l'épreuve celle de ceux qu'il laisse en cette vie ; il n'y a de consolations solides dans ces rencontres que celles qu'on tire de la Religion , qui nous enseigne à nous soumettre aux ordres de Dieu , à respecter ses saintes volontez & à remplir de lui ces vuides qu'il fait dans nôtre cœur. Je vous souhaite toutes les consolations que vous trouverez dans le fonds de vôtre pieté , & vous assure que personne ne compatit plus sincèrement à vôtre douleur , & n'est avec un plus parfait attachement que je le suis, &c.

LETTRE CCCCXIII.

Sur l'antiquité de l'Histoire , & de ceux qui l'ont écrite.

DEpuis qu'on aime la gloire, Monsieur , on loue ceux qui l'ont cherchée, ou qui l'ont acquise par leurs vertus & par leurs actions , & l'Histoire est aussi ancienne que la valeur & le mérite. Il y eut des Ecrivains presque aussi-tôt que des Conquerans ; & dès qu'on eut appris l'art de remporter des victoires , on apprit l'art de les publier. Ceux qui s'étoient rendus illustres par leur courage , cher-

cherent une espèce d'immortalité , & se voyant dans la nécessité de mourir , voulurent vivre dans l'esprit des hommes ; & ceux qui restoient après eux , trouverent des moïens de conserver leur mémoire & de se consoler de leur perte. Les premiers Historiens furent des peintres & des sculpteurs ; les premiers mémoires furent en portraits & en figures. On apprenoit la vie des Heros en voyant leurs visages , où elle étoit comme peinte en raccourci ; & ces volumes de bronze & de marbre , furent les anciennes Histoires des premiers Peuples. On trouva bien-tôt après l'art de dresser des arcs de triomphe , & d'élever des colonnes qu'on enrichit de quelques inscriptions , qui furent comme des relations en abrégé , & des commencemens d'Histoires. Nous apprenons de Diodore , que dans l'un de ces magnifiques tombeaux que les Rois d'Egypte avoient fait bâtir avec tant de soins & tant de dépenses , il y avoit un portique où leur guerre contre les Bactriens étoit représentée en belle sculpture. Ces Princes avoient joint la pompe de leurs triomphes à celle de leurs funérailles ; & faisant des images de leurs victoires les ornemens de leurs sépultures , ils avoient affecté de se rendre immortels dans le lieu même où ils étoient morts. Euhemere , qui selon

les Auteurs prophanes & ecclesiastiques, fut un homme sans religion, composa son histoire d'une entretisseure de titres & d'inscriptions sacrées qu'il avoit recueillies dans les anciens Temples. *Enée* fut surpris de voir les combats & les Héros de Troie en peinture dans le Temple de Cartage naissante. Il vit brûler encore une fois son país en effigie, & il auroit été bien-aise de voir qu'on avoit représenté ses malheurs passez, s'il n'eut été en état de ne penser qu'aux presens; & si ses égaremens & ses fatigues de la mer lui eussent permis de se réjouir des actions qu'il avoit faites, & des dangers qu'il avoit échapez dans un siege de plusieurs années. *Valerius Messala* donna le dessein d'un tableau, où il fit exprimer tous les événemens de la guerre qu'il avoit conduite contre Cartage & contre *Jeron Roi de Sicile*. *L. Scypion* fit exposer dans le Capitole un tableau qui representoit la victoire qu'il avoit remportée dans l'Asie, & *L. Ostilius Mancinus*, qui fut le premier qui passa jusqu'à Cartage, fit représenter la situation & le retour de cette Ville fameuse; & montrant lui-même au Peuple tous les endroits par où l'on pouvoit l'attaquer, il étoit l'interprete de son Histoire, & donnoit des mémoires publics de son expedition, avec tant de gra-

ce & tant de civilité , qu'il gagna l'affection du peuple , & obtint le Consulat à la premiere Assemblée. L'Empereur Severe, après avoir gagné la victoire sur les Parthes , plutôt par la lâcheté d'Artalan , que par sa propre valeur , envoya la relation de son combat & de sa victoire au Senat par ses lettres , & la representation au peuple par des tableaux qu'il en fit faire. Enfin les arcs de Constantin & de Septimius , & les colonnes de Trajan & d'Antonin , n'ont-ils pas fourni des mémoires aux curieux , & ces livres de marbre n'ont-ils pas servi à enrichir les Histoires.

Mais je ne m'arrête pas à cette maniere d'Histoire ; je parle de celles qui décrivent les grandes actions , non pas de celles qui les representent ; de celles qui sont les ouvrages de l'esprit , non pas de celles qui sont les ouvrages de l'art ; de l'histoire en livres , non pas de l'histoire en tableaux ; qui instruit l'esprit , & non pas qui frappe les yeux , & qui donne une vie aux Heros , qui est à l'épreuve du tems & de la violence. Il est mal-aisé de trouver la source & l'origine de cet art agréable de raconter les grandes actions. Les Peuples Latins avoient eu si peu de soin de recueillir des mémoires , qu'il ne reste aucun vestige de relation de leur tems , & qu'ils semblent ou n'avoir rien fait de mémorable

mémorable , ou l'avoir voulu cacher à la Postérité. Denis d'Halicarnasse en fait sa plainte dans le premier livre de ses Antiquitez Romaines. Il parut enfin une espece d'histoire dont les Pontifes avoient dressé le plan quelque-tems après la fondation de Rome , comme remarque l'Orateur Romain.

Les Grecs qui avoient si bonne opinion de leur Nation , qu'ils prenoient tous les étrangers pour des barbares , & qui joignoient à l'usage des sciences , cet orgueil qui les accompagne ordinairement , se sont donnez toute sorte de préférence dans la connoissance des Arts liberaux. Ils ont voulu passer non seulement pour les maîtres , mais encore pour les inventeurs de tous les Ouvrages de l'esprit ; & non contents d'avoir quelque ordre d'excellence au-dessus des autres , ils se sont encore attribuez quelque ordre de temps , & se sont persuadez que ce n'étoit pas assez d'être les plus celebres , s'ils n'étoient aussi les plus anciens dans l'intelligence des disciplines humaines. Les Auteurs Hebreux soutenus par quelques Auteurs Ecclesiastiques , veulent que Moyse soit le premier Historien , & que les relations qu'il a écrites de la création du monde , soient les premieres écritures , & par l'ancienneté de leur sujet , & par celle de

leur Auteur. Ils reprochent aux Grecs ce que leur reprochoit autrefois le Vieillard d'Egypte en la personne de Solon, que les Grecs étoient encore dans leur enfance; qu'ils sçavoient à peine ce qu'ils voïoient, & qu'ils n'étoient point instruits des mysteres des choses passées. Ils disent avec Tacite, que les Egyptiens ont introduit l'usage des Hieroglifiques, & gravé sur les marbres ces symboles mystérieux qui étoient comme des mémoires figurez des actions passées; que les Phéniciens ont imité cette façon d'écrire l'Histoire, & qu'ils l'ont enseignée aux Grecs, dans la grande liberté qu'ils avoient d'entretenir avec eux toute sorte de commerce.

Quoiqu'il en soit, il y a quelque apparence que Moyse les a devancés dans la composition de l'Histoire; mais il n'est pas certain qu'il en ait été l'inventeur. Enoc qui fut le septième descendant d'Adam, avoit écrit devant lui, s'il en faut croire les Peres de l'Eglise après saint Jude, qui se sert de l'autorité des paroles qu'il en a tirées dans son Epître Catholique. Je sçai bien que ce Livre n'est reçu ni dans le Canon des Hebreux, ni dans celui des Chrétiens, & que l'Eglise & la Synagogue le rejettent également. Les uns, parce qu'il contenoit des choses tou-

chant le Messie , qui ne leur étoient pas favorables , selon la remarque de Tertulien ; les autres, parce que l'ancienneté du Livre faisoit douter de la vérité de l'Auteur, comme rapporte S. Augustin, ou parce que les Heretiques l'avoient dépravé , au sentiment de Clement Evêque de Rome. Il est certain qu'il avoit donné sujet à tous les premiers Peres de l'Eglise de croire que les Anges avoient des corps ; qu'ils avoient eu commerce avec les filles des hommes , & qu'ils avoient produit les Geans. Mais bien qu'il ne fût pas canonique, il ne laissoit pas d'être utile & ne passoit pas pour condamné , parce qu'il n'étoit pas reçu. Il est à croire que Moïse aiant été élevé dans la Cour du Roi d'Egypte comme s'il eût été Prince , avoit appris toute la sagesse des Egyptiens, comme saint Estienne le dit dans les Actes des Apôtres. Clement Alexandrin qui étoit natif d'Egypte , & Diodore qui avoit eu de grandes communications avec les Prêtres de cette region , nous apprennent , qu'on élevoit les enfans , premierement à écrire une lettre avec netteté & avec élégance ; qu'on leur donnoit ensuite le soin d'écrire l'Histoire , & qu'on les appelloit *Scriba Sacrorum* ; & que le dernier degré étoit d'être admis dans les mysteres de la science hieroglyphique, & dans l'inter-

pretation de leurs sacrées cérémonies ; qu'enfin leur fonction principale , lorsqu'ils étoient élevez à la dignité du Sacerdoce , étoit de lire au Roi , pour son instruction , les anciens mémoires , qui contenoient les actions & les entreprises des grands Hommes. Ce qui peut convaincre qu'il y avoit des Histoires écrites du tems de Moÿse ; comme saint Augustin a crû dans ses Livres de la Cité de Dieu , & dans ses questions sur la Genèse. Mais je n'en veux croire qu'à Moÿse même. Ne cite-il pas dans le Livre des Nombres , l'Histoire des guerres du Seigneur, qui furent celles du tems d'Abraham , selon Ugo de saint Victor ? Je sçai bien que les Hebreux donnent à ce passage un sens prophétique , & qu'ils veulent que Moÿse ait cité des Livres qu'il prédisoit , & des guerres qu'il avoit prévues. Mais cette interpretation n'est pas fort sûre. Joseph nous veut faire croire que les enfans de Seth aiant appris par tradition de leurs ancêtres qu'Adam avoit prédit deux désolations du monde ; l'une , par l'incendie , l'autre par le déluge , avoient fait dresser deux colonnes, l'une de pierre vive , l'autre de terre cuite , où ils avoient imprimé les mémoires & les traditions de leurs peres , qui devoient se conserver en dépit des eaux & des feux ; mais je crains

que ces colonnes de Joseph ne soient aussi fabuleuses que celles d'Hercule : Quant à la vanité des Egyptiens , qui se vantoient de sçavoir l'astrologie depuis plus de cent mille ans , elle n'est fondée que sur l'impunité de mentir , & sur l'erreur qu'ils avoient de l'éternité du monde. Pour les Chinois , il est presque vérifié qu'ils ont des histoires plus anciennes de plus de cinq cens ans que celle de Moïse , écrites du tems d'Abraham. Voilà , Monsieur , bien de l'antiquaille. Croïez-en ce qu'il vous plaira , pourvû que vous croïez que je suis , &c.

L E T T R E C C C C X I V.

Sur les qualitez de ceux qui écrivent l'Histoire, & sur l'estime qu'on en a fait dans toutes les Nations. & dans tous les tems.

C'Est un emploi plus important qu'on ne pense , Mr , que celui d'écrire l'Histoire , & ce n'est pas sans raison qu'on a dit , que ceux qui donnent l'immortalité , doivent la mériter eux-mêmes , & qu'il faut que celui qui décrit les grandes vertus , soit aussi Heros en sa maniere , que l'ont été ceux qui les ont pratiquées. Aussi toute l'Antiquité n'a sçu réfoudre à qui ce soin devoit appartenir. Denys de Thra-

affaires , & qu'une dignité souveraine rendoit venerables à leurs Republiques.

Lorsque le Peuple Hebreu , que l'Ecriture appelle , le Peuple aîné , le Peuple favori , le Peuple saint , étoit l'admiration ou la terreur des autres Peuples , Dieu qui répandoit sur lui ses faveurs , exigeoit aussi sa reconnoissance ; il les faisoit vaincre , mais il vouloit être reconnu pour l'Auteur de leurs victoires , & ne leur accordoit ses bienfaits qu'à condition qu'ils en conservassent la mémoire. Il leur ordonna d'abord d'en faire une tradition perpetuelle dans leurs familles ; il voulut que les premieres instructions qu'on donneroit aux enfans fussent des revelations du secours de Dieu , & de la valeur de leurs peres ; que les anciens racontassent à leurs neveux les merveilles de leurs Nations , comme des Historiens domestiques ; & qu'il se fit parmi les Israélites comme une histoire vivante , & un recit continué par tous les dégrez des generations... Après qu'il a voulu se communiquer au monde , & faire paroître au dehors les miracles de sa puissance & de sa sagesse , il a choisi Moyse pour être l'Ecrivain de la création , il a voulu qu'il fit connoître à tous les Siecles les premiers effets de sa Providence visible dans la naissance de la nature. Pour le disposer à

et emploi, il permit qu'il fût élevé en-
 rince, qu'il fût nourri dans la Cour du
 roi, qu'il fût instruit dans son enfance de
 tous les arts & de toutes les disciplines
 d'Egypte, & choisit pour écrire l'Histoire
 de sa Puissance, celui qu'il avoit choisi
 pour être le Législateur de son Peuple,
 le dompteur des tyrans, & comme le maître
 de la Nature. Josué qui lui succéda
 pour le gouvernement, fut aussi son suc-
 cesseur en matière d'Histoire; & depuis,
 le soin fut donné à des Conquerans, à
 des Prophètes & à des Pontifes; & Jo-
 seph même qui fut le dernier de leurs
 historiens du tems de Tite & de Vespas-
 ien, descendoit des Prêtres & des Prin-
 ces d'Israël, & méritoit son emploi par
 la qualité & par les dignitez de ses An-
 cêtres.

Les Egyptiens n'eurent pas moins de
 veneration pour ceux qui devoient écrire
 les Histoires de leur Nation. Diodore nous
 apprend, que la seconde dignité parmi
 eux, étoit celle du Sacerdoce, & que les
 Prêtres avoient l'honneur après les Rois,
 tant parce qu'ils étoient les Ministres des
 Dieux, que parce qu'ils étoient les pre-
 miers Conseillers du Prince, & les maî-
 tres communs de toutes les sciences. Aus-
 si étoit-ce une religion & un usage sacré
 de diviser en deux parties les revenus que

le Roi tiroit des entrées & des impositions publiques , dont la premiere étoit réservée pour l'usage des sacrifices , & pour l'entretien particulier des Prêtres. L'autre entroit dans l'épargne du Prince , & étoit destinée à servir aux necessitez de l'Etat. Ces hommes que leurs fonctions , leur dignité , & leur âge rendoient venerables ; qui par une grande connoissance des Astres , perçoient les voiles de l'avenir , & qui jugeoient par leurs sacrifices , des bons & des mauvais succez des entreprises de leurs Souverains ; ces hommes , dis-je , avoient le soin de recueillir , de composer & de garder comme un dépôt sacré , les mémoires publics , pour en tirer dans les occasions des avertissemens & des exemples pour la conduite de leurs Princes. Ce fut ce qui obligea Herodote à passer en Egypte , & à visiter les Prêtres de Vulcan , & ceux du Soleil pour apprendre plusieurs secrets qu'il jugeoit necessaires pour l'ordre & la disposition de son Histoire.

Croiez-vous que les Perles aient eu moins de curiosité & moins de veneration pour l'Histoire ? Le Livre d'Esther nous apprend que le Roi Assuere ne pouvant point dormir une nuit , se fit apporter les Annales & les Histoires des siècles passés , ou pour adoucir ses inquiétudes

par une lecture agréable , ou pour occuper un tems qu'il avoit destiné au repos, & retirer quelque fruit de sa veille, comme le remarque Joseph. Lorsque ce Prince eut découvert la conjuration des Eunuques, & qu'il eut pourvû & à la vengeance de leurs crimes, & à la sûreté de sa personne, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait insérer cette entreprise dans les Histoires; il en fit dresser le mémoire en sa présence, & voulut l'écrire lui-même dans son Journal, employant ainsi à écrire les actes publics cette même main qui portoit le sceptre, & qui remportoit des victoires.

Les Grecs ont été barbares sur le sujet de l'Histoire, & Tatian leur reproche la négligence qu'ils ont eüe à recueillir les mémoires de leur Nation. D'où vient que ceux qui se sont avisez depuis de nous exposer leurs actions & leurs coutumes, ne trouvant aucun fondement de verité, ont rempli leur Livres de fables & de menfonges, & ont suivi leur imagination & leur caprice, n'ayant aucune autorité ni aucun témoignage à suivre. Les Romains ont été mieux policez; ils ont connu que les grandes actions sont des exemples pour tous les siècles; que les descendans doivent s'instruire par les vertus de leurs Ancêtres, & qu'il est important pour la

prosperité des Etats de conserver une tradition publique des choses mémorables qui s'y passent. Aussi donnerent-ils la charge d'écrire les Annales à leurs Pontifes , qui les exposoient en public ; & par la fidélité qu'ils observoient dans leurs relations , & par la veneration qu'on avoit pour leur dignité souveraine , ces mémoires avoient presque la même autorité que celle qu'on donnoit aux choses sacrées. Beaucoup de personnes de qualité trouverent cette occupation digne d'eux , & Cornelius Nepos se plaint dans son Livre des illustres Rheteurs, qu'un Afranchi de Pompée eût osé prendre de lui-même un emploi qui n'étoit dû qu'aux plus grands & aux plus honnêtes Citoyens de Rome.

L'Eglise qui étant inspirée du Saint-Esprit , a conservé dès sa naissance une sainte politique , a fourni d'abord des Historiens de la vie de J. C. a fait décrire les actions & les miracles de ses Apôtres , a nommé dans la suite des tems des Ecrivains pour recueillir les exemples de fidélité & de constance que ses Martyrs avoient donnez dans les persecutions des Tyrans. Ces Memoires étoient gardez avec tant de religion , que saint Anthere aimoit mieux mourir que de les exposer aux Infidèles , & fut Martyr pour conser-

ver les Actes des Martyrs. Les Eglises particulieres imiterent l'Eglise de Rome, où les Notaires qui étoient les Historiens Ecclesiastiques, ont même précédé les Evêques jusqu'au tems de Pie II. Le Pape Leon X. réduisit leur College au nombre de douze, de sept qu'ils étoient, leur accorda de grands privileges & leur donna le rang qu'ils tiennent aujourd'hui dans la Cour Romaine, ou renouvelant en quelque façon leur ancien Ministère, ils assistent aux Congregations de la Propagation de la Foi, & tâchent de l'établir dans les païs infidèles, & de la remettre dans les Roïaumes heretiques.

Voilà, Monsieur, la consideration qu'on a toujours faite de ceux qui ont écrit l'Histoire. Si l'on avoit aujourd'hui le même soin, nous ne verrions pas tant de Livres inutiles, tant d'Histoires mortes & de Mémoires, qui comme des corps sans ame, n'inspirent aucun sentiment genereux, & ne valent gueres mieux que ces Gazettes froides, & ces nouvelles ennuyeuses qui sont des persecutions qui se font toutes les semaines. Je suis, &c.

L E T T R E C C C C X V.

Compliment à M. de Furstemberg Evêque de Paderborne. On y loüe quelques vers de ce Prélat.

Illustrissimo atque Excellentissimo Principi Furstemburgio, Episcopo Paderbornensi, Coadjutori Monasteriensi, Spiritus Flacherius S. P. D.

QUibus ego verbis, Illustrissime atque Excellentissime Princeps, meam in Scribendo tarditatem, excusam, toties à te beneficiis, & honorificâ mei recordatione laceffitus : Poëmata tua elegantissima summâ cum admiratione perlegeram. Quædam etiam è meis collegeram huc & illuc sparsa, ut sin minùs parem, saltem aliquam pro meâ tenuitate vicem rependerem. Gravibus tunc negotiis avocatus, curam omnem litterariam intermisi. Urgebat me quidem prætermissi officii conscientia, atque ubi primùm mihi sum redditus & musis, ad te epistolam pietatis in te meæ testem destinaveram, cùm ecce percrebuit rumor, Cæsarianos à nostris eoërcitos ad Paderbornam divertisse, omnemque in te nihil tale meritum belli molem recidere. Dolebam equidem læ-

nâ tuâ dignitatem tuam. Dolebam ea
 monumenta non tam vetustate suâ quàm
 litissimis tuis versibus commendata,
 rbari militis furoribus esse pervia. Nunc,
 ia omni curâ solutus metuque, otio tuo
 veris, id mihi concedas velim, Princeps
 cellentissime, ut tibi gratias, quas de-
 o quàm amplissimas, referam, & me-
 rum carminum admiratorem profitear.
 iam natus in iis nitor ! Quàm mol-
 aptique ubique numeri ! Quàm inge-
 a & liberalis amœnitas ! Quanta ora-
 nis integritas, morumque ! Quanta
 enii felicitas ! Quanta vis ! Ego, dùm
 legerem unâ cum Illustrissimo Duce
 antaferio (nosti quàm peritus ille sit
 um rerum & iudex & artifex) multa
 s subiit admiratio : in tuas identidem
 des erupimus : tota plausibus nostris
 onuit Serenissimi Delphini Domus.....

CÆTERA DESIDERANTUR.

*al. Januarius. anno salutis M. DCLXXII. Datum in Fama
 & Germani.*



L E T T R E C C C C X V I I .

Compliment à M. de Acevedo.

Clarissimo Doctissimoque Domino D. D. Antonio Emmanueli ab Acevedo & Ybañez, Spiritus Epif. Nem. S. P. D.

TUas vir Clarissime, litteras accepi, quibus quæ tua sit in me animi studiique propensio, & quanti me, & qualescumque ingenii mei fœtus æstimaveris, citra fucum, ut ais, ultra meritum, ut opinor, profiteris. Summo quidem honore, summoque gaudio me tua illa humanitas affecit, tum ob eximias ingenii tuæ dotes, singularemque doctrinam ac sapientiam, tum ob præclara Illustrissimi Antistitis avunculi tui merita, cujus nescio, an dignitatem magis, an pietatem venerer. Eam ego famam, eas amicitias, quæ mihi apud vos feliciter contigerunt, non genio meo, sed vestræ in Cardinalem Ximenium reverentiæ tribuendas puto. Illius vitam olim cum in aulâ Regiâ degerem, eâ, quâ potui, diligentia, acquisitis etiam librorum vestrorum auxiliis, scripsi & in lucem edidi. Prodiit iis temporibus, quibus Galli Hispanique, mutuis inter se diffentioni-

, non tam odio gentis , quàm æmula-
 ie imperii , decertabant ; qui nunc ar-
 æternisq̃ue Regum Regnorumq̃ue fœ-
 bus conjuncti Rebellium & Heretico-
 rum superbiam conterent. Historiam hanc
 æri hominis excepit Gallia pene ut
 nunc , eoq̃ue experimento didici , eam-
 esse apud omnes populos summarum
 rerum æstimationem , & viros Reli-
 gie , prudentiæq̃ue in administratione
 reipublicarum egregios , non unius re-
 gis tantum , sed universi orbis exem-
 plarios esse. Nunc , quia tibi eruditissimo
 Pontificii Professori Primario , totiq̃ue
 Academiæ celeberrimæ , institutoris ves-
 timentorum Gallica placuit enarratio ,
 ut operis mei fructum videor retu-
 lisse. Vale vir Clarissime ; quam mihi tam
 honorosè , tam comiter benevolentiam
 vestra ex animo persolve , meque vene-
 rabilis Academiæ , Collegioq̃ue inclyto
 honorosè commenda.



L E T T R E C C C C X V I I I .

D'affaires particulieres , à M. l'Archevê-
que de Pise.

*Illustriſſime & Reverendiſſime Domine
Colendiſſime.*

L Iteris Dominationis tuæ , Archipræ-
sul admodum venerande, eâ, quâ par
est, diligentia respondiſſem, niſi abſentis.
Nom... litteras ego etiam expectaſſem,
tum ut caritati tuæ ſatisfacerem, tum ut
illius voluntatem proprio teſtimonio com-
probarem. Homo ille alioqui diligens ac
induſtrius, relictâ, quam feliciter exer-
cuerat, mercaturâ, variis ſeſe artibus &
negotiis temerè implicans, poſt varios
fortunæ caſus, Lugdunum ſe contulit,
ubi ædificiis, itineribuſque publicis reſi-
ciendis præpoſitus, rem quoque ſuam re-
ſarcire & augere nititur. Scripſi ad illum,
Annam Catarinam Lodoiſiam. Nom...
Fratris ſui, Liburni habitantis, filiam, fi-
dem Catholicam, abjuratis erroribus,
profeſſam, à Sereniſſimo Etruriæ Duce
beneficè exceptam, tuis ſacris manibus
conſignatam, in Monasterium ſanctæ Mar-
thæ adductam eſſe, ubi ſe votis ſolemni-
bus Deo dicare deſiderat, verum à paren-

tibus in odium susceptæ fidei neglectam, omnique ope atque auxilio destitutam, Patrum suppliciter orare, ut de suis, aut defunctæ Aviæ donis, velit religiosum propositum adjuvare. Neptis ad illum epistolam misi, pii operis meritum exposui, commendavi, hortatus sum: naturam, Religionem, Conscientiam interpellavi. Ex iis quæ rescripsit quid sperandum sit, Illustrissima Dominatio tua facillè intelliget. Cæterum gaudeo virginem hanc ab hereseos sinu Cælesti gratiâ evocatam ad ovile tuum, imò ad monasterium sanctarum Virginum auspiciatò tamquam ad portum salutis appulisse. Pastoris insuper in te boni pro tuendis alendisque ovibus sollicitudinem ac providentiam & miror & laudo. Mihi etiam gratulor hanc meæ in te observantiæ & venerationis significandæ occasionem oblatam esse postquam... Nom... Patruus in hanc Urbem redierit, coram alloquar, & si qua beneficii spes adfulserit, juvabo, monebo, meque tibi litteris meis iterum, Illustrissime ac Reverendissime Archipræsul, servum addictissimum & devotissimum profitebor.

Nemausi, III. Id. Maii an. M. DCCIV.

L E T T R E C C C C X I X.

De compliment au même , pour le feliciter sur une dignité à laquelle le Roi d'Espagne l'avoit élevé.

Clarissimo & ornatissimo Domino Emman. Ant. ab Acevedo & Ybañes. Spiritus Ne-mausensis Episcopus S. P. D.

JAmpridem optaveram, Clarissime Domine, ut digna virtutibus, laboribus etiam tuis merces accederet. Sperabam propensam in te Regis voluntatem, si quis esset beneficentiae locus, non defuturam. Dignitatis quoque tibi proximè conferendæ nescio quæ ad te præfagia nuper scripseram, & penè mihi gratulor tibi præproperè esse gratulatum. Nunc gaudeo te ad Senatorios honores evectum, apertamque tibi deinde viam ad altiores Magistratus. Ea Principum conditio est magnifica prorsus ac penè divina, ut selectorum hominum ministerio, salutis & felicitati Populorum invigilent; dum enim eruditos, probosque viros juri dicundo, rei publicæ administrandæ honorificè addicunt, non tam eorum commodis, quam aliorum utilitati consulunt; egentibus auxilia supeditant, virtuti præmia constituunt,

DE M. FLECHIER. 311

consiliis imperium juvant, ingeniorum
mulationem accendunt, & sibi æquita-
s & prudentiæ laudem comparant. Quod
tibi te attinet, nihil Regi Cath. opportu-
us quàm tuis consiliis uti, teque sui
Fisci Procuratorem & Patronum in Se-
natu Pintiano instituisse. Fruere faustè,
glorieturque dignitate quæ tibi sub his for-
mæ initiis jucunda & commendabilis
extigit, donec merito quidem tuo, avun-
di Patrocinio, Regis beneficiis cumu-
tior tibi honos accrescat. Vale, clarissi-
me Domine, de novo rerum tuarum sta-
tu certiores me facito cùm Pintiam per-
veneris, meque ubique terrarum, tui a-
mantissimum existima.

Nemauß VI. Kal. Maii anno rest. it. sal. M. DCCV.

Adresse de la Lettre.

*Clarissimo, ornatissimoque Domino, D. Emmanueli
Antonio ab Acevedo & Ybañes, Regi à consi-
liis & Fisci in Senatu Pintiano Procuratori &
Patrono.*

CASAR AUGUSTAM.

L E T T R E C C C C X X.

Au Pape Clement XI. pour solliciter la
Beatification de M. Vincent de Paul,
dont on fait la vie & l'éloge en abrégé.

Beatissimo Patrinoſtro Clementi Papa XI.

BEATISSIME PATER,

Virorum fide ac pietate illuſtrium virtutes ad ſanctæ ſedis ſolum deferre conſuetudo eſt & religio, ut ſummorum Pontificum iudicio probati, & cælitum ſanctis adſcripti Eccleſiæ ornamēto ſint & exemplo. Eo animo Vincentium, virum Evangelicum, congregationis Miſſionum inſtitutorem ad te, Beatiffime Pater, ſuppliciter adducimus; ut cui in cæleſti patriâ coronam juſtitiae juſtus Judex retribuit, eidem immortalem gloriam, ac venerationem in terrâ viventium Sanctitas veſtra decernat.

Nihil illi ad perfectam vitæ integritatem & laudem defuit: præcipua in illum à Patre luminum dona confluerant. Fides in Deum firma, & ab omni novitatum ſuſpicionē libera; ſapientia hominum utilitati & paci conſulens; ſingularis in rebus
arduis

s pro animarum salute constantia ;
 s ambitionis expers humilitas ; mira
 ndonandis injuriis facilitas, in perfe-
 s morbis patientia, in sustinendis pœ-
 tiæ laboribus fortitudo. Iis accessit
 animi candor ingenuus, prudens
 im simplicitas, casta & innocens
 ersatio, condita piâ hilaritate mo-
 i, benefica in pauperes misericor-
 ræ ceteris, & promovendæ Religio-
 illustrandique sacerdotii ardens &
 sua sollicitudo.

eos usus, Beatissime Pater, natus in
 a Vincentius difficillimis temporibus
 Florentissimum imperium hæreses,
 aque bella infestaverant, multi à
 Catholicâ, & Regis obsequio descie-
 rit Principes populi que; divisæ in fac-
 is Provinciæ mutuis se cladibus affli-
 git, ubi vicerant Calvinistæ, templa
 a, disjectæ aræ, Sacerdotes vel fu-
 vel interfecti; sacra aut spreta aut
 ita, inter armorum, errorumque li-
 am obsoleverat Religio.

primùm sacris ordinibus initiatus,
 isque Theologicis munitus vir Dei
 iit, defecisse sanctos, & diminutas
 is hominum veritates intelligens,
 rum incuriam, inscitiam populo-
 increpans, exponendæ Ecclesiæ doc-
 , disciplinæ restituendæ incubuit.

Totum sc. Missionibus Apostolicis devotum. Quocumque illum divina providentia duceret, laborans in Evangelio, iniquos abducebat à vitiis; hæreticos ad fidem revocabat; ignaros docebat vias Domini; obvios quosque ad poenitentiam hortari solitus; exemplo ipse præire; Sacerdotum zelum accendere, sæpe etiam supplere, & ministerium verbi omnibus charitatis officiis confirmare, adjunctis, ubi operi non sufficeret, operariis, sibi imputans, si quis divinam legem aut ignoraret, aut sperneret.

Cum audisset rusticam plebem neglectam à Barochis in tenebris ambulare, continuo exarsit. Evangelizare pauperibus missum se credidit, apud quos fides simplicior, uberior doctrinæ fructus, & purior docentis intentio. Exiit ergo in viços & villas, in vias & sepes, & aspera rura indefesso labore percurrent, mysteriorum Christi, Sacramentorum Ecclesiæ fidem, Christianæ vitæ præcepta disseminans, viles quidem mundo animas, at Redemptori pretiosas in domum Domini, & in spem regni celestis induxit.

In Urbem regiam deinde vocatus, officiisque majoribus intentus, quæ non pauperibus auxilia contulit? Nata esse & cum illo crevisse visa est misratio. In-

pum necessitates inquirens, divitum conscientiam sollicitans, omnem charitatem exercuit. Alendis confectâ ætate senibus, orphanis, atque incertæ nativitatis infantibus educandis, damnatis ad triremes remigibus à durâ servitute eximendis, civibus morbo simul & inopiâ laborantibus javandis, curandisque omnem operam ac diligentiam adhibuit. Oppressas bellis cum domesticis cum externis familias, imò Provincias conquestis collectisque opibus sublevare, egenis Parisios concurrentibus Xenodochia extrui, annuos census suppeditari curavit. Nulla miserrarum species quæ non illum misericordem senserit, & ne quid magnificis deesset operibus, ut corporum commodo, ita animarum saluti ubique provisum est. Eleemosinæ doctrina, vitæ auxiliis accedere Religionis documenta.

Ille est, Beatissime Pater, ex iis misericordiarum viris quorum pietates non defuerant, & quorum nomen extollere, & laudes nunciare gaudet Ecclesia.

Is etiam est qui in diebus peccatorum corroboravit pietatem. Christianos originis suæ cælestis oblitos, & sæculi negotiis & cupiditatibus implicatos ad rem divinaram cogitationem & curam irritans, solitarias ac salutares Missionum domos aperuit. Qui pristinam vitam

emendare, & conscientiam humili accuratâque delictorum confessione detergere: qui vana & fragilia despiciere, æterna meditari: qui abjuratis voluptatibus asperas pœnitentiæ vias ingredi: qui ad perfectius vitæ genus vocati, vocationem explorare ac certam facere vellent, officiis, consiliis, monitis, exemplis juvantur. Spiritualia, ut vocant, decem dierum exercitia, solitudo, silentium, quies, cogitationes sanctæ, pia colloquia, preces, orationes, lectiones assidæ: procul ab omni hominum commercio quique Deo vacabat & sibi. Iis paulatim successibus pietas christiana reffloruit, iisdem nunc etiam florescit.

Præcipua, Beatissime Pater, & quæ magis ad sanctitatem vestram pertinet, de reformando Clero, à quo Religio derivat in Populos, Vincentii sollicitudo, ordinandorum impositam ab Episcopis curam suscepit. Continuo per se suosque probare illos, hortationibus excitare, orationibus disponere, morum eis innocentiam commendare, scientiam sanctorum infundere; Ecclesiasticæ vocationis gratiam, divini sacrificii pretium recensere, ut à peccatoribus segregati & Christo rite addicti ad cultum Altarium, vel ad opus Ministerii, eâ quâ par est reverentiâ accederent.

Ut Presbyteros Episcopis, ita Ecclesiæ dignos parabat Episcopos. Annæ Austriae quæ tunc temporis Regnum administrabat à sacris Consiliis, Apostolicæ virtutis viros ad summæ Præfulum sedes evehendos vel indicans vel mandans, sua aut testimoniis aut suffragiis, Clero Gallicano eum, quo nunc etiam præfulget, splendorem contulit.

Frequentes de inquirendis scripturarum sensibus, de adimplendis tum conversationis tum Evangelicæ Prædicationis officiis tractationes quid referam? quid seminaria in plerisque Regni Diocesisibus ab eo crecta, directaque: Plenus dierum obiit Vincentius viarum Domini scrutator, sectator bonorum operum, spirituum discreditor, meliorum charismatum æmulator assiduus. At in congregatione quam instituit, filios reliquit post se suæ charitatis hæredes, sui Sacerdotii successores, quorum alii tamquam Angeli veloces ad ministeria Missionum missi in omni patientiâ & doctrinâ ignavis & rudibus elementa fidei, peccantibus divina judicia, resipiscētibz pœnitentiæ leges, quærentibus Regnum Dei & justitiæ ejus æternas remunerationes annunciant. Alii quasi Sanctuarii custodes, ne quis immundus præsumat ingredi, vigilantes, Clericos in Seminariis educatos, & ad

priscam Ecclesiæ disciplinam informatos per ordinum gradus ad Sacerdotii culmen religiosè perducunt.

Ignosce , Beatissime Pater , nostris in eum virum affectibus , cujus merita , cujus exempla hâc nostrâ ætate mirati sumus. Quod vidimus testamur , & scimus quia verax est testimonium nostrum. Viget apud nos venerabilis Vincentii memoria. Spirat adhuc recens virtutum odor , quo totam Galliam perfuderat. Ejus vitæ ac laborum in regimine animarum , manentes adhuc fructus percipimus , Sanctitati vestræ gratulaturi & nobis , si vota nostra audierit , & illum beatificaverit in gloriâ. Id cum aliis Præsulibus , ô Beatissime Pater , suppliciter postulat , Sanctitatis vestræ humillimus , & obsequentissimus filius.

Nemausi XIII. Octobris anni M. DCCIV.



L E T T R E C C C C X X I.

De compliment & d'éloge, sur un Ouvrage de politique, composé par M. de Acevedo.

*Amplissimo Domino Eman. Aut. de Acevedo
& Ybañes, Spiritus Flechier Episc.
Nemaus. S. P. D.*

Librum quem optaveram, quem postulaveram, amplissime Domine, scriptum à te, jussu regio editum libenter accepi, libenter legi. Si qui ab Amanuensis aut à Librario errores irreperint. Autoris famæ, dignitati operis nihil obstat. Novi quæ sit plerumque istorum hominum inscitia, quæ incuria, quæ literarum verborumque inversio, quæ in editione librorum deformitas, nisi fideli oculo, manuque sollicitâ, continuo dirigantur. Tu, ne quid muneri tuo nitoris ac elegantiae deesset, diligentiam etiam tuam correctum & mendis omnibus repurgatum ad me mittere voluisti. Tractatum ergo tuum, Vir amplissime, de jure Regum in bonâ Ecclesiasticorum perduellium temporalia, avidè attentèque pervolvi. Oeconomicam potestatem omni rationis atque eruditionis genere confirmas, autoritate legum

Doctorum placitis, decretis Principum, majorum exemplis sententiam tuam promoves, & quidem efficaciter. Cujusvis enim ordinis, vel dignitatis Ecclesiæ ministri sint, Republicæ cives esse non desinunt. In spiritualibus officiis Deum timere, in civilibus Regem honorificare eadem illis Religio, eadem ex Apostolorum præcepto conscientia est. Quamlibet animarum potestatem exercent, sub potestate tamen constituti sunt, cui nec licite nec impunè resistitur. Quæ igitur habenda est ratio eorum hominum qui sacra addicti, pacemque Evangelicam profutentes, iniquis factionibus contra jus fasque omne se implicant, populorum animos ad seditionem incendunt, læsæ Religionis, & violatæ majestatis rei. Eorum, quia Regibus subditi sunt, corrigendi atque privandi judicium apud Reges esto. Ut exiliis personæ, ita ætariis facultates obnoxia sunt. Cur enim propriis vitæ commodis fruantur, qui in publica commoda peccare audent? Hanc sententiam cui nos assentimur, Vir amplissime, valide propugnas: eâ tamen prudentiâ, ut Ecclesiæ salvis immunitatibus, quod Dei est, Deo serves; quod Cæsaris, Cæsari tribuas.

Dertoram expugnatam vobis nobisque gratulamur. Aurelianensis Catalauniana

DE M. FRECHIER. 315

ersus progreditur... Quid in Belgio even-
erit non ignoras. Cogitaverat Burgun-
iæ dux vi aut industriâ Gandavum occu-
pare. Urbs erat Anglorum injuriis, &
sacrilegiis offensa, modico præsidio mu-
nita, & in obsequium Philippi V. Prin-
cipis sui propensa: obstabat hostilis exer-
itus, quem cum fictis itineribus, & si-
mulatis expeditionum consiliis Dux lon-
gusculè divertisset, nostri occisis aut de-
fectis custodibus, civitatem ingressi, An-
glôs acclamantibus Populis expulerunt...
Eodem penè tempore Brugæ à nostris e-
iam capte. Inopinato deinde exercituum
ad Aldernatam concursu initum à quartâ
ad nonam post meridiem prælium, pari
virtute & successu, licet numero dispari...
capri cæsiq; utrimque multi. Ardens na-
tionum æmulatio centena hinc inde ho-
minum millia in mutuam perniciem, prohi-
lolor! accendit. Vale, amplissime Domi-
ne, & me tui observantissimum, & an-
nuntissimum puta.

Epid. Kalend. Aug. anno salutis. M. DCCVIII.

L E T T R E C C C C X X I I.

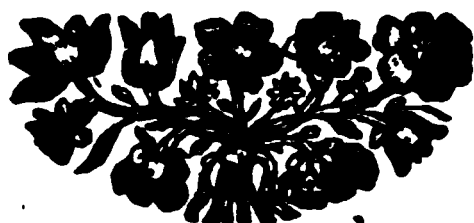
Compliment au même, sur la nomination
de M. son Oncle à l'Archevêché de To-
lede, & à la Charge d'Inquisiteur.

*Clarissimo Doctissimoque D. D. Antonio
Emanueli ab Acevedo & Ybañes, Spiritus
Episc. Nem. S. P. D.*

Accidisse novas Caesar-Augustino Ar-
chiepiscopo Avunculo tuo dignita-
tes, & gaudeo, & tibi gratuler. Supre-
mus Inquisitionis arbiter, Toletana Ec-
clesiæ Antistes electus omnibus præest re-
ligionis officiis. Tali egebat Inquisitor
Hispania olim intacta, & nostrorum tem-
porum erroribus inaccessa, nunc ab Hære-
ticis ex parte oppressa, qui in Regnum
Catholicum adducti rebelles animos, &
in omnem pravitatem faciles, Doctrinæ
vitæque suæ, si non veneno, saltem exem-
plo inficiunt. Quis vigilare possit atten-
tius, ne qua labes priscam sinceramque
Christi fidem deformet, ne quis ex tot
inimicis hominibus bono semini furtim
superseminet zizaniam? Talem Toletanæ
Regioni Pastorem Rex optimus præposi-
tum voluit, ut summa esset in eo non so-
lùm tuendæ, sed etiam promovendæ pie-

atque auctoritas. Ecclesiam ergo Hispaniarum primariam, tot sanctis Præfultis, tot Conciliis, tot prærogativis ac viribus venerabilem reget, mites populos & potestatibus à Deo ordinatis obsequentes placido ducet imperio. Cardinalis Ximenii, quem singulari veneratione coluit, sedem implebit, illius successor, cujus se alumnus prædicaverat. Id tibi, implissime Domine, tam jucundum esse debet, quàm illi honorificum est, quòd eum nec ambitio, nec conquista Procerum suffragia, sed summa in Deum pietas, humanitas in populos, præclara deinde in Regem & Rempublicam merita ad illum Ecclesiasticæ dignitatis apicem adduxerint. Id unum superest, ut Avunculi tui gloriam, tuâ etiam illustres, & cujus virtutes imitaris, honores quoque consequare.

XI. Kal. Nov. anno à rep. salute M. DCCIX.



REFLEXIONS



REFLEXIONS
SUR LES
DIFFERENS CARACTERES
DES
HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Envie.

L'ENVIE est de tous les vices celui que l'on pardonne le moins; il marque une foiblesse d'esprit & une lâcheté de cœur qu'on ne peut excuser.

Ce vice, tout honteux qu'il est, ne laisse pas d'être souvent le vice des plus grands hommes; un Alexandre pleure quand il apprend les Victoires de son Pere, & il croit que c'est lui ôter une partie de sa gloire, que de la partager avec lui.

* Un Saül ne peut souffrir que son Peuple donne à David plus de loüanges qu'il ne lui en avoit donné ; & le rang qu'il tient ne le peut satisfaire , quand il voit un de ses Sujets plus estimé que lui.

Une Dame de qualité demanda un jour au Prince Maurice de Nassau , qui il jugeoit être le premier Capitaine de son Siecle. Le Prince lui répondit , qu'il étoit que le Marquis de Spinola étoit le second. Cette réponse étoit assurément spirituelle & adroite , mais étoit-elle une preuve de son envie ou de sa modestie ou étoit-elle une preuve de l'une & de l'autre tout ensemble ? Il ne voulut pas dire qu'il étoit le premier , il aima mieux donner lieu à le penser ; mais il n'hésita pas à nommer Spinola pour le second , afin de ne se pas compromettre avec lui , & qu'on lui fît justice sur cette préférence.

M. le Prince , c'est assez de le nommer pour en faire tout l'éloge qu'il mérite , avoit coutume d'appeller le Comte d'Harcourt , le Cadet la Perle. Il est vrai que ce Comte en portoit toujours une à l'oreille , & qu'il étoit cadet du Duc d'Elbeuf ; mais je crois que ses belles actions , & sur tout ce qu'il avoit fait à Turin , ne contribuèrent pas peu à le faire ainsi appel-

r. Nôtre Heros n'étoit pas fâché de cacher sous un nom de plaisanterie , le nom d'un homme qui marchoit sur ses pas , quoiqu'il ne le suivît que de loin.

Il me souvient que ce Comte dans une rencontre en Guyenne , aiant eu un avantage considerable sur les Troupes qu'il commandoit en personne M. le Prince, un Officier qui étoit dans la confidence de son Altesse & de ses plaisirs , lui dit en riant que le Cadet la Perle avoit fait des merveilles , & que M. le Prince lui répondit avec cette présence , cette justesse & cette vivacité d'esprit qu'il conservoit toujours , qu'il ne falloit plus l'appeller le Cadet la Perle, mais la Perle des Cadets.

Il en est des grands Capitaines à l'égard de la gloire , comme il en est des femmes bien faites à l'égard de la beauté. Deux belles femmes sont peu amies , & s'accordent peu sur leurs prétentions , chacune croit être en droit de se préférer , & chacune remarque des défauts dans sa rivale , qui ne sont point venus à la connoissance de celles qui ne sont point intéressées dans leur querelle.

Deux grands Capitaines s'étudient toujours sur leur conduite , & quelque bonne & louable qu'elle paroisse aux yeux des autres , ils y trouvent sans cesse à redire , & ne la sçauroient approuver. Tantôt on

4 *Reflexions sur les differens*
devoit charger l'ennemi , & tantôt on devoit mieux disputer le terrain ; tantôt on n'a pas sçû profiter d'un avantage , & tantôt on s'est trop exposé voulant en profiter ; tantôt la bravoure l'a emporté sur la prudence , & l'on s'est oublié que l'on étoit Capitaine pour faire le métier de Soldat , tantôt on a manqué une belle occasion par trop de sagesse & trop de circonspection.

Ainsi deux grands Capitaines ne sont jamais parfaitement contens l'un de l'autre ; & la raison , c'est qu'ils sont tous deux grands Capitaines , & qu'ils sçavent tous deux qu'ils le sont ; l'un nuit à l'autre , & ils se font tous deux une idée de ce qu'ils sont toute à leur avantage.

A entendre parler des Gens de guerre, ils ne sont point envieux les uns des autres , mais chacun croit avoir plus d'attachement à sa profession , aimer plus la gloire & mieux paier de sa personne que pas un autre.

Qu'un Officier d'un Regiment soit détaché pour une occasion , & qu'il y fasse au de-là de tout ce que l'on en pouvoit attendre, on voit peu les autres l'en louer ; ils se contentent de dire qu'il a fait ce qu'il a dû , & qu'ils en auroient tous fait autant, s'ils avoient été commandez.

Il est étrange qu'une belle action soit re-

Caracteres des hommes.

gardée avec des yeux si differens ; les Generaux approuvent hautement l'action de cet Officier , parce qu'ils le voient beaucoup au dessous d'eux, & qu'ils ne peuvent porter envie à sa fortune ; ses semblables ne la louent & ne la publient pas , parce qu'ils craignent que le mérite de cet homme ne le fasse élever au dessus d'eux.

Il y a une sorte d'envie qui est bonne & raisonnable , & c'est ce que l'on appelle émulation. On voit dans un Seminaire trois ou quatre personnes , qui se distinguent par leur travail , par leurs belles inclinations & par leur vertu, on a envie de les imiter , rien n'est si louable. Un Gentilhomme est à l'Academie , & tout le monde jette les yeux sur lui , parce qu'il est extrêmement adroit & fort porté au bien , on a envie d'en faire le modele de sa conduite ; cette envie est honnête & mérite d'être approuvée de toute la terre ; mais ce qu'on appelle proprement envie est toujours pris en mauvaise part..

Un homme envieux ne peut avoir d'amis , parce qu'il n'est pas d'humeur à en supporter les défauts , & qu'il n'en peut voir l'heureux établissement sans chagrin. Rien ne satisfait un homme de cet esprit, il ne faut paroître ni heureux , ni malheureux avec lui ; il méprise le malheu-

reux , & l'heureux lui fait passer de fâcheux momens.

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui n'a point de naissance & qui a peu de bien, porte envie aux Nobles & aux riches ; mais que les Nobles & les riches portent quelquefois envie à un Bourgeois , c'est ce que l'on auroit peine à croire , si l'experience ne nous le faisoit pas connoître.

Nous nous mettons toujours le bonheur des autres devant les yeux , & nous ne regardons le nôtre qu'à travers. Nous sommes si accoutumés à notre bonne fortune , que nous n'y sommes plus sensibles , & celle que nous reconnoissons depuis peu dans un particulier , l'emporte sur la nôtre , quoique nous en aïons presque toujours joui.

Comme notre vie est bornée à quelques années , notre esprit est de même borné à quelques connoissances ; tout ce qui est au delà , n'est pas à son point de vue , & c'est pour lui comme s'il n'étoit point. Pourquoi donc envier à ceux qui ont plus de lumieres que nous , celles que nous n'avons pas ?

Chacun a son talent , nous devons l'en laisser jouir paisiblement , comme il nous laisse jouir du nôtre ; notre bonheur ne dépend pas de celui des autres , mais de nous , & c'est assez pour être heureux.

que d'être contents de ce que nous sommes.

Il est tant de charges dans le monde , tant de sortes de grandeurs, tant de biens, pourquoi envier ce que M. . . en possède ? Pourquoi nous acharnons - nous sur cet homme ? a-t il tous les biens de la terre & tous les emplois du siècle ? Laissons-lui ce qu'il a, & songeons à ce que nous pouvons avoir. N'examinons pas comment il est devenu ce qu'il est , mais pensons sérieusement qu'il ne tient qu'à nous d'être plus que nous ne sommes ; la vertu tient lieu de tout à un esprit bien fait , à un homme raisonnable , à un Chrétien.

Les richesses, les emplois, l'estime , ou la vertu, feront toujours les heureuses suites de nôtre travail & de nos bonnes actions ; l'un est récompensé d'une manière & l'autre de l'autre , mais c'est toujours récompense , & celui qui paroît quelquefois si bien partagé , n'est pas toujours en effet celui qui est le mieux.

Si l'on me demande , d'où vient que l'envie regne par tout , & qu'il y a peu de gens , de quelque qualité & de quelque profession qu'ils soient , que l'on ne voie sujets à ce vice , je dirai deux choses. La première est , que personne ne se fait justice à soi-même ni aux autres ; la seconde , que chacun s'estime & s'aime plus qu'il ne doit , & n'estime & n'aime pas assez les autres.

Si nous nous en croïons , c'est nôtre esprit , nôtre science , nôtre éloquence , en un mot , c'est nôtre mérite qui nous a poussez & élevez , & c'est la fortune seule qui a élevé les autres.

Pourquoi faisons-nous cette distinction ? C'est qu'il est plus agréable & plus louïable de ne devoir qu'à soi-même ce que l'on est, que de le devoir à une aveugle & à une capricieuse ; c'est que nôtre amour propre trouve son compte quand nous décidons ainsi sur nôtre mérite ; c'est que par cette distinction nous croïons faire connoître ce que nous valons.

Tout le monde n'est pas de mon sentiment sur l'envie , & je n'y trouve point à redire. M... soutient que l'envie est nécessaire au public , & que si on la condamne dans quelques particuliers, on la doit approuver dans le commerce du monde.

Il me disoit il y a quelques jours , que sans un peu d'envie nous vivrions tous dans une trop grande tranquillité d'esprit , & dans un genre de vie trop unie ; il ajoûtoit que comme un peu de poivre ou de moutarde relève une sauce , un peu d'envie anime nos actions , & leur donne un goût piquant , qui nous les rend plus agréables & plus faciles ; mais je pense qu'il nommoit envie , ce que j'appelle

Caractères des hommes.

Emulation. Quoi qu'il en soit , quand cette envie ne passe pas les bornes de l'honnêteté & de la charité , elle peut être reçue par tout , & même dans les Cloîtres & dans les Seminaires , sans qu'on pense à faire le procès à ceux qui lui en donnent l'entrée.

Ne soions point envieux du bonheur apparent de ceux que l'on croit si bien établis dans le monde ; leur grandeur & leur félicité dureront peu ; ils ont beau s'élever , ils tomberont bien-tôt , leur disgrâce ou leur mort suivra de près leur établissement & leur élévation. * Que sont devenus ces hommes dont les emplois & les richesses ont fait tant de jaloux ? Considérons leurs tombeaux , & voyons ce qui leur reste de leur magnificence & de leur grandeur.

Ces Princes & ces Généraux d'armées ; que l'ambition & le commandement ont tant distingués ; ces grands Capitaines autant estimez par leur conduite que par leur courage ; ces hommes voluptueux & effeminez , qui se sont rendus si remarquables par leur dépense & par leur vie toute criminelle ** , ont fait bruit l'espace de vingt-cinq ou trente ans , & puis ils sont morts , comme les autres , qui n'ont

* *Aug. in Ps. 8. 36.*

** *S. Aug. in Psal. 8. 36.*

pas été dans ces emplois honorables , ou dans ces honteux emportemens. *

Il est sans doute que l'honneur fait la satisfaction de l'homme par rapport à la société civile ; que le repos fait sa consolation , par rapport à sa personne , & que la grace fait son bonheur , par rapport à la sainteté de la Religion ; mais l'envie seule le dépouille de tous ces glorieux avantages , puisqu'elle lui ôte l'honneur à l'égard du monde , le repos à son égard & la grace à l'égard de Dieu & de la Religion. En un mot , un envieux est un malheureux qui vit sans honneur & sans repos , & presque sans apparence de conversion.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il sçait être envieux & jaloux de sa fortune ; en voici un bel exemple. Quelqu'un aiant un jour dit au fameux Poëte Italien le Tasse qu'il avoit une occasion favorable de se venger d'un homme qui par envie & par jalousie lui avoit rendu mille mauvais services , il répondit , ce n'est pas le bien , la vie ou l'honneur que je désire ôter à cet envieux , c'est seulement sa mauvaise volonté. On ne pouvoit parler plus juste , & avec plus de modération.

* Orig. in Ps. 36.

C H A P I T R E II.

De ceux qui imitent les autres.

ON ne doit pas louer un homme précisément , parce qu'il en imite un autre ; on ne doit pas aussi le blâmer parce qu'il ne l'imite pas ; c'est vertu d'imiter un homme de probité , c'est un vice d'imiter celui qui vit dans le dérèglement ; ainsi quand on veut se faire un modèle pour sa conduite , il faut le bien choisir.

Il seroit aussi extraordinaire aux Bourgeois , de vouloir imiter les gens de Cour dans leurs manières , qu'il le seroit aux gens de Cour , de vouloir imiter les Bourgeois. Leur naissance & leurs emplois mettent une différence entr'eux , qui doit paroître en toutes choses , dès que les uns tiennent des autres on les méconnoît , & ils ne passent plus pour ce qu'ils sont.

L'esprit d'un Bourgeois & d'un Gentilhomme dans une même personne , gâte tout , & fait que l'on cherche le Bourgeois dans le Gentilhomme sans le trouver. L'esprit d'un Gentilhomme & d'un Bourgeois dans un même homme , cause un si bizarre mélange , que l'on n'y reconnoît ni l'un ni l'autre.

Un Gentilhomme qui s'abaisse jusqu'à

prendre l'air & les manieres d'un Bourgeois , & un Bourgeois qui s'élève jusqu'à prendre les manieres & l'air d'un Gentilhomme , sont deux masques qui font rire tout le monde , & qui le divertissent.

Il ne faut pas nous mettre sur un pié-à-vouloir faire tout ce que nous voions faire aux autres , sous prétexte que nous sommes de même profession ; nous n'avons pas tous les mêmes talens & le même genie. On voit des gens sçavans écrire avec beaucoup d'esprit & de politesse , qui n'ont pas le don de prêcher & de parler en public. On voit au contraire des gens prêcher avec une facilité & une éloquence incroyable , qui dans le fond n'ont pas grande étude ni grand esprit.

Chacun doit se connoître , & n'entreprendre que les choses dans lesquelles il peut réussir. Outrer ses talens & son genie & les porter plus loin qu'ils ne peuvent aller , c'est manquer de conduite & de jugement ; c'est vouloir se mettre en possession d'un heritage qui ne lui appartient pas , & sur lequel il n'a aucun droit.

Nous avons un beau jardin plein de fleurs & de fruits , jouissons-en paisiblement , & laissons la vigne de Naboth à celui qui en prend le soin & qui la cultive soir & matin. Ne faisons pas le métier de Capitaine quand le Prince nous a éta-

blis pour rendre justice à ses Sujets.

On peut réussir dans toutes sortes de Professions, mais il faut s'y donner tout entier ; dès que l'on se partage, & que l'on en embrasse plus d'une, on quitte le solide pour l'apparent. Pour se faire honneur on se perd, & pour devenir riche on se ruine.

Un homme qui se distingue dans ses gestes, dans son marcher, dans son équipage, dans ses meubles, dans ses actions, en un mot un homme qui est singulier, n'a pas l'esprit bien fait, & on peut assurer, s'il n'imité pas les autres, que les autres le doivent encore moins imiter. Ce qui paroît de singulier en lui, fait croire que ce qui ne paroît pas l'est encore plus, & tout ce qu'il fait, donne une fâcheuse idée de ce qu'il dit, de ce qu'il pense & de ce qu'il est.

Il arrive assez souvent, quand on veut imiter quelqu'un qui a du mérite & de la réputation, qu'on l'imité dans des choses qui ne sont pas ce qui le mettent au dessus des autres ; on s'attache à ce qui accompagne son mérite, & non pas à son mérite ; on prend l'ombre pour le corps ; ainsi on a beau marcher sur ses pas, on ne va pas où il va ; on a beau se copier sur lui, on ne lui ressemble jamais.

Il faut être habile Peintre, pour faire :

une bonne copie d'un bon original. De même pour bien imiter un homme que tout le monde estime & que le mérite fait distinguer, il faut avoir presque autant de mérite, & n'être guere moins estimé que lui.

Heureux celui qui est parvenu à ce point de perfection, qu'on ne sçait si c'est lui qui imite, ou si c'est lui qui est imité. On dit de Philon le Juif & de Platon, qu'on ne pouvoit décider si Philon avoit imité Platon, ou si Platon avoit imité Philon.

Il y a des gens à la Cour qui menent une vie exemplaire, & il y en a qui sans faire paroître tant de pieté en ont en effet beaucoup; mais les uns & les autres ne sont pas ceux qui ont le plus de sectateurs. Qu'un homme s'habille bien, & qu'il soit bien à cheval, il se fait en un jour plus de Disciples & plus d'Imitateurs, que les autres n'en ont fait en dix ans.

Qu'une femme paroisse à la Cour avec une coëffure modeste, moins riche, & qui ne donne pas un air si jeune que celle des autres, elle marche seule dans son chemin, personne ne la suit, sa coëffure fera toujours à bon compte, & les Marchands du Palais n'en augmenteront jamais le prix. Qu'une femme trouve une nouvelle maniere de se coëffer & de se

Bien mettre , toutes les autres s'étudient à se mettre & à se coëffer de même.

Quand on veut imiter quelqu'un, il faut voir si l'on le doit & si on le peut ; c'est-à-dire , si le temperament , les emplois , l'humeur , l'esprit & la profession dont on est , permettent de l'imiter. Tout ce qui est bon en general peut être imité de tout le monde , mais ce qui n'est bon qu'à des particuliers & dans de certaines circonstances , n'est pas bon à toutes sortes de personnes & en tout temps : ainsi c'est indiscretion de vouloir imiter ce qui ne convient pas à nôtre état & à nos inclinations. Nous ne sommes pas toujours à nous , nous nous devons souvent au public , & c'est lui faire une injustice , que de nous dérober à lui pour vivre en particulier & selon nôtre caprice. La prudence & l'experience sont deux grandes maîtresses sur ce point ; leurs leçons sont , toujours bonnes en quelque âge que l'on soit , & elles sont toujours d'un prompt secours contre le faux zele.

Il n'y a point d'homme qui ne puisse imiter & être imité ; à force d'imiter les autres on se perfectionne , & on est imité ; de cette maniere nous recevons des leçons sans en prendre , & on en reçoit de nous sans en donner.

Ce qui entre par les yeux fait pour l'or-

dinaire plus d'impression que ce qui entre par les oreilles ; & c'est la raison pour laquelle une bonne action ou un bon exemple en fait plus que vingt Prédications ; les instructions qui se font de cette manière ne frappent point l'air en vain, elles vont droit au cœur.

Vouloir être imité dans ce que l'on fait, c'est s'applaudir & faire son éloge, c'est avoir de soi une opinion que tout le monde plus éclairé que nous n'a pas ; mais vouloir imiter les autres, c'est commencer à se connoître, & donner des preuves que l'on veut valoir quelque chose.

Il faut tâcher de n'être jamais content de soi ; il faut regarder ceux qui marchent devant nous, & ne point jeter la vue sur ceux qui nous suivent ; cela fait que nous ne nous arrêtons pas, mais que nous avançons toujours dans le chemin que nous avons pris, & que nous arrivons plus sûrement & plutôt où nous voulons aller.



C H A P I T R E I I I.

De la Religion.

A Parler sincerement, on peut dire qu'il y a peu de Chrétiens qui sçachent bien ce que c'est que leur Religion, & en quoi elle consiste ; on est élevé par des Parens qui font profession du Christianisme, on en fait de même profession ; mais si on est de Famille noble & ancienne, on s'étudie bien plus pour l'ordinaire à vivre en homme de naissance & de qualité, qu'en Chrétien.

Il me souvient qu'étant à Venise, j'eus la curiosité de me trouver une fois à l'assemblée du Senat, qui se tient tous les Dimanches au matin, sans avoir égard au jour. J'avois, à la vérité, ouï la Messe avant que d'y entrer, dont bien me prit, parce que l'on n'en sortit qu'à midi, mais plusieurs Nobles ne l'entendirent pas. J'avoue que je fus scandalisé que ce jour qui doit être plus particulièrement employé au culte de Dieu, fût choisi pour les affaires de la Republique ; je ne pus m'en taire & je dis à un Noble que je voïois quelquefois au billard, que cela me faisoit beaucoup de peine. Il me répondit, *Siamo, Veneziani e poi Christiani*, qu'ils naissoient

Venitiens , & qu'ils étoient après faits Chrétiens ; que quand ils avoient donné leurs soins à ce qui regardoit l'Etat , ils pensoient après à s'acquitter de leurs devoirs de Chrétiens : paroles les plus libertines & les plus impies que j'aie ouïes de ma vie. Si j'avois suivi les mouvemens de mon indignation , je lui aurois dit mille injures ; mais je parlois à un Noble , & j'étois à Venise , il n'en falloit pas davantage pour me rendre sage. Je levai seulement les épaules , & lui fis connoître que sa réponse me surprenoit & m'affligeoit également ; il n'en fut pas plus touché , nous nous séparâmes & nous ne nous vîmes plus.

Il y a bien des gens parmi nous qui ne parlent pas si librement que ce Noble , mais qui ont les mêmes maximes & les mêmes sentimens ; ils donnent tous les jours leurs premiers soins à leur établissement & à leur famille , & puis ce qui leur reste de tems est employé aux devoirs de leurs consciences. Combien en voyons-nous les Fêtes & les Dimanches, faire leur cour le matin , rendre & recevoir visite, solliciter leurs affaires , & enfin aller à la Messe lorsqu'il est près de midi ? Ce n'est pas là parler, mais agir en Venitien.

On ne peut être trop délicat sur le fait de la Religion , ni trop zélé pour tout ce

qui la regarde. Etant à Saint-Maur il y a quelque-tems , on me conta que M. le Prince pere du dernier mort , n'y arrivoit jamais qu'il ne descendît d'abord à l'Eglise. Ce culte extérieur marquoit un grand fonds de pieté & de religion, capable d'édifier.

Loin de faire servir la Religion à ses vûes & à ses desseins , il ne faut considerer ses emplois , ses biens & sa naissance , que pour les faire servir à la Religion , & les en faire dépendre.

Le libertinage des hommes ne va pas à méconnoître qu'il y a une Religion, mais à ne pas vivre selon les Loix & les maximes de cette Religion. On sçait ce que l'on doit croire ; on sçait de plus ce que l'on doit faire , mais on en demeure là ; on se contente de croire, & on remet toujours à faire ce que l'on est obligé de faire.

La Foi est le principe de toutes nos bonnes actions , mais les mauvaises l'obscurcissent & l'étouffent. Plus on est dans la pratique des bonnes œuvres , plus la Foi s'augmente : au contraire, quand on vit dans le déreglement, peu à peu on cesse de craindre , & quand on a cessé de craindre, on cesse de croire.

Le désordre mene toujours plus loin que l'on ne pense. C'est un feu qu'on ne peut éteindre quand on le veut, c'est un

torrent qu'on ne peut arrêter quand on le fouhaite ; on se persuade qu'il n'ira qu'à la corruption des mœurs , & on ne prévoit pas que cette corruption se communique , & qu'elle s'étend presque toujours jusque sur la créance. En effet , l'expérience fait connoître que la Foi ne peut guere demeurer saine avec tant de corruption.

Il faut s'attacher à la Religion , & non pas aux personnes qui font profession de cette Religion ; il faut s'attacher à nôtre créance & non pas à ceux qui nous l'enseignent. La cabale fait souvent agir & parler ceux qui paroissent les plus zelez ; & il est difficile de démêler ce zele d'avec l'interêt ; on le déguise si bien qu'on les confond , & qu'on le prend assez souvent l'un pour l'autre.

Il y a des gens qui ne peuvent souffrir que l'on se mette de la Congregation des Jesuites , je ne suis pas de leur sentiment ; je n'en estime pas plus un homme pour en être , mais je ne l'en estime pas moins ; il n'y a que la maniere dont vit ce Congreganiste qui me le fait louer ou blâmer. Peut-être n'en seroit-il pas moins homme de bien , peut-être ne le seroit-il pas tant : ainsi je regarde cette Congregation comme une chose extérieure , qui peut servir ou ne pas servir à la perfection , selon l'usage qu'il en fait.

Ceux qui vivent dans la retraite, ont sans doute pris le meilleur parti, s'ils sont véritablement détachés, si leur genre de vie ne leur donne pas une trop bonne opinion de leurs personnes & si l'orgueil & l'amour propre n'entrent pas dans toutes leurs actions, ou au moins s'ils ne marchent pas sur leurs pas.

Quoique toutes les vertus du Christianisme forment & entretiennent un saint commerce entre Dieu & nous, il est néanmoins certain qu'il y a une vertu universelle, dont le propre effet est, de lier la créature raisonnable avec son Créateur, & de la lui soumettre par des marques authentiques de respect & d'adoration ; & cette vertu c'est la Religion.

Cette vertu nous donne une haute idée de la grandeur de Dieu & de sa puissance, & nous porte sans cesse à le louer. Cette vertu fait que non-seulement nous lui consacrons notre cœur, & notre esprit, & notre mémoire, mais encore nos langues & nos plumes pour le bénir & lui rendre à toute heure mille actions de grâces.

Cette vertu est la première des vertus, & nous n'en pouvons douter, soit que nous la considérons par rapport à son objet, soit par rapport à ses fonctions & à sa fin ; on peut même assurer qu'elle renferme par excellence toutes les autres vertus.

Nôtre Religion est admirable dans ses maximes , & les veritez fondamentales qu'elle établit , sont toutes divines. Dans les autres Religions on donne quelque chose à la raison , beaucoup aux passions , & presque tout à la nature : dans le Christianisme on combat les passions , on détruit la nature & on soumet la raison.

De tout ce qui est arrivé depuis le commencement du monde , dont nos Peres nous ont laissé des monumens , & de tout ce qui est arrivé en nos jours , il n'y a rien que la sainte Ecriture n'ait remarqué , parce que tout cela a rapport à nôtre Religion , & peut contribuer à mettre les hommes en état de la connoître & de la suivre.

Plus les pecheurs font les esprits forts , pour ne pas croire de Religion , plus ils sont à plaindre ; plus ils sont intrepides & assurés , plus ils font connoître la grandeur de leur mal ; plus ils paroissent contents , plus ils sont en danger de se perdre. Ils ressemblent à ces malades à qui une fièvre chaude donne de puissantes forces ; (a) la mort approche de ces malades à mesure que leurs forces augmentent , & lorsqu'ils en montrent tant , on a lieu de croire qu'il n'y a presque plus rien à esperer pour eux. Que dis-je ? Ces impies qui

a S. Aug. in Psal. 8. 38.

font gloire de leur libertinage & de la force d'esprit qu'ils se donnent, sont dans un pire état que les phrenétiques, puisque leur maladie, sera bien-tôt suivie d'une mort éternelle.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir aussi qu'une véritable Religion. Quoique cette Religion semble n'avoir été connue que du tems que (a) les Fidèles furent à Antioche appelez Chrétiens, il est néanmoins certain qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle s'est fait voir dans tous ceux qui ont saintement vécu selon la Loi de la nature, ou selon la (b) Loi de Moïse. C'est ce qui a fait dire à Eusebe dans son Histoire de l'Eglise, que la Religion dont ces hommes pleins de probité faisoient profession, devoit passer pour la première & pour la plus ancienne de toutes les Religions.

La différence qui paroît entre les Justes de l'ancienne Loi & ceux de la nouvelle, ne regarde que le tems. Le Fils de Dieu fait Homme a été l'objet de la Foi des uns & des autres ; ceux-là croïoient qu'il viendrait au monde pour les racheter ; ceux-ci croïoient qu'il est venu, & qu'il les a en effet rachetez ; (c) cette différen-

(a) *Act. c. 11.*

(b) *Eus. l. 1. c. 4.*

(c) *S. Aug. Epist. 49.*

ce des tems n'en a pas mis dans leur créance ; ils doivent donc les uns & les autres être reconnus pour Chrétiens , appelez, & être appelez Chrétiens.

Le Mystere de l'Incarnation (a) a été si puissant & si efficace qu'il n'a pas été moins utile à ceux qui l'ont crû parce qu'il étoit promis, qu'à ceux qui le croient parce qu'ils le voient heureusement accompli dans toutes les circonstances prédites par les Prophètes.

J'avoüe néanmoins que les Saints de l'ancienne Loi n'ont point été appelez Chrétiens , mais je soutiens qu'ils en mennoient la vie , & qu'ils en avoient la créance ; ils n'étoient pas Chrétiens de nom , mais ils l'étoient en effet.

Ils ne vivoient pas dans la Loi de Grace , mais ils étoient en état de grace ; la Foi en Nôtre-Seigneur & sa grace ont été de tous les tems ; de maniere que l'on peut assûrer que ces Saints étoient tout ensemble & de l'ancien & du (c) nouveau Testament, parce que vivant dans la Loi de la nature ou dans celle de Moïse, ils appartennoient à la Loi de Grace.

Il est vrai qu'ils n'avoient pas le Baptême & nos autres Sacremens , mais ils n'en étoient pas moins Chrêtiens , parce

(a) S. Leo. Serm. 4 in Var.

(b) S. Aug. Epist. 120.

que ce n'est pas dans la diversité des Sacremens ou des Sacrifices que consiste la diversité des Religions.

Un homme qui le matin offre à Dieu des Sacrifices d'une autre manière qu'il ne lui en* offre le soir, ne change pas pour cela l'objet de son Culte & de sa Religion, il règle seulement les marques de sa piété selon la différence des lieux & des temps.

Il s'ensuit que la Religion Chrétienne a été de tous les siècles, & que ce n'a pas été une nouveauté aux Fideles après la venue du Messie de vivre dans la crainte de Dieu, de le servir & de l'aimer.

* S. Aug. Epist. 49.

CHAPITRE IV.

Sçavoir le Monde.

IL faut sçavoir le monde pour y vivre & pour n'y vivre pas ; mais bienheureux ceux qui prennent le dernier parti ! Rien ne porte plus à le prendre que la connoissance parfaite de la manière dont on a coutume d'y vivre, & du danger dans lequel on est de s'y perdre.

Mais puisque Dieu ne nous appelle pas tous dans la retraite, quand nous avons rempli nos devoirs à son égard, il est bon

que nous pensions à regler nôtre conduite sur ce que le monde demande de nous, afin de vivre doucement avec ceux qui y vivent comme nous, & c'est ce qu'on appelle sçavoir le monde.

La premiere, la plus generale, la meilleure & la plus importante maxime que l'on puisse donner sur cette matiere, c'est de ne désobliger jamais personne, de ne parler mal de qui que ce soit, de souffrir avec bonté les défauts des autres, de donner des loüanges à ceux qui en méritent & d'avoir de la civilité pour tous ceux avec qui on est en commerce.

Il ne faut jamais se vanter, ni se distinguer mal à propos. Parler de sa naissance devant ceux qui n'en ont point, c'est les insulter ; en parler devant ceux qui en ont, c'est se compromettre. Parler d'étude & de Lettres devant des Artisans, c'est s'en moquer ; en parler devant des gens d'épée, c'est souvent imprudence & s'exposer à contre-tems.

Celui qui se donne de ces airs élevez & de distinction, de ces airs qui se font si aisément remarquer, passe toujours pour jeune & pour vain.

Il ne faut jamais s'écouter parler, & ne faire jamais trop valoir ce que l'on dit. Interrompre quand les autres parlent, c'est indiscretion ; parler toujours, c'est

imprudence ; mais donner aux autres occasion de parler, & parler à son tour, c'est sçavoir le monde, & c'est le moïen de rendre une conversation douce, utile & agréable.

Il vaut mieux relever la pensée de nôtre ami que la nôtre. Quand on en use ainsi, on fait connoître que l'on est capable des bonnes choses, qu'elles sont de nôtre goût; que nous leur donnons le prix qu'elles méritent; que nous ne sommes point incommodes ni amateurs de nos sentimens, & que nous ne sommes pas entêtés mal à propos de tout ce que nous disons.

Un Ecclesiastique, un Prêtre, un Religieux doit toujours paroître sage & retenu dans les Compagnies, & on peut dire qu'il ne sçait pas le monde, quand il parle, rit, badine & raille autant que les autres. Son caractère & son habit doivent lui imposer une modestie que l'on ne demande pas de ceux qui ne sont point de sa profession. Le moins qu'il se trouve dans les compagnies des femmes & de la jeunesse, c'est toujours le mieux ; s'il n'y est appelé pour affaire ou pour quelque œuvre de charité, il y fait toujours une méchante figure.

Un honnête homme trouve toujours bien plus son compte dans les Compa-

gnies des gens de qualité , que dans celles des Marchands ou du menu peuple. Le respect est l'ame des unes , & la familiarité celle des autres. Ainsi tout ce qui se dit chez les uns , ne passant jamais les bornes que la bien-seance & la civilité prescrivent , est bien plus de son goût, que ce qui se dit chez les autres avec une familiarité bourgeoise, qui pour l'ordinaire est trop libre & n'engendre que du mépris.

Il ne faut point aller à la Cour pour apprendre le monde ; il ne faut être que prudent & sage ; il ne faut que se souvenir de son nom , de sa famille , de ce que l'on est , des lieux où l'on est , & de ceux ou de celles avec qui l'on est.

Les leçons que l'on se donne sur ce sujet , sont aisées & naturelles ; on n'a qu'à faire un bon usage de sa nourriture & de son éducation ; on n'a qu'à voir souvent des gens d'honneur & de qualité ; on en sçait toujours assez quand on se fait une agréable habitude de vivre avec eux.

Sçavoir le monde , c'est vivre autrement avec un homme de Cour ou un Magistrat , qu'avec un Bourgeois ou un Religieux ; c'est recevoir leurs visites , leur en rendre de différentes manieres ; il ne faut pas s'étudier là-dessus , le bon sens & l'experience nous en apprennent assez.

Sçavoir le monde , c'est ne se faire jamais d'affaire avec personne ; c'est porter respect à qui on le doit ; c'est être familier & honnête à ses semblables ; c'est être indulgent & charitable à ses inférieurs.

Sçavoir le monde , c'est parler de piété avec ceux qui en font profession, de charges & d'emplois avec ceux qui en ont, de nouvelles à ceux qui en sont curieux & qui les aiment ; de peinture, de sculpture, d'architecture , de géographie & d'astronomie , à ceux qui en font leur passion.

Sçavoir le monde , c'est s'accommoder sans peine à l'humeur , à l'esprit & aux désirs de nos parens , de nos voisins , de nos amis , & généralement de tous ceux avec qui nous vivons , & avec qui nous avons affaire.

Ce n'est souvent ni la bonne mine , ni les belles actions, ni l'enjouement de l'humeur , ni la vivacité de l'esprit qui plaisent dans un homme , mais un certain air, & un je ne sçai quoi d'honnête & d'engageant, qui fait qu'il est bien venu par tout. Il y a des gens qui sont mieux faits que lui , & qui ont en effet plus de mérite, qui ne sont pas néanmoins si bien reçus & pour lesquels on ne marque pas la même joie quand on les voit.

Vous avez beau avoir de la naissance, du bien, de la jeunesse & des bonnes qua-

litez , si vous n'avez le don de plaîre , vous n'en êtes pas plus aimé ; & si vous ne sçavez pas vivre agréablement avec le monde , le monde n'en vît pas plus agréablement avec vous.

Sçavoir le monde , c'est être toujours égal , toujours sage & toujours bien-faisant ; c'est ne brusquer & ne chagriner jamais personne ; c'est être complaisant en tout tems & en tous lieux , & toujours prêt à souscrire aux volontez de ses amis ; c'est ne soutenir jamais les opinions avec chaleur , déferer beaucoup à celles des autres ; c'est n'avoir jamais de contre-tems.

Sçavoir le monde , c'est faire bon visage à tous ceux que l'on voit ; c'est en ménager en toutes occasions les humeurs & les esprits ; c'est en approuver , ou au moins en excuser toujours la conduite ; c'est donner lieu à tout le monde d'être content de nous.

Enfin sçavoir le monde , c'est n'être à charge à personne , c'est vivre sans contrainte , c'est n'être jamais incommode par trop de circonspection & trop de ceremonie , c'est ne pas outrer l'honnêteté que l'on se doit les uns aux autres.

En un mot , sçavoir le monde , c'est vivre dans une certaine liberté qui n'est ni trop respectueuse , ni trop familiere , dans une certaine liberté que ceux qui ont le

plus de politesse , ont établie parmi eux, que l'usage & la coutume ont autorisée, & qui est bien reçue par tout.

C H A P I T R E V.

Des Rapports.

UN homme qui sçait vivre, un honnête homme ne fait jamais de rapports , parce qu'il en prévoit les dangereuses conséquences ; il sçait que les rapports font toujours des affaires ; qu'ils broüillent les parens & les amis, & qu'ils font naître des soupçons ou des querelles, qui ont de fâcheuses suites.

Les rapports nuisent toujours à celui qui les fait , & à celui à qui on les fait, & à celui ou à celle de qui on les fait. Ce sont des coups de lance qui en tuent ou blessent trois tout à la fois.

Il y a peu de rapports qui se fassent sans exageration ; ce sont des pelotes de neige qui grossissent à mesure qu'elles passent par différentes mains.

Celui qui fait un rapport ne peut avoir que deux vûës ; ou d'obliger celui à qui il le fait, ou de se satisfaire en le faisant. Il n'entre jamais dans les intérêts de la personne de qui il le fait, & c'est toujours à ses dépens qu'il le fait.

Loin d'obliger celui à qui on fait un rapport , on lui cause mille sujets de chagrin & de jalousie, & cette jalousie donne souvent lieu à une prompte colere & à une vengeance précipitée. Dans cet état on n'écoute plus sa raison , ni les conseils de ses parens ou de ses amis ; on s'abandonne tout à sa passion , & on pousse les choses à l'extrémité.

Voilà le plaisir & le service que rend celui qui a l'indiscretion de faire de semblables rapports. Il a beau s'en repentir, il n'en est plus tems ; il a allumé un feu qu'il ne peut éteindre , & il a mis un poignard dans le sein de cet homme jaloux, il ne l'en peut retirer , sa plaie est mortelle , & il n'y a plus pour lui aucun remede.

Celui qui fait un rapport ne peut aussi y trouver son compte , puisque d'une part il se fait un ennemie de la personne de laquelle il parle , & que de l'autre il doit se faire un honteux reproche d'avoir par son imprudence troublé le repos de son ami , & de l'avoir conduit sur le bord du précipice, où il est prêt à se jeter.

Un ami doit toujours mettre un voile sur le visage de son ami , pour l'empêcher de voir ce qui peut lui donner de la peine ; il doit à son égard s'imposer un silence perpetuel sur les choses qui peu-

vent le chagriner ; il n'y a point de prétexte , quelque spécieux qu'il paroisse , qui l'autorise à parler dans ces rencontres.

Une des premières loix de l'amitié & de la société civile , est d'en bannir pour jamais toutes sortes de rapports ; il y a mille choses qui regardent nôtre famille qui ne sont point du ressort de l'amitié ; c'est l'outrer que de lui faire prendre des soins qui ne sont point de sa portée & de sa connoissance.

Un ami doit être délicat sur ce qui regarde son ami , & il ne doit jamais lui apprendre ce qui peut lui déplaire ; une méchante nouvelle passée par la bouche d'un ami, en est plus sensible à celui qui la reçoit.

Il y a de la malhonnêteté à nous de rapporter ce qu'un autre a dit par imprudence. Pourquoi désobligeons-nous cet homme , qui ne nous en a jamais donné sujet , & qui peut-être dit mille biens de nous dans le tems que nous l'outrageons ? Il y a toujours de la lâcheté à attaquer les gens quand ils ne sont point en état de se défendre.

Si les rapports que l'on nous fait de nous sont à nôtre avantage , nous ne les aimons pas ; la raison est , que nous souffrons avec peine, que les choses que nous avons cachées par vertu soient connues,

que nôtre modestie en est offensée, & que les louanges qu'elles nous attirent , ne sont pas de nôtre goût.

Si ces rapports sont contre nous , on nous pouvoit épargner les chagrins qu'ils vont nous causer. Ainsi tous les faiseurs de rapports sont toujours regardés d'un mauvais œil , & ils ne doivent par tout passer que pour des flatteurs & des imprudens.

Il est impossible que celui qui fait le honteux métier de rapporteur , ne donne beaucoup de prise sur lui ; c'est ce qui fait qu'on lui rend souvent ce qu'il a prêté , & qu'on le lui rend avec plaisir & avec usure ; rien ne tombe par terre de ce qu'il dit & de ce qu'il fait , & l'on prend grand soin de le faire connoître en tous tems & en tous lieux pour ce qu'il est.

Un homme me vint un jour trouver, pour me faire la confidence que M... avait mal parlé de moi en bonne compagnie ; je lui dis que je m'étois fait un calus sur les rapports ; que je n'y étois pas sensible, & que ce que l'on m'apprenoit par cette voie , m'entroit par une oreille , & sortoit par l'autre. J'ajoutai que tout ce que l'on dit des absens est pour l'ordinaire suspect , & que les blessures que je ne recevois que de loin , ne me faisoient jamais de mal ; qu'au reste c'étoit à ceux en pre-

de qui on avoit parlé de moi , de
dire mon parti, ou de se déclarer con-
puisque c'étoit seulement pour eux
n'avoit parlé.

Quand on parle dans une compagnie
l'homme absent, tous ceux qui com-
ment cette compagnie doivent être ga-
de ce que l'on en dit, puisque la ju-
les oblige à ne pas souffrir que l'on
lamne ceux qui ne sont point appel-
pour se défendre ; s'ils permettent
injustice ; ils autorisent par appro-
on ou par leur silence, tout ce que
dira d'eux quand ils seront sortis.

On ne parloit jamais des absens, il n'y
oit plus de rapports, & celui qui se
troit sur le pied d'en vouloir faire,
troit pour un ennemi de la société ci-
, pour un homme à être chassé de
es les compagnies & pour un fourbe,
honneur & sans probité.

L... vint une fois dire à M... qu'on ne
oit pas épargné dans un lieu où il s'é-
trouvé, & qu'on avoit dit de lui
e choses qui lui auroient donné du
laiser s'il les avoit ouïes. Cet homme
n d'esprit ; je puis ajouter, & plein
le véritable probité, reçut ce rapport
le manière à surprendre celui qui se
voit fait. Il lui dit ; Si on me connois-
bien, Monsieur, on en pourroit dire

beaucoup plus sans que je fusse en droit de me fâcher ; je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence ; s'ils en parloient en ma présence comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confusion ; je vous prie de leur en marquer ma reconnoissance. Jamais donneur d'avis ne fut plus déconcerté. Je pense qu'il n'aura plus l'entêtement d'en faire de sa vie.

M.. avoit raison de prendre ainsi les choses ; il n'y a que les veritez qui offensent ; & comme il n'avoit rien à se reprocher sur ce qui avoit donné occasion à ce rapport, il étoit assuré que tout ce que l'on avoit dit à son désavantage étoit faux & controuvé. Ce froid & cette présence d'esprit à recevoir de pareils rapports, justifient celui à qui on les fait, condamnent celui qui les fait, & encore plus ceux qui sont cause qu'on les fait.

Il n'y a point d'homme de bien, tel qu'il soit, de qui on ne puisse rendre les intentions suspectes, & de qui les actions ne puissent paroître intéressées ; mais il va son train ordinaire, il ne change en rien sa conduite, il ne fait remarquer en lui ni inconstance ni foiblesse, il ne veut que sa conscience pour garante de son genre de vie, & que Dieu pour témoin de ce qui se passe dans son cœur. Toutes

les médisances que l'on en peut faire , sont autant de coups de canon tirez en l'air , qui font du bruit , mais qui ne peuvent faire de brèche à sa réputation ni à sa vertu.

Un homme sage n'écoute jamais les rapports , & par ce moïen il ferme la bouche à celui qui lui en veut faire. On s'épargne bien de fâcheux momens quand on se déclare contre les rapports , & on en procure de bons à ceux qui étoient d'humeur à en faire , & que l'on guérit de cette passion.

On ne doit jamais avoir de langue ni d'oreille pour les rapports , & je ne sçai lequel est plus coupable de celui qui les écoute ou de celui qui les fait ; mais je sçai bien que rien n'entretient davantage un homme dans la honteuse habitude d'en faire , que l'audience facile qu'on lui donne , & la joie qu'on lui témoigne de les entendre.

Il n'y a ni bien ni honneur à faire des rapports , & s'il étoit permis de mal juger des gens , dès qu'un homme me feroit un rapport , je le croirois sujet à toutes sortes de vices , puisqu'il n'y en a point que l'on puisse éviter plus facilement. Oüi , un seul rapport qu'un homme m'auroit fait , seroit capable de me donner une idée de son genie & de son humeur , dont je ne revien drois jamais.

Nous ne devons point nous flater sur notre conduite , on y peut toujours donner quelque atteinte ; mais nous excusons bien plus volontiers ceux qui en parlent à notre insçu , que ceux qui nous viennent dire eux-mêmes que l'on en parle. Les uns gardent avec nous quelques mesures , - puisqu'ils n'en parlent qu'en notre absence , & les autres ne nous ménagent en aucune maniere , puisqu'ils nous disent à nous-mêmes ce que nous serions bien-aisés de ne sçavoir pas. Chacun connoît ses défauts , mais il est fâché que les autres les connoissent , & encore plus qu'on lui vienne dire qu'ils les connoissent ; c'est mettre un homme à la dernière épreuve & pousser la patience à bout.

C'est une imprudence de rapporter ce que l'on ne sçait que par quelque particulier qui peut mentir ou exagerer , & c'est une injustice de croire ce que l'on nous dit de cette maniere. Cependant, c'est une injustice que l'on ne commet que trop souvent , parce qu'on est peu en garde de ce côté-là , & que l'on se laisse d'autant plus aisément aller à la commettre , qu'il semble que l'on n'y a point de part , & qu'elle ne regarde que celui qui a fait le rapport , de la verité duquel on le fait garant.

L'infidélité d'un ami qui a trahi notre secret, ne nous met point en droit d'en user de même à son égard ; notre devoir ne dépend pas du sien ; sa mauvaise conduite n'autorise point la nôtre. Il a violé le secret que je lui avois confié, c'est une faute qui n'est pas excusable, mais il a été mon ami, il mérite que je le confidère, non pour ce qu'il m'est à présent, mais pour ce qu'il m'a été ; le secret que je lui dois est une vieille dette, elle subsiste toujours, & je ne lui dois pas moins ce secret maintenant, que je lui devrois l'argent qu'il m'auroit prêté quand nous étions amis.

Un rapport d'une bagatelle fait par un ami, ne nous donne pas lieu de rompre avec lui, il faut souffrir cette petite indiscretion, nous la rendre utile, & tâcher d'en profiter ; elle nous doit apprendre à nous ménager davantage, & à ne nous pas communiquer si facilement, sur tout dans les choses qui sont de conséquence.

Il me souvient encore d'une belle parole d'un homme de ma connoissance. Un de ses amis aussi imprudent qu'il vouloit paroître fidèle & affectionné, lui vint dire qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie, & que ses manières d'agir en de certaines rencontres, avoient été fort relevées & condamnées. Il répon-

dit qu'il étoit fort obligé à ceux qui prenoient le soin de remarquer ses défauts, & qu'il tâcheroit de s'en corriger. Il ajouta qu'il n'étoit pas du sentiment de Platon, qui croïoit ne devoir jamais parler de ceux qui blâmoient ses actions; qu'il estimoit au contraire en devoir parler & s'en souvenir, afin de leur faire du bien, ou du moins de leur en souhaiter.

C H A P I T R E V I

De l'Esprit.

TOut le monde se flate sur l'esprit, il y a peu de gens qui ne croient en avoir; cependant il y en a peu qui en aient en effet. Avoir de l'esprit, n'est pas avoir de ce brillant & de cette vivacité, qui vont si vite & si loin; l'avantage de concevoir aisément, n'est qu'une partie de l'esprit.

Il faut de la solidité, - du jugement, de la force & de la pénétration dans l'esprit. Ces dernières parties sont les plus nécessaires & les plus essentielles; elles sont l'ame de l'esprit, la vivacité n'en est que le corps, dont la beauté saute souvent aux yeux.

• Un esprit qui a de la vivacité est une pierre qui a de l'éclat; celui qui a de la

vivacité & du jugement , est un diamant qui a tout ce qu'il lui faut pour le rendre précieux.

Ce qu'on appelle aujourd'hui bel esprit, n'en a que le nom , & ce bel esprit est de tous les esprits celui qui l'est le moins.

Celui qui veut passer pour bel esprit, ressemble à un brave que l'on ne voit jamais à l'armée, qui ne porte l'épée que dans les Villes, & qui ne s'y fait distinguer que par ses plumes & ses habits dorrez. C'est un brave d'Opera & de Comedie ; il ne paroît brave que dans ces lieux de plaisir, & fait plus de bruit lui seul dans une compagnie, que n'en font six braves veritables qui ont bien servi plusieurs campagnes.

Le bel esprit ne paroît jamais parmi les Sçavans & ceux qui font profession de Lettres, il ne se trouve qu'avec des gens du siecle qui n'aiment que les plaisirs, & qui sont peu capables de juger des bonnes choses ; de belles paroles, un peu de feu & beaucoup de hardiesse, voilà le caractere du bel esprit, & en quoi il consiste.

Dés qu'un homme s'est déclaré bel esprit, il tranche & décide sur tout, il se produit par tout, & rien n'est bon que par son estime & par l'approbation qu'il en donne.

La qualité de bel esprit coute peu ; un Sonnet assez bien tourné & dont la chute est heureuse , quelques Stances dérobées, mais déguisées & habillées de neuf , ou quelques traductions aisées à faire , mettent un homme en droit de s'ériger en bel esprit, & de passer pour tel.

La difference qu'il y a entre un homme qui a de l'esprit & un bel esprit, est la même que l'on met entre un Gentilhomme & un Hobereau ; l'un a cent titres de noblesse qu'on ne lui peut disputer , l'autre en a un ou deux qu'on pourroit ne lui pas passer.

Il semble que la Nature se surpasse elle-même en de certains siècles, & que quand elle nous donne des Rois & des Heros d'une grandeur d'ame extraordinaire, elle pense à nous donner en même-tems des gens qui soient capables de parler d'eux, & de les louer comme ils le méritent, des gens qui ne se distinguent par leur esprit & par leur éloquence , que pour rendre leur siècle plus remarquable , & que pour immortaliser davantage la gloire du Prince sous lequel ils vivent.

Tel a été le siècle d'Alexandre , dans lequel ont fleuri Socrate, Platon, Aristote & Demosthene. Tel a été le siècle d'Auguste , sous lequel Virgile, Horace, Ovide & plusieurs autres ont excellé d'une ma-

niere à être encore autant estimez qu'ils l'étoient dans leur tems.

Tel a été le quatrième siècle, dans lequel vivoit l'Empereur Théodose, qui a immortalisé son nom par son mérite & par sa vertu; siècle de tous les siècles le plus illustre par les écrits de saint Chrysostome, de saint Ambroise, de saint Jérôme & de saint Augustin; écrits dont la doctrine & la piété leur ont fait donner le glorieux titre de Docteurs & de Peres de l'Eglise.

Tel est le siècle dans lequel nous vivons sous l'heureux Regne de **LOUIS LE GRAND**. Combien y voyons-nous de gens d'un mérite extraordinaire, & d'une érudition à faire honte aux siècles passez? Combien d'excellens Ecrivains s'y distinguent, soit dans les matieres de piété; soit dans celles qui ne regardent que les belles Lettres? Je n'ose entreprendre de les nommer, parce qu'ils se presentent en foule à mes yeux. Ainsi semblable à un homme qui entre dans un parterre, & qui se trouvant embarrassé sur le choix de tant de belles fleurs qu'il y voit n'en cueille pas une, je ne veux parler d'aucun de ces Ecrivains, pour ne pas donner lieu de croire que je le prefere à tous les autres.

Dés qu'un homme n'a point de naif-

sance ni de bien, il se retranche sur l'esprit, & son esprit lui tient lieu de tout: c'est pour lui une place-d'armes, dans laquelle il se croit en sureté, & il est persuadé qu'on ne l'en peut faire sortir. L'esprit qu'il se donne, & que souvent il n'a pas, le console de ses pertes & de ses chagrins; heureux de n'en avoir pas plus, puisqu'il ne serviroit qu'à lui faire ressentir plus vivement ses disgraces.

Je n'ai jamais connu qu'un homme qui se soit fait justice sur ce point. On m'a conté de lui qu'étant un jour avec deux ou trois personnes de sa profession, il leur dit, *Vous estes bien-heureux vous autres d'avoir de l'esprit.* Je ne sçai ce que penserent ceux à qui il avoit parlé si ingenuement, mais la reflexion que j'y ai faite, est qu'il falloit qu'il eût du discernement, pour faire cette distinction entre lui & ceux à qui il parloit, & c'est peut-être là l'unique preuve qu'il ait jamais donnée de son esprit.

Ceux qui paroissent avoir le plus d'esprit, & qui parlent beaucoup, font souvent des fautes considerables, auxquelles ceux qui n'ont pas l'esprit si brillant, ni si vif, ne sont pas sujets. C'est sans comparaison comme ces chevaux, qui allant lambe ou l'entre-pas, bronchent plus de fois en un jour, que ceux qui n'ont qu'un

s réglé , ne font dans tout un voiage. Ces genies aisez & à qui rien ne coûte, ont quelquefois si vite, qu'ils en perdent haleine, & l'on peut assurer que le gement les suit de si loin, qu'il n'accompagne presque jamais ce qu'ils écrivent ou ce qu'ils disent; leurs pensées sont des fleches tirées en l'air, qui perdent toute leur force avant que de tomber dans les lieux où ils les veulent jetter.

M... passe pour avoir de l'esprit la première fois qu'on le voit; à la seconde vue on en rabat la moitié, & à la troisième on ne lui en trouve plus du tout. La raison est, que c'est un homme qui a du sonde & qui parle assez de tout; & comme à la première vue on n'examine pas les gens de si près, & qu'on ne se donne pas la liberté d'approfondir les choses, on se tire d'affaire & se satisfait comme il peut; mais on n'a pas pour lui la même indulgence dans la suite; ainsi on découvre son foible, & c'est toujours par là qu'on le prend, & que l'on le reconnoît pour ce qu'il est.

Un homme qui a beaucoup d'esprit, mais qui n'a point la politesse ni l'agrément que les conversations du monde donnent, ne laisse pas d'être homme d'esprit: on peut dire de lui que c'est un diamant brut, qui a besoin d'être taillé &

mis en œuvre , afin qu'on sçache ce qu'il vaut.

Un homme qui a de la politesse , mais qui n'a point de fond d'esprit & point de solidité , ressemble à un diamant du Temple propre à parer une Musicienne de l'Opera , ou une Actrice de la Comedie.

Je fus un jour fort surpris dans une premiere visite que je rendois à une Dame. A peine étions-nous entrez en conversation , qu'elle me cita saint Basile : à ces grands mots je me crus perdu , & ne me trouvant pas capable de fournir à un entretien qui débutoit par un passage d'un Pere Grec , je pensai me lever & avouer mon insuffisance. Elle reconnut mon embarras , & s'étant un peu humanisée , je vis bien que c'étoit un éclair qui avoit paru , qui ne seroit suivi d'aucun orage accompagné de foudres. Je rappelai toute ma presence d'esprit , & j'en eus assez pour juger que cette Dame avoit quatre ou cinq lieux communs qu'elle avoit coutume de jeter à la tête des gens , afin de leur donner une avantageuse idée de son mérite. Son dessein ne réussit pas à mon égard , le feu qu'elle avoit allumé me parut un feu de paille , qui ne produisoit qu'une épaisse fumée , & qui ne duroit qu'un moment. J'eus néanmoins l'honnêteté de ne lui pas dire ce que je pensois

d'elle, mais je n'ai pas eu peine à être fidelle à la résolution que je pris de ne la revoir de ma vie.

Une demi douzaine de femmes de mérite & d'esprit, en ont gâté deux mille. Ces femmes de distinction ont parlé & ont écrit, & elles ont fait naître sans y penser l'envie à beaucoup d'autres de parler & d'écrire comme elles; elles ont été les vives sources de mille ruisseaux bourbeux. Les loüanges qu'elles se sont justement attirées par leurs écrits, ont été les innocentes causes des invectives & des injures que l'on a vomies contre les ouvrages des autres incapables de s'élever au-dessus de leur sexe. Les leçons que les unes ont si bien employées, en ont bien fait perdre à celles qui les ont voulu passer comme elles sur le Parnasse & avec les Muses.

Il y a des terres qui portent toutes sortes de grains & de fruits, & qui en portent en tout tems, mais cela est rare. Il y a de même des esprits feconds de toutes manieres & capables de tout; mais il s'en voit peu. C'est avoir de l'esprit, que de connoître la capacité de son esprit, & de juger à quoi il est propre.

Il y a autant de sortes d'esprit que de visages; tous les visages ne plaisent pas, il en est de même des esprits. On a beau

l'avoir fin , vif , penetrant & universel , il faut quelque chose de plus ; il faut un je ne sçai quoi d'agréable & d'engageant pour plaire.

La raison pour laquelle un esprit élevé est peu du goût du monde , & que le bel esprit plaît & se fait aimer par tout , c'est que l'un n'a que la superficie de l'esprit , dont tout le monde est capable , & que l'autre est grand & solide , qui sont des qualitez auxquelles peu de gens peuvent prétendre & parvenir.

Quelque bon & grand esprit que l'on ait , il faut toujours le cultiver ; c'est une terre qui devient inutile à son Maître quand elle ne porte pas , & qu'elle ne remplit pas ses greniers ; c'est une mere qui perd son lait quand elle n'en nourrit pas son enfant : c'est un diamant qu'il faut tailler & retailler à toute heure , pour en faire connoître la valeur & le prix.

Il ne faut pas qu'un homme d'esprit passe d'un louable travail à une molle oisiveté ; il ne faut pas qu'il descende du Parnasse pour aller chercher les Jardins d'Epicure , il ne faut pas qu'il quitte les Muses pour ne plus aimer que la bonne chere & les plaisirs.

C H A P I T R E V I I.

Des Ouvrages d'esprit.

PLus on lit de certains Ouvrages qui paroissent pleins d'esprit, moins on y en trouve. A les bien examiner, on n'y découvre que de faux brillans & point de solidité ; c'est un peu de dorure sur du plâtre ou sur du ciment, rien n'y est relevé, & rien n'y paroît qui soit capable de satisfaire les connoisseurs.

Je suis persuadé qu'il y a eu de beaux Ouvrages en toutes langues & en tout tems. Les Egyptiens ont excellé dans la sublimité des pensées ; les Chaldéens dans les Sciences ; les Grecs dans l'éloquence, & les Romains dans la politesse du discours : ainsi ce n'est pas chez les Grecs seuls qu'il faut chercher la Science & la maniere de bien écrire, comme Cicéron nous l'a voulu faire croire, & après lui Quintilien.

Homère, à la louange duquel on a dit qu'il avoit passé * les bornes de l'esprit humain ; & Demosthène qui a été l'étonnement & l'admiration de toute la Grèce, ont été regardez comme des prodiges ; cependant si Virgile & Cicéron eussent

* *Quint. lib. 12. c. 2.*

vêcu dans leur tems , ils leur auroient disputé l'honneur d'être les deux plus grands hommes de leur siècle , & leurs Ouvrages auroient suspendu le jugement des Sçavans , sur la préférence des uns & des autres.

Si Messieurs de Balzac & Voiture eussent été du tems de Cicéron , ils auroient pu de même disputer de l'éloquence avec cet Orateur , quoique dans une Langue différente.

Si Messieurs de Corneille & Racine , qui , à l'honneur de la Republique des Lettres & de toute la Nation , ont porté la Poësie Françoisse au plus haut point qu'elle ait jamais été , & qu'elle sera peut être jamais , eussent aussi été du siècle de Virgile , ils ne lui auroient en rien cédé , soit pour la pureté de la Langue , soit pour la netteté du discours , soit pour la noblesse des expressions , soit pour la sublimité des pensées , soit pour le genie qui brille par tout , soit pour la beauté des Vers.

On peut même dire à l'avantage de ces excellens Modernes , que l'ancien & fameux Poëte n'a pas été comme eux sujet à des rimes , qu'il ne s'est jamais vu contraint en aucune chose dans sa maniere d'écrire , & qu'ainsi il n'a pas eu peine à suivre ses pensées & à les exprimer ; au lieu que nos Messieurs ont reconnu avec

plaisir la Loi de la rime , & qu'ils ont tellement naturalisé cette rime , qu'il semble que la raison en dépende pour paroître avec éclat.

On trouve toujours dans leurs Ouvrages que la rime suit la raison , & qu'elle en est toujours la sçavante & l'agréable interprete : on n'y voit jamais la raison gémir comme une esclave sous la Loi d'une rime incommode , & l'on peut dire que la rime y court toujours après la raison , & jamais la raison après la rime ; il semble en un mot que dans leurs Ouvrages la raison & la rime soient deux sœurs qui ne se séparent point , & qui sont toujours d'une parfaite intelligence.

* Ou bien on peut dire que dans leurs Ouvrages la raison est une autre Judith , & la rime une autre Abra ; que l'une coupe la tête de la paresse ou de l'ignorance , & que l'autre porte le glaive , dont sa Maîtresse se sert pour remporter cette glorieuse Victoire.

Je demande excuse à mon Lecteur , si je me suis laissé emporter en faveur de nos illustres Poètes ; ç'a été un torrent à la violence duquel je n'ai pû m'opposer , mais je reprends le fil de mon discours.

Toute l'antiquité s'est déclarée pour Homere contre Virgile , & tous les modernes prennent le parti de Virgile con-

tre Homere ; il en est de même de Demosthene & de Ciceron. Les Ecrivains de nôtre siecle trouveront aussi dans ceux qui viendront après eux des défenseurs authentiques de leur Prose & de leurs Vers, & cela arrivera sans doute , lorsque tout le monde ne sera plus si entêté & si prévenu en faveur de l'antiquité.

* Un certain Dyonisius dit autrefois à Heliodore Secrétaire de l'Empereur Adrien , que Cesar pouvoit le combler d'honneur & de biens, mais qu'il ne pouvoit le rendre sçavant & éloquent. En effet , c'est l'esprit , le travail & l'application qui font mériter ces deux belles qualitez ; la naissance n'y contribué rien , elle peut même être regardée comme un obstacle presque insurmontable aux belles Lettres. Cependant ces qualitez ont donné dans les yeux de quelques Empereurs ; ils les ont trouvées si belles & si fort à leur gré, que ne se contentant pas d'être les Maîtres du Monde , ils ont encore voulu passer pour Orateurs ou pour Poètes.

La modestie de Numerien qui vivoit à la fin du troisiéme Siecle, est remarquable sur ce sujet ; il permit qu'on lui dressât une Statuë sous le titre d'Orateur très-éloquent , sans y faire ajouter celle d'Em-

* Xiph. in Adr.

pereur, faisant connoître par cette conduite que la Puissance souveraine n'augmente en rien le mérite d'un sçavant homme.

La bonté d'une piece qui commence à paroître, ne dépend donc pas de la faveur, ou des richesses ; on peut à la vérité acheter le suffrage de quelques particuliers, pour la publier & en faire par tout l'éloge, mais cela ne la fait pas changer de nature. Ce qui est bon l'est toujours, & ce qui ne l'est pas, ne le peut devenir.

L'histoire nous apprend que quelques Empereurs ont été amateurs de leurs Ouvrages, qu'ils ont banni ou fait mettre en prison plusieurs de leurs Sujets, pour n'avoir pas voulu donner des loüanges à leur Prose, ou à leurs Vers, que ces gens de bon goût avoient jugé ne pas mériter ; mais cette injustice n'a pas donné des traits de beauté à leurs écrits ; ils n'en ont été ni plus estimez, ni mieux reçûs.

Un Ouvrage d'esprit est comme une maison que l'on veut bâtir, il y entre toutes sortes de materiaux ; il y faut de la vivacité, de la science, du jugement & de l'éloquence, & par-dessus tout, beaucoup d'agrément dans les pensées & dans les expressions ; il faut que rien n'y paroisse extrême, que rien n'y soit outré ;

il faut en bannir les distinctions recherchées & étudiées , & les pointes fades & du vieux tems.

On veut dans les Ouvrages d'esprit une veritable beauté , & non une beauté fardée , qui se trouve pour l'ordinaire dans des jeux ou dans des chutes de mots. On veut une beauté naturelle qui consiste dans des traits bien formez & dans des parties bien proportionnées.

Il ne faut , pour qu'un discours paroisse beau , qu'un peu de blanc & de rouge , c'est-à-dire , qu'un peu de feu dans les pensées , & qu'un peu de choix dans les termes & dans la maniere de parler ; il faut pour qu'un discours soit beau en effet , de l'elevation & de la solidité dans les pensées , du jugement dans les moïens de les bien mettre au jour , de la netteté dans les periodes ; & de l'éloquence dans les expressions.

On reconnoissoit il y a vingt ans l'Ouvrage d'un Provincial au stile dont il étoit écrit. Il avoit beau y faire voir de l'esprit ; le peu d'ordre , d'agrément & de politesse qui s'y trouvoit , marquoit toujours la main dont il sortoit : mais à present que les Academies se sont établies en plusieurs Provinces , les belles Lettres y fleurissent comme à Paris : la cime du Parnasse s'est étendue jusques sur l'An.

jou, la Guyenne & la Provence, & les Muses se trouvent aussi agréablement sur les bords de la Loire, de la Garonne & du Rhône, que sur ceux de la Seine.

La Science & l'éloquence d'Athènes & de Rome, ainsi que deux grands Fleuves qui ont eu un long & rapide cours, sont venues se confondre & se perdre dans celles de Paris, comme dans les eaux de la mer; & cette vaste mer qui n'a point de bornes s'est communiquée aux Provinces sans rien perdre de ses eaux, & sans déroger au tribut qu'elles lui doivent.

Le centre de la Science & de l'Eloquence est toujours fixé à Paris: tout ce qui s'en trouve dans chaque Province, est une ligne qui par une différente route, tend toujours à son centre.

Paris est la mere de la Science & de l'Eloquence: celles qui paroissent dans les Provinces en sont les filles. Si ses filles lui ressembtent, elles doivent tout ce qu'elles ont de beau, d'agréable & de riche, au soin qu'elle a pris de les élever.

Une Lettre de consolation doit être autrement écrite que celle d'un compliment sur un mariage avantageux, ou sur une nouvelle dignité: le stile gai & enjoué plaît dans de certaines rencontres, & le sérieux dans d'autres; mais qu'il soit se-

rieux ou qu'il soit gai, il faut toujours se souvenir de celui à qui on écrit, & pour-quoi on lui écrit.

Quand on ne perd jamais son sujet de vûe, on écrit juste, on ne prend point le change, & on ne finit pas un billet par des termes de condoléance, lorsqu'on l'a commencé par quelques mots pour rire, & par quelques plaisanteries.

Il faut dans toutes sortes d'Ouvrages garder une modestie Chrétienne. Nous vivons dans un siècle où la pureté de la Langue regne de toute maniere : la délicatesse non seulement des Dames, mais encore de tous les gens raisonnables est si grande sur ce point, que c'est assez pour mésestimer un Livre & le rebuter, que d'y trouver des expressions un peu libres.

Le secret pour bien écrire, est de s'attacher moins aux mots qu'aux pensées, & à l'égard des pensées, de s'attacher moins à celles qui sont forcées ou qui brillent, qu'à celles qui sont simples & naturelles. La raison s'accommode peu des pensées recherchées & outrées, & celles qui n'ont que du brillant, nous plaisent seulement en passant, & ne sont pas capables de nous arrêter ; mais celles qui sont simples & naturelles se goûtent à longs traits, & plus on les lit, plus on y trouve d'agréments & de beauté.

Il n'est pas juste de demander des Dames & des gens d'épée, des lettres d'un stile aussi correct que de ceux qui font profession de bien écrire : ainsi, les unes ne sont pas moins bonnes que les autres, & souvent elles plaisent davantage.

Il y a des beautés régulières qui n'agréent pas tant que de jolies personnes : il en est de même des écrits ; ce qui est en effet le plus beau & le meilleur, ne plaît quelquefois pas tant, qu'une certaine manière d'écrire libre, galante & agréable.

Il ne faut pas toujours être si délicat en matière d'Ouvrages, il faut un peu d'indulgence pour ce qui nous plaît & ce qui nous divertit. Ceux qui se sont donné la peine d'écrire dans le dessein de nous donner quelques momens de plaisirs, méritent bien qu'on leur pardonne les petites fautes qui leur sont échappées : & c'est en cela que consiste une partie de la reconnaissance que nous leur devons, & que nous ne leur pouvons refuser.

Ceux qui écrivent le plus, ne sont pas ceux qui écrivent le mieux : un méchant Peintre fait plus de tableaux en un mois qu'un bon n'en fait en trois ans. Ce n'est pas ce que nous faisons qui nous fait mériter de l'estime, c'est la manière dont nous le faisons. L'Imitation & l'Introdu-

Etion à la vie dévoté , ont plus fait de véritables conversions , que mille & mille livres de dévotion qui ont paru depuis , & dont le trop grand nombre fait qu'ils portent sur le front leur condamnation ; ou si l'on n'en veut pas parler dans ces termes , il faut au moins avouer que leur nombre les rend inutiles & de nul usage.

Il y a des gens qui croient qu'il faut lire les Romans pour apprendre à bien parler & à bien écrire , & moi je dis que c'est le vrai moien de ne parler jamais bien , & d'écrire toujours mal. Pour écrire ou parler juste, il faut être véritable & naturel : celui qui écrit d'un stile de Roman n'est bon qu'à être imprimé , qu'à empêcher de dormir plusieurs filles ou femmes , & je ne sçai combien de jeunes gens oisifs & incapables de s'appliquer à quelque chose de bon , qu'à passer après par les mains de toutes les Beutieres des Halles , & qu'à servir enfin à allumer le feu des Bourgeoises de Paris.

Il y a assez de gens qui sçavent pour eux , mais il y en a peu qui sçachent pour les autres ; il suffit à un homme qui n'est sçavant que pour lui , que son esprit soit sa bibliothèque , & que tout ce qu'il sçait y soit en confusion comme des Livres les uns sur les autres ; mais un Sçavant pour le public doit avoir de l'ordre dans

ce qu'il sçait , il doit s'énoncer & écrire avec netteté ; tout ce qu'il dit ou écrit sans méthode , ne sert qu'à remplir de tenebres ceux qu'il veut instruire , au lieu de les éclairer.

Que ceux qui écrivent peu , mais bien , s'en consolent. Les quatre vers de M. de Brebeuf sur l'invention de l'écriture , ont à jamais immortalisé son nom : cependant ce ne sont que quatre vers , mais ils paroissent si naturels & faits avec tant de facilité , qu'il semble que l'esprit n'y ait eu aucune part.

CHAPITRE VIII.

De l'esprit Critique & Satyrique.

LA difference de nos sentimens sur ce qui sort de nos mains , & sur ce qui n'en sort pas , est une injustice que l'on ne peut excuser. Cette injustice est une fille qui ne peut avoir pour pere que l'amour propre , & pour mere que la jalousie : ainsi tout ce qui paroît de cette maniere est toujours blâmable & criminel.

Un homme de ma connoissance me dit un jour , qu'il n'avoit qu'à jeter les yeux sur un livre , pour remarquer tout ce qui s'y trouvoit de foible , de mal imaginé , de

mal suivi & de mal exprimé. Je lui re-
partis qu'il étoit bienheureux d'avoir tant
de lumieres , mais qu'il n'étoit pas le seul
qui en eût , & que ceux qui en avoient ,
décidoient peut-être de ses Ouvrages a-
vec la même promptitude qu'il decidoit
de ceux des autres.

Il n'est pas mal aisé de trouver à redire
à ce que les autres font , mais on auroit
souvent beaucoup de peine à faire mieux.
Ceux qui censurent ainsi , sont des peres
qui n'ont des yeux que pour leurs enfans ;
c'est assez que les autres ne soient pas à
eux , pour les trouver laids & difformes.

C'est une méchante maxime à un hom-
me , de faire le difficile sur toutes sortes
d'écrits ; s'il croit montrer par cette con-
duite qu'il a le goût bon , il se trompe ; on
prend souvent sa délicatesse pour un man-
que de jugement , & on se persuade qu'il
n'en parle pas comme il le devoit , parce
que ce qu'il y a de beau & de relevé passe
la portée de son esprit.

Dés qu'on veut s'ériger en Critique , &
dés qu'on s'est mis en tête de trouver à
redire à tout , on se fait bien des ennemis.
Personne n'échappe à un homme de cet
esprit : il ne pardonne rien ni à ses pa-
rens , ni à ses amis ; il faut que tout le mon-
de se ressente de sa bile & de sa mauvaise
humeur ; s'il ne contredit , s'il n'offense.

quelqu'un, il n'est point content, & tout son plaisir est de n'en jamais faire.

On n'a pas de peine à croire qu'un homme de cette trempe ne se plaît guère à vivre avec les autres ; & comment y vivroit-il, puisqu'il ne peut vivre avec lui-même ?

Censurer le vice en general, est une vertu, mais le reprendre dans un particulier, c'est agir avec imprudence & contre la charité, c'est en vouloir moins au vice qu'à la personne.

Il faut haïr le crime & le détester, mais il faut épargner le criminel & l'aimer ; il faut condamner le mal & le fuir, mais il faut excuser celui qui le commet, & tâcher de le gagner.

Il y a des gens qui ont l'ame si belle & l'esprit si bien fait, qu'ils expliquent tout à bien. Il y a au contraire des esprits si peu raisonnables, qu'ils voient toujours d'un faux jour les actions des autres, & donnent toujours un mauvais tour à tout ce qu'ils disent & à tout ce qu'ils font.

Rien n'est plus aisé que de s'ériger en Critique : on n'a qu'à avoir bonne opinion de sa personne, qu'à vouloir se faire distinguer, & qu'à porter toujours deux balances, dans l'une desquelles on ne manque pas d'abbaisser toutes sortes d'Auteurs, & de s'élever dans l'autre.

Ce n'est point l'esprit qui rend les gens Satyriques , c'est l'humeur , c'est l'envie , c'est la valeur , c'est le temperament. Un homme qui a fait quelque Ouvrage , qui n'a pas été si bien reçu qu'il s'en étoit flaté , croit rendre justice aux autres , quand il les traite comme il en a été traité , & souvent le jugement qu'il fait de leurs écrits en précède la lecture. Il se fait un plaisir de les décrier ; si c'est avec raison , ce qu'il n'examine pas , cette discussion lui paroît inutile , il se vange , c'est assez.

Si nous avions de la droiture & de l'équité , ce que nous trouvons de naturel , de nouveau & de bon dans ce qui paroît des autres , nous en feroit excuser ce qui n'y est pas si bien pensé , ni si justement exprimé. Qu'une perche dans un arpent ne soit pas de même nature que le reste , on ne laisse pas de dire que c'est une bonne terre , & celui à qui elle appartient a lieu de s'en louer ; qu'un parterre plein de fleurs ne brille pas tant de deux ou trois endroits que dans tous les autres , ce parterre ne laisse pas d'être agréable , d'être trouvé beau & de plaire.

La mélancolie & la bile d'un Auteur ne doivent pas préjudicier à la réputation d'un autre. Celui qui souffre avec impatience l'applaudissement que l'on donne à

Un Ouvrage qui n'est pas de lui , doit voir avec la même peine des gens plus nobles & plus riches que lui , puisqu'il n'y a pas plus de raison de se chagriner de l'un que de l'autre.

La Satyre qui ne s'attache qu'au vice en general , & qui ne tombe point sur les particuliers , corrige agréablement les hommes de leurs foiblesses , de leurs erreurs & de leurs entêtemens , & elle leur donne une haute idée de l'honnêteté & des bonnes mœurs.

La Satyre, à bien parler, ne regarde que les esprits mal faits , les fripons & les libertins : pour être bonne & bien reçue, il faut qu'elle soit vive , morale , plaisante & spirituellement tournée ; mais sur tout qu'elle soit faite dans des termes qui ne puissent offenser les oreilles chastes des Dames & des gens raisonnables.

Dans un portrait Satyrique , mais qui n'est que general , chacun s'y reconnoît ou méconnoît autant qu'il lui plaît ; on se l'applique & on en profite si l'on veut. Si on ne se l'applique pas , au moins on conçoit que ce portrait n'est guere avantageux , & on fait après de plus en plus ce que l'on peut , pour ne lui pas ressembler.

Messieurs Despreaux & Moliere ont poussé ce genre d'écrire au plus haut point

qu'il pouvoit aller , & M. de la Fontaine dans ses Fables , a insinué la même morale , mais d'une maniere plus douce & plus facile.

On doit louer la Satyre qui est generale, en ce que sans offenser personne , elle est utile & plaît à ceux qui la lisent, & qu'elle fait voir que l'esprit de l'homme est capable de tout.

Ceux qui ont ce talent peuvent s'en servir avec honneur , & l'estime que l'on a pour leurs Ouvrages est donnée à juste titre ; on ne les flatte pas quand on approuve en eux ce qui le mérite ; mais ce tour d'esprit est si particulier & si rare , qu'il ne faut pas s'étonner si on en trouve peu qui réussissent.

Je ne sçai si ceux qui se mettent en possession de condamner tout ce qu'ils voient, ne sont pas leurs propres censeurs , & si leur Satyre ne tombe pas souvent sur eux-mêmes.

On ne me fera pas croire que tout ce que l'on dit contre les particuliers sur le ton de Critique , ne fait pas tant de mal que l'on pense ; que l'esprit y a plus de part que le cœur , & qu'on ne doit regarder ce qui se dit ou s'écrit de cette maniere , que comme des productions d'un esprit vif, gai, & qui sçait ce que c'est que le monde.

Tant de gens s'intéressent & pensent être marquez dans les Ouvrages de cette nature ; qu'ils ne sont pas bien aises de divertir les autres , ou de les instruire à leurs dépens. Ils rendent l'Auteur responsable de tout ce que l'on dit en conséquence de son Ouvrage , ils veulent qu'il ait pensé tout ce que ses écrits ont fait penser , & le menent ainsi malgré lui plus loin qu'il n'a voulu aller.

Pour moi j'aimerai toujours mieux nos Virgiles & nos Horaces François, que nos Juvenals & nos Perses ; le génie honnête, libre & élevé des premiers me plaira toujours plus que celui des autres , quoiqu'il soit plein de feu , d'agrément & de force.

C H A P I T R E I X.

Des gens de bien.

L'Apôtre n'avoit rien à se reprocher. Il avoit employé pour la gloire de Dieu tout ce qu'il avoit de connoissances ; il avoit souffert dans les fonctions de son ministère tout ce que l'on y pouvoit souffrir , & cependant il n'osoit dire qu'il étoit (a) juste , & qu'il étoit en état de grâce.

Après cet exemple , qui de nous peut

(a). 1. Cor. 4.

avoir la présomption de s'estimer homme de bien ; & qui peut déclarer que celui qui le paroît , l'est en effet ? Tout ce que nous voions faire de louable , doit nous faire croire que ceux qui le font craignent Dieu , & qu'ils l'aiment , mais c'est une témérité de l'affurer.

Un homme qui n'agit que dans la vûe de Dieu , & rien que pour lui , est certainement homme de bien , mais où est cet homme ? La lanterne de Diogene seroit inutile pour le chercher & le trouver. Quand prêt à faire une action de charité on a oublié le monde , on ne s'est pas toujours oublié soi-même , & souvent un peu d'amour propre ou de vanité se trouve en nôtre chemin , lorsque nous allons faire une bonne œuvre.

Il arrive même assez ordinairement , que celui qui a oublié le monde dans sa mémoire , ne l'a pas oublié dans son cœur , & lorsqu'il croit en être absolument détaché , il reconnoît que le monde vit encore plus en lui , qu'il ne vit dans le monde.

Quand une action genereuse se fait avec éclat , elle perd pour l'ordinaire beaucoup de son mérite , parce qu'il est presque impossible que la nature n'y trouve son compte , & que celui qui va faire cette action ne s'y sente pas un peu porté , par

la réputation qu'elle va lui donner ; ce qui se fait dans le fond d'un désert , ou dans un lieu séparé de l'embarras du siècle , est bien plus agréable à Dieu. Une ame en cet état vuide de tout ce qu'il y a dans le monde , ne se remplit que de son Créateur , elle ne pense qu'à lui plaire & qu'à lui marquer son amour , ou pour mieux parler , cette ame n'agit plus , c'est Dieu qui agit en elle ; on n'a pas peine à juger de l'excellence , du mérite & de la sainteté de cette action , quand elle est faite de cette manière.

• Celui qui dans une maison régulière a le moins de talent , est peut-être celui qui est le plus homme de bien. Une Sœur Converse a souvent plus de vertu qu'une Religieuse du Chœur , & même que la Maîtresse des Novices ; elle est plus humble , elle a moins d'occasions de s'applaudir sur ce qu'elle fait , elle est regardée comme la dernière de la maison , & elle se regarde elle-même comme telle ; c'est assez pour être la première aux yeux de Dieu.

• Il ne suffit pas pour être vertueux que nous ne fassions pas de mal , il faut de plus que nous pratiquions le bien ; souvent nous ne faisons pas le mal , parce que nous ne sommes pas en état de le faire , ou que notre humeur & notre tem-

peramment ne nous y portent pas ; s'en abstenir ainſi n'eſt pas un grand effort , & il n'y a en cela ni mérite ni vertu.

Il ne faut qu'une mauvaſe inclination pour rendre un homme vicieux , mais il en faut pluſieurs bonnes pour le rendre vertueux ; c'eſt pour cela qu'il y a ſi peu de gens de bien , & qu'il y en a ſi grand nombre qui ne le ſont pas.

Il eſt facile à un homme qui n'aime ni la crapule , ni le vin , de ne s'enyvrer jamais , mais il n'eſt pas facile à un homme qui aime l'argent , de n'être pas avare. Il n'eſt pas de même facile à un homme élevé dans les plaiſirs , d'y renoncer pour jamais.

Le mérite d'une action augmente ſouvent par les circonſtances & par les motifs de celui qui la fait ; c'eſt ce qui eſt cauſe que celui qui donne peu , donne quelquefois plus que celui qui donne beaucoup.

Deux Religieuſes ſont toutes deux l'Oraiſon ſoir & matin ; elles aſſiſtent toutes deux au Service de l'Egliſe , & la ferveur de l'une ſemble ne pas l'emporter ſur celle de l'autre ; cependant il y a quelquefois bien de la difference entre leur extérieur & ce qui ſe paſſe dans le fond de leurs cœurs. Il en eſt ainſi de toutes les actions qui ſont faites en apparence de la

même maniere, & par des personnes de même caractère & de même perfection.

De deux ou trois Ecclesiastiques qui parlent ensemble de la vertu, ce n'est pas toujours celui qui en parle le plus, ni même celui qui en parle le mieux, qui est en effet le plus homme de bien ; mais c'est celui des trois qui désire le plus de l'être, & qui travaille le plus à le devenir. On ne peut estimer la vertu sans l'aimer, & on ne peut l'aimer sans en avoir ; c'est elle qui est cause qu'on l'aime, & que l'on a toujours peur de la perdre.

Une belle femme aime la beauté, non par l'amour qu'elle a pour la beauté, mais par l'amour qu'elle se porte ; c'est ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle est jalouse de celles qui lui ressemblent.

Cela ne se peut dire d'un homme de bien ; il aime la vertu dans les autres, parce qu'il ne s'aime pas, & que c'est la vertu qu'il aime.

Un homme de probité se contente de faire le mieux qu'il peut ce qu'il doit faire, sans penser à ce que l'on en dira ; les reflexions que les autres y pourront faire n'entrent jamais dans ses vûes ; il fait le bien, parce qu'il l'aime, & il l'aime parce qu'il est aimable, & qu'il le doit aimer.

Quand il se cache il trouve Dieu; quand il ne se cache pas, il ne voit que Dieu; tout ce qui l'environne est comme l'air, qui ne fait point changer de posture ni d'action à celui qui agit; & on peut dire pour lors que le monde est avec cet homme, mais que cet homme n'est pas avec le monde.

Il me souvient d'une belle parole de saint François de Sales sur ce sujet, Il avoit été en conference pour une affaire de piété avec une Dame de la Cour. Quelqu'un lui demanda ensuite si cette Dame étoit belle, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Et ne l'avez-vous pas vûë, repartit l'autre? Oüi, dit le Saint, je l'ai vûë, mais je ne l'ai pas regardée.

Il en est de même de tous les gens de Vertu, qui dans des assemblées publiques font quelque bonne action. Ils sont avec le monde comme s'ils n'y étoient pas, ils voient le monde, & ils ne le regardent pas.

Un homme de bien, qui dans l'Eglise est vû de toutes parts, n'en ferme pas plus les yeux, ou ne les élève pas plus au Ciel; il n'en est pas aussi plus long-tems à genoux: il se contente d'un extérieur modeste, en voilà assez pour ceux qui le voient, mais dans le fonds de son cœur, il s'abandonne aux doux mouve-

mens de la Grace , il écoute Dieu & en adore la grandeur , la puissance & la bonté ; tout ce qui se passe ainsi ne vient point à la connoissance de ceux qui le voient , & c'est ce qu'il souhaite.

L'homme de bien l'est en tout ; s'il change sa maniere de vivre , c'est pour s'accommoder aux lieux où il est & aux emplois dans lesquels il se trouve engagé ; il a toujours les mêmes vûes , la même fin & les mêmes desseins ; il change seulement de route pour aller où il veut aller , & cherche de nouveaux moïens de servir Dieu & de procurer sa gloire.

Un homme de bien qui parle de la vertu & qui instruit les autres , ressemble à une mere qui se nourrit du pain & de la viande qu'elle mange , avant que d'en nourrir son enfant. Celui qui n'est homme de bien qu'en apparence , ne laisse pas de parler assez souvent de la vertu ; mais pour suivre la pensée de saint Isidore , on peut dire que cet hypocrite ressemble au Corbeau Famelique , qui apportoit à Elie du pain , dont il ne se nourrissoit pas lui-même.

Se proposer dans de certaines actions une fin honnête , & n'en user pas de même dans les autres , c'est faire dans la morale ce que font les faux-monnoyeurs dans le commerce , qui pour donner cours

Un homme de probité n'est point difficile pour le boire & pour le manger ; il n'y a rien de trop bon ni de trop bien apprêté pour le Dévot ; l'un se cache avec soin dans ses aumônes & dans ses bonnes œuvres, l'autre les fait à grand bruit & aux yeux de tout le monde ; l'un est humble, & l'autre est vain ; l'un ne pense qu'à plaire à Dieu, l'autre qu'à plaire au monde. ✽

Un homme qui ne peut plus faire de figure dans le siècle, prend souvent le parti de s'ériger en Dévot. Cela est bien-tôt fait : il n'a qu'à reformer un peu son extérieur, qu'à faire le severe, qu'à trouver à redire à tout, & qu'à hanter des gens de bien.

Une femme que l'on a vûë aimer beaucoup le monde, & que l'on y remarquoit à cause de sa vanité & de sa dépense, n'a pas plûtôt atteint l'âge à ne pouvoir plus continuer son genre de vie sans se faire moquer d'elle, qu'on la voit tout d'un coup parler sur le ton de Dévote, & cela, parce qu'elle ne met plus de rouge ni de mouches, qu'elle ne va plus au bal, au cours ni à la comédie, & qu'elle est devenue modeste dans sa coëffure & dans ses habits.

De même une Joüeuse qui a beaucoup perdu, qui n'a plus de credit, & sur la

parole de laquelle on ne peut plus joûter² , passe dans un moment d'une extrémité à l'autre , & parle plus haut dans une assemblée faite pour le secours des pauvres , que toutes celles qui y vont depuis dix ans , & qu'un zèle qui a continué depuis tant de tems , fait passer pour les plus charitables de la Paroisse.

On me dira peut-être , il n'y a donc point de véritable retour pour ceux & celles qui ont beaucoup été dans le monde ; Dieu me garde d'avoir une telle pensée , il y a un retour assurément , mais il n'est pas facile , & on ne trouve pas Dieu si aisément , après l'avoir si peu cherché.

Nos plus grandes peines viennent de nos mauvaises habitudes & de nos passions déréglées. Pour trouver du soulagement dans ces peines , nous n'en devons pas chercher dans nos maisons de campagne , dans les Charges ou dans la confiance de nos amis , ces remèdes sont toujours foibles pour de si grands maux. Si nous rentrons dans nous-mêmes pour y chercher ce que nous n'avons pû rencontrer ailleurs , nous n'y (a) trouvons souvent qu'une seditieuse revolte & qu'une guerre domestique : tout nous y paroît en trouble & en armes , & nous reconnaissons que nous n'avons point de plus

(a) *Aug. in Ps. 14.*

grand ennemi que nous-mêmes. C'est un ennemi que nous avons toujours sur les bras, qui nous fait front par tout, & qui ne nous donne jamais un moment de repos.

Que faut-il donc faire dans ces rencontres ? Il faut recourir à Dieu, il doit être seul nôtre refuge ; mais pour nous le rendre favorable, il faut recourir à lui avec autant de ferveur & d'empressement que d'amour & de foi.

Recourir à Dieu de cette maniere, n'est pas se faire dévot d'habitude & de profession. Recourir à Dieu de cette maniere, n'est pas regarder la dévotion comme un azile dans les pertes & dans les disgraces ; recourir à Dieu de cette maniere, n'est pas se faire Dévot par intérêt ou par vanité.

La dévotion est un voile qui cache bien des défauts. Dès qu'on s'est mis sur le pied de Dévot, on se permet bien des choses que l'on refuse à ceux qui ne passent pas pour tels. On se voit dans la pratique des bonnes œuvres, on est toujours en commerce avec des gens de bien, on n'entend parler que de charitez, on se forme sur cela une idée de son mérite & de sa probité ; & ce Dévot qui se regarde comme n'étant plus sujet aux foiblesses ordinaires des hommes, tombe souvent dans le peché des Anges.

La première chose que fait un Dévot ou une Dévote, c'est de chercher un Directeur qui ne soit pas si sévère, & qui s'accommode un peu à ses infirmités. Un Dévot se croit une personne publique, qui mérite qu'on ait pour lui des égards, qu'on n'auroit pas pour d'autres ; il est fort entêté des services qu'il rend aux Pauvres & à l'Eglise, il en persuade le Directeur, qui dans cette vue le ménage en toutes rencontres : ainsi la nature ne pâtit point, & elle se trouve à son aise avec cet homme de détachement & de grace.

Il en est du Dévot comme du bel esprit, on est l'un & l'autre à juste prix, mais on ne peut passer pour homme d'esprit ou pour homme de probité, si on n'a beaucoup de l'un ou de l'autre.

Dès qu'on souhaite passer pour dévot, on fait connoître qu'on ne l'est pas. L'humilité est le sceau ou la preuve essentielle de la véritable piété. La dévotion dans les Hypocrites, ressemble à la poussière que le vent emporte à toute heure, & dans les gens de bien, elle est comme un arbre qui a pris de bonnes racines, & que les vents ou (a) les orages ne peuvent abattre.

Si je parle de Dévots d'une manière à

(a) Psal. 1.

ne pas faire désirer d'en augmenter le nombre, on ne doit pas s'en prendre à la dévotion, mais au caractère & à l'esprit des faux Dévots. Ma pensée n'est pas de décrier la véritable piété, on n'en sauroit parler en trop bons termes, il n'y a pas même assez de langues pour en faire l'éloge, mon dessein est seulement de faire connoître la dévotion mondaine & intéressée, afin que l'on ne s'y trompe pas.

Rien ne préjudicie plus à la véritable piété que le faux zèle & le métier de ces Dévots du siècle. Ce qu'ils ont de vanité, d'avarice ou de mauvaise foi, fait que l'on impute injustement les mêmes défauts à ceux qui sont humbles & pleins de droiture & de charité.

La différence qu'il y a entre un véritable & un faux Dévot, est la même qui se trouve entre une beauté naturelle & une beauté fardée. L'une paroît toujours ce qu'elle est sans soin & sans artifice; l'autre n'est plus rien, dès que le blanc & le rouge lui manquent, ou qu'elle n'a pas eu le tems de les employer pour se maintenir dans le rang qu'elle avoit obtenu par leur secours.

La véritable piété est toujours reconnuë pour ce qu'elle est, sans que celui qui en fait profession, s'étudie à la faire paroître; au contraire, la fausse piété a besoin

que celui qui s'en fait honneur veille sans cesse à garder des mesures & à se contraindre , afin qu'il passe pour ce qu'il n'est pas.

Les vrais & les faux Dévots se trouvent souvent ensemble , & leurs pareils emplois font lier une étroite société entr'eux. On peut même dire qu'ils se plaisent à être les uns avec les autres , parce que les premiers ont bonne opinion de ceux qu'ils croient leurs semblables , & que les derniers veulent faire passer cette bonne opinion que l'on a d'eux , dans l'esprit de leurs parens & de leurs amis. La charité est le motif qui unit les uns , la vanité ou l'interêt , est le motif qui unit les autres.

Un faux Dévot est souvent un avaré ou un ambitieux masqué , qui ne s'attribue ce beau nom , que pour mieux cacher son avarice ou son ambition ; il faut bien du discernement pour ne s'y pas méprendre.

Qu'un faux & qu'un véritable Dévot soient en concurrence pour un emploi ou pour un Benefice , il arrive peu que le véritable Dévot soit préféré. La raison est , qu'il demeure tranquille , laisse à la discretion de celui qui doit nommer , à faire le choix qu'il trouvera à propos , & que le faux Dévot use de toutes les adresses,

de toutes les intrigues & de toutes les souplesses que son esprit lui fournit pour parvenir à ses fins. Il n'y a que le tems qui fasse connoître que l'on a été surpris, & que l'on n'a pas choisi celui qui méritoit de l'être.

Un faux Dévot paroît presque toujours ce qu'il n'est pas, & ne paroît presque jamais ce qu'il est; il se donne à lui-même pour tromper le monde, le conseil que Jeroboam donna à (a) sa femme pour tromper le Prophète Ahias. Il change son extérieur, mais le cœur ne change pas; & au lieu que Rebecca donna à (b) Jacob les habits d'Esau pour surprendre Isaac, il se donne les habits de Jacob pour surprendre l'estime de tous ceux qui le voient.

(a) 3. Reg c. 1. 4.

(b) Gen. c. 27.



C H A P I T R E X I.

De la Médifance.

LA Médifance est le plus infâme de tous les vices ; il est d'autant plus à craindre, que quiconque tombe dans ce défaut, donne souvent un coup mortel à un homme qui ne connoît pas la main qui le tue ; & l'on peut assurer que tous les Médifans sont des lâches, des traitres & des assassins.

J'appelle Médifans tous ceux qui parlent mal des autres, soit que ce qu'ils en disent soit vrai, soit qu'il ne le soit pas ; la raison est, qu'ils font un égal préjudice, & que l'on reçoit également tout ce que l'on apprend de ces deux manières. En effet la coutume est, que l'on ne suspend pas son jugement dans ces rencontres, on se persuade que le bruit commun est garant de la vérité de la chose, & pour la croire on ne se tient pas obligé de l'examiner de plus près.

Nous ne recouvrons pas notre réputation perdue par une médifance, comme nous recouvrons notre santé perdue par un excès que nous avons fait, ou par un accident qui nous est arrivé. L'un dépend de notre constitution, de notre tempé-

ramment & de nôtre regime de vie ; l'autre ne dépend point de nous : nous sommes entre les mains du public , qui ne fait grace à personne , & qui, quand il est prévenu , ne revient presque jamais sur les impressions qu'on lui a données.

Il est étrange que nous soions si éclairés sur les actions de nos parens & de nos amis , & que nous soions aveugles sur les nôtres. Il est surprenant que nos yeux grossissent toujours les objets pour les autres , & qu'ils les rappetissent sans cesse dans tout ce qui nous regarde. Nos fautes nous paroissent des fourmis & des moucheron, lorsque celles des autres se présentent à nous comme des chameaux & des éléphans. Si nous avons tant de lumieres pour porter un prompt jugement sur ce que l'on dit & sur ce que l'on fait par tout , d'où vient que nous demeurons dans les tenebres , pour ce que nous disons & pour ce que nous faisons ?

Il y a quelque-tems que M... me vint dire : Sçavez-vous que M... a fait une méchante action ? Je lui répondis , non je ne le sçai pas. Il est bon, me dit-il , que tout le monde le sçache ; sur quoi je lui repartis , qu'au contraire il étoit bon que personne ne le sçût , & que l'honnêteté que l'on se devoit les uns aux autres & la charité obligeoient à taire de pareilles ac-

tions. J'ajoutai qu'il ne falloit pas qu'il fût du nombre de ceux qui croient faire leur éloge quand ils condamnent la conduite des autres.

Trois jours après , M... m'arrêta dans une rue pour me faire une confidence, qu'apparemment il avoit faite à plusieurs autres avant moi , & cette confidence se terminoit à me dire , que M... avoit eu une affaire qui lui faisoit tort. Je lui dis que j'avois peine à croire ce qu'il me rapportoit , parce que celui dont il me parloit étoit homme prudent & sage , & qu'il l'avoit bien fait voir depuis peu dans une occasion où il avoit paru avoir infiniment d'esprit & de conduite. Je conjurai ensuite mon médifant , de faire plutôt valoir les bonnes actions que de publier celles qu'il croïoit mauvaises. Je remarquai que ce que je lui disois le touchoit ; cela fut cause que je n'en demeurai par là , & que je le fis convenir qu'il étoit bien cruel , que ce que l'on faisoit quelquefois de mal par surprise , fût relevé avec tant de rigueur , & que ce que l'on faisoit de bien avec application , fût enseveli dans un éternel oubli , & que l'on n'en parlât jamais.

Un mois après l'expérience acheva de me convaincre sur le grand nombre de Médifans , & voici comment cela arriva.

Etant en compagnie , M... me tira à part pour me dire , qu'un de mes amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre ; qu'il ne racommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté , & qu'il me vouloit apprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de me la conter , je lui fis un compliment qui le surprit & qui ne lui plût gueres. Je lui dis que je m'étois mis en possession il y avoit déjà du tems , de n'entendre jamais parler mal de personne ; que s'il avoit quelque chose de bon à me dire de mon ami, je l'écouterois avec plaisir, si non , que je le priois de me dispenser d'une audience qui me feroit de la peine & qui me donneroit du chagrin. Un peu de rougeur parut sur son visage , soit de honte , soit de dépit : je ne fis pas semblant de la remarquer , & pris congé de lui sans pousser les choses plus loin. Nous nous séparâmes , lui peu content de moi , comme je crois , & moi fort satisfait d'avoir ainsi reçu ce Médisant. J'en ai toujours usé depuis de cette maniere , dont je me suis tres-bien trouvé.

Nous sommes tous si malheureusement nez , que le mal nous touche plus que le bien, cela se voit par experience. Que l'on nous rapporte une douzaine de bonnes actions , elles feront moins d'impression

sur nous qu'une mauvaise que l'on nous aura apprise. Nous avons à choisir parmi ces douze belles actions, celle qui nous plaît le plus pour la publier : c'est à quoi nous ne pensons pas ; mais nous n'avons pas assez de langues pour faire sçavoir la mauvaise à tout le monde. Rendons-nous justice sur ce procédé. D'une part il marque un grand fond de corruption dans notre cœur & dans notre esprit ; & de l'autre, il fait bien connoître le peu d'honnêteté & de charité que nous avons les uns pour les autres.

Que l'on apprenne à un homme du monde une action extraordinaire & d'éclat, il a peine à la croire, il en veut des preuves & des témoins, & croit que ce seroit foiblesse de s'en rapporter légèrement à ce que l'on en dit : Que la médifance lui en forge une honteuse & détestable, il ajoute foi au premier récit qu'on lui en fait. Demandez-lui la raison de cette différence, il vous répondra que les Dévots se donnent les uns aux autres mille bonnes actions, auxquelles ils n'ont jamais pensé, & n'aura pas l'équité de dire aussi que l'on attribue plusieurs méchantes actions à des gens qui n'ont jamais eû le dessein ni la volonté de les commettre. Il est prudent & circonspect pour se rendre sur ce que l'on dit de l'une,

& il ne trouve aucune difficulté à croire l'autre. Dans une de ces rencontres il faut qu'il soit convaincu, puisque c'est une bonne action ; dans l'autre il est persuadé d'abord, parce que c'en est une mauvaise.

Après une bataille gagnée, on dit il y a quelque tems dans un lieu où j'étois, que M... avoit reçu un coup de mousquet dans le dos. Un homme de la compagnie ne manqua pas de dire, que cette blessure ne lui étoit pas fort glorieuse, puisqu'il ne pouvoit l'avoir reçu qu'en fuyant. Je pris la parole & dis à cet homme, que les plus braves s'exposent souvent à de semblables blessures, parce qu'ils s'engagent trop parmi les ennemis, & qu'étant enveloppez, ils reçoivent des coups de toutes parts, & qu'ils étoient ainsi tuez ou blessez. J'ajoutai que ce fût de cette maniere que Judas, ce grand & illustre Machabée, finit glorieusement ses jours en gagnant la victoire.

Je ne sçai si mon avis l'emporta sur le sien, mais je sçai bien qu'il n'en falloit pas davantage à un esprit mal fait & grand parleur, pour aller conter la chose comme il l'avoit pensée.

• Si un Gentilhomme, un Officier de mérite & de distinction, blessé à la tête d'une armée, n'est pas ainsi à couvert

d'une médisance , comment un particulier , un homme sans nom , sans crédit & sans autorité , s'en pourra-t-il défendre.

Bien souvent un homme parle mal d'un autre , parce que s'il s'étoit trouvé en sa place , il auroit commis le mal dont il l'accuse ; sa foiblesse lui donne une idée de celle de l'autre , & le reproche de sa conscience appuie sa médisance & en est tout le fondement. Il est persuadé qu'il auroit succombé à la tentation , il ne lui en faut pas davantage pour publier que l'autre n'y a pû résister. Voilà comment la plupart des choses se passent en ce monde , de quelle manière on décide sur les actions d'autrui , & sur quel pied on s'en rend les arbitres & les juges.

Un homme de ma connoissance me dit un jour , qu'il avoit eu dans sa jeunesse la malheureuse habitude de parler mal de tout le monde ; que presentement pour réparer ce qu'il avoit gâté , il disoit du bien de toutes sortes de personnes ; qu'il en disoit même qui n'étoit pas ; mais qu'il aimoit mieux emploier des faussetez à l'avantage des autres , que des veritez à leur désavantage. Sa fin & son motif étoient bons ; c'est ce qui me donna lieu de lui dire ce que saint (a) Augustin a autrefois pensé touchant les deux sages

(a) S. Aug. lib. contr. Mend. c. 15.

femmes des Egyptiens , Zephora & Phas qui firent un mensonge officieux pour sauver la vie à plusieurs innocens , que Dieu récompenseroit assurément ses vœs & la pureté de ses intentions , & je lui conseillai de continuer , sans neanmoins blesser la verité , à établir la réputation de tout le monde , à en dire par tout du bien , & à n'en perdre jamais les occasions.

Il y a , ce me semble , plus de lâcheté à médire de quelqu'un , qu'à lui dire des injures. La raison est , que celui qui fait une médisance , attaque un absent ; il n'a personne en tête qui lui résiste , & cette maniere d'agir ne peut être que d'un homme sans cœur & sans honneur , qui ne risque rien , & qui prend toutes ses sûretés. Celui qui dit des injures , ne les dit pas en secret & à l'oreille d'autrui , il ne les confie pas à un Etranger sur la Religion d'un serment , il attaque son ennemi en face , il ne lui cele & ne lui déguise rien , & sans craindre de s'attirer sa colere , il le combat à forces égales. Ainsi je n'ai pas de peine à conclure , que si celui qui dit des injures est le plus emporté , l'autre est le plus dangereux , mais que l'action de l'un est plus excusable que celle de l'autre.

Il me semble que l'on peut avec raison comparer les Médisans aux vautours &

lux corbeaux , qui ne cherchent jamais les fleurs ni les fruits , mais seulement les charognes sur lesquelles ils se jettent pour se repaître. Les médifans en usent de même ; ils n'ont jamais d'égard aux bonnes actions , ils ne sont curieux que des mauvaises , & ne s'arrêtent qu'à celles qu'ils peuvent censurer & critiquer.

On peut aussi comparer les Médifans à la mer , & cette comparaison me paroît encore plus juste & plus belle que l'autre. Comme la mer ensevelit dans ses abîmes l'or , l'argent , les pierreries & tout ce qu'il y a de précieux dans le vaisseau qu'elle engloutit , & qu'elle ne pousse sur les rivages que quelques puants cadavres , & d'inutiles restes d'un fâcheux naufrage ; de même les Médifans cachent les bonnes qualitez de ceux qu'ils veulent perdre. Ils ne parlent jamais de tout ce qui leur attireroit des louanges ; ils représentent sans cesse leurs défauts , sans se souvenir jamais de leurs vertus , ils suppriment leurs belles actions , & ne font mention que de ce qui leur est échappé par surprise , par foiblesse ou par imprudence.

Ce n'est pas assez à un homme de n'être pas auteur d'une médifance , il faut de plus qu'il n'en soit pas complice ; c'est-à-dire , que ce n'est pas assez de ne l'avoir pas inventée , il faut encore qu'il ne la dé-

bite & qu'il ne la répande pas. Je ne sçai si celui qui entre le premier dans une Ville pour la piller, y fait plus de tort que ceux qui le suivent, qui ruinent, qui sac-cagent & qui mettent le feu par tout.

Je finis ce Chapitre par la réponse du Tasse, cet illustre Auteur de la Jerusalem. On lui rapporta qu'un homme qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux. Laissez-le faire, repartit le Tasse, il vaut mieux qu'il dise du mal de moi à tout le monde, que si tout le monde lui en disoit de moi. Diogene avoit coûtume d'assurer que de toutes les morsures de bêtes sauvages, la plus dangereuse étoit celle du Médisant, & des Domestiques, celle du flatteur.

CHAPITRE XII.

De ceux qui vivent ensemble.

LE Prophète Roïal * s'écrie, que c'est une bonne & agréable chose que les Freres demeurent ensemble, & qu'ils soient unis. Cette exclamation doit servir à nous faire faire une serieuse reflexion sur la douceur que nous trouvons à être les uns avec les autres; mais il faut que ceux qui sont unis de cette maniere, le

soient plus par l'honnêteté & la charité, que par une demeure extérieure & locale.

Rien ne contribué plus à faire goûter la douceur de demeurer ensemble, que la paix & l'union ; & le premier pas qu'il faut faire pour avoir cette paix avec les autres, c'est de l'avoir avec soi même. Un homme sans passion & qui vit dans la règle, s'accommode aisément à toutes sortes d'humeurs & d'esprits, & il est difficile de trouver cette paix avec les autres, quand elle ne regne pas dans notre cœur.

Le moyen qu'un homme chagrin, inquiet, inégal & inconstant puisse plaire ? Le moyen qu'un homme qui n'est jamais content de lui, le puisse être des autres ? Le moyen qu'un homme s'accommode à ce que les autres veulent, quand il ne sçait pas ce qu'il veut lui-même ?

La source & la cause ordinaire de la peine que l'on a à vivre ensemble, vient de ce que l'on ne se ménage pas assez & de ce que l'on n'a pas assez de complaisance les uns pour les autres. Nous voulons que l'on entre aveuglement dans nos intérêts, quand nous n'avons pas les mêmes égards pour ceux avec qui nous vivons ; nous ne pouvons souffrir leur humeur, lorsque nous voulons hautement qu'ils s'accommodent à la nôtre ; en un

mot, on ne nous aime pas, parce que nous n'avons pas l'esprit de nous faire aimer.

C'est pour cela que le Sage assure, que la douceur dans les paroles & dans la maniere de vivre, multiplie les amis, &* qu'il appelle cette douceur l'arbre de vie, parce qu'elle procure par tout la paix, le repos & l'union.

Nous nous faisons tous honneur de nôtre opinion. Contredire à toute heure celle des autres, c'est les chagriner dans ce qui les touche le plus; vouloir toujours l'emporter sur eux, c'est vouloir sans cesse s'élever & se distinguer, & cela n'est pas agréable à ceux qui sont de nôtre commerce & de nôtre société.

On n'aime pas qu'un homme domine dans ses opinions, & qu'il s'érige un empire sur les sentimens de tous ceux qu'il voit. Cet ascendant qu'il veut prendre, & cet air décisif ne se souffrent qu'avec impatience. Il a beau croire que les lumieres des autres ne sont que des tenebres auprès des siennes, on n'en convient pas, & on ne reconnoît pas en lui tout l'esprit & toute la raison qu'il se donne.

Quand un homme soutient ses opinions avec chaleur, on croit que c'est la passion & non la raison qui le fait agir, on regar-

* *Ecclef. chap. 6.*

de cette passion comme une injuste violence , à laquelle on s'oppose avec obstination , & cette obstination à combattre ce que l'on soutient avec chaleur , altere leur esprit , & trouble la paix de ces deux partis si opposez & si differens.

Celui qui croit qu'on lui doit déferer en tout, se trompe ; il n'a pas tant de science ni tant d'esprit que les autres ne prétendent en avoir autant, & chacun en cela se tient sur le qui-vive.

Le privilege de décider , qu'un bel esprit ou qu'un Sçavant s'attribuë, n'est reconnu & reçu qu'autant qu'il plaît à ceux qui ne lui disputent pas ; il ne dépend pas de lui seul ; & se le donner ainsi avec hauteur, c'est le moïen de n'en pas jouir paisiblement.

Pour conserver la paix dans une société bien établie , ce n'est pas assez de ne contredire personne , ou par coûtume , ou par une autorité que l'on se donne mal à propos ; il faut de plus avoir une reciproque indulgence , & se pardonner tous beaucoup de choses.

Nous ne devons pas agir comme si tout nous étoit dû , & comme si nous ne devions rien aux autres ; nous sommes tous foibles & pleins de défauts.

Il faut nous prendre & nous considerer sur ce pied , & quiconque veut profiter

des agrémens que l'on trouve dans une honnête société, doit volontairement s'accommoder à tout ce que l'on en doit aussi souffrir.

Les défauts des autres doivent être regardés avec des yeux de complaisance & de compassion, & non avec des yeux de chagrin & d'impatience; lorsque nous les regarderons ainsi, nous n'aurons pas peine à nous y accoutumer.

La bizarrerie d'un homme doit-elle faire impression sur un esprit bien fait? Non certes, il la doit regarder comme une bizarrerie, & la recevoir pour telle. Un homme sage doit-il changer sa conduite, parce que celui avec qui il demeure en change à tout moment?

Il seroit ridicule qu'un homme s'impatientât & se mît en colère, parce que tout d'un coup la pluie survient & succede au beau tems. Il n'est pas moins impossible de changer l'humeur & l'esprit des gens, que d'empêcher le changement des saisons, & de les accommoder à nos vûes, à nos desseins & à nos souhaits.

La grande habitude que l'on a les uns avec les autres, fait qu'on se connoît trop bien, & que ne se pouvant rien cacher, on s'en estime & on s'en aime beaucoup moins. Pour vivre dans une parfaite intelligence, il faut ne se pas voir si sou-

vent;

vent ; on se brûle quand on s'approche trop du feu , & on se broûille quand on se voit de si près & si souvent.

Lorsqu'on commence à se voir , on se déguise & on se contraint aisément, mais à la longue on se fait connoître pour ce que l'on est. On ne voit les gens qu'en perspective & de loin dans les premières visites , mais celles qui suivent les font voir de plus près & au naturel.

On me dit il y a quelque tems que trois hommes demeuroient ensemble depuis dix ans , & qu'il n'y avoit point d'autre engagement entr'eux , que celui de la civilité & de l'amitié. Je repartis que l'on pouvoit conclure qu'ils étoient tous trois fort honnêtes gens , & qu'ils avoient l'esprit bien fait.

Ne se plaire qu'avec les Grands , c'est s'élever au dessus de ce que l'on est , & faire voir une ambition peu réglée. Ne se plaire qu'avec ses inférieurs, c'est s'abaisser lâchement & n'avoir pas le cœur bien placé. Se plaire avec ses semblables , & tâcher de s'en faire aimer , c'est avoir des sentimens d'un galant homme , qui se soutient dans sa condition avec honneur.

Quand on est toujours avec les Grands , on se captive & on s'impose une loi de respect dont on ne peut se dispenser.

Quand on est toujours avec les inferieurs, on se fait une habitude de vivre d'une maniere peu proportionnée à la naissance. Quand on est toujours avec les semblables, on n'ose se démentir & se rendre indigne du rang & de la famille dont on est.

On voulut mettre il y a quelque tems un Gentilhomme auprès d'un Prince. Ceux qui s'emploierent pour cela, en dirent tous les biens possibles, & parlerent de son esprit & de son mérite comme de quelque chose de fort extraordinaire; il n'en falut pas davantage pour ne l'y pas faire recevoir. Les Grands & ceux qui les approchent, ou qui sont de leur confiance, ne veulent pas de ces gens si distinguez, ils les craignent & ne les aiment pas.

Avec les semblables, il faut souvent cacher une partie de ce que l'on vaut, pour se rendre plus familier. On gagne plus à se faire aimer qu'à se faire passer pour habile ou pour bel esprit. Rien n'est plus incommode à une société que celui qui veut toujours s'en rendre le chef.

Pour goûter la douceur qui se trouve à vivre dans une société, il ne faut ni manquer d'esprit, ni en avoir trop; ces deux extrêmités sont également nuisibles. On peut même assurer que pour

l'ordinaire on n'a plus de complaisance pour celui qui a peu d'esprit, que pour celui qui en a beaucoup ; on a de la bonté pour l'un & de la jalousie pour l'autre.

Un secret infailible pour vivre bien dans une société ; c'est de ne se mêler des intérêts des autres , qu'autant qu'ils le veulent & qu'ils nous témoignent le désirer. Sous prétexte de vouloir être utile, on fait souvent remarquer plus de curiosité que d'affection , & plus d'empressement pour sçavoir les choses , que de passion pour rendre service.

Donnez à tout le monde des marques de vôtre civilité & de vôtre honnêteté , & tout le monde vous en donnera. Louez ceux qui le méritent, excusez ceux qui en sont dignes , ne blâmez jamais personne , & vous gagnerez le cœur de tout le monde. Obligez tous ceux avec qui vous avez commerce , rendez-leur de bons offices en toutes rencontres ; en un mot, aimez-les , & ils vous aimeront.

CHAPITRE XIII.

De la Vanité.

LE Prophète Roïal* assure , que nous sommes tous menteurs ; il pouvoit ajouter que nous sommes aussi tous vains.

* *Psalm. 116.*

& qu'il n'y a de la difference entre nous, que dans la maniere de l'être. C'est se faire grace, c'est se méconnoître, & c'est vouloir se distinguer sans raison, que de ne pas convenir de cette verité.

La bonne mine, la bravoure, les emplois, l'esprit & la naissance, semblent autoriser la bonne opinion que chacun a de soi, & nous ne croïons pas faire injustice à ceux à qui nous nous préferons, quand nous sommes persuadez que ces avantages nous élèvent au dessus d'eux.

On m'a souvent voulu faire croire, que M... étoit fier & glorieux; jamais homme ne l'a moins été : ses belles livrées, son magnifique équipage, le nombre de ses Domestiques & son grand air, lui font tort. A le pratiquer, on le trouve en toutes rencontres civil, familier & obligeant; une demi heure de sa conversation dément toutes les apparences, & détruit toutes les préventions que l'on avoit contre lui.

On ne doit pas croire qu'un homme est vain, à cause qu'il paroît l'être. Il ne doit passer pour tel, que quand ses paroles ou ses actions font connoître qu'il l'est en effet.

Il y a une si grande liaison entre la douceur & l'humilité, qu'elles sont presque inseparables. Saint Bernard dit, que ce

sont deux sœurs *. L'une se cache autant qu'elle peut, toujours retirée dans le fond du cœur, elle ne cherche ni à paroître, ni à se produire ; l'autre au contraire se fait connoître en tous tems , & donne indifferemment à tout le monde des preuves de ce qu'elle est.

On peut dire qu'il en est de même de la vanité & de la fierté ; elles vont rarement l'une sans l'autre , & si l'une se cache en toutes rencontres , l'autre se fait voir à tous momens.

On ne veut jamais passer pour vain ; c'est un défaut qu'on prend soin de se cacher à soi-même ; mais on ne se fait point une honte de passer pour fier , & pour homme qui prétend qu'on le distingue , & qui croit bien mériter qu'on fasse attention à ce qu'il est.

Voulez-vous sçavoir si un homme est vain ? ne lui rendez pas tous les honneurs qu'il pense lui être dûs. Sa fierté offensée fera bien tôt paroître sa vanité , & l'une viendra au secours de l'autre , pour vous donner une parfaite idée de celui que vous désirez connoître.

J'étois il y a fort peu de jours dans une compagnie, où je vis deux hommes d'un caractère bien différent. L'un avoit du mérite , & l'autre croïoit en avoir. On

* *S. Bern. Serm. 12. in verb. Apof.*

donna beaucoup d'applaudissemens au premier, & il étoit juste qu'on les lui donnât. Le second qui remarquoit avec impatience qu'on ne pensoit point à le louer comme il le souhaitoit, interrompoit souvent le discours, afin de donner occasion de parler de lui ; mais la longue persévérance à ne pas prendre le change poussa sa patience à bout, & fut cause qu'il s'en alla. Une si brusque sortie surprit, mais comme on n'avoit pas eu la complaisance de le louer tandis qu'il étoit présent, on n'eut pas aussi la foiblesse de le condamner lorsqu'il fut parti. Le motif qui l'avoit obligé à prendre une si prompte résolution, fut d'abord connu de toute la compagnie, & un petit sourire fut la seule peine que son chagrin & sa vanité lui attirerent.

Si nous n'étions pas prévenus injustement de nôtre mérite, nous découvririons à toute heure dans les autres quelque vertu qui nous manque, & nous trouverions toujours des raisons pour nous mettre au-dessous d'eux ; mais nous sommes si délicats amateurs de tout ce qui part de nous, que nous croions quand on loue quelqu'un, que l'on nous dérobe les loüanges qu'on lui donne.

C'est un abus de s'imaginer qu'on ne puisse faire une action d'éclat, sans y être

poussé par la vanité. Chacun peut se distinguer selon ses emplois , sans penser à s'attirer des louanges. La joie de bien faire son devoir est une récompense assez glorieuse pour celui qui cherche à s'en acquitter avec honneur , sans qu'il porte ses vûes plus loin.

Il en est des bonnes actions à l'égard de la vanité , comme de la patience à l'égard de la paix du cœur. Quand on s'est accoutumé à souffrir sans se plaindre , on se possède dans les douleurs & dans les afflictions , & le repos de l'esprit n'en est point troublé. De même à force de faire de bonnes actions sans vanité , on s'en forme une habitude. La droiture & la probité se naturalisent en nous , & se tournant en nôtre substance , elles deviennent la regle de tout ce que nous faisons.

Un Prince suce la grandeur avec le lait ; l'air qu'il respire est un air plein du respect qui lui est dû. Tout lui apprend qu'il est Prince , & rien ne lui dit qu'il est homme , & homme sujet à mille foiblesses comme tous les autres. Il ne faut donc pas être surpris s'il se regarde sans cesse comme Prince , dont le nombre est fort petit dans chaque Etat , & s'il ne regarde ceux qui l'approchent que comme des hommes , dont toute la terre est couverte.

Si nous passons des Palais des Princes dans les maisons de ces Favoris de la fortune , dont les richesses & les grandes Charges , font tant de jaloux , nous n'y trouverons que des gens qui s'estiment & qui s'aiment , que des gens tout remplis de la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages. Enyvrez comme ils sont de tout ce qui flatte la chair & les sens : le moïen qu'ils ne s'applaudissent pas sur leur apparent bonheur ? le moïen qu'ils se fassent des leçons chrétiennes dans cette abondance ? le moïen qu'ils ne s'élevent pas quand tout les élève ? & le moïen qu'ils ne se distinguent pas eux-mêmes , quand tout les distingue ?

Ce n'est pas toujours dans les grands trains & dans les dépenses excessives que la vanité se trouve , elle est souvent le vice des pauvres & des malheureux. Lorsqu'elle paroît avec éclat , elle fait des envieux & des ennemis , mais quand elle ne se montre qu'avec des habits déchirez & pleins de pieces , elle trouve des flatteurs & des amis ; cependant elle est pour lors d'autant plus à craindre , qu'elle est moins connue , & si on ne la regarde de bien près déguisée comme elle est , on s'y laisse tromper , & on lui donne des louanges qu'elle ne mérite pas.

Il ne faut pas se persuader qu'un hom-

me est humble & sans vanité, parce qu'il est pauvre. Il ne faut pas croire aussi pour être vain que ce soit assez d'être riche ; on peut être riche & considéré sans être vain, comme on peut être humilié & pauvre sans être humble.

La vanité est de tout País, il n'est point pour elle de terre étrangere, elle a été & fera de tous les siècles. Elle se trouve dans toutes sortes d'états, & elle se trouvera encore à la fin du monde dans toutes sortes de professions ; il n'y a que la maniere d'être riches ou pauvres qui nous rende humbles ou vains.

Quoiqu'on doive dire à la louange de ceux qui vivent dans la retraite & hors du commerce du monde, qu'en se cachant comme ils font, ils renoncent de cœur & d'esprit à la vanité, ils ne font pas néanmoins les seuls qu'on puisse croire véritablement humbles. On en trouve dans les grands emplois du siècle, & même à la Cour, & leur humilité est d'autant plus grande qu'elle trouve par tout des obstacles, que tout la combat & qu'elle sçait triompher de tout.

La plupart des gens d'épées parlent avec tant de retenue de ce qu'ils ont fait, que cela doit donner de la confusion à un Poëte, à un Avocat, à un Prédicateur, quand il veut qu'on fasse l'éloge d'un Oa-

vrage auquel il a travaillé beaucoup de tems, & qui ne lui a coûté ni bras ni jambe.

On n'a pas sujet d'être content de soi, quand on n'a fait une bonne action que dans la vûe d'en recevoir de l'applaudissement. La louange doit être regardée comme l'ombre d'une bonne action ; elle la suit & ne la precede pas : ainsi celui qui se porte à la faire dans le dessein d'en être loué, renverse l'ordre des choses, puisqu'il fait marcher devant lui ce qui doit le suivre.

L'homme a pour la vanité un si grand panchant, que souvent il se fait honneur du bien d'autrui. Je connois un Officier qui ne croiant pas parler devant un homme de sa profession & Officier comme lui, nous faisoit croire qu'il avoit monté le premier à la brèche d'une Ville qui avoit été assiegée. Ce second Officier l'ayant écouté paisiblement sans l'interrompre & sans le contredire, lui repartit : Tout ce que vous avancez, Monsieur, touchant ce qui se passa dans cette occasion, me surprend, & de la maniere que vous parlez, il y a long-tems que vous devriez être mort, parce que je n'ai monté que le septième à cette même brèche, & je suis seur que ceux qui y étoient montez avant moi, ont tous été tuez. L'un fut

plus crû que l'autre , & il parut que ce dernier ne rapportoit cette action , que pour apprendre à celui qui s'étoit vanté si mal à propos , à compter toujours les choses comme elles se sont passées , & à ne se pas faire un mérite d'une bravoure qu'il s'attribuoit faussement.

On se fait encore quelquefois honneur d'une chanson ou d'un Sonnet qu'on n'a point fait , & ceux que l'on trompe n'en connoissant point l'Auteur , ne sont point d'humeur à s'inscrire en faux sur une bagatelle de cette nature. Ainsi il arrive assez souvent que celui qui ne peut se faire un mérite de ce qui sort de son fond , tâche de s'en faire un du vol qu'il a fait à son voisin.

Il faut que nous soions bien peu raisonnables pour rechercher avec autant d'empressement , ce que nous ne pouvons posséder qu'avec beaucoup d'inquiétudes. Les superbes équipages , les honneurs & les grands emplois , ont sans doute de l'éclat , mais c'est un éclat qui trompe ceux qui en sont ébloüis. Ces marques de grandeur & de puissance entretiennent * nôtre vanité , & nous empêchent de reconnoître que le monde est pour nous plus à craindre quand il nous engage à l'aimer , que lorsqu'il nous oblige à le mépriser.

* *S. Aug. Epist. 144.*

Persuadons-nous donc une bonne fois, que plus les biens temporels ont d'attraits pour flater nos sens, plus les biens éternels ont de charmes pour fortifier nos espérances & purifier nôtre amour.

C H A P I T R E X I V .

Se piquer de quelque chose.

UN Philosophe qui a l'esprit bien fait, mais qui n'a pas les lumieres de la Foi, ne se pique que d'une chose, qui est de ne se piquer de rien. Il connoît combien son esprit est borné, & le peu de tems qu'il a à vivre; il se represente ce qu'il y a à sçavoir dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Medecine, dans les Mathematiques & dans les Secrets de la Nature. Ce nombre innombrable de choses qu'il peut apprendre, l'accable, & il voit que ce qu'il sçait est si peu, qu'il se croit obligé d'avouer qu'il ne sçait rien; c'est se rendre justice, & c'est rendre témoignage à la verité que de parler de cette maniere.

Un Philosophe Chrétien en doit dire & faire plus qu'un Philosophe Païen; il doit se piquer de connoître Dieu & de le craindre; il doit se piquer de connoître nôtre Religion & celui qui en est l'Auteur

& le Chef; il doit se piquer de croire tout ce que l'Eglise croit.

Un homme de qualité doit se piquer de ne jamais rien faire qui soit capable de deshonorer sa famille & son nom; il doit se piquer de ne jamais rien faire qui puisse donner la moindre atteinte à son honneur & à sa réputation.

Ne se piquer pas d'être Chrétien & de craindre Dieu, c'est manquer de Foi & de Religion; ne se pas piquer de vivre sans reproche selon le monde, c'est manquer de cœur & d'honneur.

Se piquer d'avoir toujours de beaux équipages, d'être bien meublé, de tenir bonne table & de faire grande dépense, c'est marquer qu'on n'a pas le goût bon, & que l'on borne ses soins & ses plaisirs à ce qui ne les mérite pas; il faut tâcher de se distinguer par des endroits plus solides & plus honorables.

Se faire remarquer par sa bravoure & par sa conduite parmi les gens d'épée, par sa droiture & par sa probité parmi les Magistrats, par sa science & par son zèle parmi les Evêques, les Docteurs & les Abbez, c'est quelque chose de plus louable & de plus estimé.

Se piquer de bien danser, de bien jouer au mail ou au triquetrac, & de bien placer une balle dans un tripot; c'est faire

voir qu'on est jeune & que l'on ne connoît pas encore les bonnes choses.

Il y a quelque-tems que je me trouvai avec un Abbé, à qui on parla de chevaux, & de la difficulté qu'il y avoit les bien choisir. Il dit qu'il se piquoit de s'y connoître & de ne s'y pas laisser tromper. Je lui repartis qu'il feroit mieux de ne s'en piquer pas, & puisque Dieu lui avoit fait la grace de lui donner un rang considerable dans le monde, de laisser aux Courtiers & aux Maquignons l'avantage de bien sçavoir leur métier. J'ajoutai, qu'il seroit surprenant que ces sortes de personnes se piquassent de décider sur les matieres Beneficiales & de sçavoir les Peres de l'Eglise.

Je ne sçai si cet Abbé avoit plus raison qu'un autre de ma connoissance, qui se piquoit de tirer en volant mieux qu'homme de France. Comme il s'en piquoit souvent, un gognard lui dit un jour, qu'il l'alloit faire passer par tout pour le premier & le meilleur Abbé du Roïaume, puisqu'il prenoit tant de soin de ses Moines & qu'il les nourrissoit de cailletaux & de perdreaux.

Un Gentilhomme n'en fut pas quitte à si bon compte. Il se piquoit de chanter proprement, & le disputoit même assez souvent à ceux qui en font profession;

cela fut cause qu'un Musicien sans garder de mesures & sans faire reflexion sur celui à qui il parloit, lui dit un jour qu'il feroit bien mieux de se faire remarquer à l'Armée dans quelque belle occasion, que d'être de tous les concerts & que d'avoir toujours une place dans le parterre de l'Opera. L'insolence du Musicien déplut fort au Plumet; il vouloit s'en vanger, mais on accommoda l'affaire; l'un fit excuse, l'autre la reçût, & ils s'en retournerent tous deux toujours fort entêtez de leur *Ge, re, sol, ut*, & de leur *Sol, la, mi, la*.

Un homme qui se pique d'étude & d'esprit, trouve tous les jours des gens qui ont plus d'esprit & plus d'érudition que lui, qui néanmoins ne s'en piquent pas. Pour se piquer de quelque chose, on n'en est pas plus habile, on marque seulement que l'on veut passer pour ce qu'on n'est pas & pour ce que l'on voudroit être.

Un Brave ne se pique jamais de l'être; il laisse ce partage à ceux qui ne le sont qu'à demi. Un Docteur doit encore moins se piquer de science, parce que la science est d'une si grande & si vaste étendue, qu'on peut demeurer d'accord qu'il y a tres-peu de Sçavans, mais qu'il y a bon nombre de gens qui sont moins ignorans que les autres.

Un homme qui veut passer pour sça-

vant ou pour bel esprit , se fait tous les jours des affaires dont il se tire avec peine , il se met un fardeau sur les épaules si lourd & si pesant , qu'il s'en trouve souvent accablé.

Il me souvient qu'étant à la campagne chez un Gentilhomme de mes amis, deux Religieux y arriverent un soir ; ils furent reçûs avec toute l'honnêteté qui étoit dûë à leur caractère & à leur profession. Un de ces Peres plein de feu se fit écouter avec grande autorité. Comme il se piquoit de science & d'esprit , & qu'il parloit beaucoup , il en dit plus dans une heure qu'un autre n'auroit pû faire en deux. Un Ecclesiastique qu'il prit sans doute pour le Curé ou pour le Vicaire du Village , fut un de ses plus paisibles Auditeurs , & il lui laissa dire tout ce qu'il voulut, Comme personne ne lui tenoit tête , il tranchoit & décidoit sur tout. Enfin comme son heure de parler étoit passée , & qu'il prenoit haleine , cet Ecclesiastique crut qu'il étoit à propos de relever une partie de ce qu'il avoit dit, & fit connoître en peu de tems qu'il avoit beaucoup de Literature , qu'il raisonnoit juste , qu'il ne se jettoit pas de branche en branche , qu'il ne prenoit point le change , & qu'il alloit droit au fond des questions, tant sur le fait que sur le droit.

La maniere de s'énoncer & la solidité de son discours surprirent beaucoup son adversaire, & lui imposèrent un respectueux silence. Je puis dire à l'avantage de cet Ecclesiastique, que sa modestie dans cette rencontre parut encore plus que sa science; il menoit le Religieux par la main, & le faisoit marcher pas à pas, sans qu'il parût le conduire, & l'éclairoit sans faire valoir sa lumiere. Le Religieux en fut édifié & chagrin tout ensemble, & demanda au Maître de la maison le nom & l'emploi de l'Ecclesiastique avec qui il avoit eu affaire. C'est, lui répondit le Gentilhomme, un Docteur de mes amis. Cela dit, il n'y eut plus moïen de faire parler celui qui se piquoit tant d'esprit & de science, & sans vouloir se compromettre davantage, il prit le parti de s'en aller le lendemain dès la pointe du jour.

Rien n'est plus plaisant que de voir deux hommes se piquer de Peinture. A les entendre d'abord, & à leur voir prendre le tour dont ils parlent, on a lieu de penser qu'ils sçavent tous deux tout ce que l'on peut y sçavoir; mais en leur donnant une audience paisible, on en rabat plus de la moitié, & tous les coups de pinceau qu'ils donnent à leurs portraits, sont autant de traits qui les défigurent & qui les empêchent de ressembler.

Si on les en croit sur ce qu'ils disent, ils ont le discernement juste, ils connoissent parfaitement les manieres tendres & dures. L'un dit hardiment, ce tableau n'est pas correct, l'autre le coloris m'en plaît; l'un, les attitudes en sont belles, mais le dessein n'en est pas sçavant; l'autre, il y a de l'imagination & du genie dans ce tableau, mais il est contre l'histoire, & le Peintre s'est donné des libertez qui ne sont pas permises; l'un trouve que les figures en sont bien placées; l'autre qu'elles sont trop confuses & qu'elles ne disent pas assez clairement ce qu'elles devroient dire.

On voit bien qu'ils parlent tous deux de la peinture dans les termes dont il faut en parler; mais ils les appliquent à contre-tems, & loüent souvent un Peintre d'une chose dont il en faudroit loüer un autre. Ce sont des demi-sçavans qui ont eu commerce avec les bons & les veritables connoisseurs.

Il y a quelque-tems qu'un homme voulut à toute force jouer du clavessin dans une compagnie où j'étois, il croïoit en jouer parfaitement & s'en piquoit; cependant il ne satisfait pas. Quand il fut parti, on en parla fort à son désavantage; un de ceux de la Compagnie dit en plaisantant, que quand il voudroit il se

joueroit pas mal , qu'il n'avoit pour cela qu'à ne pas jouer ; ces trois mots pleurent plus que le jeu.

Si chacun faisoit bien son métier & s'acquittoit bien des devoirs de sa profession , on ne se piqueroit jamais de rien ; on se pique peu de bien faire ce qu'on doit faire ; c'est pour l'ordinaire des choses qui ne sont pas de nôtre état dont nous nous piquons. Faire bien ce qu'on doit , nous paroît trop commun ; on veut aller au-delà & se faire un mérite par ce qu'on pourroit ne pas faire , & ce que les autres ne font pas.

Un homme de qualité me disoit un jour , qu'il falloit se piquer de quelque chose ; qu'un bon Conseiller alloit au Palais soir & matin sans porter ses vûës plus loin ; qu'un riche Marchand étoit dans sa boutique toute la semaine , & ne se mêloit que de son trafic ; que cette vûë lui paroissoit trop tranquille & trop bourgeoise ; qu'en se piquant de quelque chose , on s'imposoit une nécessité de la bien sçavoir & de la bien faire , & que cela faisoit distinguer un homme & le mettoit au-dessus des autres.

Se piquer de cette maniere , n'est pas dans mon sens une chose que l'on puisse blâmer , pourvû que l'amour propre & l'ambition n'y aient point de part. Ainsi,

on peut conclure que se piquer de quelque chose , peut être une bonne ou mauvaise maxime , selon les choses dont on se pique , & selon les vûës & les motifs qui font qu'on s'en pique.

C H A P I T R E X V .

De la Conscience.

IL n'y a point d'homme qui ne veuille passer pour être délicat sur le fait de la conscience ; mais deux choses font que souvent cet homme n'en vit pas mieux ; la premiere est, que sa délicatesse est imaginaire ; la seconde, qu'il se fait une conscience à sa mode.

Sa délicatesse est imaginaire , parce qu'il se forme une idée d'une délicatesse qu'il n'a point. Cette délicatesse qu'il se donne n'est que pour des crimes énormes , ou que pour des vices auxquels ils ne se sent pas porté par humeur & par inclination.

Il se fait une conscience à sa mode , parce qu'il ne fait point scrupule de mille choses qui regardent ses interêts, son ambition ou ses plaisirs ; ainsi il se croit fort délicat sur les devoirs de sa conscience ; parce qu'il ne fait pas conscience de tout ce qu'il veut faire , & que sa délicatesse

ne tombe que sur ce qu'il ne veut pas faire.

Un homme de conscience de cette manière ne doit guère vivre en repos. Il ressemble à un malade qui se défend le vin & les fruits, & qui mangeant par excès de toutes sortes de viandes, est à toute heure en danger de mourir.

Tout le monde sçait que nous nous devons soumettre à la Loi de Dieu, & c'est notre conscience qui nous fait connoître à quoi cette Loi s'étend & les reproches que nous avons à nous faire sur ce sujet.

Nôtre conscience est un miroir dans lequel nous nous reconnoissons pour ce que nous sommes. C'est dans ce miroir que notre ame voit à découvert le bien qu'elle fait ou qu'elle néglige, le mal qu'elle commet ou qu'elle évite, les tentations auxquelles elle résiste ou auxquelles elle succombe. Nous avons beau nous flater, ce miroir est toujours fidelle & nous représente toujours notre intérieur tel qu'il est.

Nôtre conscience est encore comme un grand Livre, dans lequel nos pensées, nos paroles & nos actions sont écrites ; c'est un registre qui tient compte de tout. Ce livre ou ce registre s'ouvre quelquefois de lui-même, & c'est lorsque nos peines d'esprit & les reproches que nous nous

nous fait, mais dans la suite nous le ressentons vivement, & il devient quelque fois si grand que l'on n'en guerit jamais.

Qu'importe à un homme de n'être pas heureux sur la terre, pourvû qu'il le soit dans le Ciel; Qu'importe qu'il soit mort au monde, aux honneurs, aux plaisirs, à lui-même, pourvû que par la pureté de sa conscience, il demeure écrit sur le Livre de Vie ?

Celui qui vit dans la retraite, jouït d'une paix d'esprit & d'une joie interieure, que la pureté de sa conscience lui donne, & que la corruption du monde ne lui peut ôter.

Celui qui vit dans l'embaras du siecle & dans les plaisirs, se livre lui-même à de pressans remords, & l'on peut assurer (a) que les tenebres des cachots les plus noirs, & de l'enfer même, n'approchent pas de l'horreur & des tenebres qui regnent dans sa conscience.

(b) Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & à regarder le Ciel, pour entendre sa voix, pour apprendre les merveilles de celui qui l'a créé; nous n'avons de même qu'à jeter les yeux sur nôtre conscience pour entendre sa voix, qui nous reproche sans cesse l'abus que nous faisons de nos lumieres & de nôtre santé.

(a) S. Aug. Epist. 111. (b) S. Chrysostom. 9. *ad populi Antioch.*

Malheureux est celui qui ne la veut pas écouter, ou qui la fait parler selon qu'il le desire, puisque quelque injustice qu'elle lui conseille, ou quelque plaisir qu'elle lui permette, il est toujours celui qui perd le plus, & qui en sera le plus puni.

Celui qui a le moins de conscience, est quelquefois celui qui en parle le plus, & qui veut le plus que l'on croie qu'il en a.

On ne peut suivre une meilleure règle que celle de la conscience, mais il ne la faut pas corrompre, afin qu'elle s'accommode à nos humeurs & à nos faiblesses.

Pourquoi voyons-nous des pecheurs se convertir véritablement & de bonne foi, & pourquoi en voyons-nous qui ne se convertissent qu'en apparence & pour quelques jours, si ce n'est parce que les uns font une sérieuse reflexion sur ce que leur conscience leur dit, & que les autres n'en font qu'une légère; que les uns l'écoutent attentivement, & que les autres ne l'écoutent que dans le tumulte du monde, & encore tout pleins de leurs passions?

Un homme qui ne veut pas paier ce qu'il doit, ne veut ni voir ni entendre ses créanciers, il les fuit & se cache dès qu'ils paroissent. Il en est de même du pecheur à l'égard de sa conscience; il ne

veut ni jeter les yeux sur elle , ni l'entendre. Dès qu'elle se presente à lui, cent faux prétextes lui servent de voile pour se cacher.; il se dérobe à elle , & la perd de vûë.

Que la conscience d'un homme de bien , est differente de celle d'un mondain , d'un avare & d'un voluptueux. Le premier examine sans cesse ce que sa conscience demande de lui , & il ne l'a pas plutôt connu , qu'il court & qu'il vole à l'execution ; l'autre n'a jamais le tems ni la volonté de la consulter , & encore moins d'exécuter ce qu'elle lui conseil-
leroit.

Un homme qui aime le jeu & la Comedie , ne fait pas conscience de donner presque tout son tems à l'un , & de perdre souvent plusieurs heures à l'autre.

Celui qui veut vivre en vrai Chrétien, fait conscience que le jeu soit sa plus ordinaire occupation, & ne regarde pas la Comedie comme un divertissement digne de ses soins & de son attachement.

Le jeu & la Comedie sont deux choses bien differentes à l'égard de l'un & de l'autre. Et pourquoi ? C'est que la conscience de l'un est plus timorée & plus délicate que celle de l'autre ; que l'un s'applique continuellement à écouter sa conscience , & que l'autre n'y pense jamais ;

c'est que l'un préfère les devoirs & même les conseils de sa conscience à tous les plaisirs de la vie, & que l'autre ne les préfère pas.

L'un & l'autre ont les mêmes commandemens de Dieu & de l'Eglise à observer ; mais la conscience de l'un les lui fait regarder d'un autre œil que celle de l'autre.

Il y a beaucoup de difference entre un Seigneur & un Païsan, entre une Dame de qualité & sa Servante ; mais je suis persuadé que la conscience de la Servante & du Païsan est presque toujours meilleure que celle de la Dame & du Seigneur. La Noblesse, la Cour, les emplois font croire aux gens du siècle, que leur conscience a des privileges que le menu peuple ne connoît pas ; cela est cause qu'ils se croient dispensés de beaucoup de choses, que les autres observent fort exactement.

Tous les Chrétiens sont également obligés à de certains devoirs. Si les grands Seigneurs ne s'en acquittent, il est à craindre lorsqu'ils en seront punis comme Chrétiens, qu'ils ne soient pas épargnés comme grands Seigneurs.

Il ne faut pas se faire une conscience trop délicate, ni s'en faire une qui ne la soit pas assez ; la prudence & le conseil

doivent là-dessus regler nôtre conduite.

Nous ne sommes pas tous appelez au même genre de vie ; ainsi la conscience ne doit pas être la même dans tout le monde. Il y a des devoirs attachez à chaque état dont on ne peut se dispenser ; ces devoirs sont differens selon la diversité des professions ; aussi c'est ce qui met de la difference dans les consciences.

Tout le monde doit avoir la même délicatesse sur les devoirs generaux des Chrétiens , mais cette délicatesse peut être plus ou moins grande selon les devoirs des particuliers.

Il ne faut pas avoir de la délicatesse de conscience pour un Commandement de Dieu , plutôt que pour un autre , elle doit être la même pour tous. Tel va jusqu'au conseil dans des choses particulieres , qui violent impunement un Commandement dans les autres.

On voit souvent des gens jeûner les Vendredis ou les Samedis , qui ne peuvent se reconcilier avec leurs ennemis. D'autres donnent largement l'aumône , mais ils ont un attachement criminel , &c. d'autres enfin font scrupule de toutes choses , à l'exception de celle qui fait leur passion.

La délicatesse de conscience de toutes ces sortes de personnes , ne doit passer

que pour fausse & imaginaire. Que dis-je ? On peut assurer qu'ils n'ont point du tout de conscience, ou que s'ils en ont une, elle est prête à s'élever contre eux devant le Tribunal du Souverain Juge de tous les hommes.

C H A P I T R E X V I.

De la Sincérité.

A Utant que l'homme par sa nature corrompue, aime le déguisement & le mensonge, autant il aime la vérité, quand la Grace & l'honneur le font agir. Comme la pureté doit regner en nous de toutes manières, de même la vérité doit se rendre maîtresse, non seulement de notre cœur & de notre esprit, mais encore de tout ce qui paroît en nous, & de tout ce qui sort de nous ; c'est-à-dire, qu'il faut que nos paroles soient toujours d'accord avec nos pensées & nos actions, & que rien en nous ne se démente.

Il ne faut jamais parler contre la vérité, mais on peut ne la pas faire connoître ; on doit même quelquefois en faire un secret comme d'une chose que l'on n'est pas obligé de reveler. Il y a des rencontres où l'on peut taire la vérité & ne la pas publier, mais il n'y en a point où l'on puisse la déguiser & mentir.

La sincerité a toujours été estimée de tout le monde ; elle a toujours été regardée comme le partage & le caractère d'un honnête homme ; on n'a jamais fait cas d'un fourbe ou d'un imposteur. Le déguisement & le mensonge ont toujours été en horreur à toutes les Nations.

Comme dans quelque occasion qui se presente, & quelque prétexte que l'on ait, la chasteté n'apprend pas à faire des actions impudiques ; que la pieté n'apprend point à offenser Dieu ; que la charité n'apprend pas à nuire à notre prochain, nous devons assurer que la verité ne peut aussi nous apprendre à * mentir, & qu'ainsi le mensonge ne peut jamais être excusable, quelque fin & quelque motif que se propose celui qui ment.

Le mensonge a en soi une difformité, que l'homme du monde le mieux intentionné ne lui peut ôter, (a). Cette difformité est si grande, qu'elle a été reconnue par les Philosophes Païens, qui ont déclaré que le mensonge étoit de soi mauvais & blâmable.

Si nous en croïons Elien, qui vivoit dans le second Siecle sous l'Empereur Adrien, Pytagore avoit coûtume de dire, que les Dieux avoient fait à l'homme

* S. Aug. contr. Mend. c. 19.

(a) Aris. lib. 4. Eth. 7.

deux graces considerables , en lui donnant le moien d'être sincere & de rendre de bons offices à ses amis.

(a) Il y a beaucoup de choses dans le texte sacré qui paroissent mensongeres , lesquelles sont neanmoins de solides veritez , & que l'on reconnoît pour telles lorsqu'on les examine de près. En effet, quand on tâche d'en penetrer la signification , on découvre qu'elles sont dites par figure , par analogie & par rapport à celles qu'elles signifient , & dont elles nous donnent l'idée & la connoissance. En un mot , pour parler dans les termes de saint Augustin , ce ne sont pas des mensonges , mais des mysteres.

Ce qui est pris à la lettre par ceux qui sont peu éclairez , est entendu spirituellement par ceux qui ont plus de lumiere.

(b) Dans ce que la sainte Ecriture nous rapporte , il faut souvent quitter l'histoire & le fait , pour découvrir le mystere & ce qui est signifié.

Ce n'est pas mentir que de dire des faussetez , quand on les dit d'une maniere à faire connoître qu'on ne les dit pas pour tromper , mais par divertissement & pour rire.

On peut mentir en disant vrai ou en

(a) *S. Aug. lib. cont. mend. c. 10.*

(b) *S. Greg. hom. 6. in Ezech.*

parlant faux ; c'est assez pour mentir que de dire autre chose qu'on ne pense, quand ce que l'on dit seroit vrai, ou que ce que l'on pense seroit faux. La raison est, que le monde ne se prend pas de la verité ou de la fausseté des choses que l'on dit, mais de l'intention & de l'esprit avec lesquels on les dit.

Celui qui débite des choses comme vraies & qui ne le sont pas, ou qui avance des choses comme fausses & qui sont vraies, les disant comme il les croit, se trompe, mais il n'a pas dessein de tromper les autres. Il parle faux, mais il ne ment pas ; sa parole est conforme à sa pensée ; il ne dit que ce qu'il a dans l'esprit ou dans le cœur ; on le peut justement accuser d'erreur, d'ignorance ou de témérité, mais non pas de mensonge.

Il paroît par tout ce que je viens de dire, à quoi l'on doit s'en tenir sur les plaisanteries & sur les contes que l'on fait ; il paroît de même qu'il ne faut pas legerement condamner de mensonge tout ce qui est faux.

Nôtre Langue n'est pas toujours d'accord avec nôtre cœur, & elle va quelquefois plus vite que nôtre pensée ; c'est ce qui est cause que la malice a souvent moins de part à ce que nous disons, que la legereté & l'imprudence.

A nous entendre tous parler , il n'y a pas un de nous qui ne soit sincere & qui ne veuille que les autres le soient avec lui. Cependant il y en a peu qui le soient en effet , & ceux qui le sont passent souvent pour imprudens ou pour gens qui ne sçavent pas vivre.

De tout ce qui regarde la sincerité , on n'en aime que le nom. Etre sincere dans la maniere de parler du Siecle , c'est dire sur les loüanges tout ce que l'on pense & par de-là , & ne s'expliquer sur ce que l'on peut condamner qu'avec beaucoup de prudence & de circonspection.

On ne peut trop louer un homme à son gré , & l'on ne peut sur ce Chapitre avoir trop de sincerité ; mais pour peu que l'on blâme sa conduite , on passe les bornes de la sincerité , on chagrine & on offense.

Un homme de ma connoissance me pria , il y a quelque tems , qu'il pût me consulter sur un ouvrage qu'il avoit fait. Je lui dis qu'il me faisoit beaucoup d'honneur ; mais que je ne me croïois pas capable d'en bien juger. Il insista & me pressa de lui dire sincerement ce que j'en pensois. J'en lus attentivement quelques pages en sa presence , mais cette sincerité qu'il demanda de moi , fut cause que je perdis son estime & son amitié. En me quittant , il me dit d'un ton brusque &

chagrin , que je lui en voulois d'ailleurs.

Cette repartie m'apprit à mieux connoître la sincerité que le monde demande de nous , & qu'il veut que nous aïons. Heureux celui qui ne peut s'accommoder de cette sincerité , & qui prend le parti du silence plutôt que d'être sincere de cette maniere.

Le moïen que nous aimions la sincerité dans les autres , quand nous ne l'aimons pas dans nous-mêmes ? Nous nous flatons sans cesse ; nous nous déguisons nos veritez , & nous nous accoutumons si bien à la bonne opinion que nous avons de nous sur toutes choses , que tout ce que l'on dit qui pourroit nous la faire perdre ou la diminuer , n'est pas de nôtre goût.

Celui qui n'a pas assez d'esprit pour paroître sincere en nous flatant adroitement , n'aura jamais grande liaison avec nous. Nous ne voulons ni un homme sincere de bonne foi , ni un flatteur à outrance ; nous voulons un homme sincere à la mode & comme on l'est dans le monde ; c'est-à-dire , un homme qui soit prudent & réservé sur nos défauts , spirituel & adroit sur les loüanges que nous croïons mériter. Un homme de cette trempe est un galant homme ; il sçait parfaitement son monde & fait tous les jours des amis.

La sincerité s'apprend peu à la Cour,

c'est le lieu du monde où l'on déguise le mieux ce que l'on pense ; chacun y a ses vûes & ses desseins , & si l'on en fait confiance , elle est presque toujours fausse ; on fait croire que l'on songe à un tel emploi quand on pense à un autre , & c'est à qui se trompera le mieux.

La sincérité est toujours louable , mais elle doit être prudente. On est obligé de parler toujours sincèrement , mais on n'est pas toujours obligé de parler. Qui veut se conserver des amis , se maintenir dans les bonnes grâces des Grands , ne se point faire d'affaire avec ses parens & ceux avec qui il est en commerce , doit apprendre à se taire.

Un silence discret & respectueux sera toujours plus utile , que la sincérité la plus adroite & la plus spirituelle. On ne s'est jamais repenti de s'être tenu , mais on s'est souvent repenti d'avoir parlé.

Quelque prudence dont on use en parlant , c'est toujours parler. Les grands Seigneurs & les gens du monde sont en possession d'expliquer nos paroles comme il leur plaît , & ils reviennent peu sur ce qu'ils croient que l'on a dit.

La sincérité est quelquefois aussi criminelle que le mensonge , & c'est quand on en use à contre-tems. Parler avec sincérité des choses sur lesquelles on doit se

taire, c'est offenser ceux de qui on parle, & c'est manquer de prudence, d'honnêteté & de charité.

C H A P I T R E X V I I.

Du commerce avec les femmes.

DEux hommes d'une vertu consommée, & qui en ont donné des preuves authentiques, s'entretenant il y a quelques jours sur le commerce avec les femmes, l'un dit qu'il étoit résolu de n'en plus voir; que sous prétexte de piété elles faisoient perdre beaucoup de tems dont les momens sont précieux; l'autre soutient au contraire, qu'il étoit bon de les voir, & qu'il ne seroit jamais d'avec elles que beaucoup édifié.

Ils pouvoient tous deux avoir raison. Il y a aujourd'hui tant de Dames distinguées par leur vie exemplaire, qu'un peu de conversation avec elles fait plus d'effet qu'un Sermon d'une heure. Il est beau de voir une personne qui a de la naissance & du bien, mouir toute vivante au monde & à soi-même, & faire regner la vertu sur le trône de la beauté; de la noblesse & de la vanité.

Ce n'est plus un prodige dans nos jours de voir une Dame se rendre plus conside-

nable par son zèle & par son détachement, que par l'ancienneté de sa Maison, & par les traits de son visage ; ce n'est plus une nouveauté de voir une personne du premier rang être la première & la dernière à l'Eglise ; ce n'est plus une chose qui surprenne de voir une Dame sortir de son Hôtel dans un équipage proportionné à sa qualité, pour aller visiter les Honteux de sa Paroisse, ou servir les Pauvres de l'Hôtel-Dieu ; nous avons des Princesses qui font de ces pieux exercices les occupations ordinaires de leur vie.

Le moyen de voir de tels exemples sans être touché. Le moyen qu'un commerce si saint ne soit utile à ceux qui l'entretiennent ? La vertu est belle d'elle-même, je l'avoue, elle a des charmes qui plaisent, & qui des yeux passent aisément au cœur ; mais lorsqu'elle se trouve dans une personne bien faite & de naissance, elle paroît avec de nouveaux attraits, & elle brille avec éclat.

Plusieurs autres Dames se font remarquer par leur mérite & par leur esprit. Ces Dames réglées dans leurs mœurs & établies dans une piété solide, sans en faire néanmoins si hautement profession, méprisent les bagatelles du siècle, & ne s'attachent qu'à ce qui peut contenter l'esprit & l'élever de plus en plus. On en voit

quelques-unes parmi elles avoir le goût aussi bon , aussi délicat que ceux qui ont beaucoup d'étude , & que les entretiens avec les Sçavans ont rendus habiles & amateurs des belles choses.

Le moïen de ne se pas plaire avec les Dames de cette distinction ? Le moïen de n'en pas aimer la conversation & la compagnie ? Il n'y a rien à craindre pour le cœur dans ces sortes de commerce. Tout y est pour l'esprit ; l'esprit en est le doux & l'agréable lien.

Qui voudroit se priver du commerce des Dames considérées de l'une ou de l'autre de ces manieres , se priveroit d'une part d'un veritable bien , & de l'autre d'un plaisir innocent , honnête & qui produit mille bons effets.

Il y a un autre commerce de femmes , qu'il est quelquefois dangereux d'avoir. Je ne parle pas de ces femmes qui n'ont ni probité ni honneur ; un commerce avec elles n'est pas seulement dangereux , il est absolument criminel & honteux. Je parle de celles qui sont sans reproches , mais qui aiment le monde , qui ne sont pas encore revenueës de la bagatelle , qui n'ont point de résolution fixe sur leur genre de vie , & qui consultent souvent les gens de bien sans en devenir meilleures , & c'est cette sorte de femmes qu'un de

ces Messieurs ne vouloit plus voir, l'expérience lui faisant connoître que l'on les ramene peu, & que l'on a beaucoup de peine à les gagner.

Cependant si les gens de retraite, ou d'une vie toute spirituelle, rompent avec les femmes de ce caractère, ceux qui sont dans les Charges, dans la société civile, & ce qu'on appelle dans le monde, ne sont pas obligez de se faire aussi une Loi, de ne les voir plus ; mais ils doivent se prescrire des manieres de les bien voir, c'est-à-dire, de les voir avec plaisir & avec honneur.

Toute Joüeuse de profession mérite d'être regardée avec des yeux de mépris ou d'indifférence ; on ne doit jamais lier aucune société avec elle, il y a toujours plus à perdre qu'à gagner.

Un esprit de paresse & d'oïveté regne dans les habitudes de cette nature. Un homme devient incapable de tout, & je le tiens bien malheureux de ne penser jamais qu'à perdre le tems. Cette vie molle & effeminée est souvent plus dangereuse qu'une vie absolument déreglée, parce qu'il est plus aisé de changer l'une que l'autre ; qu'il y a des momens que l'on se reconnoît sur le crime, & qu'il y en a peu que l'on emploie à faire reflexion sur cette vie languissante, ou pour mieux dire,

136 *Reflexions sur les differens*
sur cette vie toute morte & si peu Chrétienne.

Je ne condamne pas le jeu quand on le considere comme jeu ; mais dès qu'il fait toute l'occupation d'un homme ou d'une femme , rien n'est si contraire aux Loix de la police , rien n'est plus capable de perdre la jeunesse , & de ruiner les familles.

Une Coquette n'est guere moins à craindre qu'une Joieuse , elle engage à la dépense & elle inspire un esprit de roman. Toute la société que l'on peut avoir avec elle , se termine à la louer sans cesse sur sa beauté , sur sa coëffure & sur ses habits. Un homme capable de quelque chose de bon , un honnête homme peut-il se résoudre à faire ainsi toute sa vie le métier de Comedien , & à se faire honneur d'un attachement si peu raisonnable.

Il y a une certaine maniere de vivre avec les femmes que l'on peut voir , qui en rend le commerce agréable. Et quelle est cette maniere , sinon celle de l'honnêteté & de la bien-séance ? On va souvent voir une Dame , parce qu'il y a toujours compagnie chez elle ; que c'est un réduit de gens d'esprit & de qualité , qu'on y parle toujours de bonnes choses , ou au moins d'indifferentes , que l'on se fait connoître & que l'on se met sur un pied à

pouvoir se passer de jeu & de Comedie, qui sont les plus ordinaires occupations des gens du siecle qui n'ont rien de meilleur à faire.

C'est une bonne école pour un jeune homme, que la maison d'une Dame de ce caractère. Il y prend l'esprit d'un honnête homme, d'un homme qui ne pense qu'à se faire de loüables habitudes, d'un homme enfin qui veut ressembler aux gens de mérite & de distinction qu'il y trouve.

Dans les societez que l'on a avec les Dames, tantôt c'est la beauté de leur esprit qui engage, tantôt c'est la douceur & l'égalité de leur humeur, & tantôt c'est leur maniere de recevoir le monde. Il y a toujours quelqu'une de ces bonnes qualitez qui fait que l'on souhaite d'en avoir la connoissance & d'être de leurs amis ; lorsque plus d'une de ces qualitez se trouvent en elles, la société en est plus forte, plus constante & plus agréable.

Madame... me demanda un jour, pourquoi Madame... avoit toujours si bonne compagnie chez elle, vû que l'on n'y donnoit pas à jouer ? Je lui dis qu'il y avoit pour cela trois puissantes raisons. La premiere, parce qu'elle avoit beaucoup d'esprit, mais d'un tour aisé & agréable ; la seconde, parce que son humeur étoit fort égale, & que sa mode-

stie & sa vertu ne l'empêchoient pas d'être fort gaie & de dire les choses d'une maniere à beaucoup plaître ; & la troisième, qu'elle étoit civile & obligeante en un point qu'on ne pouvoit l'être davantage.

Cette réponse ne plut pas tout à fait à la Dame qui m'avoit interrogé. Elle croioit avoir d'aussi bonnes qualitez & pour le moins autant de mérite que j'en reconnoissois dans celle que je venois de louer, & elle se persuadoit que la complaisance qu'elle avoit pour joüir quelquefois, devoit lui donner sur l'autre quelque avantage ; mais je ne me crus pas obligé d'entrer dans ses sentimens. Tout le monde n'est pas d'humeur à flater ceux & celles qui désirent plus de l'être.

Je fis le soir le recit à un de mes amis, de la conversation que j'avois eüe avec cette Dame, & me surprit quand il m'assura que les trois raisons que j'avois apportées, n'étoient pas les meilleures, & qu'il en sçavoit une plus forte ; je le priai dans ce moment de me l'apprendre. C'est, dit il, que Madame... est beaucoup estimée, & qu'elle n'est point aimée. Si l'amour se joignoit à tant de belles qualitez & qu'il fût de la partie, soit du côté de ceux qui rendent des visites, soit du côté de celle qui les reçoit, il y auroit longtemps que ce commerce avec les mêmes

personnes seroit rompu , & tous les jours il s'en feroit de nouveaux.

Mon ami raisonnoit juste , & j'ai fait depuis reflexion que la sagesse & la vertu d'une femme ; faisoit souvent rompre de telles societez , sans que l'on en scût la veritable cause. L'amour a beau se déguiser ; il se trahit quelquefois lui-même ; une parole qui lui échape , gâte tout , & le fait connoître pour ce qu'il est , & il n'est pas plutôt connu , qu'on le hait , qu'on le chasse & qu'on ne le veut plus voir.

Il faut pour lors que celui qui a le déplaisir de n'oser plus aller où il alloit , s'en prenne à son imprudence. Il devoit être le maître de sa passion & connoître que la vertu de celle qu'il aimoit l'emportoit de beaucoup sur toutes les bonnes qualitez qui la lui faisoient paroître si aimable.

Le congé qu'on lui a fait donner sous quelque specieux prétexte, n'augmentera pas son amour , mais il augmentera son estime. On ne peut aimer & haïr en même tems , mais on peut estimer & haïr ; on hait la personne qu'on aimoit , parce qu'elle n'aime pas , & parce qu'elle n'aime pas on l'estime.

Rien n'est plus capable de rendre un homme sage , qu'une femme sage ; & on

peut maintenant dire à la louange des Dames , qu'elles apprennent à vivre à ceux qui les voient. A parler de bonne foi , elles ont plus de vertu que les hommes , & si elles sont un peu plus dans la bagatelle , l'innocence s'y conserve toujours , & la pureté des mœurs n'en souffre aucune atteinte.

Un peu de jeunesse & un peu d'amour propre leur fait aimer ce qu'elles mépriseront un jour , mais elles aiment déjà ce qu'elles aimeront un jour davantage.

CHAPITRE XVIII.

De la Raillerie.

IL y a peu de railleries qui ne soient offensantes. Il y en a peu par conséquent qui n'aient de fâcheuses suites ; mais de toutes les railleries , celles que l'on peut faire des Princes & des Souverains , se doivent éviter avec le plus de soin. On se repent toujours d'avoir pris de pareilles libertez & d'avoir perdu le respect qu'on leur doit.

L'histoire nous apprend que l'Empereur Domitien qui vivoit à la fin du premier Siecle , mena une vie si molle & si oisive , que quand il se retiroit dans son cabinet , il s'amusoit à prendre des mou-

ches & à les percer avec un poinçon fort aigu , comme les enfans font les hantons. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit un certain Vibius Crispus. Un homme de la Cour lui aiant demandé, (a) si personne n'étoit avec l'Empereur, il lui dit qu'il n'y avoit pas seulement une mouche. Ce bon mot lui couta cher.

Pour peu que l'on ait de prudence & de charité , on se donne bien de garde de railler des défauts d'autrui. Dès qu'un homme sage en peut remarquer quelqu'un , il défend à ses yeux de le voir & à sa bouche d'en parler.

Tout homme qui raille est ennemi de sa réputation & de son repos ; il met les armes à la main de ceux qu'il maltraite, & souvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

Un homme qui a raillé dans une compagnie , n'en est pas plutôt sorti , qu'on l'examine depuis les pieds jusqu'à la tête, & tel qui n'avoit rien dit de lui pendant qu'il étoit présent , le déchire à belles dents en son absence. Cependant personne ne prend son parti , personne ne l'excuse, personne ne le plaint ; & quelque retenu que l'on soit , chacun par son silence semble lui reprocher sa conduite & approuver ce que l'on en dit.

(a) *Suero in vita Domitiani.*

Un Railleur doit être regardé comme perturbateur du repos public ; & en effet , personne ne trouble plus que ces sortes de gens , qui trouvent à redire à tout , qui plaisantent de tout , & qui n'épargnent ni Magistrats , ni parens , ni amis.

On peut dire de celui qui entend raillerie , que c'est un homme d'esprit ; & on peut dire le contraire de celui qui la fait. L'un se fait une affaire de gaieté de cœur & sans raison ; l'autre se tire bien de cette affaire par sa conduite & par sa prudence ; l'un est blâmé de tout le monde , & l'autre en est loué.

Celui qui n'est pas écouté dans son air goguenard & railleur , ressemble à une femme pleine de mouches & de fard. Loin de plaire , on le méprise , & l'on en évite avec soin la compagnie.

J'avoüe que souvent le ton & la manière dont on fait une raillerie , est cause qu'on l'excuse & qu'on ne s'en offense pas ; mais il faut en même-tems demeurer d'accord , que quelquefois ceux de qui on fait cette raillerie , ou ceux en présence de qui on la fait , n'ont pas le discernement juste sur ce ton , & qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit , qu'à la manière dont on le dit.

Rien à mon sens ne fait plus de tort à

un homme , que de se mettre sur le pied de railleur. Dès qu'on s'est donné cette réputation , on perd la confiance de ses amis & l'estime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas d'un homme qui borne les vûes & ses soins à passer pour plaisant , & à divertir aux dépens d'autrui. Rien ne paroît solide , rien d'honnête , rien de louable dans cette conduite.

Celui qui raille avec esprit , se fait des ennemis avec esprit , & donne à connoître qu'il est peu capable de quelque chose de meilleur. Il fait croire que toute la vivacité , la force & la pénétration de son esprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuse plaisanterie , & qu'elles ne passent pas la bagatelle.

Il y a des gens qui pour se donner la liberté de railler sans qu'on la leur puisse disputer , commencent par eux mêmes , & se tournent les premiers en ridicule. C'est acheter bien cher cette liberté.

Un homme de ma connoissance , fort porté par inclination & par habitude à railler , se prenoit à partie dès qu'il entroit dans une compagnie , & disoit cent plaisantes choses de son nez & des autres traits de son visage. Après cela il se croioit tout permis & personne ne lui échapoit ; mais en verité il y avoit encore plus à redire à l'humeur & à l'esprit de cet hom-

me , qu'à son nez , à ses yeux & au tour de son visage. Il donnoit ainsi prise sur lui à tout ce qu'il y avoit de gens raisonnables & qui sçavoient vivre.

On ne croit pas qu'un homme qui plaisante & qui raille souvent , soit capable de secret ou d'affaire : on a peur qu'il ne tourne en plaisanterie tout ce qu'on lui pourroit dire de consequence. On ne prie jamais cet homme de donner son avis sur un mariage ou sur un emploi qui se presente ; on est persuadé que le serieux & le solide ne sont pas du tour de son esprit.

Dans une Republique bien policée , on en devroit chasser tous les Railleurs ; c'est une peste qui infecte & qui corrompt mille gens , qui pourroient rendre de bons services au Public & à l'Etat. Cette peste est d'autant plus dangereuse & se communique d'autant plus aisément qu'elle paroît toujours plaisante & agréable.

Un des hommes du monde qui railloit le plus spirituellement , m'a avoué que dans une rencontre il s'étoit servi de ce malheureux talent contre un Magistrat qui ne l'avoit jamais désobligé ; qu'il s'en fit après tant de reproches à lui-même , qu'il résolut de s'interdire & de se défendre toutes sortes de paroles qui auroient l'air de plaisanterie & de raillerie. Il m'a avoué de plus qu'il avoit eu honte d'avoir

pris à partie des gens qui valoient mieux que lui , & que ces traits de jeune ſcelui avoient paru ſi dignes de haine & de mépris , qu'il ne lui étoit point arrivé depuis de tomber dans de pareilles fautes , dont il avoit une joie ſenſible.

Les railleries ne ſont bonnes ni à faire ni à entendre. On ne peut être trop délicat ni trop ſcrupuleux ſur cette matiere. En effet , la charité n'eſt pas moins offenſée dans celui qui écoute une raillerie avec plaifir , que dans celui qui la fait avec eſprit. Si on n'applaudifſoit point aux Raillieurs , cette race de faineans & d'eſprits mal tournez ſeroit bien-tôt exterminée , & les converſations en ſeroient par tout plus honnêtes , plus douces & plus agréables.

A force de nous accoutumer à railler, nous perdons l'eſtime & l'amitié que nous devons tous avoir pour ceux avec qui nous vivons , & nous nous formons une fauſſe idée de nôtre mérite & de nos perfections. L'un eſt contre l'honnêteté & la charité, l'autre contre la juſtice & la vérité.

Railler un homme ſur un malheur qui lui eſt arrivé , c'eſt l'insulter ; le railler ſur une bonne action qu'il a faite, c'eſt vouloir paſſer pour libertin. Le railler ſur un vice que l'on remarque en lui , c'eſt

prendre avantage sur celui qui ne se défend pas ; le railler sur un défaut de nature, sur un œil, sur un pied, sur un bras qu'il n'a pas comme les autres, c'est s'élever sans respect contre la divine Providence, & ne la pas adorer dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner. En un mot, railler purement pour se divertir & pour divertir les autres, c'est perdre le tems dans une criminelle oisiveté, & l'on doit rechercher des plaisirs plus honnêtes & plus innocens.

Plus nous sommes au-dessus des autres par la naissance, les emplois & le bien, plus nous devons être circonspects à ne leur rien dire qui les puisse chagriner. Le rang qui nous élève ne nous donne pas droit de les mépriser & de les brusquer. Ils n'osent nous railler, parce qu'ils nous craignent ; ne les raillons pas afin qu'ils nous aiment.

Heureux celui qui n'a point de défauts notables, sur lesquels on le puisse railler, mais encore mille fois plus heureux celui qui regarde les autres, comme s'ils n'en avoient pas, & qui sans avoir égard à la difference qui se trouve entr'eux & lui, les traite comme il en est traité ; c'est-à-dire, qui agit avec eux avec la même prudence & la même honnêteté, qu'ils font paroître pour son mérite & pour sa personne.

Quand on veut vivre doucement les uns avec les autres , il faut tous se pardonner quelque chose , & tous se faire grace en quelques rencontres. Il faut sans cesse avoir en main des lunettes qui éloignent les objets & qui rapetissent si bien les défauts des autres , qu'ils ne nous paroissent plus.

Celui qui disant un bon mot , croit s'ériger en homme d'esprit , se trompe ; il en aura toujours assez s'il passe pour honnête homme , & s'il sçait se conserver ses amis.

M... est content quand il a fait une raillerie fine & d'un tour adroit & spirituel. M... dit qu'il l'est encore plus quand il s'est empêché d'en faire , & qu'il a sacrifié quelques paroles qui lui auroient fait honneur , à la réputation des autres , & au repos de sa conscience.

La raillerie est encore plus messeante au beau Sexe. C'est une tache à une personne bien faite de n'avoir pas l'esprit de même. Ce n'est pas assez qu'on dise d'elle qu'elle est belle , il faut qu'on dise aussi qu'elle est bonne. Son humeur obligeante plaira toujours plus que ses charmes , & rien ne lui attirera plus l'estime de tout le monde , que son honnêteté & sa modestie. Ainsi, elle doit toujours s'abstenir de railler, & son principal soin doit être de

dire du bien de toutes celles qui sont de la société & de ses plaisirs.

Tout le monde estime & aime Madame... parce qu'elle n'a de sa vie parlé mal de personne, & qu'elle prend à tout moment le parti des absens. Railler quelqu'un, ou la chasser de la compagnie où elle est, c'est la même chose. On ne la peut assez louer sur ce chapitre ; ainsi on se fait un plaisir de l'avoir, soit à la Ville, soit à la Cour, & l'on peut assurer qu'elle a pour amis & pour amies tous ceux & toutes celles qui la connoissent.

M... de qui on faisoit un jour cent railleries en sa presence, & que l'on traitoit d'homme sans cervelle & sans jugement, surprit tous ceux avec qui il étoit, lorsqu'ils remarquerent qu'il ne s'en offensoit pas ; mais pour faire cesser cette surprise, il leur apprit que Seneque avoit coutume de dire, qu'il falloit naître Roi ou fou ; que n'étant pas né Roi, il s'étoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre, & qu'ainsi celui qui l'avoit traité de fou, n'avoit pas tant de tort qu'ils pensoient. Cette réponse fit rougir ceux qui se l'étoient attirée & donna une haute idée de la moderation & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

La réponse du Tasse dans une pareille rencontre, ne fut pas moins spirituelle ni

moins estimée. Un homme l'ayant raillé d'une manière fort désobligeante, il demeura dans un silence qui étonnoit le Railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de semblables occasions. *Vous vous trompez,* répondit le Tasse, *un fou ne sait pas se taire.*

CHAPITRE XIX.

De l'intérêt.

LE Poëte, pour exprimer ce que l'intérêt ^(a) a de pouvoir sur nos cœurs & sur nos esprits, dit, que la faim des Mortels pour l'or, est si grande & si pressante, qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent quand ils la ressentent.

Les presens font ouvrir les yeux & les oreilles à ceux qui ne veulent ni voir ni entendre, & ils font faire tout ce que l'on veut à ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu. Que dis-je : ils la font même perdre souvent à ceux qui l'ont. C'est ce qui a fait dire à ^(b) saint Ambroise, que nous nous laissons aisément prendre dans les filets, quand ceux qui nous sont tendus sont faits d'or ou d'argent.

(a) Virg. lib. 1.^{re} Enéid.

(b) S. Amb. de Bone mortis, c. 5.

C'est ce qui a fait aussi penser à saint Augustin, qu'il n'y avoit point de poison plus * dangereux que celui que l'on prépare & que l'on presente dans une coupe d'or. C'est, dit-il, le plus efficace des poisons ; il va d'abord gagner le cœur & donne la mort à l'ame en un moment.

Combien d'injustices faites dans le Jugement ! combien d'innocentes Vierges corrompues ! combien de meurtres & d'homicides commis ! Enfin que de détestables actions faites pour avoir de ce riche métal que l'on va chercher dans les entrailles de la terre !

On ne sauroit trop gémir sur le nombre de ces ames mercenaires, lâches & criminelles, qui sacrifient à leur intérêt la gloire de Dieu & le repos de leur conscience ; mais aussi on ne peut trop se réjouir du grand nombre de ces genereux Chrétiens, sur lesquels l'intérêt n'a aucun pouvoir, que la droiture, la justice & la Loi de Dieu gouvernent, & qui regardent avec des yeux de mépris & de haine tout ce qui pourroit flater leur cupidité & leur ambition.

Il me souvient d'une action d'une Dame de qualité, qui fait bien voir la grandeur de son ame & la solidité de sa vertu. Il ne lui manquoit que du bien, parce qu'elle

* *S. Aug. lib. 2. de Ord. c. 8.*

étoit autant distinguée par sa beauté que par le rang qu'elle tenoit dans le monde. Un homme extrêmement riche , & à qui rien ne coutoit , lui fit faire des propositions pour mériter l'honneur de ses bonnes grâces. Ces propositions paroissoient avantageuses au-delà de tout ce que l'on en pouvoit croire , & elles étoient proportionnées d'une part à la naissance & à la beauté de celle à qui elles étoient faites , & de l'autre , aux richesses & à la passion de celui qui les faisoit faire.

La Dame coupa court , & lui fit dire, qu'il étoit vrai qu'elle ressentoit plus que personne le malheur de n'être pas à son aise , mais que quelque haine & quelque aversion qu'elle eût pour l'état où elle se trouvoit, elle en avoit encore plus mille fois pour le péché , & sa bonté l'empêcha de s'emporter & de perdre celui qui avoit été assez aveuglé pour oublier le respect qu'il lui devoit.

Il me souvient d'une autre action , qui n'est pas véritablement d'un si grand éclat, mais qui est plus extraordinaire. Elle est d'un Confesseur d'une Maison Religieuse. Une Dame le vint trouver , & lui apportant deux cens pistoles , le pria de les vouloir employer à quelque parement d'Autel , ou à quelque autre usage & profit de sa Maison , tel qu'il le jugeroit à

propos. Le Confesseur la remercia, & lui dit : Il y a, Madame, dans nôtre voisinage des necessitez plus pressantes que celles de nôtre Maison; elle n'est pas riche, à la verité, mais elle n'est pas dans le besoin, & vous devez regarder les Pauvres de vôtre Paroisse pour les dignes objets de vos aumônes & de vos charitez; & sur ce que cette Dame lui fit entendre que l'un n'empêcheroit pas l'autre, il lui répondit que ces honteux, ces affligez & ces malheureux méritoient bien qu'elle emploïât le tout à leur secours. Je n'ajoute rien, je sçai le nom du Confesseur & de la Dame.

L'un fit voir dans cette rencontre avec quel désintéressement il donnoit conseil à sa penitente; l'autre fit connoître avec quelle soumission elle recevoit ses avis, & avec quelle fidelité elle tâchoit d'en profiter. Cependant on veut tous les jours faire passer cet Qrdre pour tres-interessé. S'il est permis d'en juger par l'action de ce Particulier, on lui fait grande injustice.

Ce que je viens de rapporter doit être d'autant moins suspect, que je n'ai jamais eu aucune étroite liaison avec ces bons Peres, que je n'ai point étudié chez eux, que je suis fort homme de Paroisse & que je ne leur ai jamais confié le secret de ma conscience.

Les gens du siècle font tout par intérêt ; ceux qui n'en sont point de cœur & d'affection , & qui sont à Dieu, n'y ont aucun égard. Je connois deux Communautéz de bons Prêtres à Paris *, qu'on ne peut assez louer sur ce chapitre ; jamais Prêtres n'ont moins envisagé le bien , & jamais Prêtres n'ont travaillé plus utilement pour l'Eglise. Aussi on peut assurer que leurs Communautéz sont devenues le modele de toutes celles qui se sont depuis établies dans ce Diocèse , & par tout le Roïaume.

A bien examiner tout ce qui se passe dans le monde , on reconnoît , que l'intérêt seul est cause de tous les soins que l'on y prend , & de tous les pas que l'on y fait. On s'attache à un Prince ou à un grand Seigneur. Pourquoi ? parce qu'ils peuvent faire du bien , & il seroit contre la prudence & le bon sens de s'y attacher autrement.

Le lierre s'attache à un mur, parce qu'il est son appui & qu'il lui sert à s'élever. Il en est de même du Gentilhomme à l'égard d'un Prince ou d'un grand Seigneur. Il faut être soutenu dans sa profession ; par le moïen d'un puissant appui on s'élève , & tout réüssit.

* Messieurs de la Communauté de S. Nicolas du Chardonnet & de S. Sulpice.

Un Seigneur n'est pas fâché que l'on s'attache à lui par intérêt ; cela marque sa grandeur & sa puissance ; mais il est fâché que l'on fasse trop paroître cet intérêt , & que l'on ne se repose pas assez sur sa bonté & sur sa generosité , pour prendre soin de ceux qui le servent.

Un Prince ne souffriroit pas un Gentilhomme auprès de lui s'il sçavoit que ce Gentilhomme n'en esperât rien. La raison est , qu'il se trouveroit redevable à ce Gentilhomme de tous ses soins, & cela le chagrinerait. L'avantage que l'un auroit de servir pour rien , rendroit à l'autre son service désagréable. Nous ne voulons point avoir obligation à celui qui nous en devoit avoir ; on est si délicat sur ce point, que l'on n'en peut revenir.

Un Domestique qui nous serviroit sans gages , ne seroit pas celui qui nous plairoit le plus ; nous ne serions pas en droit de lui rien dire ou de lui rien demander qui pût lui donner de la peine , & il seroit en droit de se plaindre du peu de consideration , qu'en quelques rencontres nous pourrions avoir pour lui ; il iroit trop du nôtre qu'un Domestique pût nous reprocher nôtre conduite, quand nous ne pourrions blâmer la sienne. Les noms de Maître & de Domestique ne mettroient pas seuls assez de difference entr'eux ; il

faut d'une part qu'il se trouve de la dépendance, & de la reconnoissance de l'autre ; il faut que d'un côté on serve pour être récompensé, & que de l'autre on récompense après avoir été servi.

Je reprochois un jour à une Religieuse, que la Communauté étoit trop intéressée. Elle me dit en riant : Vous avez bien fait, Monsieur, de ne vous pas marier, vous n'auriez pas pris le soin d'amasser du bien à vos enfans ; & elle ajouta, qu'elle pardonnoit aux peres & aux meres, quand ils ne témoignent pas tant d'empressement pour faire leurs enfans riches, puisqu'ils ne sçavoient pas s'ils méritoient de l'être ; mais que les Communautez sçavent bien que leurs enfans vivront toujours d'une maniere à faire un bon usage de ce qu'elles leur amasseront. Cette distinction ne feroit pas tombée par terre, si j'eusse eu le tems de la relever, & si le lieu où j'étois ne m'eût pas empêché de faire une repartie telle que je l'imaginerois.

Un Directeur trop severe, qui ne pardonne rien pour les autres, qui invective le plus contre les commoditez de la vie, & qui ne prêche que mortification & penitence, devient souvent fort traitable sur tout cela pour celles qui se mettent sous sa conduite. Son intérêt le fait chan-

ger de langage ; ses Poulettes prennent un soin particulier de lui , leur table en est meilleure , les bouillons ne lui manquent pas , ni les confitures dès qu'il est un peu indisposé. Ainsi sa severité ne tombe plus que sur celles qui ne lui rendent aucun service , & qui n'entrent pas dans les vûes & dans les intérêts de sa réputation & de sa santé.

Il me souvient qu'une bonne Veuve, qui passoit soixante ans , me conta un jour , qu'étant allée dîner chez une de ses amies à deux lieües de Paris , elle y trouva un de ces sortes de Directeurs inquiets & zelez , qui outrent la dévotion en toutes rencontres , & qui portent tout à l'extrêmité. Cette Dame ne fut pas plutôt descendue de carosse , que le Directeur l'entreprit , & lui dit qu'elle feroit bien mieux de donner aux Pauvres ce qu'elle emploïoit pour nourrir ses chevaux ; que ce seroit devant Dieu une action heroïque , & qu'elle ne pouvoit ainsi se dépouïller pour revêtir les Pauvres, sans mériter le Paradis.

La Dame ne goûta en aucune maniere son conseil donné sans raison & si fort à contre-tems ; mais elle étoit chez une amie , & elle avoit affaire à un Prêtre estimé & respecté dans la maison. Elle se contenta de changer de discours. Il fallut

s'en revenir le soir ; le Directeur ne manqua pas de lui demander une place dans son carrosse. Elle la lui refusa de bonne grace , & le pria de se souvenir du conseil qu'il lui avoit donné le matin , & que tout homme qui parloit ainsi devoit toujours aller à pied. On eut beau s'entre-mettre , on ne put jamais ménager une place pour ce Prêtre Directeur , & la Dame revint sans lui , avec une petite joie intérieure , dont elle ne se pouvoit taire.

Le plus intéressé des hommes est celui qui tâche à le paroître moins. L'intérêt le mieux caché est toujours celui qui est le plus véritable. C'est souvent agir contre ses intérêts que de les faire connoître , & c'est quelquefois travailler pour ses intérêts , que de porter ceux des autres.

Les intérêts sont de différente nature. Il y en a qui paroissent d'abord ; les autres ne sont pas si aisez à reconnoître : il faut de l'esprit & de la délicatesse pour en bien juger ; mais le tems & la maniere d'agir font enfin démêler le faux & l'apparent d'avec le vrai , & l'on ne s'y trompe plus.

Une pistole ou deux font faire à un Soldat , ce qu'il ne feroit pas pour son Capitaine , ses parens & ses amis. Un Avocat se prépare à plaider une cause avec un soin extrême , il y passe les jours & les

258 *Reflexions sur les differens*
nuits , & pourquoi ? Afin de passer pour
habile homme , & de se mettre en état de
mener une vie douce & agréable.

Un homme intéressé a toujours les
yeux ouverts ; il voit de loin & de près
tout ce qui peut nuire ou contribuer à sa
fortune ; tous les soins qu'il se donne le
menent au chemin qu'il veut prendre , &
tous les pas qu'il y fait le conduisent droit
où il veut aller. S'il arrête quelquefois
dans ce chemin , c'est pour prendre ha-
leine & arriver plutôt.



C H A P I T R E X X.*Des honnêtes gens.*

IL en est de l'honneur comme de l'esprit, tout le monde croit en avoir. Qu'on n'ait point de naissance, point de Charge, point de santé, point de bien, & que l'on soit par conséquent fort malheureux selon le monde, on se retranche sur l'honneur, & il n'y a personne qui ne dise que la fortune lui a tout enlevé, mais qu'elle ne peut lui ôter l'avantage d'être honnête homme, & de passer pour tel.

La qualité d'honnête homme ne peut justement être refusée qu'à un fripon, qu'à un libertin & qu'à un homme de mauvaise vie ; mais comme chacun se cache le mieux qu'il peut pour ne se pas faire connoître, on la donne souvent à ceux qui ne la méritent pas.

C'est une consolation pour un malheureux, qu'on le plaigne & qu'on le traite comme s'il ne l'étoit pas ; ou pour mieux dire, c'est une consolation pour un malheureux, que l'on reconnoisse en lui au milieu de ses disgraces, des qualitez qui font qu'on le considere, & que l'on agisse avec lui avec distinction.

Ce n'est ni la naissance, ni l'esprit, ni le bien, qui rend ceux qui ont ces avantages honnêtes gens, & c'est la maniere dont ils usent de ces avantages. Deux Magistrats ou deux Officiers d'armée qui sont dans un même poste, ne sont pas pour cela également honnêtes gens; c'est leur façon de vivre qui les rend tels. Il y a bien des conditions requises pour faire un honnête homme. Il faut qu'il s'acquitte parfaitement de ses devoirs à l'égard de Dieu, à son égard & à l'égard de ceux avec qui il a à vivre; c'est à-dire, qu'il faut qu'il ait de la pieté, qu'il soit sans passion, & qu'il oblige tout le monde autant qu'il le peut. Un honnête homme de cette maniere est bien rare.

Pourvu que l'on soit civil & agréable en compagnie, que l'on aime les plaisirs, que l'on sçache vivre avec cette politesse que la routine du monde apprend, que l'on ait quelque habitude chez les Grands, on passe aisément pour honnête homme, il n'en faut pas davantage dans l'usage du siècle, pour faire donner ce nom & cette qualité à celui qui est peut-être fort libertin, & qui n'a peut-être ni cœur ni honneur.

Chez les Dames, pourvu qu'un homme soit fort respectueux, qu'il sçache & débite des nouvelles, qu'il soit toujours

prêt de donner la Comédie ou d'aller à la promenade , & que son équipage soit en bon état , c'est un fort galant & fort honnête homme.

A l'Armée , pourvu qu'un homme soit brave & intrepide , qu'il donne volontiers à manger , qu'il prête de bonne grace de l'argent à ses amis & aux Officiers de sa Brigade ou de son Regiment , c'est un des plus honnêtes hommes que le Roi ait dans toutes les Troupes.

Qu'un Magistrat soit assidu à sa Charge , qu'il reçoive avec civilité ceux & celles qui vont le solliciter , & qu'il ait de la droiture dans ses jugemens , c'est un parfaitement honnête homme.

Que ceux qui ne sont point dans l'emploi ne brusquent personne , qu'ils paroissent toujours complaisans & bienfaisans , ils ont beau avoir quelque habitude criminelle , ou être sujets à quelque autre passion déreglée , on n'y a point d'égard , ils sont honnêtes gens.

Que toutes ces sortes de personnes aient quelque bonne qualité , & qu'ils en aient de mauvaises , on n'est pas obligé de les examiner de si près ; ils sont honnêtes gens selon le monde , & c'est assez.

Celui qui voudroit s'inscrire en faux sur la qualité d'honnête homme , quel-

quefois si mal donnée , trouveroit mille gens qui lui romproient en visiere & qui s'emporteroient sur cette injustice prétendue.

Le monde est plein d'honnêtes gens de cette trempe , mais il n'est pas plein de gens de pieté dans ce qui regarde la Religion , & de gens d'équité à l'égard de tous ceux avec qui ils ont affaire.

Tel est souvent honnête homme chez ses amis , qui ne l'est guere chez lui , soit à l'égard de sa femme ou de ses enfans , soit à l'égard de ses Domestiques.

Un Officier General ou Subalterne , est souvent honnête homme à la tête d'une Armée & dans l'occasion , qui ne l'est guere dans le jeu, où il s'emporte brutalement & avec excez.

Que le monde en pense ce qu'il voudra, je ne tiendrai jamais pour honnête homme , celui qui se laisse dominer par une passion , soit d'avarice , soit d'amour , soit d'ambition. Tout ce que je puis dire de cet homme , c'est qu'il a de bons intervalles , & que dans le fond il ne peut être honnête homme avec une foiblesse de cette nature.

Un honnête homme l'est en tous lieux & toujours , il n'est point sujet à des bizarreries & à des entretiens qui surprennent.

Chacun de nous doit plus s'étudier à vivre en honnête homme , qu'à passer pour honnête homme ; & l'on ne vit pas longtemps de cette manière , sans se faire connoître pour ce qu'on est.

A parler sincèrement , c'est peu de chose que d'être honnête homme selon le monde. A moins de l'être comme le doit être un Chrétien qui craint Dieu , & qui aime son prochain : cette qualité ne doit point faire d'envie.

Le titre ou la qualité d'honnête homme se donne trop aisément pour l'estimer beaucoup , elle va dans mon sens d'un pas égal avec celle de Comte & Marquis , que l'on jette à la tête de bien des gens , qui n'ont pas un pouce de terre en fief.

Le caractère d'un véritablement honnête homme , est d'être également zélé & respectueux pour tout ce qui a du rapport à la Religion , également délicat & prudent , pour tout ce qui regarde l'honneur , également chaud & prompt pour le service de ses amis , également plein de reconnoissance & d'amitié pour ceux à qui il a obligation , également plein de justice & de bonté pour ses Domestiques , également plein d'amour & de respect pour ceux qui lui ont donné la naissance , & enfin également plein de soin & de tendresse pour sa femme & ses enfans.

C'est à toutes ces marques que l'on doit reconnoître les honnêtes gens. Celui qui ne les a pas, n'a que les dehors trompeurs & les fausses apparences d'un honnête homme. C'est une méchante copie d'un bon original ; c'est un portrait qui ne ressemble que dans les traits grossiers de ce qu'il devroit mieux représenter ; ou pour parler plus juste, c'est la figure ou le cadavre d'un honnête homme. L'ame & l'esprit n'y sont point , & on peut assûrer qu'un honnête homme ainsi bâti , ne doit être réputé honnête homme que parmi ceux qui ne le sont pas plus que lui.

Si l'on trouve que je demande un trop grand nombre de bonnes qualitez dans un honnête homme , pour que l'on en puisse trouver beaucoup de cette sorte, je ne ferai pas un procès à ceux qui en exigeront moins. Nous ne convenons pas tous sur nos sentimens , & je ne pretens pas combattre ceux des autres en rapportant simplement les miens. Ainsi je laisse la liberté à tout le monde de se faire un honnête homme à son goût & à sa mode.

Si on m'oblige néanmoins à déclarer en peu de mots ce que c'est qu'un honnête homme, selon l'idée que je m'en fais ; je dirai que c'est un homme qui a un bon sens , une probité inviolable , une humeur douce , un cœur capable de tout.

bien, un esprit agréable, un naturel fait pour la vertu & pour plaire à tout le monde, un air qui attire les yeux de tous les autres, & qui marque l'empire que son ame a sur les cœurs, par la modestie de son visage, & par la tranquillité de son esprit.

CHAPITRE XXI.

De l'Affectation.

IL faut avoir l'esprit bien mal fait pour blâmer toutes les affectations. Il y en a, à la vérité, que l'on ne peut s'empêcher de condamner, parce qu'elles sont criminelles; mais il y en a pour lesquelles on peut avoir de l'indulgence & que l'on peut souffrir. Il y en a même que l'on doit approuver & louer.

Un Prédicateur remarque, qu'il presse & qu'il touche, quand il se sert de certaines expressions tendres & fortes tout ensemble, & qu'il accompagne ces expressions d'un ton de voix qui penetre jusqu'au cœur. Affecter de toucher de cette manière, c'est sçavoir user de ses talens avec avantage, c'est les employer utilement, c'est remplir les devoirs d'un bon & véritable Prédicateur, c'est travailler avec fruit au salut des ames & à la gloire de Dieu dans leur conversion.

Une femme affecte de plaire par ses habits , par ses œillades , par ses paroles & par son immodestie , dans le dessein de donner de l'amour à ceux qu'elle veut engager. Tout ce qu'elle fait dans cet esprit est criminel. Ainsi toutes les mouches qu'elle se met sur le visage , tout le rouge & tout le blanc qu'elle emploie pour se faire un teint frais & uni , & toutes les peines qu'elle prend pour se donner un air jeune , sont autant de chefs sur lesquels on a lieu de lui faire son procez & de la condamner.

Une femme qui affecte de certaines petites minauderies , sans autre dessein que de vouloir paroître plus jeune & plus belle , mérite en verité qu'on l'excuse. On en pardonne bien d'autres aux hommes , qui devroient être au-dessus de mille choses qu'ils affectent.

Les perruques devenuës si à la mode , ne plairoient pas tant , si elles n'accompagnoient pas si bien le visage , & si elles ne cachotent pas dix ou douze bonnes années , qu'elles semblent ôter à ceux qui les portent. Cela fait , quoi qu'elles soient toujours fort incommodes , qu'on les aime en tout tems.

Cette affectation de ne paroître pas si âgé que l'on est , se souffre sans peine dans l'un & dans l'autre sexe , parce qu'elle

n'est pas contre les bonnes mœurs , & qu'elle ne fait préjudice à personne. L'entêtement de paroître plus jeune que l'on n'est , est si general , que je ne sçai si les perruques ne seroient pas d'un agréable secours aux Prêtres , aux Religieux & aux Religieuses , pour les flater sur leur âge, si leur profession leur permettoit d'en porter.

Les anciens étoient trop scrupuleux & trop severes sur ce point. L'histoire profane nous apprend , qu'un certain vieillard nommé Eoeus , s'étant présenté devant Archidamus Roi des Lacedemoniens, en qualité d'Ambassadeur d'un des Princes ses voisins , fut honteusement renvoïé comme un homme à la parole duquel on ne pouvoit se fier, parce que voulant paroître jeune , il avoit peint ses cheveux gris, & que par ce déguisement qu'il avoit affecté , il faisoit juger qu'il ne pouvoit être sincere dans le fond de son cœur, encore moins dans ses paroles.

Nous sçavons mieux vivre que ces Lacedemoniens, & nous ne voulons pas outrer la severité jusqu'à ce point , que d'ôter aux Etrangers la liberté de telle maniere qu'il leur plaît , & encore moins de l'ôter à ceux que le droit des gens oblige de recevoir avec honnêteté.

Nôtre politesse qui se remarque moins

dans nos habits que dans nos mœurs, fait que nous n'insultons pas les vêtemens qui nous semblent bizarres , & nôtre civilité s'étend jusqu'à en faire à ceux , que les humeurs & les inclinations ont plus séparés de nous, que les montagnes & les mers.

Un Seigneur, dans le voisinage duquel j'ai long-tems demeuré, ne sortoit jamais les soirs en Hyver , qu'avec quatre flambeaux , & même quand il alloit à vingt pas de son Hôtel , chez une Dame où il jouïoit & mangeoit tres-souvent , il n'en rabatoit rien : toujours les quatre flambeaux marchaient devant lui ; ainsi quand on voïoit quatre flambeaux accompagner ou précéder un carrosse, on étoit sûr que c'étoit ce Seigneur. L'affectation de se distinguer de cette manière , auroit été blâmée dans un autre ; mais il avoit tant de belles qualitez , qu'on lui pouvoit bien passer cette singularité sans la lui reprocher ; elle étoit en lui comme un ombre dans un tableau , qui ne sert qu'à le faire estimer davantage, & qu'à en augmenter le prix.

Il faut toujours agir naturellement & de bonne foi sans rien affecter ; mais lorsque l'affectation est utile & agréable , elle perd son nom , & elle cesse d'être affectation. C'est avoir de la conduite que d'affecter

fecter de dire ou de faire ce qui peut plaire à son Prince , à ses parens & à ses amis.

A l'égard du Prince , le bien qu'il nous peut faire , & le rang qu'il tient parmi nous , rendent ces affectations legitimes. A l'égard des autres , la société civile & l'amitié les autorisent & les font estimer par tout.

Il ne faut point affecter de dire que l'on n'aime ni le jeu , ni le cours , ni la danse , ni la comédie ; mais il faut agir de telle sorte , que l'on voie en effet que nous ne les aimons pas. L'affectation est toujours prise en mauvaise part ; & dès que l'on affecte de faire paroître qu'on aime ou que l'on hait quelque chose , on fait croire que l'on veut condamner ceux qui n'aiment pas ce qu'on aime , ou qui ne haïssent pas ce qu'on hait. Cette affectation passe toujours pour une censure recherchée & étudiée.

L'affectation n'est pas plus approuvée dans les Pauvres que dans les riches. Il y a des mendiants à qui on donneroit beaucoup davantage , s'ils n'affectoient pas de paroître plus estropiez ou plus malades qu'ils ne le sont. Ils ont recours à cent artifices pour émouvoir à la compassion , & c'est ce qui la diminue ou l'étouffe absolument.

Il y a quelque-tems qu'un homme d'esprit me parla juste sur ce sujet. Ce pauvre, me dit-il, seroit bien-tôt riche & en parfaite santé, s'il n'affectoit pas de paroître si pauvre & si malade.

Une Dame veritablement charitable, prit la chose d'une autre maniere dans une pareille rencontre. Un gueux la persecutant en ma presence d'un ton plaintif & moribond, elle lui donna l'aumône; sur quoi aiant pris la parole, je lui dis, qu'il falloit être bonne pour donner à ces sortes de gueux, qui veulent passer pour ce qu'ils ne sont pas. Elle me répondit fort spirituellement, qu'elle ne leur donnoit pas en vûë de leurs maux apparens, mais en vûë de leur veritable necessité, qui devoit être bien grande, puisqu'elle les obligeoit à trouver dans l'industrie & dans le déguisement, les moïens de subsister & de vivre.

Il y a des occasions où il faut toujours affecter de paroître ce que l'on est; c'est-à-dire, chaste, plein de foi, plein de zele pour tout ce qui regarde l'Eglise, & plein de respect & de fidelité pour son Prince. Il y en a d'autres où il suffit de ne pas changer sa conduite, sans affecter de paroître ce que l'on est. La prudence fait prendre là-dessus de justes mesures, & fait embrasser l'un ou l'autre de ces partis se-

lon les circonstances dans lesquelles on se trouve, & selon les personnes avec qui on est.

Les plus établis dans le bien, n'affectent point de parler de la vertu. Ils vont toujours leur train sans s'arrêter, & sans se détourner à droit ni à gauche. Celui qui affecte d'en parler, donne à connoître qu'il commence, & qu'il veut déjà passer pour ce qu'il n'est pas encore.

Une affectation qui se fait remarquer, donne une idée du contraire de ce que l'on affecte ; il n'est point de festin pareil à celui d'un avare.

Il me souvient qu'étant prié d'aller dîner chez un Abbé, qui a la réputation de remplir souvent son coffre fort, & de ne le gueres vider, & que l'on croit être fort ménager en toutes rencontres, on me demanda le matin ce que je faisois ce jour-là. Je répondis, que je dînerois chez M... Chez M... me repartit celui qui m'avoit interrogé : Vous ferez assurément grande chère. Cet Abbé donne peu souvent à manger, mais quand il en donne, c'est toujours d'une manière exquise & délicate ; rien n'y est épargné, & pour cause. Il croit, ajouta-t-il, par quelques repas de cette nature, passer pour liberal & pour homme à qui rien ne coûte pour regaler ses amis.

Celui qui n'aime pas la dépense & qui veut se marier, affecte de se mettre en bel équipage, & veut qu'on soit persuadé que ce qui a de l'éclat est de son goût. Cependant il est certain qu'il pâtit, qu'il peste dans le fonds de son cœur contre la coutume, & qu'il se fait violence, mais il n'y a point de remede; il faut dans cette conjoncture paroître malgré lui ce qu'il n'est pas, afin de mieux paroître un jour ce qu'il est.

C'est une égale tromperie de vouloir passer pour plus vertueux ou pour plus vicieux que l'on est. Cette affectation est criminelle; mais elle l'est plus dans une rencontre que dans l'autre. Vouloir passer pour vertueux, est une marque que l'on estime la vertu, & vouloir passer pour vicieux, est une preuve que l'on fait gloire de l'emportement & du libertinage.

Ceux qui affectent d'être civils & obligeans à tout le monde, se font par tout des amis, mais ceux qui le sont en tout tems & en tous lieux sans affecter de l'être, sont encore plus confiderez, estimez & aimez.



CHAPITRE XXII.

Des Amis.

IL y a tant de belles & de bonnes qualités requises à un homme pour en vouloir faire son ami, que je suis surpris d'entendre dire à des gens qu'ils en ont quantité; dès lors que le nombre est grand, on peut assûrer que ce sont de faux amis, ou que ce ne sont des amis que de nom.

Heureux est celui qui a un bon & un véritable ami, c'est un trésor qu'il doit conserver avec soin, & il doit s'estimer assez riche de l'avoir trouvé & de le posséder, sans penser à en chercher, & à s'en faire un second.

On doit la même fidélité à son ami qu'à sa femme, quoique ce soit d'une autre manière; & comme un homme qui est content de sa femme & qui l'aime, n'en peut prendre une autre sans passer pour un scelerat, de même un homme qui a un ami dont il se loüe, ne peut songer à en faire un nouveau, sans se faire son procez, & sans se rendre indigne de passer pour honnête homme.

La plupart des amis du monde tiennent à peu. Ils ont été faits dans le jeu, dans les divertissemens, dans le bal, dans la pro-

menade , ou dans des visites renduës à la même personne. Cessez de joüer , n'allez plus au bal , à la Comedie , à la promenade , & ne soïez plus assidu à vos visites , adieu vos amis ; vous les perdez avec la même facilité que vous les avez faits.

Etant à Rome , un ami de cette trempe , qui m'avoit quelquefois vû chez M. le Duc de Chaunes , pour lors Ambassadeur de France , & chez M. l'Ambassadeur de Malthe , me vint un jour emprunter trente pistoles , sous prétexte qu'une Lettre de change de pareille somme qu'il attendoit & dont il avoit avis , n'étoit pas encore arrivée. Son compliment me surprit. J'avoüe que je ne m'attendois pas à en recevoir un de sa part de cette nature , & il me semble qu'il n'étoit pas avec moi sur un pié à prendre cette liberté , ou au moins je ne le croïois pas ; mais comme il étoit persuadé qu'il étoit mon ami , & que j'étois le sien , je le traitai comme il m'avoit traité. Je lui fis entendre que la loi entre amis est égale pour la demande & pour le refus , & que j'étois aussi bien fondé pour l'un , qu'il pensoit l'être pour l'autre.

J'eus néanmoins beaucoup de peine à le convaincre sur cette liberté reciproque de l'amitié. Je vis bien qu'il ne la goûtoit pas , & je pris delà occasion de lui dire ,

qu'il n'étoit pas tant de mes amis qu'il le pensoit être , puisqu'il ignoroit cette maxime , qui est une des fondamentales de l'amitié , qui permet également d'emprunter & de ne pas prêter , selon le besoin dans lequel on est.

Comme nous ne convenions pas sur nos principes, il ne faut pas s'étonner si notre amitié reçût ce jour-là une mortelle atteinte. Il me quitta fort chagrin , & j'eus quelque joie d'avoir gagné trente pistoles par la maniere dont j'avois reçu son compliment ; c'étoit en effet les gagner , que de ne les pas perdre en les lui prêtant. Il n'avoit pas la réputation d'être fort exact à païer ses dettes , & il s'étoit même fait des loix toutes particulieres sur l'amitié, dont je n'avois jamais ouï parler. Il tenoit pour certain que les prêts faits de cette maniere entre deux amis, changeoient de nature , & qu'ils devenoient des dons & des presens. Quand on ne lui vouloit pas passer cette maxime , il disoit que la coutume l'établissoit & la confirmoit.

A entendre parler cet homme , il étoit un des meilleurs & plus chauds amis qu'on pût avoir ; il le faisoit en effet assez connoître à ceux qui le recevoient sur ce pied-là ; il ne les quittoit point , toujours à leur table & toujours dans leurs plaisirs ; mais comme je ne m'accommodoïs pas de

ces sortes d'amis , je ne fus pas fâché qu'il ne me comptât pas pour un des siens, & qu'il fût persuadé qu'il ne seroit jamais des miens.

Il n'est pas surprenant que l'on prête des sommes considerables à des amis, puisque l'on en donne par honnêteté, generosité & charité à des gens qui ne le sont pas ; mais il est d'un galant homme de ne pas se laisser surprendre par de faux amis , & de faire paroître aux gens qui sans raison prennent le titre & le nom d'amis , qu'on ne les reçoit point pour tels.

Je ne conseillerai jamais à un homme de se marier ; je ne lui conseillerai aussi jamais de se faire un ami. Il n'y a gueres moins d'engagement avec l'un qu'avec l'autre, & l'obligation de partager les peines, les disgraces & les afflictions avec tous les deux est égale. On a assez de ses chagrins , sans en chercher ailleurs & de nouveaux.

Que l'on mette dans une balance les agrémens & les avantages d'avoir un ami , & que l'on mette dans un autre ceux de n'en avoir pas , je crois que cette derniere l'emportera toujours sur la premiere ; mais quand le poids de l'une & de l'autre seroit juste , la liberté est un assez grand bien pour se déclarer en faveur

de celui qui n'est pas obligé de reveler son secret qu'à lui-même.

Quand un ami en use avec nous comme nous le souhaitons, il fait son devoir ; quand il n'en use pas comme nous le désirons, nous en avons du déplaisir ; mais je ne sçai si nous ne sommes pas beaucoup plus sensibles à l'un qu'à l'autre. Je ne sçai si trois confidences qu'il nous a faites, nous ont été aussi agréables, qu'un secret qu'il nous a caché nous a donné de chagrin. Trois services rendus sont bien-tôt oubliés par le refus d'une bagatelle.

Ce n'est pas une action glorieuse de garder le secret d'un ami ; l'obligation que nous avons sur ce sujet est si étroite & si naturelle, qu'il ne faut qu'un peu de raison ou de bon sens pour ne s'en vouloir jamais dispenser ; mais c'est une action infâme que le violer. Comme la confiance est le gage le plus essentiel de la sincère amitié, c'est une lâcheté qu'on ne sçauroit pardonner, que d'abuser d'un secret, & de trahir, en le revelant, celui qui nous l'a confié.

Il arrive assez souvent, qu'un homme qui nous a donné cent preuves de son amitié, qui a été l'espace de six ans le fidele dépositaire de nos pensées les plus cachées, se broüille avec nous pour un intérêt de peu de consequence, pour une

jalousie , pour un point d'honneur , en un mot pour une parole qui nous est échappée ; & cet homme discret qui ne parloit jamais , devient tout d'un coup un valet de Terence , qui semblable à un tonneau percé , ne peut rien retenir. Cet homme si secret devient un écho qui se fait entendre par tout. Faites après fonds sur votre ami , & publiez en tous lieux ; que c'est la consolation d'un honnête homme d'avoir un ami.

Les amis sont obligez de garder le même silence , & d'avoir la même discretion que les Confesseurs ; mais la difference qui s'y trouve , est que les uns sont toujours hommes , & qu'ils agissent toujours naturellement ; & que les autres n'agissent pas purement en hommes , mais en hommes fortifiez par la grace du Sacrement de l'Ordre qu'ils ont reçu ; ce qui fait que les premiers n'oublient pas ce qu'ils ont scû , & que par imprudence ou par vengeance ils peuvent quelquefois en parler ; que les autres oublient ce qu'on leur dit , ou que s'ils ne l'oublient pas , la grace du Sacrement les fait agir comme s'ils l'avoient oublié , & comme s'ils ne l'avoient jamais scû.

Si on se fait une loi & un plaisir d'avoir un ami , au moins que l'on n'en ait qu'un. Comme on n'a pour les secrets de

sa conscience qu'un Confesseur , il faut aussi pour le secret de ses affaires , de son Domestique & de ses interêts temporels, n'avoir qu'un ami. Quand on change de Confesseur ou de Directeur , on ne s'en trouve pas mieux , & cette diversité de direction apporte toujours de l'inégalité dans nôtre conduite. Il ne se peut aussi que le changement d'amis ne préjudicie notablement à nos affaires & à nos interêts.

D'un ami que nous avons , nous nous en faisons pour l'ordinaire un ennemi , si nous rompons avec lui sans raison, & sans qu'il nous ait donné lieu à ce changement. Ainsi quand nous nous sommes trompez dans nôtre choix , il vaut mieux souffrir un peu de nôtre imprudence, que de nous exposer à la vengeance d'un homme qui se croit méprisé & offensé ; il faut faire bonne mine , se soutenir autant qu'on le peut, & ne pas démentir dans un moment & à la vûe de tout le monde ; tout ce que nous avons dit & fait depuis dix ans.

En matiere d'amitié , il ne faut pas aller plus vite que celui avec qui nous la voulons lier. Il nous plaît , il revient à nôtre humeur , s'il nous paroît avoir toutes les qualitez nécessaires à un bon & prudent ami , mais il n'en est peut être pas de même de nous à son égard. Il n'a

peut être pas pour nous les mêmes sentimens que nous avons pour lui. Né faisons pas toutes les avances, attendons au moins qu'il fasse une partie du chemin. Ne nous jettons point à la tête des gens ; il faut se connoître avant que de s'estimer, & il faut s'estimer avant que de s'aimer. ♦

Il vaut mieux que l'on nous accuse d'indifference quand nous n'avons point d'amis, que d'inconstance & d'ingratitude quand nous les quittons & que nous les trahissons. L'indifference que l'on nous reproche en ce cas, nous procure une tranquillité d'esprit dont on s'accommode assez ; mais l'inconstance & l'ingratitude dont on nous charge, nous perdent de réputation, & quand on l'a une fois perduë, il n'y a plus de joie dans la vie.

Nous sommes tous si foibles & sujets à tant d'imperfections, que si nous n'avons de l'indulgence pour nos amis, & s'ils n'en ont aussi pour nous, nôtre amitié ne durera qu'autant que nos intérêts l'entreprendront, & qu'ils nous y feront trouver notre compte ; & quand nous romprons avec eux, nôtre bouche fera seulement connoître ce qui s'est passé il y a long-tems dans nôtre-cœur.

Un homme qui se dit nôtre ami, ne doit pas être cru sur sa parole, comme il

ne doit pas se fier à ce que nous lui en disons ; il faut s'en donner des preuves de part & d'autre , avant que de se le dire , & rien ne fait mieux croire qu'en effet on est amis , que quand l'expérience le fait réciproquement connoître.

Avant que de se déterminer à faire un ami d'un homme que l'on estime , il faut y penser long-tems ; on ne peut après s'y méprendre , & je ne blâmeroïis pas celui qui y penseroit toute sa vie.

Nous avons tous tant d'adresse pour nous déguiser , & nôtre industrie nous fournit tant de moïens de paroître ce que nous ne sommes pas , qu'une habitude de quelques semaines ou de quelques mois , ne donne guere une idée juste & certaine de ce que l'on est. On se laisse prévenir ; une parole obligeante , un petit service qui ne coute gueres , mais rendu de bonne grace , nous mene souvent trop loin ; & l'on ne s'en repent pour l'ordinaire , que quand il n'en est plus tems.

On dit du Tasse , qu'un homme voulant lui faire croire qu'il étoit de ses amis contre l'opinion de tout le monde , demeura le dernier dans un bateau avec lui pour lui donner la main & l'aider à descendre ; & que le Tasse , plein d'esprit , connoissant son dessein , lui dit : ce n'est pas pour descendre, Monsieur, que je voudrois être

182 *Reflexions sur les differens, &c.*

aidé, c'est pour monter. Ils étoient tous deux à la Cour d'Alphonse dernier Duc de Ferrare, & le Tasse sçavoit que l'autre jaloux de sa fortune, lui nuisoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Les veritables amis sont ceux que la pieté a fait amis ; ils ont mêmes vûs, même fin, mêmes motifs, & comme la charité en est la liaison, on peut assurer qu'ils ressembtent aux premiers Chrétiens, qui n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame.

C'est à ce sujet qu'une Dame de mes amies, a dit fort à propos.

*Les vulgaires Amis aiment par politique,
Selon leurs interêts ils changent tous les jours ;
La marque d'une Ame Heroïque ,
Est de n'aimer jamais , que pour aimer tou-
jours.*

Fin du second Tome.

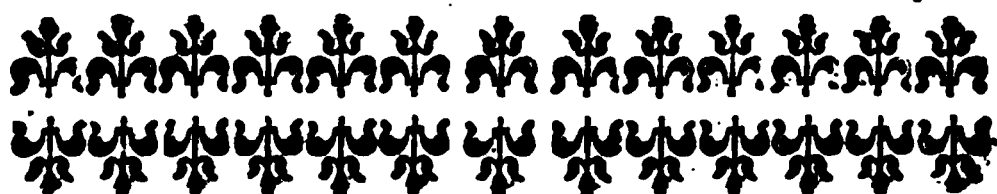


TABLE DES LETTRES

contenuës en ce Volume.

- L** E T T R E C X C I V. Compliment Chrétien
pour le commencement de l'année, à Ma-
dame de Caumartin la doctairiere. Page 1
- L** E T. C X C V. De felicitation sur une grace
reçüe du Roi, à M. le Maréchal de Mont-
revel, 3
- L** E T. C X C V I. De civilité pour le commen-
cement de l'année, & de nouvelles sur les
affaires publiques, à M. de Frejus., 4
- L** E T. C X C V I I. Compliment à M. de Vil-
leneuve, Capitaine de Grenadiers du Re-
giment de Courtz Suisse, 6
- L** E T. C X C V I I I. De pieté & d'instruction à
la sœur Angelique du Saint-Esprit, 7
- L** E T. C X C I X. Compliment à Madame de
Marbeuf, Présidente à Rennes, 9
- L** E T. C C. Des avantages de la Retraite, &
de la vanité du monde, à Madame la Mar-
quise de Seneffere, 11
- L** E T. C C I. De compliment & de felicitation

T A B L E

à M. le Maréchal Duc de Villars, Com- mandeur des Ordres du Roi ,	12
LET. CCII. De pieté & d'instruction à M. l'Abbé Flechier son neveu ,	13
LET. CCIII. Compliment à Madame de Guenegand ,	15
LET. CCIV. De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi ,	16
LET. CCV. De remerciement & de civilité au R. P. Dom Mabillon , sur l'Oraison funebre de M. le Cardinal de Furstemberg, prononcée par M. l'Abbé le Prevost , qu'il lui avoit envoiée ,	là même
LET. CCVI. De compliment & de felicita- tion à M. Fieschi Nonce Extraordinaire auprès de S. M. nommé à l'Archevêché de Genes ,	18
LET. CCVII. Sur une conspiration nouvelle des Fanatiques découverte ,	19
LET. CCVIII. Sur le même sujet ,	21
LET. CCIX. Consolation Chrétienne à une Religieuse, sur la mort d'une Abbesse ,	22
LET. CCX. Compliment à Monsieur le Maréchal Duc de Villars ,	23
LET. CCXI. Compliment à M. l'Abbé Bas- tide, sur le Panegyrique de S. Hilaire, dont il lui avoit fait present ,	25
LET. CCXII. De condoléance à M. de Mon- tauban , sur la mort de M. son Frere ,	26
LET. CCXIII. Compliment au Pere de la Ruë , sur l'Oraison funebre de M. de Meaux ,	27

DES LETTRES.

LET. CCXIV. De pieté à la Sœur Angelique du Saint-Esprit, 28

LET. CCXV. De civilité à M. Margon; Brigadier des Armées du Roi, 30

LET. CCXVI. De civilité à une Demoiselle; sur sa maladie, là même.

LET. CCXVII. Recommandation pour un homme accusé d'un crime, à Madame la Presidente Druillet, 31

LET. CCXVIII. Consolation Chrétienne à Madame de l'Islebonne, sur la mort de M. le Prince d'Elbœuf son neveu, 32

LET. CCXIX. De civilité & de nouvelles sur les affaires publiques, à M. l'Archevêque de Saragosse, 34

LET. CCXX. Consolation Chrétienne à Madame de Senectere, sur la mort de sa fille, 36

LET. CCXXI. De civilité & de nouvelles à un Officier, 37

LET. CCXXII. De civilité au P. Vignes, 39

LET. CCXXIII. Compliment sur la mort d'une Dame, là même.

LET. CCXXIV. De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi, 40

LET. CCXXV. De civilité à Madame de Monfalcon, 41

LET. CCXXVI. De civilité & de pieté à la sœur Angelique du Saint-Esprit, 42

LET. CCXXVII. De civilité & de nouvelles publiques à M. l'Archevêque de Saragosse, 43

T A B L E

LET. CCXXVIII.	<i>Compliment à Madame la Maréchalle Duchesse de Villars,</i>	46
LET. CCXXIX.	<i>De civilité à une Demoiselle,</i>	47
LET. CCXXX.	<i>De civilité à Madame de Monfalcon, qui lui avoit recommandé un Ecclesiastique, & quelque autre affaire,</i>	49
LET. CCXXXI.	<i>De civilité & de nouvelles publiques, à M. l'Archevêque de Saragosse,</i>	50
LET. CCXXXII.	<i>Au R. P. Mourgues, sur un établissement de Sœurs grises retardé,</i>	52
LET. CCXXXIII.	<i>Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame de Boucard Supérieure des Ursulines de Sommieres,</i>	53
LET. CCXXXIV.	<i>De civilité à une Demoiselle, qui lui avoit souhaité une heureuse année,</i>	54
LET. CCXXXV.	<i>De remerciement & de compliment à M. l'Abbé de Maulevrier Aumônier du Roi, Agent General du Clergé de France,</i>	55
LET. CCXXXVI.	<i>Compliment Chrétien pour le commencement de l'année, à Madame la Presidente de Marbeuf,</i>	56
LET. CCXXXVII.	<i>Compliment Chrétien pour le commencement de l'année à Madame de Lislebonne,</i>	
LET. CCXXXVIII.	<i>Compliment aux Da-</i>	

DES LETTRES.

- mes de Tornac Religieuses , sur la mort de leur pere,* 60
- LET. CCXXXIX.** *A Mademoiselle de Monclare la Fare , sur la mort de M. de Tornac son oncle,* 61
- LET. CCXL.** *De civilité & de pieté à la même,* 63
- LET. CCXLI.** *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, sur la Translation de M. son fils à Orleans,* 64
- LET. CCXLII.** *Compliment à M. d'Uzez, sur la nomination de M. son Neveu à l'Evêché d'Angers,* 66
- LET. CCXLIII.** *Compliment à M. l'Abbé Poncet , nommé à l'Evêché d'Angers , la même.*
- LET. CCXLIV.** *De civilité à une Demoiselle,* 67
- LET. CCXLV.** *De pieté à Madame de Marbeuf , sur la retraite de sa fille au Calvaire,* 69
- LET. CCXLVI.** *De civilité & de pieté à une Demoiselle,* 72
- LET. CCXLVII.** *De civilité à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon , sur son arrivée dans cette Ville,* 73
- LET. CCXLVIII.** *Compliment à M. le Maréchal Duc de Villars , sur ses heureux succez,* 74
- LET. CCXLIX.** *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 76

T A B L E

LET. CCL. De pieté à Mademoiselle de Monclar Lafare , sur sa vocation aux Hospitalieres,	77
LET. CCLI. De civilité au P. Vignes,	78
LET. CCLII. Compliment à M. le Cardinal Gualtieri , sur sa promotion,	79
LET. CCLIII. De pieté à une Demoiselle , sur sa vocation à l'état de Religieuse Hospitaliere,	80
LET. CCLIV. De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi ,	83
LET. CCLV. Sur la Croix de S. Gervasi , à M. l'Evêque de Montpellier, là même.	
LET. CCLVI. De civilité & de pieté à une Demoiselle,	85
LET. CCLVII. De pieté & de civilité à une Demoiselle,	86
LET. CCLVIII. De civilité à M. le Chevalier de N..... Il y est parlé des affaires publiques du tems,	87
LET. CCLIX. De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi ,	88
LET. CCLX. Compliment à M. le Pelletier , sur la mort de M. l'Evêque d'Orleans son fils,	89
LET. CCLXI. Compliment à M. de San-Vitale , nommé Aßesseur du S. Office,	90
LET. CCLXII. De nouvelles sur les affaires publiques , à Madame de Marbeuf,	91
LET. CCLXIII. De civilité à S. E. Monseigneur le Cardinal de Janson , Evêque de	

DES LETTRES.

- Beauvais, Grand Aumônier de France,*
93
- LET. CCLXIV. De civilité & de piété à
M. le Pelletier, 94
- LET. CCLXV. Compliment à Monseigneur
de San-vitale, Assesseur du saint Office, 95
- LET. CCLXVI. De civilité à la Sœur An-
gelique du Saint-Esprit; 97
- LET. CCLXVII. De compliment à Mada-
me de l'Islebonne, 98
- LET. CCLXVIII. De civilité & de piété à
Mademoiselle de Montclar la Fare, 99
- LET. CCLXIX. De civilité & de compli-
ment à M. le Prieur d'Aubort, 100
- LET. CCLXX. De compliment & de feli-
citation, à M. le Vice-Legat d'Avi-
gnon, 101
- LET. CCLXXI. Compliment à M. le Ma-
réchal Duc de Villars, sur son heureuse
Campagne, 102
- LET. CCLXXII. De civilité à M. Mar-
gon Brigadier des Armées du Roi, 103
- LET. CCLXXIII. De civilité & de compli-
ment, à M. Moreau, la même.
- LET. CCLXXIV. Compliment aux Dames
de Tornac Religieuses, sur la mort d'une
belle-Sœur, 105
- LET. CCLXXV. Réponse Chrétienne à un
compliment pour le commencement de l'an-
née, aux Dames de Boucard, 106
- LET. CCLXXVI. De piété à une Demoi-

T A B L E

<i>selle , sur la mort d'une amie ,</i>	107
LET. CCLXXVII. <i>De civilité & de compliment , au General des Chartreux ,</i>	109
LET. CCLXXVIII. <i>De civilité à la sœur Angelique du Saint-Esprit ,</i>	110
LET. CCLXXIX. <i>De compliment , à M. le Maréchal Duc de Villars ,</i>	111
LET. CCLXXX. <i>De civilité & de compliment à Madame la Maréchalle Duchesse de Villars ,</i>	113
LET. CCLXXXI. <i>Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon , sur une perte considérable ,</i>	114
LET. CCLXXXII. <i>De civilité au même , en lui envoiant dequoi remplacer la perte considerable qu'il avoit faite ,</i>	115
LET. CCLXXXIII. <i>De civilité Chrétienne à Madame de Boucard Religieuse ,</i>	116
LET. CCLXXXIV. <i>De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi ,</i>	117
LET. CCLXXXV. <i>De civilité & de nouvelles , au même ,</i>	118
LET. CCLXXXVI. <i>De civilité & de piété à une Demoiselle ,</i>	119
LET. CCLXXXVII. <i>De compliment à M. le Maréchal Duc de Villars ,</i>	121
LET. CCLXXXVIII. <i>Compliment de condoléance à M. l'Abbé Bossuet , sur la mort de M. de Meaux son oncle ,</i>	122
LET. CCLXXXIX. <i>Compliment Chrétien à M. le Pelletier , sur la nomination de</i>	

DES LETTRES.

- M. son fils à la Charge de premier Président,* 123
- LET. CCXC. Compliment à *M. le Pelletier,*
sur sa nomination à la Charge de Premier
President, 125
- LET. CCXCI. De civilité à *M. Margon*
Brigadier des Armées du Roi, là même.
- LET. CCXCII. De compliment à *M. le*
Maréchal Duc de Barvik, sur la Vic-
toire d'Almanza, 126
- LET. CCXCIII. De civilité au même, 127
- LET. CCXCIV. De civilité & de pieté à
une Demoiselle, 128
- LET. CCXCV. De compliment à *M. le*
Maréchal Duc de Villars, 129
- LET. CCXCVI. De civilité à *M. Gon-*
thieri Archevêque d'Avignon, 131
- LET. CCXCVII. De civilité au même, 133
- LET. CCXCVIII. De pieté à la sœur
Angelique du Saint-Esprit, 134
- LET. CCXCIX. Compliment à *Monsei-*
gneur l'Archevêque de Saragosse, 135
- LET. CCC. Compliment de condoléance à
Mesdames de Toiras & de Bernis, sur
la mort de leur mere, 137
- LET. CCCI. De civilité & de nouvelles à
M. Gonthieri Archevêque d'Avignon.
138
- LET. CCCII. De civilité & de pieté à une
Demoiselle, 140
- LET. CCCIII. De civilité à *M. le Comte*
Gros, 142

T A B L E

- LET. CCCIV.** *A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, sur un bruit désavantageux qu'on avoit répandu contre lui,* 143
- LET. CCCV.** *De compliment, & de nouvelles, à M. le Maréchal Duc de Villars,* 145
- LET. CCCVI.** *De compliment & de felicitation à Madame la Maréchalle Duchesse de Villars,* 147
- LET. CCCVII.** *De civilité & de pieté à une Demoiselle, sur la mort de M. son pere,* 148
- LET. CCCVIII.** *De pieté à Madame d'Arnaud,* 149
- LET. CCCIX.** *De civilité à une Demoiselle qui avoit perdu M. son pere, & qui songeoit à se retirer,* 151
- LET. CCCX.** *Compliment à M. le Maréchal Duc de Barvik, Grand d'Espagne,* 152
- LET. CCCXI.** *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Viani, Prieur de saint Jean d'Aix,* 153
- LET. CCCXII.** *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé Bastide,* 154
- LET. CCCXIII.** *De compliment & d'éloge à M. l'Abbé du Jarry,* 155
- LET. CCCXIV.** *De civilité au Pere Vignes, sur la mort de M. le Marquis de Villefranche,* 157
- LET. CCCXV.** *A M. de B... pour le prier d'empêcher l'établissement d'une Confrérie* 158

DES LETTRES.

- rie de Penitens,* 158
- LET. CCCXVI.** *De civilité & de compliment à M. le Maréchal Duc de Villars,* 161
- LET. CCCXVII.** *De civilité & de compliment à M. l' Archevêque d' Avignon,* 162
- LET. CCCXVIII.** *De civilité & de nouvelles sur les affaires publiques, à M. l' Archevêque de Saragosse,* 163
- LET. CCCXIX.** *Consolation Chrétienne à Mademoiselle de Montclar,* 165
- LET. CCCXX.** *De civilité à M. Gonthieri Archevêque d' Avignon,* 166
- LET. CCCXXI.** *De remerciement & de compliment à M. de Sandricourt, Gouverneur de Nismes,* 167
- LET. CCCXXII.** *De compliment à Madame la Presidente de Marbeuf,* 168
- LET. CCCXXIII.** *De civilité à Madame de Montfalcon, qui lui avoit recommandé des prisonniers étrangers,* 169
- LET. CCCXXIV.** *De civilité & de recommandation à M. de Villegli, Conseiller au Parlement de Toulouse,* 170
- LET. CCCXXV.** *Compliment à M. le Comte de Grignan Lieutenant General en Provence,* 171
- LET. CCCXXVI.** *De condoléance à M. le Prieur d' Aubort,* 172
- LET. CCCXXVII.** *De compliment & de félicitation à la Sœur Agnez de la Croix, de Rennes,* 173

T A B L E

LET. CCCXXVIII. <i>A M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, sur la mort de Madame sa belle-Sœur,</i>	174
LET. CCCXXIX. <i>Compliment à M. l'Evêque de Marseille, nommé à l'Archevêché d'Aix,</i>	176
LET. CCCXXX. <i>Sur un faux bruit qui avoit couru d'un differend entre M. de Montpellier & lui,</i>	177
LET. CCCXXXI. <i>Sur un procez où il avoit été condamné, à Toulouse; à M. l'Abbé de N...</i>	178
LET. CCCXXXII. <i>De condoléance à M. de Margon, Brigadier des Armées du Roi,</i>	180
LET. CCCXXXIII. <i>Compliment à Madame la Présidente de Marbeuf, sur la Profession de sa fille au Calvaire,</i>	181
LET. CCCXXXIV. <i>Réponse à une recommandation de M. Gonthieri Archevêque d'Avignon,</i>	183
LET. CCCXXXV. <i>De civilité à Madame la Duchesse de Roquelaure,</i>	184
LET. CCCXXXVI. <i>De civilité & de pieté à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon,</i>	185
LET. CCCXXXVII. <i>D'honnêteté & d'affaires à M. de Valernot, Abbé de saint Euf,</i>	186
LET. CCCXXXVIII. <i>Consolation Chrétienne à M. de Colonde, sur la mort de sa femme,</i>	187

DES LETTRES

- LET. CCCXXXIX.** *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 189
- LET. CCCXL.** *De remerciement à M. Sartre, Seigneur de Caveirac,* 190
- LET. CCCXLI.** *De civilité à M. Margon Brigadier des Armées du Roi,* 191
- LET. CCCXLII.** *D'affaire particuliere & de nouvelles publiques, à M. l'Abbé Mé-nard,* 192
- LET. CCCXLIII.** *De civilité & de pieté à une Demoiselle,* 193
- LET. CCCXLIV.** *De civilité & de nou-velles à M. Gonthieri Archevêque d'A-vignon,* 194
- LET. CCCXLV.** *De civilité à M. l'Ar-chevêque d'Avignon,* 196
- LET. CCCXLVI.** *De civilité Chrétienne aux Dames de Boucard,* 197
- LET. CCCXLVII.** *De civilité & de pieté à M. le Pelletier,* 198
- LET. CCCXLVIII.** *De condoléance à Monseigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris,* 200
- LET. CCCXLIX.** *Compliment Chrétien au Général des Chartreux,* 201
- LET. CCCL.** *De civilité & de pieté à une Demoiselle,* 202
- LET. CCCLI.** *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le commencement de l'an-née,* 204
- LET. CCCLII.** *De civilité & de pieté à une Demoiselle,* 205

T A B L E

LET. CCCLIII. Compliment Chrétien à Madame de C... pour le commencement de l'année,	207
LET. CCCLIV. De civilité & de remerciement au P. Annat, General de la Congrégation des Peres de la Doctrine Chrétienne,	208
LET. CCCLV. De civilité pour le commencement de l'année,	209
LET. CCCLVI. Compliment au P. Chifflet.	210
LET. CCCLVII. Compliment à un Prédicateur, sur un Sermon qu'il devoit prêcher & qu'il lui avoit communiqué,	211
LET. CCCLVIII. De pieté à une Demoiselle,	212
LET. CCCLIX. De nouvelles à M. l'Abbé Menard,	214
LET. CCCLX. De civilité à M. Maboul, nommé Evêque d'Alet, sur une de ses Oraisons funebres,	215
LET. CCCLXI. Sur la nécessité d'assister les Pauvres, plutôt que de bâtir des Eglises,	217
LET. CCCLXII. Sur la mort de M. le Prince de Conty,	219
LET. CCCLXIII. De pieté à une Demoiselle, sur son entrées aux Carmelites,	220
LET. CCCLXIV. De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le remercier d'un de ses Livres,	221

DES LETTRES.

- LET. CCCLXV.** *De pieté à une Demoiselle,* 223.
- LET. CCCLXVI.** *De civilité & de pieté à M. le Pelletier,* 225.
- LET. CCCLXVII.** *D'affaires publiques, à M. l'Abbé Menard,* 226.
- LET. CCCLXVIII.** *De pieté à une Demoiselle,* 227.
- LET. CCCLXIX.** *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, sur le recouvrement de sa santé,* 229.
- LET. CCCLXX.** *A M. Portalès, pour le dissuader de se faire Prêtre,* 231.
- LET. CCCLXXI.** *De nouvelles à M. l'Abbé Menard,* 233.
- LET. CCCLXXII.** *Compliment à M. de Basville, sur la mort de M. de Lamignon son frere,* 234.
- LET. CCCLXXIII.** *De consolation à M. le Pelletier, sur les infirmités de la vieillesse,* 235.
- LET. CCCLXXIV.** *Compliment à M. Gonthieri Archevêque d'Avignon, sur la mort du Prince Pamphile qui avoit une pension sur l'Archevêché d'Avignon,* 239.
- LET. CCCLXXV.** *De civilité au même,* 240.
- LET. CCCLXXVI.** *De civilité & de pieté à M. le Pelletier, pour le commencement de l'année,* 241.
- LET. CCCLXXVII.** *Compliment Chrétien à*

T A B L E

- M. Gonthieri Archevêque d'Avignon* ;
pour le commencement de l'année, 243
- LET. CCCLXXVIII.** Compliment Chrétien
à Madame de C. pour le commencement
de l'année, 244
- LET. CCCLXXIX.** De civilité & de re-
merciment à M. Benoist, Auditeur de
Rote, 246
- LET. CCCLXXX.** De civilité, au même, 247
- LET. CCCLXXXI.** De civilité, au même. 249
- LET. CCCLXXXII.** Au même, pour s'ex-
cuser de recommander l'affaire qu'il avoit
à Rome, 251
- LET. CCCLXXXIII.** De civilité au même,
qui lui avoit recommandé un de ses parens, 252
- LET. CCCLXXXIV.** De civilité au même,
en lui envoiant une piece de Poësie, 253
- LET. CCCLXXXV.** Remerciment au mê-
me, pour la part qu'il avoit prise à la mort
d'un de ses proches, 254
- LET. CCCLXXXVI.** De civilité, au même, 255
- LET. CCCLXXXVII.** De remerciement &
de civilité, au même, 256
- LET. CCCLXXXVIII.** De civilité au mê-
me, pour s'excuser de ce qu'il n'avoit pu
aller à Avignon, 257
- LET. CCCLXXXIX.** De civilité au même,

DES LETTRES.

- qui lui avoit souhaité les bonnes Fêtes, 258
- LET. CCCXC.** Remerciment au même, pour quelques nouvelles, & des Livres qu'il lui avoit achetez, 259
- LET. CCCXCI.** De civilité & de remerciement, au même, 260
- LET. CCCXCII.** De civilité & de remerciement, au même, 261
- LET. CCCXCIII.** De consolation à Madame l'Abbesse de S. Ansone, sur la mort de M. son Frere, 262
- LET. CCCXCIV.** De civilité à M. Fieschi Archevêque d'Avignon, en lui envoiant l'histoire du Cardinal Ximenez, 263
- LET. CCCXCV.** De civilité & de pieté, à la sœur Angelique du Saint-Esprit, 265
- LET. CCCXCVI.** Consolation Chrétienne à M. de Salvador, sur la mort de son Epouse, 266
- LET. CCCXCVII.** De recommandation à M. le President de Riquet, sur une Cure en litige, 267
- LET. CCCXCVIII.** A Madame la Presidente de Druillet, sur le même sujet, 268
- LET. CCCXCIX.** A Madame de C... sur la mort de son mari, 269
- LET. CCCC.** De consolation, 271
- LET. CCCCI.** De recommandation pour un homme qui avoit une affaire, 272
- LET. CCCCH.** De civilité & de pieté à une Demoiselle, 273

T A B L E

LET. CCCCIII.	<i>De civilité Chrétienne aux Religieuses de Sommieres,</i>	275
LET. CCCCIV.	<i>De civilité à Madame de Theyran Religieuse de Sommieres,</i>	276
LET. CCGCV.	<i>De civilité à la même,</i>	277
LET. CCCCVI.	<i>De civilité, à la même,</i>	278
LET. CCCCVII.	<i>Compliment sur le rétablissement de la santé, à Madame Boucaud Religieuse,</i>	là même:
LET. CCCCVIII.	<i>A M. d'Aldeguier, après la perte d'un procez où il avoit été pour lui,</i>	279
LET. CCCCIX.	<i>Compliment à M. l'Evêque de Castres, sur la mort d'un ami,</i>	280
LET. CCCCX.	<i>Compliment au même,</i>	281
LET. CCCCXI.	<i>Compliment Chrétien à Mademoiselle d'Aubijoux, sur les cérémonies du Baptême qu'elle avoit reçûes,</i>	283
LET. CCCCXII.	<i>Compliment à M. de Riquet, sur la mort de son Eponse,</i>	284
LET. CCCCXIII.	<i>Sur l'antiquité de l'Histoire, & de ceux qui l'ont écrite,</i>	285
LET. CCCCXIV.	<i>Sur les qualitez de ceux qui écrivent l'Histoire, & sur l'estime qu'on en a fait dans toutes les Nations. & dans tous les tems,</i>	293
LET. CCCCXV.	<i>Compliment à M. de Furstemberg Evêque de Paderbonne. On y joûe quelques Vers de ce Prélat,</i>	302
LET. CCCCXVI.	<i>De M. l'Evêque de Paderborne, à M. Flechier, pour le remercier</i>	

DES LETTRES.

<i>de quelques Oraisons funebres qu'il lui avoit dédiées,</i>	304
LET. CCCCXVII. <i>Compliment à M. de Acedo,</i>	306
LET. CCCCXVIII. <i>D'affaires particulieres, à M. l' Archevêque de Pise,</i>	308
LET. CCCCXIX. <i>De compliment au même, pour le feliciter sur une dignité à laquelle le Roi d'Espagne l'avoit élevé,</i>	310
LET. CCCCXX. <i>Au Pape Clement XI. pour solliciter la Beatification de M. Vincent de Paul, dont on fait la vie & l'éloge en abrégé,</i>	312
LET. CCCCXXI. <i>De compliment & d'éloge sur un Ouvrage de politique, composé par M. de Acevedo,</i>	319
LET. CCCCXXII. <i>Compliment au même, sur la nomination de M. son Oncle à l'Archevêché de Tolède, & à la Charge d'Inquisiteur,</i>	322

TABLE DES REFLEXIONS

Sur les Caracteres des Hommes.

C HAPITRE I. <i>De l'Envie,</i>	1
CHAP. II. <i>De ceux qui imitent les autres,</i>	14
CHAP. III. <i>De la Religion,</i>	17
CHAP. IV. <i>Sçavoir le Monde,</i>	25
CHAP. V. <i>Des Rapports,</i>	31
CHAP. VI. <i>De l'Esprit,</i>	40

TABLE DES REFLEXIONS.

CHAP. VII. <i>Des Ouvrages d'esprit,</i>	49
CHAP. VIII. <i>De l'Esprit Critique & Satyrique,</i>	59
CHAP. IX. <i>Des Gens de bien,</i>	65
CHAP. X. <i>Des Dévots,</i>	74
CHAP. XI. <i>De la Médisance,</i>	83
CHAP. XII. <i>De ceux qui vivent ensemble,</i>	92
CHAP. XIII. <i>De la Vanité,</i>	99
CHAP. XIV. <i>Se piquer de quelque chose,</i>	108
CHAP. XV. <i>De la Conscience,</i>	115
CHAP. XVI. <i>De la Sincérité,</i>	125
CHAP. XVII. <i>Du commerce avec les femmes,</i>	132
CHAP. XVIII. <i>De la Railterie,</i>	140
CHAP. XIX. <i>De l'Interêt,</i>	149
CHAP. XX. <i>Des honnêtes Gens,</i>	159
CHAP. XXI. <i>De l'Affectation,</i>	169
CHAP. XXII. <i>Des Amis,</i>	173

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Livre intitulé : *Reflexions sur les différens Caractères des Hommes :* & soit dans les maximes , soit dans les exemples , je n'y ai rien trouvé qui ne puisse contribuer à former les mœurs.
Fait à Paris ce 20. Mars 1715.

Signé, G. O U T U R E.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillis, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien amé JACQUES ESTIENNE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public des *Reflexions sur les Caracteres des Hommes, par M. Esprit Flechier Evêque de Nismes*: s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Estienne, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nostre Roïaume pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelques qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en parti, ni d'en faire aucuns extraits, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Château du Louvre, & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur Voysin Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons, de faire jouir l'exposant ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit

fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie
desdites présentes, qui sera imprimée au commencement
ou à la fin dudict Livre, soit tenue pour dûement signi-
fiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos ames
& feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée com-
me à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier
ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous
actes requis & neccessaires, sans demander autre permis-
sion & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande
& Lettres à ce contraires : Car tel est nostre plaisir. Donné
à Versailles le dix-septième jour du mois d'Avril l'an de
grace mil sept cens quinze; & de nostre Regne, le sei-
xante-douzième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, FOUQUET.

*Registré sur le Registre N. 1, de la Communauté des Libraires
& Imprimeurs de Paris, page 934. N. 1193. conformément aux
Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Août
1703. A Paris le 24. Avril 1715.*

Signé, ROUSTEL.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.







